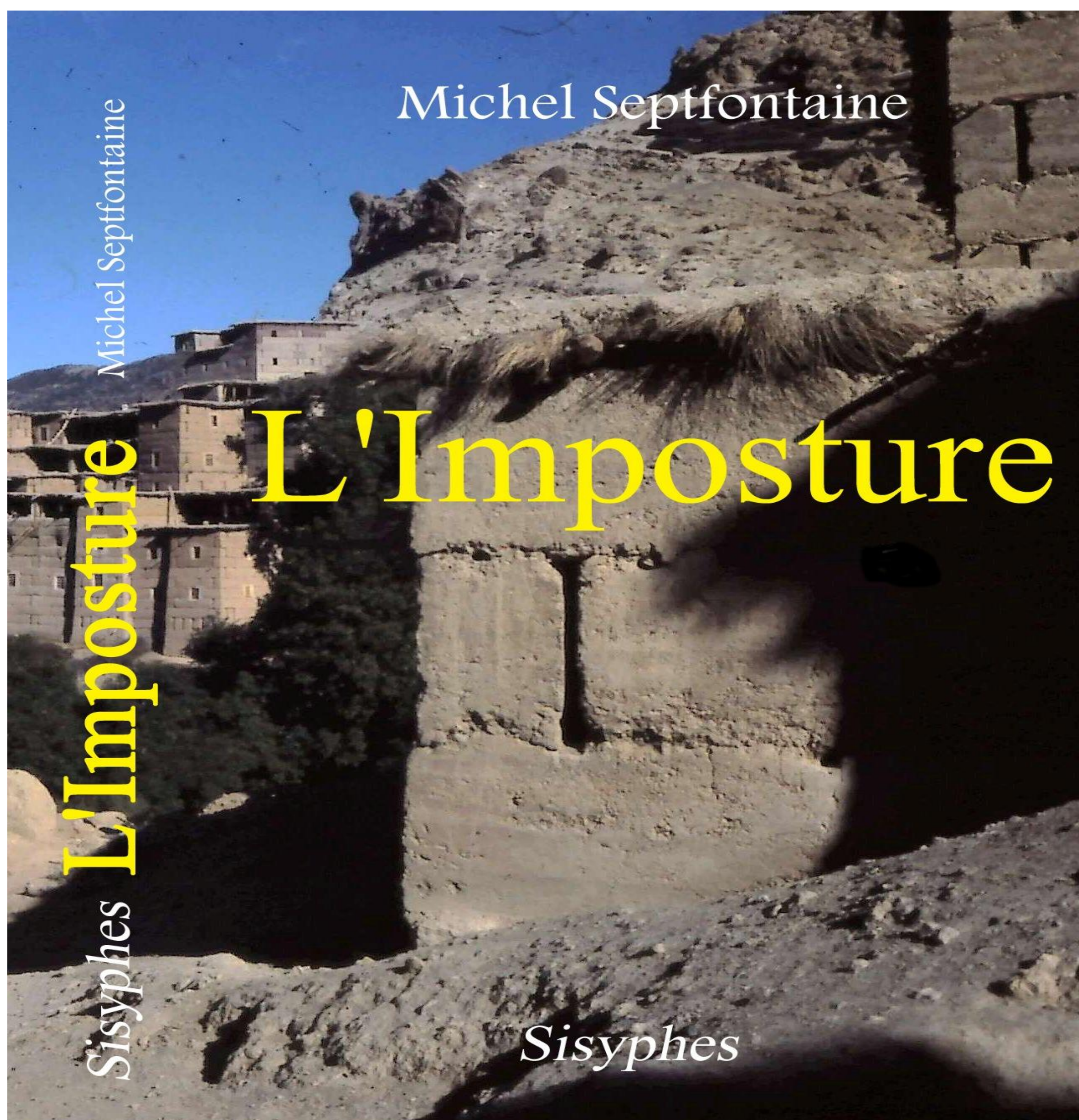

Michel Septfontaine
L'Imposture
Sisyphes
Michel Septfontaine
L'Imposture
Sisyphes

L'Imposture

Chronique d'une mort subite

Déjà parus :

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris 2007 ; Éditions Sisyphes, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions Thélès, Paris 2008

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions Sisyphes, 2010

La Loge, Éditions Sisyphes, 2011

Résumés sur le site « Open Library »

Michel Septfontaine

L'Imposture

Chronique d'une mort subite

Roman

Sisyphes

Photo de couverture : un village berbère dans les Aurès (Algérie)

Texte intégral

Adresse E-mail de l'auteur sur le site : www.palgeo.ch

ISBN 978-2-8399-0967-9

Notes biographiques:

L'auteur est né en 1944 à Genève ; boursier de l'État dans le secondaire, il suit ensuite des études de géologie à l'Université. Puis il travaille en Algérie, dans le cadre du projet de développement d'une cimenterie en Oranie. Conquis par le pays et ses habitants, il accomplit en 1974, avec sa compagne, un raid de six semaines en 3CV à travers le Sahara. Après plusieurs années de recherches géologiques dans les Alpes, Michel Septfontaine est engagé en 1980 par le Service de la carte géologique du Maroc, avec le soutien financier de l'aide humanitaire suisse. Il réside cinq ans à Rabat avec sa famille et effectue de nombreuses missions dans le Haut Atlas et la chaîne du Rif, en pays berbère.

À la suite de ses recherches sur le terrain, l'auteur a publié de nombreux travaux scientifiques traitant de la géologie des Alpes (dont un mémoire de 120 pages, éditions Birkhäuser, Bâle, 1983) et de l'Atlas marocain.

Une bibliographie figure sur le site : **www.palgeo.ch**

Les ouvrages romanesques sont répertoriés et résumés sur certains sites de vente internet, sur « Open Library » et les archives internet (**www. archive.org/ texts search Michel Septfontaine**). Les dernières parutions sont disponibles dans les librairies Payot ou Manor en Suisse romande ou consultables dans les bibliothèques publiques (Genève et Vaud).

Dans ce roman, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence. Par contre, les événements historiques évoqués en Afrique du Nord, en particulier la difficile période d'indépendance de l'Algérie en 1962, sont bien réels et présentés dans leur cadre chronologique. Toutefois, l'auteur a pris une certaine liberté, reflétant sa sensibilité, quant à leur interprétation. Une liste de références est présentée en bibliographie à la fin du volume.

Résumé

Le parcours de vie mouvementé de Gérard Lastain et l'existence extravagante de la provocante Isabelle, se croisent par hasard lors des événements sanglants qui ont accompagné l'indépendance de l'Algérie en 1962, à la suite des accords d'Évian trop favorables aux colons. Lastain, bien que souffrant d'un diabète chronique, accepte une mission de correspondant de presse dans un convoi militaire français pour une périlleuse tentative de liaison avec le site pétrolier d'Hassi Messaoud. Dans un camion, se trouve Isabelle qui cherche à rejoindre Brissac, son mari, ingénieur sur le site. Mais le convoi, pris en embuscade, n'arrivera jamais à destination…

Lastain et Isabelle, en fuite, font partie des rares survivants, grâce à l'initiative héroïque de leur chauffeur Si Ahmed. C'est le début d'un engrenage diabolique pour ces deux personnalités fortes, qui s'affrontent, portées par l'illusion d'une liaison impossible : une passion destructrice sous le soleil de Constantine. Lastain, malade, mais encore lucide et combatif, profitera d'une circonstance favorable pour mettre brutalement fin à cette aventure sans lendemain. Mais Isabelle ne se résignera pas… Cette fracture lui laissera un traumatisme profond. Dans son esprit volontaire et blessé, elle prépare déjà son retour !

Chassés d'Algérie, les Lastain s'installent dans une nouvelle vie, près de Genève, dans leur maison de vacances au bord du Léman. Gérard Lastain, devenu journaliste d'investigation, épouse Yolande, une fille de bonne famille jolie mais psychologiquement fragile. Il a oublié la sulfureuse Isabelle. Il se lie également d'amitié avec les frères Alvarez et le commissaire Voisin, tous grands amateurs de voile. Des années plus tard, le jeune Bruno se joindra au groupe…

La santé mentale de Yolande se dégrade, suite à la faillite de l'entreprise de son père et des absences prolongées de Lastain moralement impliqué dans l'avenir politique de l'Afrique du Nord.

Les prises de position engagées de ce dernier et son utopie d'un « Grand Maghreb » fédéré lui valent de nombreux ennemis. De plus, l'enquête illégale sur un gisement d'uranium dans le Grand Sud, découvert par son ami le géologue roumain Popescu, le place dans le collimateur des autorités algériennes.

Le couple Lastain, usé par vingt ans de difficile cohabitation, est en état d'échec. Yolande, soignée après son mariage par la doctoresse François, mène en réalité une vie parallèle, en compensation de ses malheurs conjugaux. Mais sa dépression et ses hallucinations augmentent avec le temps. L'ombre d'Isabelle plane toujours sur le couple…

Le drame éclate brutalement, pendant la conférence de Genève sur le Maghreb (1982) : Gérard Lastain est trouvé mourant, empoisonné, dans sa chambre d'hôtel, dans des circonstances troubles. Malgré des soins intensifs, il est déclaré décédé quelques jours plus tard, à la suite d'une septicémie foudroyante.

Au cours de ses crises de démence, Yolande croit revoir l'image de son mari mort, qui le poursuit tel un remord tenace. A-t-elle joué un rôle dans ce décès prématuré, finalement classé sans suite ? Ou s'agit-il d'un règlement de compte programmé par les Services secrets algériens, ou des membres du FIS ?

Le commissaire Voisin mène son enquête ; sa méthode peu orthodoxe, avec la complicité des frères Alvarez, permettra de faire éclater la vérité, mais lui vaudra aussi les foudres de ses supérieurs.

Un roman fantastique, entre rêve et réalité ; des personnages qui jouent leur rôle dans un univers commun et factice : le nôtre.

Table des Matières

« *... saisir les hommes en suggérant le monde sous l'aspect de ses routines,* **des mensonges***, des conventions qui l'organisent… que nous feignons d'accepter parce que nous jouons le jeu… l'individu… a le choix entre nier les relations avec la société et disparaître… ou céder au monde extérieur, entretenir un univers factice dont on devient la victime* »

Claude Sipriot ; introduction à l'œuvre de Kafka.

« *Ce qui devrait normalement faire partie de l'attitude externe* [d'un individu], *mais y fait nettement défaut, se trouve infailliblement dans l'attitude interne* »

Jung

YOLANDE

I

L’enterrement

Les obsèques de Lastain eurent lieu un mardi, sur le coup de onze heures, quelques jours avant la Toussaint. La cérémonie religieuse s’était déroulée de manière plutôt sobre ; le pasteur avait prononcé les mots rituels de consolation pour la famille, des mots qui visaient surtout Yolande prostrée sur son banc au premier rang, comme indifférente à son entourage. Les parents de son mari décédé pleuraient silencieusement à sa gauche. Des sanglots étouffés qui résonnaient bizarrement sous la voûte peinte de motifs sacrés. Les deux vieillards effondrés, tassés sur leur malheur, avaient délibérément ignoré Yolande… Mais elle ne s’en était pas offusquée. Ses pensées étaient ailleurs…

On entendait, par moments, une chaise craquer sous le poids de son occupant.

Il y avait beaucoup de monde ; Gérard Lastain avait été un bon vivant, qui avait su s’attirer la sympathie des gens au cours de son existence mouvementée. Le bedeau dut apporter des sièges supplémentaires au cours du sermon et quelques personnes étaient restées au-dehors, sur l’escalier de pierre de la petite chapelle, frissonnant dans l’air vif de cette fin de mois d’octobre.

Le pasteur termina son oraison funèbre avec quelques phrases tirées des Évangiles, une homélie banale, maintes fois répétée ; dans sa bouche, des mots creux, qui manifestement

n'intéressaient personne. Il donna le signal du départ en bénissant la foule d'un geste rapide, presque machinal. Yolande n'aimait pas cet homme qui, malgré son air compassé, très professionnel, ne pouvait pas comprendre son désarroi. Elle ne trouvait aucune consolation dans la religion ; plutôt une sorte d'agacement… C'était un des rares points sur lequel le couple avait été d'accord… Mais les parents de son mari avaient tenu à cet hommage religieux : « On ne peut pas l'enterrer comme un chien… je ferai le nécessaire ! » avait dit son beau-père, d'une voix décomposée, le visage blême ravagé par une douleur légitime.

En Algérie, le père Lastain avait été un fervent défenseur de l'église protestante et il n'avait pas beaucoup dérogé à ses convictions après son retour forcé en Suisse, en 1962. Comme tous les « pieds-noirs », il s'accrochait à l'Algérie française, refusant l'évidence : la pression inexorable des mouvements nationalistes. La cohabitation n'était plus possible après cette guerre entre communautés. Une guerre qui n'avouait pas son nom mais qui avait laissé, sur le bitume des grandes villes du pays, son lot de corps sanglants.

Le cimetière de Cologny était situé au sommet du coteau, contre un champ fraîchement retourné, couvert d'une buée blanche qui faisait comme un suaire sur le sol grisâtre. Par beau temps, la vue sur le lac Léman, ce vaste miroir palpitant, était superbe, lumineuse. Aujourd'hui, le ciel se confondait avec la terre et l'eau grise du lac.

Il fallait se rendre en voiture jusqu'à la dernière demeure de Gérard. Le docteur Alvarez, un voisin et ami proche du défunt, avait pris place d'office à côté de Yolande, à l'arrière de la BMW de Lastain, qui dégageait encore une odeur de cuir neuf. Le jardinier de la famille s'était mis au volant ; il avait l'air sincèrement affecté. Il s'essuyait régulièrement les yeux avec un

grand mouchoir à carreaux, soigneusement plié pour l'occasion. Zohra, la bonne des Lastain, n'avait pas voulu participer à la sépulture : elle avait fidèlement servi ses maîtres pendant près de vingt ans, après leur départ d'Algérie ; cette cérémonie était trop pénible pour elle.

La voiture suivait le corbillard chargé de couronnes. Les fleurs et les rubans colorés laissaient sur le passage du véhicule comme un air de gaîté morbide dans ce paysage triste. Une sourde angoisse avait saisi le corps fluet de Yolande ; elle sentait le retour de ce nœud dans la poitrine, entre ses seins menus ; comme un compagnon indésirable qui cherchait à la tourmenter… Elle étouffait ! Le dos enfoncé dans son siège, Alvarez paraissait inquiet : il connaissait bien Yolande ; elle pouvait craquer à tout instant. Avec ce décès, et toutes les complications de ces derniers mois, sa maladie ne pouvait qu'empirer. Cependant la veuve ne disait toujours rien, elle s'était réfugiée dans les coussins brodés qui recouvraient la banquette arrière. Elle avait les yeux clos. Alvarez risqua quelques mots :

« Il faut que vous teniez le coup, tout sera bientôt terminé… Voyez : nous sortons du village ; on sera au cimetière dans dix minutes. Vous êtes au bout de cette épreuve !

Elle répondit machinalement :

— Non… pas au bout… tout n'est pas encore consommé ; je suis dépouillée, mise à nu… après le croque-mort, les huissiers et l'hospitalisation ; la mise au rancart ! C'était ce que souhaitait Gérard. Tout recommence comme avant… ils vont me mettre en maison… Vous comprenez ? Sa voix avait pris soudain un ton solennel, une voix profonde, désabusée, venant de l'intérieur, des profondeurs. Alvarez eut un instant l'impression d'être assis à côté d'une inconnue. Il caressa sa courte barbe blanche, perplexe. Son visage fatigué, ridé, s'était assombri ; il souleva ses lunettes de malvoyant :

— Ne craignez rien, Yolande ; je vous sens anxieuse… mais pour Gérard, c'était peut-être quand même un accident… Ou alors ces types dans l'hôtel ? Un règlement de comptes ? Tout le monde est suspect dans cette affaire. Moi aussi, lorsque j'ai fait mon erreur de diagnostic sur cette femme… qui aurait pu deviner ? Enfin, vous ne serez pas dans le besoin ; l'héritage des Lastain est important… la mise sous tutelle peut être levée ; elle ne vous prive pas de vos droits. Vous toucherez une rente de veuve… Après votre guérison, vous disposerez du capital : c'est bien ce que vous souhaitez ?

— Je sais… mais l'enquête n'est pas terminée ; ils ont envoyé des inspecteurs à Alger et le gouvernement Chadli désire collaborer. Ils ont repéré ces suspects, ces barbus… »

Yolande, au fond d'elle-même, doutait de l'efficacité de la police algérienne : elle ne connaîtrait jamais les coupables… Par contre, elle comptait bien récupérer l'argent géré jusque-là par son mari. Elle s'attendait à une bataille d'experts… Ils allaient disséquer son âme, l'ouvrir comme une huître, la mettre à nu, l'humilier à nouveau avec des questions intimes… C'était le prix à payer pour obtenir son dû !

Elle se renferma dans son mutisme. Elle pensa un instant à Isabelle… Comment aurait-elle réagi ? Elle avait besoin de sa force…

Le docteur Alvarez ne pouvait pas comprendre ; il appartenait au monde des fonctionnaires, des petites gens qui consomment la vie avec modération, du bout des lèvres ; malgré son erreur médicale, il y avait cinq ans, et qui lui avait été fatale, il appartenait encore au troupeau. Il s'était résigné devant la sanction qui l'avait mis à la retraite anticipée…

Yolande avait les yeux clos ; elle aimait bien le docteur Alvarez, malgré ses faiblesses : il restait un humaniste… et un

homme rationnel. Il était toujours un ami de la famille. Comment lui avouer que, dans la chapelle, derrière un des piliers, elle avait cru reconnaître l'ombre de Gérard, qui lui faisait un signe énigmatique de la main ? Elle renonça à parler, personne ne pouvait l'aider ; le docteur était un empiriste, parfois un peu dogmatique ; il ramenait presque tout à la médecine traditionnelle, à ses réussites ou à la psychiatrie appliquée, en oubliant ses propres difficultés. Un jour, il avait parlé du vaudou, d'une malédiction qui collait à la peau de la jeune femme, un peu par dérision… Depuis des années, elle avait de plus en plus de peine à dissocier les visions de ses rêves troublés qui se confondaient avec les images de la réalité. Elle doutait d'elle-même. Maintenant, elle était en plein cauchemar ; elle allait se réveiller. Gérard était mort ! Depuis plus de trois mois… D'une mort suspecte… Elle le savait ! Pourtant c'était bien lui : son image du moins, qui avait cherché à communiquer avec elle, à la fin du sermon insipide du pasteur Gauthier.

Devant la BMW, le corbillard s'était arrêté, le long d'un vieux mur sali par l'humidité du matin. Un léger rayon de soleil faisait comme une auréole au-dessus du cimetière, colorant d'or le sommet des massifs de thuyas. La grille de fer forgé fraîchement repeinte était ouverte et les véhicules pénétrèrent au pas dans l'allée centrale…

Oui, Gérard était bien mort ! Il n'y avait rien à redire, elle avait vu son corps rigide, sans vie ; mais à l'époque son esprit refusait encore l'évidence. Maintenant, Yolande l'acceptait dans son for intérieur ; cette autre Yolande, dans les tréfonds de son âme, avait rempli son contrat et commençait le deuil… Mais sa tête malade refusait toujours, cherchait une fuite, réclamait, sans l'avouer, l'indulgence de son entourage, qui ne comprendrait pas… Elle n'était pas responsable de son état et il lui arrivait de commettre des actes inconscients dont elle ne gardait aucun

souvenir… tout au plus une impression floue, tel un songe fugitif rapidement enfoui… Comme cette fois où elle avait répondu à cette voix intérieure qui lui dictait un ordre, la voix d'Isabelle !

Avant la célébration du culte, elle avait demandé à voir une dernière fois la dépouille de son mari. Les parents de Gérard Lastain, ces vieillards qu'elle méprisait, qui s'accrochaient à la vie et à leur fortune, se tenaient à ses côtés. Ils ne feraient rien pour la soutenir ; elle le lisait dans les yeux froids et humides du père Lastain. Lui aussi haïssait sa belle-fille… il le disait autour de lui.

Deux hommes en noir avaient dévissé le couvercle orné d'une couronne de roses rouges : Lastain reposait paisiblement au fond du cercueil, un peu ramassé sur lui-même, comme pour faire face à un dernier combat. Yolande avait caressé son front d'ivoire ; avec sa main gantée, elle avait dérangé une mèche de cheveux noirs… Elle regardait presque avec terreur ce corps de glace. Le mort portait son costume de mariage ; c'est elle qui l'avait désiré ! Le cadavre paraissait jeune, encore débordant d'énergie, dans ce complet étriqué. Elle donna l'ordre de refermer le cercueil : les parents de Gérard pleurnichaient derrière son dos. Des petites gens, des fermiers sans envergure, qui avaient perdu leur exploitation là-bas, en Afrique du Nord. On disait qu'ils avaient quand même accumulé pas mal d'argent, au temps de la colonie. De l'argent placé en Suisse ; des biens immobiliers. L'héritage serait conséquent… Il y avait aussi le magot de Gérard, non déclaré, bien au chaud….

Une manière de revanche. Dans sa situation, elle n'avait de toute façon pas le choix ! L'entreprise des carburants Derville en faillite depuis bientôt plus de dix ans… la villa probablement à nouveau en vente après le décès de Gérard !

À l'époque, la crise pétrolière, le jeu et les transactions boursières risquées du père Derville, abusé par des financiers

peu scrupuleux, avaient mis la famille à genoux ; bien avant l'accident qui avait coûté la vie au couple Derville…

Ses proches et les vieux Lastain parlaient déjà de la mettre en maison ; elle avait besoin de soins… Une idée de Gérard, une obsession, deux ans avant son décès. Yolande lui en voulait ; leur relation s'était détériorée. Ils ne formaient plus qu'un vieux couple à la dérive. La haine s'était installée entre eux, comme un troisième personnage, un arbitre pervers qui comptait froidement les points d'un combat absurde… Elle était prête à tout pour éviter cette humiliation, cette déchéance… Mais les événements l'avaient prise de court, quelqu'un l'avait devancée… Gérard s'était fait tellement d'ennemis des deux côtés de la Méditerranée !

Maintenant, ils étaient rassemblés devant la fosse, ce trou hideux qui dégageait une odeur âcre de moisi et de terre fraîchement remuée. Pourtant Yolande se sentait mieux, son personnage intérieur satisfait avait pris le dessus. Elle ne reverrait plus Gérard et c'était bien ainsi. Une vie de mensonges et de compromis n'était pas une vie. Il y avait sûrement un chemin plus direct qui devait mener à la lumière, la vraie ! Pas la lumière rayonnante et hypothéquée du pasteur Gauthier, qui était en train de prononcer quelques mots, d'une voix enrouée, sur la tombe où reposait déjà le corps de Gérard… dans cette boîte luisante, astiquée ; un objet insolite dans cet écrin boueux. De petites avalanches se détachaient des bords de la fosse ; des gravillons heurtaient le cercueil avec un bruit sec, comme un signal définitif, un rappel à la réalité.

Elle avait froid aux mains et aux épaules. Elle avait hâte que tout cela finisse. De l'autre côté de la tombe, elle remarqua des collègues de travail de Gérard : les deux stagiaires du journal aux côtés de Chabaud, le rédacteur venu de Paris. Un

personnage sans relief, parfois odieux, qui avait essayé de la courtiser. Ce type mal éduqué était resté à la tête de « *L'Hebdomadaire Genevois* », malgré plusieurs remises en questions, des affaires qu'elle ne comprenait pas, comme cette histoire montée autour d'un gisement d'uranium dans le Sud algérien, et qui avait rapporté beaucoup d'argent ; au début, il ne se passait pas une semaine sans prises de gueules avec le personnel et avec Gérard en particulier. Il y avait toujours un lourd contentieux entre les deux hommes ! Sa présence ici était indécente. Elle en dirait deux mots au docteur Lucas Alvarez qui avait des relations…

Un apéro avait été organisé à l'auberge du village ; pour les proches et les amis. Bien sûr, Chabaud s'était invité. Yolande ne l'avait pas salué. Elle cachait son visage maigre, cireux, derrière un voile léger de tissu noir. Lucas Alvarez lui avait pris le bras gauche qu'il serrait contre lui, comme pour la protéger de la foule ; ils montèrent ensemble les quelques marches de granit qui permettaient d'accéder à la porte massive de l'auberge. Un soleil discret éclairait la scène. Quelque chose de nouveau allait commencer… la mort ne frappe pas au hasard, il devait y avoir une raison. Yolande pensa à nouveau à Isabelle… Elle aurait dû être là, pour la soutenir, lui expliquer…

Que faisait-elle durant cette journée triste, marquée par le deuil et l'ennui ? Yolande aurait voulu expliquer à Isabelle que l'enterrement de Gérard et la cérémonie voulue par la famille ne l'avaient guère touchée. Cet homme, ce cadavre froid n'appartenait à personne ; elle le rejetait comme un objet insolite qu'elle avait croisé, un peu par hasard, sur son chemin. La dernière caresse sur le front du mort s'adressait à un inconnu ; un geste de pitié, de compassion, comme pour effacer les heures de souffrance avant la délivrance d'une mort annoncée. Elle n'aimait plus Gérard, mais elle ne le haïssait pas vraiment… pas

comme Isabelle. Où était-elle ? Peut-être avec un autre homme ? Chez elle le désir était toujours le plus fort. Elle se noyait souvent dans l'alcool et Yolande la retrouvait parfois inanimée, un corps sans vie, couché sur le tapis épais du studio des Pâquis qu'elle occupait sporadiquement. Elle était encore très désirable.

Personne ne connaissait leur liaison ; un miracle, après toutes ces années ! Du moins elle le supposait. L'amour entre femmes restait une chose mystérieuse, condamnable par l'opinion… Mais Yolande, dans son désarroi, avait trouvé dans ce rapport interdit une compensation aux lacunes de son union. Gérard avait eu des doutes, il est vrai, à une certaine période ; lorsqu'elle se faisait soigner par Isabelle pour ses maux de dos. Isabelle pratiquait alors la physiothérapie, à temps partiel. Elle tenait un cabinet au rez d'une villa à Bernex, qu'elle partageait avec un ostéopathe. Pour compenser le stress de sa profession : le journalisme à scandale. Mais son mari français qui avait des principes et qu'elle voyait rarement, l'avait découragée ; Isabelle n'écrivait plus.

Le journalisme : une passion et un point commun avec Lastain ; mais lui cherchait la vérité dans les faits, il reconstituait avec patience, méticuleusement, le puzzle des événements ; ses reportages en Algérie avaient fait sensation, à Paris comme en Suisse. On le citait en exemple. Il avait beaucoup de courage et un certain charisme auprès des dames de la bonne société ; son physique robuste de lutteur romain, sa voix calme et profonde, persuasive, lui apportaient de la sympathie. Il ignorait l'existence d'Isabelle, au début, avant que… Enfin, c'était elle qui le prétendait… : « Je ne connaissais pas Gérard, avant ce colloque d'Alger, il y a quelques années… Bien sûr, j'ai lu ses articles… je te l'aurais dit, tu le sais bien… je te donne ma parole ! » Isabelle donnait facilement sa parole !

Dans la salle de l'auberge, il y avait déjà du monde. Un nuage de fumée flottait au-dessus des têtes comme un stratus en miniature. Le bruit des conversations, à peine commencées, s'éteignit lorsque Yolande entra, son bras toujours sous celui du docteur. Elle prit place à une petite table, dans un recoin, près d'un radiateur. Ses tempes étaient douloureuses. Elle sentait monter la migraine : devant ses yeux des papillons d'acier commençaient leur course folle, brouillant l'image de l'assemblée.

Parmi les convives elle reconnut, autour d'une grande table, quelques membres de « *L'Hebdomadaire* » réunis autour du « patron », Léon Chabaud, ce minable qui mettait parfois Gérard dans une rage folle. Il n'aurait vraiment pas aimé voir ce personnage de pacotille à son enterrement. Un faux-cul, comme il disait… Surtout après l'affaire du « procès » de Lastain, accusé d'avoir camouflé des documents compromettants à la suite d'un reportage en Kabylie. Une vieille histoire, mais Chabaud ne l'avait pas raté. Il avait même convoqué un responsable local du journal, bien ennuyé de se retrouver mêlé à une histoire aussi sordide et qu'il croyait finalement sans intérêt. L'affaire avait été pensée et préparée pendant l'absence du journaliste, en mission en Algérie, dans des conditions difficiles. Un sale coup à l'image de ce personnage retors, qui n'hésitait pas à « planter un poignard dans le dos des gens » afin de s'imposer : une des expressions préférées de Lastain, qui n'en manquait pas. Un article imprudent de Lastain avait servi de détonateur !

Assis à une petite table sous une fenêtre, deux hommes en costume gris perle, le visage brun, la moustache bien fournie, causaient à voix basse. Des gens de l'ambassade d'Algérie, pensa Yolande. Il fallait s'y attendre, Gérard avait été impliqué, à travers ses reportages, dans l'histoire des différents

gouvernements qui s'étaient succédé depuis l'indépendance ; dans ses textes, il avait cherché à penser une nouvelle forme de justice pour ce pays si éprouvé… Il recevait ici une manière d'hommage posthume… Peut-être qu'eux savaient… ? Elle ne les avait pas aperçus au cimetière. Les deux hommes firent simultanément un mouvement de tête dans sa direction ; l'un d'eux se leva et vint saluer Yolande en prononçant quelques mots de sympathie. Elle remarqua aussi un grand type maigre, au visage jaune, maladif, qui se leva à son tour pour se présenter : « Je m'appelle Wilson ; j'ai travaillé pour la COGEMAS et j'ai bien connu votre mari… nous étions ensemble dans le Sud… on a fait du bon boulot ; dommage que… » D'une certaine manière, ces gens étaient aussi responsables de la mort de Gérard. Il y avait eu ces lettres de menace… Elle répondit avec un sourire crispé, sans chaleur.

« Merci d'être venu ; mon mari aurait certainement aimé vous parler… Maintenant… » Elle ne trouvait pas ses mots, balbutiait. Alvarez lui prit une main ; il chuchota, en regardant le dos de Wilson, légèrement courbé, qui retournait vers les deux fonctionnaires de l'ambassade :

« Détendez-vous Yolande ; le plus dur est fait ! Gérard repose en paix, c'était un type bien : un de mes rares amis… Depuis ma radiation, c'est le seul avec Bruno, qui a continué à me fréquenter. Ça ne s'oublie pas ! »

Il ne portait pas de jugement. Il y avait beaucoup de bonté en lui, même s'il ne voulait pas le reconnaître.

Le docteur Alvarez avait pris un ton paternel, ses yeux étaient humides derrière ses lunettes à double foyer.

— Il ne s'agit pas de cela, Lucas. Les affaires et les contacts de mon mari en Afrique du Nord m'indiffèrent. Je ne l'ai jamais suivi sur ce plan-là. Par contre, j'aimerais qu'on me débarrasse de la présence de cet individu, là, en face de nous, l'ancien patron de Gérard ! »

Elle désigna de sa main toujours gantée le visage mou et obscène de Chabaud, le rédacteur en chef qui pérorait avec ses assistants autour de la grande table de l'auberge. Il y avait un petit rouquin, un Belge, que Gérard lui avait présenté un jour, et qui approuvait le discours du patron, en balançant sa tête pouponne, comme un automate.

Chabaud parlait d'une voix forte : il exaltait les qualités de Gérard Lastain, un de ses meilleurs éléments : « Il nous manquera… un modèle pour vous les jeunes. Difficile à contrôler parfois, mais j'ai su le prendre par ses bons côtés ! Il en avait beaucoup… » Chabaud mentait effrontément : tout le monde savait qu'il était en conflit permanent avec Gérard Lastain qui le dépassait de plusieurs longueurs. Il en crevait de jalousie et avait tenté, à plusieurs reprises, de le mettre à pied. Mais il y avait eu des résistances du côté de Paris. « *L'Hebdomadaire Genevois* » jouissait d'une bonne réputation jusque dans la capitale, grâce aux articles engagés de Lastain.

— Je ne veux plus entendre ce type, docteur, vous comprenez ? Gérard ne peut pas se défendre maintenant. Je l'ai aimé… j'étais fière d'être sa femme… nous avons su assumer nos différends, comme dans la plupart des couples. Et c'est peu de le dire. Mais entendre ça… j'ai l'impression de me trouver au milieu d'un nœud de vipères… Je hais cette réunion, ces gens… des cloportes, des sangsues !

— Nous pouvons quitter la salle, si vous le désirez ?

— Non, je reste ; versez-nous à boire, voulez-vous… ne faites pas cette tête, Lucas !

— Vous savez que le vin blanc fait mauvais ménage avec vos anxiolytiques ? Vous avez déjà assez bu, croyez-moi !

— C'est moi la veuve, docteur ! Tous ces gens sont là pour moi… Alors ! J'ai la migraine et le vin me soulage ; après, on verra. Vous me ramènerez à la maison… C'est triste une maison

vide… Tous ces gens, ce bruit… des galets remués par la marée… et puis plus rien…

— Vous pouvez compter sur moi, mais soyez raisonnable ! »

Plusieurs autres personnes, la plupart des inconnus, étaient venues lui serrer la main en prononçant quelques mots de regret, le corps légèrement plié vers l'avant, une position conventionnelle qui soulignait la fatalité du moment. Yolande les voyait toujours à travers cette brume angoissante qui brouillait sa vision des choses et des gens : des visages figés, comme des masques dans un théâtre oriental. Mais, avec l'alcool, elle se sentit mieux et les formes qui l'entouraient commencèrent à s'animer, à reprendre une certaine réalité. La Yolande d'en bas, combative - celle qui osait - refaisait surface peu à peu. Elle remontait des profondeurs pour venir au secours de sa sœur jumelle en détresse.

À cet instant, quelqu'un poussa avec vigueur la lourde porte en chêne de l'auberge. Un jeune homme maigre, la démarche athlétique, pénétra dans la salle, zigzaguant avec élégance entre les tables. Le docteur Alvarez se leva à demi, en faisant un geste vers le nouveau venu :

« Nous sommes ici, Bruno ! Venez nous rejoindre. J'allais parler de vous à Yolande, elle oublie les anciens amis ; aujourd'hui on lui pardonne bien sûr. On ne vous a pas beaucoup vu ces trois derniers mois… ? Évidemment ces événements nous ont tous retournés… Prenez place à nos côtés.

— Bonjour, madame Lastain ; toute ma sympathie ! »

Le jeune Bruno, en habit de ville, se montrait plutôt décontracté ; une attitude qui paraissait un peu déplacée dans cette journée où même le temps maussade participait au deuil de

la famille Lastain. C'était sa manière naturelle d'aborder la vie, Yolande l'avait toujours connu ainsi, elle n'était pas étonnée…

Cependant, dès les débuts de l'enquête, elle l'avait regardé d'un autre œil ; elle avait cru saisir sa personnalité, un premier abord simple et chaleureux qui cachait en réalité un être complexe, plein de recoins secrets… Lastain se faisait des illusions sur ce garçon : plutôt un équipier passionné de régates. Il oubliait leur différence d'âge… Ils n'avaient pas la même approche de la vie, sortis du club de voile. Bruno écoutait toutefois avec intérêt les nombreux récits et anecdotes tirés de l'existence mouvementée de son aîné.

Lastain aurait apprécié de revoir son jeune camarade d'aventure, à l'hôpital, avant l'issue fatale. Mais les soupçons qui pesaient sur lui étaient très forts, du fait de sa profession, et la police l'avait longuement interrogé et finalement incarcéré, à titre provisoire…

Bruno montrait, en face de Yolande, une profonde tristesse, qui n'était pas feinte ; ses yeux verts étaient humides, cernés de noir ; ses cheveux foncés lui faisaient comme une coiffe de circonstance. Il s'excusa :

« Désolé, je n'ai pas pu me libérer avant midi. Ils sont débordés à l'institut, un nouveau virus…

— Ne vous excusez pas, je comprends. On reste finalement seul devant la mort, la sienne ou celle des autres ! Un repas funèbre ne se partage pas ; la solitude a un goût amer… Mais vous n'êtes pas seul dans la vie, votre mère… Bruno ignora la remarque.

— Tout le monde est là apparemment ? Il y a foule… Il fit un grand geste circulaire de son bras maigre, montrant les convives attablés dans la salle enfumée.

— Non, les parents de Gérard ont boudé notre invitation. Ils n'ont jamais approuvé mon mariage… arrangé, comme ils disent. J'étais trop aisée pour eux, à l'époque, avant la chute de

l'entreprise… ils me trouvaient calculatrice, trop frêle aussi, c'est paradoxal non ? Pourtant, nous sommes une famille honorable ; les Derville sont des commerçants, comme eux… Personne n'aurait pu prévoir cette faillite… je l'ai apprise, après l'accident… ». Elle remarqua encore :

« Les parents de Gérard, sont partis, sans dire un mot ! » Yolande leva son verre, dans un geste de défi. Elle avait l'impression que Bruno la comprenait.

L'alcool commençait à lui monter à la tête. Elle en voulait aux parents du défunt qui avaient toujours fait semblant de l'accepter dans leur cercle étroit d'anciens colons. Des envieux et des hypocrites. Gérard en souffrait naturellement. Et la dépression de Yolande n'avait rien arrangé. Des bruits couraient sur sa santé mentale, amplifiés par la famille Lastain. La mort de ses propres parents sur la route du lac, suivie du désastre financier de l'entreprise Derville, qu'elle ne soupçonnait pas, avaient achevé de semer la confusion dans les esprits. Yolande avait l'impression qu'un abîme s'était ouvert sous ses pieds.

La rencontre avec Isabelle, miraculeusement de retour après plusieurs années d'absence, avait été comme une planche de salut dans une mer déchaînée. Cette ancienne amie, qui l'avait soignée pendant les premiers temps de son mariage pour ses douleurs psychosomatiques, avait su trouver les mots justes pour redresser sa personnalité vacillante. Pendant les longues absences de Gérard Lastain, qui s'était pratiquement installé à Alger, Isabelle s'était progressivement introduite dans la vie de Yolande. Comme femme mûre, autoritaire, elle n'avait pas eu de peine à dominer cette âme psychotique, troublée par de nombreuses hallucinations. Isabelle avait rencontré Lastain quelques années auparavant ; c'est Yolande qui avait arrangé cette rencontre. Elle ne connaissait pas encore leur ancienne liaison. Elle avait été étonnée de la réaction de son mari qui était

resté froid, comme indifférent. Pourtant, Isabelle avec sa personnalité forte, énigmatique, ses longs cheveux châtains et son corps chaleureux, devenu mature, attirait l'attention. Elle avait une démarche souple, très personnelle, et les gens se retournaient souvent derrière son passage, dans la rue. Après leur réunion improvisée, Yolande avait remarqué :

« Elle ne t'a pas fait plus d'impression que ça ? Toi qui aimes les femmes de caractère, équilibrées, aux formes généreuses… » Yolande n'était pas jalouse. Elle savait que son corps maigre, sa poitrine juvénile, n'attirait plus son mari. En outre, son état mental, proche de l'hystérie, l'avait peu à peu isolée de ses proches. Lastain avait improvisé une réponse prudente :

— Une fille sympathique, il n'y a rien à redire ; elle possède des atouts indiscutables, une belle femme, et je m'y connais…. Elle a fait du journalisme à ses débuts ? Curieux, je ne connais pas son nom… enfin c'est déjà de la vieille histoire. Comment l'as-tu rencontrée, j'ai oublié…

— Tu as la mémoire courte ; elle attendait avec moi dans le cabinet de consultation du docteur Morteau, mon psychiatre. On a bavardé… Elle fait des cauchemars terribles, ça nous a rapprochées. Ensuite, on a été prendre un verre ensemble au café du Molard. Elle vient de France ; mais je ne connais pas grand-chose de son passé. Maintenant, elle soigne les gens… il paraît qu'elle a un don ! »

Yolande n'aimait pas mentir ; elle perdait facilement contenance ! Elle avait un peu honte de sa relation plus intime avec sa physiothérapeute… Comment avouer qu'elle la connaissait depuis la première année de leur mariage ? Elle préféra changer de sujet :

« Tu ne m'as pas parlé de ta santé ? Comment va ton diabète ? Il pourrait t'arriver malheur en Algérie ; le docteur Alvarez t'a averti : là-bas, avec la chaleur et les ennuis… sans

compter ton bras de fer avec ce salaud de Chabaud… tu risques une syncope, la dernière… »

Yolande s'inquiétait encore de l'état de santé de Gérard : un vieux réflexe de femme mariée, de mère protectrice. Elle croyait encore l'aimer, mais Isabelle était maintenant entre eux, comme un obstacle infranchissable, l'image de leur échec.

« J'ai toujours de l'insuline en suffisance, depuis le temps ! Je vis avec la maladie ; c'est devenu une amie fidèle, elle ne m'inquiète plus. Et puis il y a aussi des médecins en Afrique du Nord…

— Dans le désert ? Tu iras trouver le Marabout… ? Dans le coma ? J'aimerais bien voir ça !

— Arrête de peindre tout en noir. Je ne suis pas un aventurier ; tu sais bien que je passe le plus clair de mon temps à Alger… j'évite le bled. Surtout après l'affaire d'Hassi Messaoud ; j'étais jeune, on a failli y rester, d'accord… Mais une investigation se fait avec des gens, il faut un interlocuteur en face, des relations… Les souris du désert ne m'apprennent rien, les chameaux non plus ! »

Dès le début de leur relation, Lastain avait compris que Yolande était instable, inquiète de tout. Le médecin de famille, le docteur Alvarez, avait résumé la situation : « Yolande est hypocondriaque, difficile à supporter. Son cas pourrait s'aggraver. Voyez un psy ! »

*

Un calme relatif s'était installé dans la grande salle de l'auberge. Des convives avaient pris congé, il était plus d'une

heure. Yolande sortait lentement de sa rêverie. À côté d'elle, Bruno était en conversation animée avec le docteur Alvarez. En face, autour de la grande table de réunion, Chabaud était toujours là ; il avait aussi passablement bu et sa face rouge, tavelée par la varicelle, paraissait plus hideuse que jamais. Il avait commandé un plat de viande séchée et jouait de la fourchette, sans vergogne. Plus personne ne parlait de l'enterrement. Yolande trouva cette réunion inconvenante. Il fallait en finir.

Elle se leva en annonçant à ses voisins de table : « Je vais téléphoner à un parent… j'avais promis… il est tard déjà ! »

Dans la cabine boisée, qui dégageait une odeur de vieille encaustique, elle composa le numéro d'Isabelle. La sonnerie résonna inutilement dans le lointain… Où était Isabelle ? Yolande se sentait sans force, l'alcool lui paralysait les membres et l'esprit ; elle attendait de nouvelles hallucinations ; elle reconnaissait les premiers signes : la fatigue et ce conflit permanent avec son inconscient si chargé… Elle bondit littéralement hors de la cabine et reprit sa place, encore chaude, rassurante, auprès de ses amis. Elle se sentait coupable, elle allait leur parler… Ils attendaient, comme suspendus à ses lèvres.

« Tout va bien Yolande, vous êtes bien pâle ? Nous allons rentrer maintenant ! » Le docteur lui parlait comme à une enfant.

Alvarez se leva, il tenait ses lunettes à la main. Bruno se versait un dernier verre avant de prendre congé. À cet instant Léon Chabaud, légèrement ivre, s'approcha de la veuve, la main tendue :

« Il est temps de nous quitter madame, recevez mes condoléances les plus sincères. Mes collègues se joignent à moi, ils aimaient votre mari. D'ailleurs Gérard… »

Yolande fit un bond en avant, surprise ; elle heurta le bord de la table, un verre se renversa et roula sur le côté en direction de Bruno, encore assis. Elle regarda l'ancien patron de son mari dans les yeux, sans lui tendre la main :

« C'est vous qui parlez de sincérité ? Dans votre bouche ce mot sonne curieusement ! Vous n'êtes pas le bienvenu parmi nous ; ici il y a beaucoup de gens d'honneur… Vous faites tache, cher monsieur, il est temps de réaliser que vous n'appartenez pas à notre société… Votre orgueil démesuré vous enlève toute crédibilité, c'est ce que disait mon mari ; les égocentriques sont aussi des marginaux, les pires. Je pense que Gérard vous aurait craché à la figure en signe d'adieu. C'est probablement ce à quoi il pense actuellement…

— Madame, j'ai cru que nous étions amis, un temps nos relations… Vous n'êtes pas dans un état normal, votre affection… la douleur de la perte d'un être cher… je compatis, vous êtes tout excusée, mes collègues comprendront… »

Les collègues en question étaient vraiment mal à l'aise. Le petit rouquin à la tête ronde aurait bien aimé disparaître sous les lames de plancher rustique de la salle, ou dans quelque recoin. Il regardait avec inquiétude autour de lui. Il restait encore une dizaine de personnes, des lointains cousins de Yolande et plusieurs inconnus qui assistaient, impuissants, à la scène.

Yolande était épuisée, elle se dirigea à pas lents vers la porte de sortie restée entrouverte. Une bise glaciale tentait de pénétrer dans l'auberge en sifflant, lugubre plainte. Sur les marches, elle eut un malaise passager mais Bruno la tenait par la taille de ses bras musclés, évitant la chute. Dans le parking de l'établissement, il y avait encore des véhicules ; elle fit quelques pas en direction de la BMW, le souffle coupé par la bise, les yeux humides. Ses tempes étaient douloureuses, la migraine

était revenue en force. Toujours soutenue par Bruno, elle avançait comme une somnambule.

À sa gauche, une Mercedes luxueuse, les vitres légèrement teintées, attira son attention. Il lui sembla distinguer une silhouette connue à l'intérieur, sur le siège arrière. Yolande eut soudain un mouvement de recul et d'effroi : ce profil, cette ombre comme sortie de l'au-delà… elle faillit hurler… c'était lui ou un sosie ? Elle tenta, en vain, d'ouvrir la portière qui était verrouillée… Bruno la prit dans ses bras, en la plaquant contre lui, comme pour la protéger ; il essaya de la calmer :

« C'est la voiture du commissaire Voisin ; il est encore dans la salle. Vous ne l'avez pas remarqué ? D'accord, il y avait beaucoup de monde… la voiture est vide, vous voyez bien… le commissaire est en train de manger le plat du jour avec deux inspecteurs, dans la petite salle du fond. Il est venu vous serrer la main, juste avant votre tirade contre le rédacteur de « *L'Hebdomadaire* », un imbécile celui-là ; il aurait mieux fait de s'abstenir… vous étiez hors de vous-même, ça se comprend !

— Mais je l'ai vu, Bruno, je ne suis pas folle ! Faites fouiller cette voiture…

— Calmez-vous, madame Lastain ; je vais faire le tour de la Mercedes ; vous serez convaincue. En attendant, entrez vous mettre au chaud, dans la BMW. »

Elle s'installa à l'arrière à côté du docteur Alvarez, qui n'avait encore rien dit. Il paraissait peiné et légèrement anxieux.

« Bruno a raison, Yolande. Vous êtes surmenée, à bout de nerfs. Je vous donnerai quelque chose pour vous remonter et surtout provoquer une bonne cure de sommeil. Vous avez besoin de dormir… Gérard est mort, mais vous n'avez toujours pas fait son deuil ! »

Bruno ouvrit la portière du conducteur, puis se retourna vers les deux passagers, un pli d'inquiétude sur le visage, comme un reflet :

« Il n'y a personne ; une des portières était ouverte… de l'autre côté… contre la haie ; c'est quand même curieux ! Yolande poussa un cri :

— Bien sûr… il s'est échappé, par la portière ouverte, lorsqu'il m'a aperçue ! C'est un piège, je vous dis ; il est revenu… il m'en veut… je n'ai rien fait, dites-le lui… C'est… »

Elle perdit conscience.

*

Elle se réveilla dans la maison de Cologny, sur le divan du salon. Zohra était penchée sur elle avec une lueur d'anxiété au fond de ses yeux noirs.

« Madame va mieux ? Quel malheur… Vous devez prendre beaucoup de repos ! Le docteur vous a fait une piqûre. Il va revenir ce soir… Il parle de surmenage, vous n'avez plus votre tête… Mon frère aussi, avant…

— Pour l'amour du ciel, Zohra ! Explique-moi ce qui m'arrive… J'ai cru le revoir, deux fois ! Comme une ombre. Il n'avait pas de visage… enfin je veux dire que ce n'était pas vraiment lui… mais j'ai reconnu sa silhouette, tu comprends ?

— Cette histoire a duré trop longtemps ; les morts n'aiment pas attendre… C'est à cause de l'enquête… l'autopsie… on ne doit pas toucher au corps des morts. C'est pour ça qu'ils reviennent…. Monsieur Gérard, il vous en veut. Dans mon pays…

— Mais nous sommes en Suisse ! Ces choses-là n'arrivent pas chez nous… j'ai mal à la tête… prépare-moi une tisane !

— Bien, madame, mais ne parlez pas ; il vous entend ! Dans mon village… »

Yolande n'écoutait plus ; elle regardait le plafond. Isabelle la contemplait avec une moue sévère, des mots de réprimande au bord des lèvres ; ses longs cheveux jouaient librement dans le vent chaud d'un littoral inconnu. Elle perdit à nouveau conscience…

La nuit était tombée, la bise sifflait autour des volets métalliques verrouillés, rabattant les arbres qui s'inclinaient, dociles, autour de la propriété. La maison paraissait assiégée par des éléments hostiles. Dans la cour, le drapeau national claquait comme un fouet. Albert, le jardinier, n'était pas revenu. Une chape de solitude isolait la maison qui dérivait peu à peu hors du monde. Et Isabelle n'avait toujours pas appelé ! Il se passait quelque chose. Zohra, dans la cuisinette, préparait un potage léger pour la malade. Soudain consciente, Yolande se souleva sur un coude, elle prononça quelques mots d'une voix rauque :

« Tu m'entends Zohra ? Réponds-moi ! Où sont les autres ? Le téléphone… j'attends un appel… »

Elle ne reçut aucune réponse ; seul un bruit de casseroles malmenées lui parvenait, couvrant par instants le hurlement des rafales de vent. Elle se recoucha, désespérée. Il fallait qu'elle se confie à quelqu'un ; partager ce poids qui la tirait vers les profondeurs, tout ce qui n'avait pas été dit ! À ce moment, elle entendit le tintement de la sonnette d'entrée ; elle reconnut la voix du docteur Alvarez. Comme promis, il venait prendre des nouvelles de la malade. Il parlait d'une voix chaude, rassurante, avec Zohra qui avait quitté sa besogne pour le recevoir :

« Comment va-t-elle ?

— Je crois qu'elle dort maintenant ! Elle a beaucoup pleuré. Elle parle aussi, mais je n'ai pas tout entendu… avec les bruits de la cuisine… vous comprenez m'sieur Lucas, j' pense qu'elle délire un peu… elle voit des personnages… elle me fait peur… et puis cette bise qui nous rend fous !

— Bien sûr ; la journée a été dure. Pour nous tous. Il y a eu beaucoup de sous-entendus, comme si les gens avaient profité de cette pénible occasion pour régler des comptes… je m'y attendais un peu, mais il y a des devoirs…

— Chez nous, les morts sont sacrés ! Il faut du respect.

— Oui, mais ici un mort représente beaucoup pour les vivants. Surtout une personnalité comme Lastain… un ami, un vrai ami, hors du commun… je me demande parfois… » Il pensait au compte en banque de Lastain : on le disait important ; il y aurait un gros héritage… l'enquête l'avait bien démontré !

Le docteur Alvarez se dirigea silencieusement en direction de la chambre de Yolande. La jeune femme était maintenant assise sur son lit, la tête calée contre plusieurs coussins, les yeux grands ouverts. Elle attendait.

« Comment vous sentez-vous ? Zohra est inquiète… vous êtes toujours très agitée. Je vais vous faire une injection, un somnifère puissant. Demain vous serez reposée ; il faudra reprendre votre vie… vous êtes encore jeune. Vous êtes prostrée depuis ces derniers trois mois ; dans votre état vous risquez une aggravation de la dépression. On dirait que vous nous cachez quelque chose… Parlez, il vous faut un confident, moi ou un autre… vous devez vous libérer de vos fantasmes ; si nécessaire, reprenez contact avec votre psy. Et surtout plus d'alcool ! »

Il désigna la bouteille de whisky, posée sur un rayon de la bibliothèque :

« Vous vous détruisez Yolande… »

Elle voulut parler, en finir… c'était le moment. Après, elle dormirait, des jours, des semaines. Le temps n'avait plus

d'importance. Elle ouvrit la bouche à l'instant où Alvarez se levait, fouillant nerveusement dans sa trousse médicale. Il lui coupa la parole, ces premiers mots qu'elle allait prononcer, les plus durs, ceux qu'elle partageait depuis longtemps avec Isabelle.

« Bon sang, j'ai oublié les ampoules… je reviens de suite. Ne bougez pas de votre lit ! »

Il sortit de la chambre avec précipitation. Elle entendit la porte d'entrée claquer ; une bouffée d'air froid tourna un instant dans la pièce. Zohra entra pour veiller sa maîtresse ; elle enleva son foulard, déroulant ses longs cheveux noirs qui luisaient devant la veilleuse. Yolande savait qu'elle ne parlerait plus maintenant. Le charme était rompu. Son être intérieur, soumis à Isabelle, avait repris le dessus. Elle se leva et se dirigea vers la bouteille, sur l'étagère. Elle se versa un grand verre de whisky, du bon, du vrai malt. C'était sa manière de défier sa bonne algérienne, qui n'osait intervenir. Cette dernière remarqua, avec de la réprobation sur le visage :

« Le docteur Alvarez a dit…

— Je sais Zohra ; il l'a dit à plusieurs reprises, je ne suis pas idiote ; mais je me fiche de ce que vous pensez, toi et les autres… je boirai tant que cela me sera utile et selon mon bon plaisir. Ensuite je vais dormir… D'ailleurs Lucas devrait déjà être de retour, je ne comprends pas… »

Yolande resta encore un quart d'heure étendue ; l'alcool se répandait lentement dans ses veines, réchauffait son corps, détendait son esprit. Elle repensa à Isabelle ; demain… Oui, il fallait qu'elle fasse le point avec son amie. Elles devaient penser à l'avenir. Un avenir encore bien confus dans sa tête ; elle avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. De guérir aussi, pour profiter de tout cet argent… La vie sans Gérard commençait vraiment ; l'attente était finie.

Elle entendit la sonnette et le grincement de la porte d'entrée : le docteur Lucas Alvarez était enfin de retour. Il avait le nez rouge et les mains glacées.

« Sale temps, la bise est coupante, j'aurais dû mettre une écharpe. Je suis congelé. Bon, je m'excuse pour le retard, mais j'ai reçu un coup de fil de mon frère, le légiste. Je dois vous faire part de ses condoléances. Il aimait bien votre mari ; il regrette beaucoup nos petites réunions chez moi… entre intellos ! Enfin, vous me comprenez. On ne vous voyait pas souvent, c'est dommage… »

Alvarez en rajoutait un peu, pour la forme. Il savait que Yolande n'appréciait pas ces réunions où elle n'avait pas sa place : elle ne trouvait rien à dire. Les hommes parlaient politique, il était souvent question de l'Algérie. Un pays qu'elle n'aimait pas, qui lui faisait peur. Parfois, la conversation dérivait sur des sujets plus techniques, lorsque le commissaire Voisin se joignait au groupe ; le commissaire était un ami intime de Victor Alvarez, le légiste. D'ailleurs les deux hommes étaient très liés professionnellement. Ils formaient un tandem original, peu concerné par les conventions. Ils faisaient souvent cavalier seul et ils avaient eu quelques problèmes avec leur hiérarchie, dans une récente affaire de meurtre. Voisin ne cachait pas son dédain des fonctionnaires qu'il trouvait ennuyeux à mourir, sans imagination. Il avait soutenu Lucas Alvarez lors de son procès pour faute professionnelle. Lucas était un bon médecin et l'erreur de diagnostic loin d'être clairement prouvée. C'était l'avis du commissaire, partagé par le frère de Lucas. Mais le mal était fait et le docteur Alvarez s'était mis à boire ; il souffrait maintenant d'une maladie du pancréas. Victor pensait à un début de cancer, mais les conclusions provisoires des médecins restaient réservées.

Zohra s'était levée, elle monta à l'étage rejoindre sa chambre. Le docteur avait préparé la seringue et Yolande attendait, fluette et soumise au bord du grand lit matrimonial. Alvarez avait remarqué l'odeur de whisky, tenace, qui parfumait le visage de la jeune femme. Il esquissa une moue de désapprobation, mais s'abstint de tout commentaire.

Yolande se mit sur son séant, offrant son bras. Alvarez posa une main froide sur la peau délicate de la jeune femme.

« C'est sans douleur ; il paraît que je pique comme une infirmière. C'est ce que mes patients me disaient, avant… »

Le docteur attendait l'effet du somnifère, mélangé à un léger sédatif, pour amortir le choc du réveil. Déjà épuisée par cette longue journée de deuil, Yolande avait les yeux clos. Son corps était parcouru par de courtes vagues nerveuses, comme sous l'effet de petits chocs électriques. Après un quart d'heure, elle reposait paisiblement. Alvarez lui caressa le visage, dégageant une mèche rebelle…

Il sortit de la pièce en silence. Dans le couloir, il secoua la tête tout en se grattant la barbe en signe de perplexité. Il prononça quelques mots, s'adressant à lui-même. Il avait la désagréable impression que quelque chose ne tournait pas rond !

II

Le grenier

Depuis plusieurs minutes, un pâle rayon de soleil effleurait son visage émacié. Yolande ouvrit un œil prudent, elle reprenait place dans la réalité. Zohra avait oublié de tirer les rideaux ; c'était un signe de désarroi ; d'habitude…. Mais rien ne serait plus comme avant ! Yolande étira ses membres, elle caressa ses seins menus puis ses jambes. Son corps maigre était en sueur, comme s'il avait été plongé dans un bain de vapeur. Elle avait la bouche sèche, la langue râpeuse. Le radiateur avait été poussé au maximum, il faisait très chaud dans la chambre. Encore une erreur de Zohra; pourtant Yolande lui avait expliqué maintes fois qu'il valait mieux éteindre le chauffage, pendant la nuit, dans la chambre à coucher.

Des images surgirent soudain, à l'assaut de son esprit malade. Elle les revoyait tout à coup, sans surprise ; des images familières qui s'imposaient. Elle faisait toujours le même cauchemar depuis des mois, depuis qu'elle savait… : Gérard dans son cercueil en habit de cérémonie. L'habit du mariage, comme hier dans la réalité. Mais le corps n'était pas exsangue ;

il n'avait pas cette rigidité cadavérique si effrayante qui éloigne définitivement de l'être aimé. Le docteur Alvarez et son frère Victor montaient la garde devant la bière ouverte. Alvarez parlait avec le mort, qui approuvait de la tête ; à un moment il avait même sorti un de ses bras du cercueil, en désignant quelqu'un derrière Yolande. Dans son dos, elle entendit la voix d'Isabelle qui parlait déjà depuis quelques minutes. Une voix qui ordonnait et qui faisait plier tous les acteurs de cette scène macabre.

Elle se souleva à demi sur son lit ; elle palpa les draps humides, témoins de cette nuit agitée ; la maison était silencieuse. Zohra devait être en course, c'était jour de marché au village. Contre son gré, elle revécut la suite de ce cauchemar :

L'église avait disparu, elle était maintenant dans une salle de dissection ; il y avait des formes, couvertes d'un drap, sur des chariots roulants. D'anciens chariots à la peinture blanche, écaillée. Elle était seule, et cherchait désespérément Isabelle qui devait se cacher quelque part. Yolande voulait sortir, s'enfuir de ce lieu sinistre. Elle se rappelait maintenant : elle avait emprunté un long couloir avec des portes fermées sur les côtés. Au bout : un escalier qui donnait sur une nouvelle porte fermée. Elle avait fait demi-tour ; en bas, le couloir s'était transformé en un méandre complexe : des portes ouvertes donnant sur des rues inconnues. Il y avait du monde ; beaucoup de gens la regardaient, sans faire de commentaires. Elle posa des questions, fébrilement, cherchant une destination, un lieu sûr : on lui indiqua vaguement une direction qui ne menait nulle part. Elle voulait retrouver son hôtel, sa chambre confortable ; cette ville étrangère l'inquiétait. Une angoisse sourde lui serrait l'estomac.

Le nom et l'adresse de l'hôtel lui échappaient. Avait-elle seulement réservé un hôtel dans cette cité aux murs blancs, au

cachet oriental ? Alors elle pensa à la gare de la ville : il y avait des noms sur les quais, des directions à prendre ; elle venait certainement d'une autre cité ! C'était un point de départ, il suffisait de choisir le bon wagon et d'éviter le piège des aiguillages qui vous dirigent vers l'inconnu. Oui, il valait mieux s'en retourner ou plutôt fuir, tenter à nouveau la chance, retrouver la sérénité du jardin familial, de ces matins lumineux… où les fantômes n'ont pas leur place.

Yolande avait maintenant les yeux grands ouverts, elle plongeait avec horreur dans le présent, avec une lucidité impitoyable. Elle savait qu'elle ne reverrait plus ses parents, tués dans cet horrible accident d'auto ; broyés dans un amas de ferraille. Gérard aussi l'avait quittée, comme un lâche, alors qu'elle avait besoin de lui. Un lâche qu'il fallait condamner : le mettre devant ses responsabilités, lui donner une leçon… des mots durs qu'elle entendait parfois dans la bouche d'Isabelle. Au début, elle ne comprenait pas cette hostilité… Isabelle avait rajouté, lors de leur dernière rencontre : « Tu l'oublieras, on n'y est pour rien ! Il faut patienter jusqu'à l'enterrement. Ils vont bientôt te rendre le corps, c'est une question de semaines. De toutes les manières, il était souvent absent ; je crois que l'Algérie lui collait à la peau… Elle lui a été fatale ! Mais le colonel Ahmed, son voisin de palier à l'hôtel Impérial a un alibi solide. Quant aux autres membres de la délégation, ils ont disparu dans la journée… des activistes religieux ? On ne le saura jamais. Le docteur Alvarez a même parlé de mort naturelle… »

Yolande était entourée de morts. Elle les sentait comme des présences indésirables, formant un monde de reproches qui allait l'engloutir. Heureusement, l'alcool les faisait fuir. Elle buvait beaucoup depuis ces derniers mois et se créait ainsi une sorte de bulle vaporeuse, dans laquelle elle oscillait entre le rêve et la

réalité. Elle n'attendait cependant plus rien de la réalité. Yolande appelait parfois les trépassés à son aide ; son âme tournait au mysticisme, dans un univers onirique.

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement et Yolande reprit conscience. Zohra était de retour. Elle entra dans la chambre avec un cabas rempli de victuailles. Elle sourit à sa maîtresse. Yolande lui prit une main, elle s'y accrochait comme à une bouée de secours.

« Quelle heure est-il ? J'ai beaucoup dormi je crois ? Ces cauchemars vont me tuer… toujours les mêmes… je deviens folle. À la clinique ils m'ont dit que c'était normal, que j'évacuais mes affects profonds… c'est leur langage, mais moi je ne les comprends pas. Ils ne m'ont pas gardée, il paraît qu'on possède plusieurs personnalités en conflit permanent… Je ne suis pas assez folle d'après eux ! En cas de crise je dois les rappeler, mais je n'ai pas confiance…

— Madame ne doit pas avoir peur… je veille sur elle. Il faut vous en remettre à la Providence. Allah veille sur les innocents ; il est miséricordieux !

— Je ne suis pas croyante, Zohra. Je n'ai pas ta force… tes convictions. Vous êtes un peuple bienheureux, vous autres... Je t'envie. Il faut que je me lève, passe-moi une robe… et range tes courses à la cuisine. Je n'aime pas cette odeur d'épicerie, elle me soulève le cœur. Ce somnifère m'a retournée et j'ai des douleurs à l'estomac… »

Yolande avait lâché la main de Zohra. Son visage reflétait une tristesse profonde. Elle avait été très attachée à Gérard. Dans son bled, en Kabylie, les gens se serraient les coudes, ils partageaient le même destin, dans le cadre de la famille et de la tribu. Lastain connaissait bien ces populations, que personne n'avait cherché à comprendre pendant l'occupation française. Il

parlait un peu leur langue. La misère et l'humiliation étaient leur lot quotidien ; pour les colons, les Berbères n'existaient tout simplement pas. L'Algérie moderne, indépendante, n'avait rien apporté non plus à ces malheureux « fellahs ». Le gouvernement misait sur l'industrie, le pétrole, la réforme agraire… des domaines qui ne concernaient pas les gens des montagnes et des Hauts Plateaux hostiles, stériles, battus par les vents.

Depuis la cuisinette, Zohra continuait à lui parler, d'une voix haute :

« Il est onze heures quinze, madame. Vous devriez sortir avant le repas. Le jardin est au soleil et le vent est tombé… »

Yolande répondit sur le même ton, tout en enfilant un pull de sport sur sa robe : « Merci, Zohra, il faut que je passe un coup de fil… ; et le docteur Alvarez va sûrement nous rendre visite… » Elle était prête à affronter cette journée… à commencer son deuil. Pour les voisins, elle était maintenant « la veuve », un état qu'il fallait assumer. Hier déjà, elle avait senti le poids des regards sur sa personne. Des regards apitoyés, vides, sans consistance. Comme un constat d'impuissance. La mort mettait tout le monde d'accord ; une solidarité de circonstance s'installait entre les êtres… pour combien de temps ?

Yolande se dirigea en direction du téléphone mural, au fond du couloir, en face de l'escalier menant à l'étage. L'appareil, inerte, semblait attendre un événement ; comme tous les automates, il gardait une neutralité de principe en face du malheur des hommes. Yolande en avait peur, elle sursautait après chaque sonnerie : un timbre profond, inquisiteur, qui réveillait d'anciennes angoisses. Elle avait voulu le supprimer, l'arracher de son alvéole, le détruire. Mais Lastain avait poussé les hauts cris ; il l'avait traitée de démente : « C'est n'importe quoi, il faut te faire soigner ! Tu oublies que, dans mon métier,

le téléphone est indispensable. Ils vont rire à la rédaction ! Je ferais mieux de changer de femme ; c'est ça que tu cherches ? »

Gérard était dur parfois, intransigeant sur tous les sujets qui touchaient au journalisme. Elle l'avait très vite perdu, ce mariage était une folie. Mais elle l'avait aimé !

Elle décrocha le récepteur. Yolande connaissait le numéro d'Isabelle par cœur. La sonnerie résonna au loin plusieurs fois ; soudain, une voix nerveuse, avec un léger accent slave répondit. Une voix d'homme :

« Oui…

— … J'ai dû faire une erreur ; j'ai fait le numéro d'Isabelle de Marsillac, pourtant !

— C'est bien ici, un instant ; je vous la passe… Il y eut un bruit de conversation étouffée, Yolande reconnut la voix basse, profonde, d'Isabelle.

— J'écoute…

— Isabelle, c'est moi Yolande… c'est qui ce type ? Tu ne m'avais pas dit…

— Un ami. Sans importance. J'attendais ton coup de fil ; je n'ai pas osé t'appeler, à cause des voisins, des curieux… enfin tu comprends. Tu n'es pas seule, évidemment ; en période de deuil, ce serait mal vu ! Tu dois être entourée…

— Je suis seule avec Zohra. J'ai besoin de te voir ; je ne sais plus où j'en suis ; hier j'ai cru…

— Quoi ? Tu as cru quoi ? Précise ta pensée, tu as l'air aux abois…

— Non, rien… J'ai fait de très vilains rêves. Il faut qu'on parle. J'ai vu Bruno hier, à la verrée de l'auberge ; il est parti très vite, comme s'il avait peur ; il a parlé d'un travail urgent dans son labo, une excuse. Je ne sais pas s'il reviendra, maintenant que Gérard a disparu, plus rien ne le rattache à la villa. Il ne me reste plus que toi.

Yolande était au bord des larmes. Sa voix tremblait. Elle serrait fortement le récepteur d'ébonite dans sa paume ; des petites veines bleues affleuraient sur sa main maigre. Elle faillit s'effondrer sur le vieux plancher. Elle trouva la force de s'asseoir sur la première marche de l'escalier en chêne. Elle répéta :

— Il faut que je te voie. Au plus vite…

— C'est trop tôt, tu ne trouves pas ? Je préfère rester en dehors de toute cette histoire. Pour moi, c'est déjà du passé ! On a assez attendu ; trois mois de tracasseries, pour rien… Tu as repris contact avec le commissaire ? Il y avait un peu d'anxiété dans la voix chaude, un peu rauque d'Isabelle.

— Il était à l'enterrement, mais il ne m'a pas abordée. Il y avait du monde. Alvarez était aussi là.

— Le légiste ?

— Non, son frère, Lucas. C'est le seul qui me comprend.

— Et pour cause, vous avez des points communs ! Tu bois toujours autant ?

— Tu es cruelle, Isabelle… je ne te reconnais plus ! Yolande ne voulait pas admettre ses faiblesses. Il lui restait encore un peu de fierté ; Isabelle n'avait pas conquis tout son être. Elle sentait des forces inconnues qui s'agitaient en elle.

— Bon, on cesse ce petit jeu. Viens me voir demain au cabinet. Avec discrétion… n'en parle à personne. Je préparerai une collation, sans alcool ! Désolée, je ne bois pas. Je t'attends en fin de matinée » La communication fut brutalement interrompue. Yolande regardait le combiné muet entre ses mains moites ; elle le reposa dans son logement, en poussant un soupir. Zohra n'avait rien entendu, elle avait fermé la porte de la cuisine.

Yolande reprit le chemin de sa chambre. Il n'était pas encore midi, elle décida de faire quelques pas dans le jardin ; le soleil chauffait déjà les plates-bandes, après la brume matinale. Elle

posa la main sur la poignée de porte ; à cet instant, la sonnerie du téléphone retentit derrière son dos. Encore Isabelle qui avait un message ou un conseil à faire passer ! Ce n'était décidément pas très prudent… Et ce rendez-vous à Bernex ! Peut-être une erreur…

Yolande saisit brutalement le combiné encore tiède. Elle entendit un léger grésillement dans le récepteur, une friture lointaine. Sinon rien. Elle s'inquiéta :

— Isabelle, tu es là ? Après quelques secondes : « Je n'entends pas ta voix, réponds-moi voyons… ce n'est pas drôle ! »

— …

— Je vais raccrocher ; c'est sûrement une erreur… vous n'êtes pas Isabelle ! »

Au moment d'actionner le support de l'appareil pour couper la liaison, elle entendit distinctement un bruit de respiration, une sorte de halètement : quelqu'un était collé au combiné. Quelqu'un l'écoutait et peut-être l'épiait depuis longtemps. Elle eut peur soudain ; c'était une méthode utilisée par les déséquilibrés : le harcèlement téléphonique. Une technique de lâche pour faire craquer quelqu'un. Elle avait vu ça quelque part dans un film policier. La victime, une personne faible, avait dû être internée. Et Yolande était faible, psychologiquement fragile, surtout maintenant.

« Enfin, répondez ! Que me voulez-vous ? On ne fait pas ce genre de mauvaise plaisanterie aux gens ! J'avertirai les gendarmes… Il y a des lois… »

À cet instant, elle perçut, dans le récepteur, un bruit de fond musical qui semblait venir de l'extrémité d'une pièce vide. Elle identifia immédiatement cette musique, un thème bien connu du folklore arabo-andalou, marqué par un rythme très soutenu au tambourin et joué par un groupe d'artistes berbères. Un des

morceaux préférés de Gérard. Au cours d'une visite dans la « Casbah » d'Alger, il avait même acheté une cassette dans une boutique à un marchand juif. Elle se rappelait le visage du marchand, qui avait une taie sur l'œil gauche, un profil de pirate qui l'avait fait frissonner de peur. Elle s'était serrée contre le corps massif de Gérard, qui plaisantait en arabe avec le bonhomme. Ensuite, Yolande avait couru quelques mètres dans la rue en pente, comme pour fuir le mauvais sort. Ses nerfs étaient déjà vulnérables.

Elle tenait toujours le récepteur dans sa main crispée, paralysée par l'angoisse. Que signifiait ce message qui semblait sortir d'outre-tombe ? Elle se rappela les lettres anonymes. Gérard en recevait régulièrement, il y a quelques années. Il y avait peut-être un lien ? Mais le gouvernement algérien était hors de cause : Lastain n'avait pas caché ses sympathies pour le FLN, du moins au début, et l'indépendance du pays. À l'époque, tous ses reportages allaient dans ce sens ! Alors qui ? Les barbus du FIS, ces types de l'hôtel qui avaient infiltré la conférence ? Ou d'anciens colons déçus, des nostalgiques, qui profitaient de son décès pour réactiver de vieilles histoires sanglantes ? Il y avait eu tellement de morts pendant les émeutes de 62 ! Elle reposa brutalement le récepteur sur son support. Elle faillit s'évanouir ; une seconde après, la sonnerie retentit à nouveau. Elle crut devenir folle ; elle se boucha les oreilles. Subitement, derrière elle, quelqu'un frappa avec frénésie contre la porte d'entrée. Elle se précipita vers la porte vitrée, comme pour y trouver une protection. À travers la vitre dépolie, elle reconnut le visage du docteur Alvarez. Yolande poussa un soupir de soulagement.

Dans son dos, le téléphone s'était tu.

« J'ai essayé de sonner, mais ça ne marche pas… un court-circuit quelque part… Qu'avez-vous Yolande ? Vous êtes pâle

comme une morte ! Vous m'effrayez… j'ai pensé que vous étiez encore étendue. Il faut vraiment récupérer, j'espérais vous trouver en meilleure forme. Vous êtes seule ?

— Non, Zohra est dans la cuisine. Lucas, j'ai peur… Vous êtes notre seul voisin ; les autres, je les ignore. Des bourgeois, sans intérêt, sans imagination. Je dois leur faire peur aussi… Après quelques secondes de silence : « Quelqu'un nous épie ; je reçois des coups de fil anonymes… Vous comprenez ? À l'instant, lorsque vous êtes arrivé ! Qu'est-ce que cela signifie ? J'aimerais qu'on me laisse tranquille… je suis veuve et malheureuse… les gens sont sans pitié ! »

Elle avait crié ces dernières paroles, comme si elle s'adressait aux autres habitants du village, un appel au secours, hystérique ! Alvarez la serrait contre sa poitrine ; il lui caressa les cheveux, ainsi que l'on fait avec un animal affolé, qui ne comprend pas les humains. Il prononça des mots d'apaisement. Dans le corridor, il essuya le verre de ses lunettes embuées. Yolande pleurait doucement, avec des petits hoquets nerveux. Alvarez était très sensible au malheur des autres, surtout après ses ennuis, sa « traversée du désert » — c'était son expression préférée, quand il était un peu éméché — qui n'en finissait pas. Maintenant que Lastain n'était plus là, il se sentait lui aussi abandonné par l'humanité. Il ne voyait pas souvent son frère, en dehors de leurs réunions ; ce dernier préférait la compagnie du commissaire Voisin, un ami de longue date.

Il passa une main tremblante sur son crâne dégarni ; ses cheveux étaient déjà bien gris au-dessus des tempes ; le matin, il regardait son reflet avec consternation dans le miroir, avant de prendre sa douche.

« Expliquez-moi, Yolande, je ne saisis pas tout ! Ce n'est pas un malheureux coup de fil… »

Zohra était sortie de sa cuisine, de la surprise plein les yeux. Elle avait été alertée par les cris de Yolande ; une odeur de

poulet rôti, rassurante, circulait maintenant dans le couloir. Un transistor allumé diffusait une publicité pour un produit de beauté. Une femme parlait, avec une voix niaise, à un rythme accéléré, vantant les qualités d'une huile pour le visage. Tout semblait normal dans la maison ; pourtant une angoisse palpable s'était invitée dans la villa de Yolande. Rien ne serait plus comme auparavant.

Zohra salua le docteur Alvarez. Elle n'osait pas poser de questions ; elle avait été cloîtrée dans sa cuisine et ne savait rien des derniers événements. Yolande, qui tenait à peine debout, expliqua en quelques mots l'étrange communication qui l'avait affolée. Alvarez était perplexe ; il avança quelques mots d'apaisement, avec prudence :

« Un mauvais plaisant, Lastain n'avait pas que des amis. Cette musique… je ne vois pas l'intérêt. On veut vous pousser à bout, mais vous n'avez rien à cacher… Enfin, j'imagine… je vous connais bien Yolande. Qu'en pensez-vous Zohra ?

— Je crois que le message venait de là-bas, de chez moi, en Algérie. Les gens qui nous gouvernent n'ont aucune honte ; ils sont prêts à tout ! Monsieur Gérard a beaucoup critiqué le régime, des militaires. Ils sont mauvais. C'est eux qui l'ont tué… Ou bien les autres, les religieux… des assassins ; j'ai perdu un parent à Tizi-Ouzou !

— C'est de l'histoire ancienne et une infection du sang ne ressemble pas à un assassinat, Zohra, réfléchissez ! Gérard est mort d'une septicémie foudroyante. Avec son diabète avancé, ça ne pardonne pas. On voit des cas analogues tous les jours aux urgences. Notre corps est mal protégé contre certains germes pathogènes ; il suffit d'une seringue infectée… » Alvarez se voulait persuasif, il cherchait à dédramatiser la situation. Il évita de rappeler que la seringue trouvée dans la chambre d'hôtel était parfaitement stérile ! Cette seringue n'avait pas tué Gérard. Donc, l'empoisonnement avait été programmé avant… Peut-être

par voie buccale ? Il aurait bu le cocktail mortel, le soir précédent, à l'occasion de la réception en l'honneur de l'ambassadeur d'Algérie ? Une circonstance qui avait suffi à déclencher l'enquête et l'autopsie.

— Ils sont mauvais ; mais Dieu les punira. Il punit toujours les coupables : « Amdulillah ! »

Yolande ne disait plus rien et n'écoutait pas. Elle était prostrée, appuyée contre le mur tapissé du couloir, en face de l'entrée du salon qui était encore plongé dans la pénombre. Elle n'arrivait pas à se débarrasser de ce poids qui pesait sur ses épaules et sur son âme. Pourtant, Isabelle avait dit que les choses seraient simples. Il suffisait d'avoir son consentement… d'aller jusqu'au bout de cette haine qui la rongeait… Mais elle n'avait rien fait de mal… elle en était incapable… Sa tête était trop faible, souvent absente…

Maintenant elle doutait d'elle-même et d'Isabelle ; peut-être que Zohra avait raison. Les choses étaient tellement compliquées en Afrique, dans ce pays martyr… D'autres avaient accompli ce geste fatal, camouflé en mort presque naturelle ! Oui, c'était cela, Gérard préparait un article incendiaire pour « *Jeune Afrique* » ; il lui en avait parlé. Il avait déjà un lourd contentieux avec les anciens colons et des membres de l'OAS, devenus de dangereux extrémistes dans la politique française ! Des serpents… des rats… Après toutes ces années, ils n'avaient pas oublié leur ennemi, un gêneur. Et Lastain n'hésitait pas à rendre coup pour coup : elle le considérait comme une sorte de baroudeur, un aventurier, un joueur; lorsqu'il n'était pas en mission, il risquait sa peau en mer ou en montagne. Il prétendait qu'il fallait toujours se mettre en danger. C'était « sa religion », une expression qui faisait sourire Bruno, son jeune compagnon d'aventure. Mais Yolande ne les suivait pas dans leur délire. Elle se retrouvait seule, abandonnée et jalouse de Bruno. Gérard

était égoïste : il ne l'aimait pas, il se regardait vivre, comme un jouisseur. Elle l'avait vite compris, et sa rancœur augmentait, au fil des années, au rythme de sa maladie. Ses premières hallucinations remontaient à plusieurs années déjà ; un dédoublement de la personnalité et une compensation pour ses déboires conjugaux.

Zohra lui prit la main ; elle prononça quelques mots d'une voix douce. Elle désigna la cuisinette :

« Le poulet est prêt, madame Yolande ; j'ai ajouté de bons légumes frais du marché. Il y avait encore du choix, malgré la saison. Des légumes cultivés sous la serre. Monsieur Alvarez mangera avec nous ?

— Je ne sais pas. Pour l'instant je n'ai pas faim, Zohra… J'ai besoin d'un verre, quelque chose de fort, même si Lucas n'est pas d'accord. Sers-nous un cognac, dans des grands verres, au salon, et ouvre les rideaux. Venez Lucas, il faut que nous parlions. Nous mangerons plus tard ! »

Elle s'installa dans un des fauteuils en cuir, autour d'une table vitrée. Gérard aimait son confort et les vieux meubles. Une vaste bibliothèque en chêne, achetée à prix d'or, occupait deux murs du salon. Il lisait beaucoup, ce qui agaçait Yolande : « On ne se voit déjà pas souvent… et à la maison tu te plonges dans tes bouquins ! Ce n'est pas une vie. Heureusement que je ne peux pas avoir d'enfant ; tu te rends compte que notre couple part en lambeaux ? Déjà que tes parents ne m'adressent pas la parole ! » Il ne répondait pas à ses remontrances… il niait l'évidence ou il s'en accommodait. On ne savait jamais avec lui.

Zohra posa les verres de cognac sur la table basse. À cet instant le téléphone retentit dans le couloir. Yolande se raidit, le verre à moitié levé. Figée, statufiée, elle regardait le docteur Alvarez, tandis que la sonnerie insistait, anonyme et sans pitié ; sa voix se fit suppliante :

— Répondez Lucas. C'est eux j'en suis sûre… Ils veulent ma peau ! »

Le docteur Alvarez se leva lentement, il hésita devant la porte du salon, puis s'enfila dans le corridor. Il saisit le combiné avec lenteur, prêt à tout. Il s'efforça de garder son calme et répondit d'une voix neutre :

« Oui, vous êtes chez madame Lastain ; j'écoute…

— Ici Bruno… qui est à l'appareil ? C'est vous docteur Alvarez ? J'ai reconnu votre voix…

— Oui, c'est moi ; content de vous avoir au bout du fil, Bruno.

— Je venais aux nouvelles… comment va madame Lastain ?

— Pas bien ; elle a des ennuis. Elle vous expliquera… »

Alvarez posa le combiné sur un guéridon et appela Yolande qui était restée dans le salon : « Venez Yolande, c'est pour vous ; pas de problème cette fois, Bruno demande de vos nouvelles… ». La jeune femme avait entendu le nom de l'ami de son mari. Soulagée, elle se leva pour rejoindre le docteur. Elle prit la communication :

— Bonjour Bruno, je suis contente de vous entendre ; je ne croyais pas que ce serait vous… vous ne pouvez pas savoir…

— Que voulez-vous dire ? Il se passe quelque chose ? Vous m'intriguez ! Bruno n'aimait pas les énigmes ; c'était un caractère très positif, terre à terre, qui pensait, comme Lastain, qu'il y avait une réponse à tous les problèmes. Sur son voilier, il avait appris à affronter les coups de tabac et dans la vie il n'avait pas peur des coups durs. Un point commun qui avait lié les deux hommes. Ce qui n'était pas fait pour étonner Yolande…

Elle résuma la situation en quelques mots. Bruno écoutait attentivement, sans l'interrompre. Yolande entendait sa

respiration régulière à l'autre bout du fil. Il prit à son tour la parole ; le ton de sa voix était grave :

« Ce n'est pas une plaisanterie. Il vous faut faire surveiller votre ligne ; vous devriez informer le commissaire Voisin. Mais, en principe, la Poste s'occupe de ce genre de problème. D'ailleurs, j'ai ma petite idée…

— J'aimerais vous rencontrer, Bruno. Nous avons à parler tous les deux ; vous étiez si proche de Gérard !

— D'accord, madame Lastain ; mais je pars pour Londres avec mon patron jusqu'à samedi. Un congrès sur les pandémies. Le labo est sur les dents. On pourrait se voir dimanche ; je prépare le bateau pour une sortie à Yvoire, à la fin du mois. Il y a de très bons restaurants, avec du poisson frais du lac. Rendez-vous à midi ; ça vous va ?

— Oui, je vous remercie… Yolande avait oublié Yvoire, ce petit port charmant où elle avait fêté son mariage avec Gérard. Une journée de printemps, une ambiance bon enfant ; une journée pleine de promesse avec cette odeur enivrante du lac, une odeur légèrement fétide mais qui appelait à de grandes aventures, même si les équipages n'étaient que des marins d'eau douce. Gérard, lui, avait navigué en Méditerranée, dans le temps, sur son premier bateau, un ancien voilier de compétition qu'il avait acheté au rabais à des collègues émigrés. Avec deux équipiers, ils avaient fait la traversée d'Alger à Marseille, pendant les hostilités. Une fuite… Maintenant, Yolande allait vendre son second bateau, qui servait sur le lac ; avant sa mort, Lastain avait utilisé le voilier en compagnie de Bruno pour une régate de trois jours, jusqu'à Villeneuve. Ce bateau faisait partie de son héritage ; un souvenir de Gérard, mais elle n'aimait pas la mer et le lac l'ennuyait…

— OK ; alors à dimanche. Et soignez-vous bien ! »

Lucas Alvarez était debout devant la grande baie vitrée qui donnait sur le jardin. Il devait être une heure et Zohra s'impatientait. Comme les verres étaient vides, le docteur s'apprêtait à prendre congé. Mais Yolande insista pour qu'il partage son repas. La table était déjà mise dans la cuisine ; Yolande aimait bien la cuisine et elle avait besoin de la présence de Zohra. Cependant, la bonne algérienne refusait de se mettre à table avec elle ; un comportement datant de la colonie : les serviteurs ne mangeaient pas avec les maîtres ! Alors elle restait debout, en retrait, en attente du service.

Lucas avait pris place, en face de Yolande. Elle n'avait pas envie de parler, mais se sentait en sécurité. Elle n'avait pas dit un mot d'Isabelle et de leur rencontre prévue pour le lendemain. Alvarez ne connaissait pas cette amie si discrète, leur relation privilégiée pour ne pas dire intime ; de toute manière, il était un homme réservé, pudique ; il devait naturellement se douter de quelque chose.

Yolande pensa un instant que le mensonge et la dissimulation étaient le ciment qui liait les habitants de ce village, et toutes ses connaissances depuis son mariage. Des solitudes divagantes dans un morne quotidien, visqueux… Une bonhomie affectée… Chacun avait un secret qu'il ne pouvait pas partager, et qui menaçait le frêle équilibre permettant le déroulement normal des journées. Elle aussi portait un lourd fardeau ; elle trichait avec les gens. Elle avait compris le sens de ses cauchemars. Dans cette comédie jouée à huis-clos, pleine d'ambiguïtés, elle avait parfois l'impression de flotter entre un monde fictif, fabriqué, et une réalité inaccessible, comme un gouffre ouvert sur des consciences enfouies dans la boue des profondeurs. Elle sentait alors cette peur rampante… l'annonce du début d'une crise… s'efforçait de résister…

Après le dessert, le docteur Alvarez se leva, la mine satisfaite :

« Voilà un repas bien sympathique, merci Zohra ! Je vous recommande une petite sieste, Yolande, et un bon bain très chaud… Je suis toujours là, à la maison, en cas de problème.

— C'est très aimable à vous, Lucas. J'en ai pris note. Je serai absente demain, des affaires à régler en ville…

— Et n'oubliez pas d'avertir la Poste… ils vont sûrement recommencer ! Vous recevrez des informations, la provenance des coups de fil… »

Seule dans sa chambre, Yolande se mit à réfléchir. Elle n'avait pas sommeil, l'angoisse l'habitait toujours, elle s'était invitée pour la journée…

Il devait y avoir une relation entre le passé de Gérard en Afrique, les lettres anonymes — à une époque il en recevait régulièrement — et ce téléphone étrange. La solution était peut-être quelque part dans les archives de son mari ? Au-dessus de sa tête, dans ce grenier poussiéreux où jamais personne ne mettait les pieds ! Il fallait savoir : Lastain était un méticuleux qui classait toujours avec soin ses documents. Yolande se redressa sur ses pieds et enfila une paire de pantoufles.

Des bruits de vaisselle heurtée montaient du rez-de-chaussée ; Zohra était encore à la tâche. Elle enfila un pull sur sa robe de chambre et s'engagea dans le couloir qui la séparait de la chambre de Gérard. Au plafond, elle repéra la trappe du grenier et tira à elle l'échelle amovible. Elle monta prudemment quelques marches branlantes et ouvrit la trappe. Un air glacial lui caressa le visage et la fit éternuer. Elle alluma la baladeuse qui diffusait une lumière parcimonieuse sur le vieux plancher. Yolande eut un instant de découragement devant la quantité de cartons, les valises empilées, tout ce passé inerte et qui ne lui

parlait plus : elle devrait fouiller tout cela, les cendres d'une existence. « Je n'y arriverai jamais, par où commencer ? »

Yolande parlait à haute voix, comme pour se donner du courage. Elle ouvrit une valise, au hasard et tomba sur un paquet de photos, mélangées à des feuilles de presse, prises après son mariage, dans les années soixante-dix, lorsqu'elle accompagnait encore Lastain en Algérie. L'une d'elle la représentait jeune et désirable, le visage bronzé, face à la baie d'Alger. En mer, on voyait des cargos ancrés au large en attente de toucher terre, bourrés de matériel technique et de vivres. « Probablement des bateaux soviétiques… à l'époque, Boumediene avait déjà pris les rênes du pays, après son coup d'État… comme c'est loin tout ça ! » Sa voix résonnait bizarrement dans le grenier ; elle avait l'impression de s'adresser à quelqu'un ; une présence lointaine, un témoin muet. Elle s'attendait à une nouvelle hallucination, mais rien ne se passa ; le grenier était vide et froid. Elle se sentait plutôt bien. C'était comme si tous ses affects s'étaient donnés le mot pour lui accorder une trêve.

Sur une autre photo non datée, Lastain posait devant les arcades de la rue Michelet ; il avait pris une attitude fanfaronne, fier de son corps robuste, la tête pleine de soleil ; il se croyait invincible, blindé par sa jeunesse et sa virilité ; il croquait dans l'existence comme dans un fruit mûr. Surtout après son retour miraculeux de Biskra, après l'attaque du convoi, sur la piste du Sud. Il était un des rares survivants ! Il en parlait rarement ; l'événement tragique l'avait choqué… Une femme voilée avait aussi été fixée par la pellicule ; elle passait derrière lui, comme un fantôme, dans son drap blanc ; elle paraissait encore en mouvement.

« C'est une femme qui vient d'Oranie ; elles portent toutes le voile intégral là-bas, pauvres femmes… je me rappelle… elles camouflent le mauvais œil : Gérard m'avait expliqué les

coutumes du bled ; un pays riche de traditions mais qui va plonger dans la modernité, pour son malheur… »

Elle se tut ; Yolande avait l'impression de parler à des fantômes… elle se préparait à refermer la valise, lorsqu'elle aperçut un coin de papier journal qui dépassait des feuillets. Une page jaunie d'un journal local de l'époque ; une époque plus ancienne, qu'elle n'avait pas connue. On y parlait des premiers jours de l'indépendance, en juillet 62, et des réactions explosives des colons ; les Algériens étaient aussi en colère, ils étaient les grands perdants, toujours sous tutelle de la France qui laissait sur place un fort contingent militaire.

Elle lut, avec étonnement, un article discret qui était consacré à Gérard Lastain et à son retour en catastrophe des provinces sahariennes du Nord — l'histoire du convoi, justement, à laquelle Gérard faisait rarement allusion — avec une photo un peu passée : il avait toujours l'air d'un jeune garçon robuste, à peine touché par cette épreuve ; il posait devant un camion de l'armée, un bras sur la portière ; Lastain avait un peu plus de vingt ans cette année-là et elle ne l'avait pas encore rencontré. Elle vivait à Cologny loin des soucis du temps ; elle n'écoutait même pas la radio… À côté de lui, une jeune femme, les cheveux longs, en pantalons serrés, le regard effronté. Un regard provocateur… un regard qu'elle connaissait bien : celui d'Isabelle, presque une jeune fille sur cette photo ! Tellement différente de cette amie devenue à la fois si encombrante et indispensable. Donc Gérard et Isabelle se connaissaient déjà, plus de vingt ans auparavant ! Surprise, elle faillit tomber à la renverse, mais son malaise fut de courte durée…

Elle avait été dupée pendant tout ce temps ! Elle avait déjà mal pris l'aveu de leur liaison à Alger, quelques années plus tôt, une simple aventure sans lendemain… c'est Isabelle qui l'avait mise au courant. Donc ils étaient de mèche, mais dans quel but ?

Deux menteurs, des fourbes, et ils s'étaient joué d'elle ! Gérard était un salaud, un traître… Heureusement, son passé l'avait rattrapé et il avait enfin payé… La conférence de Genève lui avait été fatale. Elle se mit à pleurer en silence. Le monde s'effondrait par miettes autour d'elle. Elle chercha de la force dans les profondeurs de son inconscient, là où sa haine pour ce mari infidèle et perfide avait pris naissance, où elle échafaudait des projets de revanche…

C'est alors qu'elle remarqua un petit meuble bibliothèque, avec trois rayons chargés de cartons d'archives. Il y avait des étiquettes sur le dos des cartons, ce qui rendait l'accès à leur contenu plus facile.

Sur le rayon du bas, son regard fut attiré par des inscriptions au crayon rouge, au dos d'un épais classeur commercial. Les mots « *important, à conserver* » suivi de « *confidentiel* ». Enfin il y avait un nom dactylographié au-dessous : « *Popescu* ». Un nom roumain qu'elle connaissait bien. Elle se rappelait ce garçon un peu trapu, le cheveu rare, à la fois jovial et inquiet. Il disait qu'il était surveillé par ses supérieurs. Ce n'était pas étonnant : depuis l'indépendance, les Soviétiques et l'État roumain participaient aux grandes réformes de l'Algérie moderne en envoyant des coopérants qui étaient en permanence encadrés par les services secrets. Des gens parlant mal le français, qui n'avaient pas le moyen d'entrer en contact avec la population. Celle-ci les ignorait, les considérant comme des intrus, des inutiles…

Lastain entrait parfois dans des colères noires : « Tout ce cinéma pour rien… les Russes n'ont aucune idée des besoins du peuple algérien. Ils font comme les Chinois ou les Japonais : ils placent leur industrie lourde sans aucun programme à long terme… de la poudre aux yeux ! On va le payer un jour… » Yolande comprenait le problème, mais elle se sentait dépassée.

Cette marche vers le « progrès » paraissait inéluctable, comme l'avance d'un bulldozer qui balayait tout sur son passage…

Elle ouvrit le classeur qui contenait de nombreux documents dans des fourres en plastique : des cartes topographiques, des minutes de levés géologiques au crayon de couleur et plusieurs rapports en roumain, dactylographiés. Il y avait aussi un résumé de deux pages en français.

Elle le lut avec intérêt, mais elle n'apprit rien qu'elle ne sache déjà. Yvan Popescu avait passé plusieurs jours avec eux à Alger, après le retour de sa première mission dans le grand Sud. Ils s'étaient rencontrés à l'hôtel Oasis qui donnait sur les toits de la Casbah, avec la mer qui miroitait à l'horizon. Un hôtel bon marché. Gérard travaillait en « free lance » pour plusieurs journaux parisiens et l'argent ne rentrait pas facilement. Popescu tirait aussi le diable par la queue : l'État roumain payait mal et surtout rarement. Lastain lui donnait un coup de pouce dans la mesure de ses moyens. Ils mangeaient souvent ensemble.

À plusieurs occasions le Roumain avait parlé de ses travaux de prospection dans les confins du Hoggar. Il cherchait de l'or et de l'uranium ; du cuivre aussi. L'Algérie de Boumediene voulait diversifier ses ressources ; le gouvernement avait compris qu'il ne fallait pas miser uniquement sur le pétrole.

Yolande avait cru comprendre que Popescu était sur un grand coup. Il s'était isolé à plusieurs reprises avec son mari dans sa chambre, la porte fermée à clef. Elle n'en savait pas plus, Gérard restait muet sur ce sujet. Une seule fois il avait lâché : « Ce serait un bon « scoop »… mais il y a des risques. Il faut attendre… » Finalement, ils s'étaient perdus de vue. Popescu aurait dû venir à Genève, mais il avait disparu dans la nature.

Restait donc les documents du classeur que le Roumain avait remis à Gérard ; pour quelle raison ? Les textes étaient des doubles sur papier fin. Il existait donc un original quelque part ?

À Bucarest ou à Alger ? Elle fit un mouvement brusque, subitement énervée ; le classeur glissa le long de ses cuisses. Un papier brun s'échappa du lot d'archives et tomba sur le sol. Elle le ramassa et fit une grimace de surprise : le texte dactylographié était incompréhensible. Une suite de lettres en complet désordre. Il y avait aussi quelques chiffres.

Au dos, une seule phrase écrite de la main de Lastain : « *dans le coffre de mon bureau…* »

Mais Gérard ne possédait pas de coffre dans son bureau de Cologny. Il confiait ses secrets à une grande banque de la place ! Il devait s'agir de son bureau à Alger, rue Michelet. Yolande connaissait ce coffre, elle avait même plaisanté Gérard à son sujet : « Tu te prends pour un grand journaliste… avec des secrets si importants ? Ou alors tu protèges l'argent de tes commissions… ? » Yolande savait aussi parfois être caustique.

III

Duplicité

Avant de se rendre au cabinet d'Isabelle, à Bernex, elle décida de se renseigner sur ce rapport secret qui l'inquiétait. Peut-être que quelqu'un était au courant, dans l'entourage du ministre de l'Énergie ? Les Algériens, très sensibles sur la question du nucléaire et des ressources en uranium, devaient aussi se poser des questions ; un reportage de Gérard, paru plusieurs années auparavant, traitait du sujet. Il avait utilisé un pseudo, ce qui n'était pas dans ses habitudes… Il devait craindre quelque chose ! Elle décida d'appeler l'homme qui pouvait lui donner une réponse : Wilson, l'ingénieur de la Cogemas, qui avait supervisé toute l'opération. Après l'enterrement, il était retourné à Paris. Dans le carnet d'adresses de Gérard, elle trouva facilement un numéro de téléphone. Une secrétaire lui répondit d'une voix un peu pincée :

« Monsieur Wilson est très occupé ; il va être nommé à la tête du groupe… je ne peux pas le déranger pour un message privé ! » Yolande déclina son identité, en insistant sur les rapports de Lastain avec Wilson, leur travail commun, et l'urgence de son appel.

« Dans ce cas, je vais me renseigner ! Laissez-moi votre numéro… je vous rappellerai plus tard, après la pause. »

Elle eut sa communication dans l'heure ; c'était Wilson lui-même qui était au bout du fil. Il semblait contrarié :

« C'est une vieille histoire, l'original du rapport Popescu a été remis aux autorités algériennes, après conclusion du contrat… Et votre mari, ainsi que le Roumain, ont touché une forte commission. Vous aviez des difficultés financières à l'époque ; Lastain n'avait pas le choix…

— Non, pas vraiment… J'aimerais savoir s'il peut y avoir un rapport avec son décès ? Il y a quand même eu enquête ! Je ne me sens pas en sécurité, vous comprenez ? Je reçois toujours des menaces…

— L'affaire a mal tourné, le gisement n'a pas tenu ses promesses… de plus il est situé dans une zone instable, à cause du soulèvement Touareg. À mon avis le gouvernement cherche à régler ses comptes, nous-mêmes sommes sous pression… Maintenant les islamistes du FIS sont aussi dans le coup ; ils ont formé une branche armée ; ils sont dangereux… Il faut dire que… il y a eu des dérapages dans cette affaire d'uranium, voyez-vous !

— Je ne comprends pas… tout me paraît assez clair, pourtant. Ce rapport est entre les mains des autorités, vous venez de me le dire, et c'est de l'histoire ancienne !

— Ce n'est pas si simple… c'est moi qui ai fait l'expertise, sur le terrain. Je ne devrais pas vous le dire, mais j'ai rapidement compris que ce gisement était sans intérêt. Popescu a mal évalué les teneurs, de plus l'exploitation, dans ce coin de désert, est trop coûteuse ! J'ai menti, chère madame ! J'ai menti sur ordre… ma compagnie m'a demandé de fournir un second rapport qui devait confirmer celui du Roumain : c'était de la poudre aux yeux, un miroir aux alouettes ! Les estimations sont fausses, imaginaires ; nous avions de gros intérêts en jeu en Algérie : AREVAS est, depuis plusieurs années, une filiale de la

Cogemas, et nous construisons des réacteurs nucléaires, clefs en main… l'énergie de l'avenir ! Seulement il faut les vendre, trouver des nouveaux marchés dans les pays émergents… En deux mots, créer le besoin !

— Je n'en doute pas ; une tromperie de plus… mais je ne saisis pas encore l'implication…

— Le but était de lancer une opération de « séduction » ; une sorte d'appât pour mieux ferrer les autorités ; le leurre, c'était la mine d'uranium ; et il fallait tenir le plus longtemps possible… Un bon argument, donc, pour leur proposer notre technologie nucléaire. L'exploitation a quand même débuté et le minerai extrait en partie… jusqu'à ce que les Algériens comprennent la supercherie. Pour cette fois, Arevas a raté son coup ; là-bas, ils ne veulent plus de nos centrales… L'affaire s'est réglée au niveau ministériel, mais votre mari n'a rien su… À l'époque.

— Les Algériens doivent être furieux, non ?

— Ils le sont et nous aussi ! Un vrai fiasco… on a passé à autre chose et Lastain a gardé le silence. On a étouffé l'histoire, mais il y a eu des fuites… En ce qui concerne Lastain, il pourrait s'agir d'un règlement de comptes des Algériens… C'est ce qu'on pense ici. Il était mouillé jusqu'au cou avec ses papiers incendiaires dans la presse…

Pour moi, il s'agit d'un meurtre, un empoisonnement, déguisé en mort naturelle ! Un vieux truc des services spéciaux… c'est leur boulot. Pour Ben Barka, les Marocains ont manqué de finesse : Hassan II avait envoyé ses généraux ; l'artillerie lourde, quoi… C'était une erreur, mais les Américains étaient derrière. De Gaulle a failli faire un infarctus… Bon, je m'égare : en résumé, ils ont neutralisé votre mari, qui en savait trop… voilà l'histoire ! Les Algériens n'aiment pas être pigeonnés, ils avaient probablement peur que

votre mari écrive en plus un de ses fichus bouquins, des pamphlets engagés, qu'il disait…

— Et vous ? Ils vont vous avoir aussi…

— Pas de soucis, je suis sous protection… et j'ai l'habitude. Je suis très bien payé, c'est une compensation…

— Gérard aussi avait l'habitude… ils l'ont eu quand même !

— Je vous laisse, madame Lastain ; encore toute ma sympathie… Tout cela reste entre nous, évidemment !

— Évidemment… »

C'était un scénario possible… pourtant Yolande doutait de sa véracité. Une affaire d'État qui prenait la forme d'un roman noir… ce n'était pas très crédible.

Il y avait autre chose, mais pendant les quelques jours qui avaient précédé le drame, elle n'était plus elle-même, plongée dans un brouillard épais ; elle était comme possédée, impuissante. Pendant cette période, son subconscient avait dominé tous ses actes… et elle avait d'importants trous de mémoire, creusés dans la masse molle, inconsistante, de sa personnalité refoulée… Elle raisonnait comme son psy… avait conscience de ses lacunes, aggravait son cas : Lastain apparaissait comme un monstre. Elle s'en détachait ! Elle se rappelait avoir encouragé cette régate, une forme de croisière sur le lac avec Bruno, pour oublier Gérard, faire le point ! La haine avait repris le dessus ; elle lui en voulait pour toutes ces années gâchées. Dans ses instants de lucidité, elle reculait avec horreur devant le désir de meurtre… Mais elle était incapable de tuer ; d'ailleurs Alvarez avait bien parlé d'accident… l'enquête était close.

Elle ressentit brusquement le besoin d'en parler avec Isabelle. Elle sentait un lien très étroit entre les différents acteurs de cette tragédie. Acteurs ou simples spectateurs ? Elle frissonna : dans

son état, tout était possible… ses hallucinations avaient la puissance du réel : impossible de séparer le vrai du faux. Elle n'était plus responsable de ses actes… Lastain l'avait bien compris ; il avait cherché à la protéger d'elle-même en la mettant sous tutelle. Il avait peut-être pensé à sa propre mort, à ce moment où Yolande se trouverait seule, en face d'elle-même… et d'Isabelle ?

Depuis la conversation avec Wilson, elle se sentait mieux. Elle conduisit avec plaisir la BMW en direction de Bernex. Elle avait refusé l'offre du jardinier qui réparait une clôture ; il voulait prendre le volant : « Ce n'est pas prudent, madame Lastain ; avec vos malaises, un accident est vite arrivé… »

Yolande avait retrouvé son indépendance. Conduire lui donnait une impression de liberté, de reconquête… seule au volant et maîtresse d'elle-même.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétro ; une voiture grise tentait à tout prix un dépassement risqué, conduite par un jeune écervelé. Au loin, elle remarqua une grosse berline noire qui remontait lentement l'avenue d'Onex. Elle se rappela l'avoir aperçue derrière elle sur la route, le long des quais. Elle pensa soudain à la Mercedes, celle du parking, le jour de l'enterrement, lorsqu'elle avait cru voir… Une hallucination, avait dit Bruno, une de plus. Son passé la rattrapait, elle aussi… elle faillit hurler, prise de panique…

Cependant elle tenta de se calmer : il y avait quantité de grosses voitures avec les vitres teintées à Genève. La ville comptait beaucoup d'ambassades et de grosses fortunes… des gens qui préféraient rester discrets, même dans leur véhicule, profitant de l'hospitalité généreuse des Suisses pour les millionnaires ! D'ailleurs il lui sembla voir une plaque CD sur le pare-chocs avant, ce qui la rassura. À l'entrée de Bernex, la berline la suivait toujours. Yolande eut un instant l'envie de

s'arrêter, d'en finir ; de demander des explications… mais, au niveau de l'église du village, le véhicule suspect disparut soudain dans un chemin de traverse.

Isabelle était en train de préparer un thé dans la cuisinette du cabinet médical : un vaste appartement au rez-de-chaussée d'une villa inoccupée. La bouilloire chantait, rassurante ; Yolande poussa un soupir de soulagement :

« Ouf ! J'ai l'impression de sortir d'un cauchemar… je n'ai même pas de peine ; j'aurais dû divorcer, comme la plupart des couples. Il est parti, c'était une habitude chez lui ; il n'y avait plus rien entre nous ! Parti pour un long voyage… je me sens plus légère : la vie est devant nous…

— Oui, mais il faut du temps, ma chérie ; notre liaison peut paraître suspecte… J'ai annulé tous mes rendez-vous aujourd'hui. Nous voilà seules. On connaissait ton aversion pour Gérard, les gens vont t'éviter dorénavant ; après les vœux de sympathie, tu va retrouver la bêtise ordinaire, les préjugés, les soupçons…

— Mais le commissaire Voisin a conclu à un accident… C'est une affaire classée ! On ne tue pas les gens comme ça, sans bruit ! Ces types de l'hôtel, ces Maghrébins qu'on n'a pas encore retrouvés… ils ont des méthodes plus radicales, comme dans les films…

— La réalité fait rarement un bon film, Yolande ! Tuer, c'est un métier discret ; ce n'est pas pour nous : on manque d'imagination… Isabelle désigna un sac de jute : « On va faire une exception aujourd'hui, j'ai quand même acheté une bouteille de scotch… pour fêter ton retour à la liberté, pas vrai ? Tu vas bientôt rentrer dans la vie normale, Yolande. Tu me parais en meilleure santé ; finis les malaises, les fantômes ! »

— Comment peux-tu être aussi catégorique ? Déjà aujourd'hui…

— C'est normal, chérie, tu es encore fragile.

— Non, écoute-moi ! Il faut se rendre à l'évidence : j'ai été suivie depuis les quais… avant les Eaux-vives. Ils m'attendaient, je ne comprends pas ! Le même véhicule, cette Mercedes… j'avais l'impression qu'elle roulait sans conducteur. Ils m'en veulent, peut-être ces types de l'hôtel ; ils sont toujours à Genève. Ils me font peur…

— Si c'est le cas, tu dois garder ton calme et signaler la chose à la police ! Il faudrait noter le numéro des plaques… Mais elles sont probablement fausses. »

Après une courte pause, pendant laquelle Isabelle resta songeuse, tout en versant le liquide ambré dans deux verres épais : « Je vais servir le thé ; avec l'alcool ça fera un bon mélange ; ça permettra de diluer le whisky, je supporte mal l'alcool. Je conduirai ce soir, le studio est prêt à nous accueillir. Demain, je repars pour Lyon, ma clientèle française m'attend… des fidèles ! »

Yolande aurait aimé parler de l'article trouvé dans le grenier, de la photo sur laquelle son amie figurait aux côtés de Lastain… vingt ans auparavant ! Faire avouer Isabelle, la démasquer : avec Gérard, ils avaient partagé un passé, une vie commune, des moments intenses où elle n'avait pas de place. Elle ressentit les pincements de la jalousie ; un flot de rancœur submergea son corps et son âme… Deux êtres qu'elle avait aimés et qui l'avaient flouée ; qui vivaient dans le mensonge et la dissimulation… Pour l'épargner, elle, la malade qui devait finir ses jours en maison avec des vieillards, un peuple en fin de vie…

Elle eut un sursaut d'orgueil. Pour l'instant, elle avait encore besoin d'Isabelle. Yolande ne dirait rien, elle savait dissimuler ses sentiments, elle aussi… un long apprentissage que la vie nous réserve ; elle avait l'impression d'avoir traversé une ligne

rouge, au-delà de laquelle tout était possible… Son heure allait venir.

« Tu as fait du journalisme, pas vrai ?

— Dans le temps, Yolande… Pour des magazines à grand tirage. Je cherchais à entrer dans la bonne société… J'ai toujours été attirée par l'argent ; ce n'est pas original, je te l'accorde. J'ai eu plusieurs amants à l'époque, avant mon départ d'Algérie. En France, j'ai failli épouser un médecin… C'est lui qui m'a initiée aux soins du corps… et de l'âme. Grâce à lui, j'ai décroché un diplôme de physio, mais j'ai beaucoup progressé dans d'autres domaines. Une curiosité et un don naturel…

— Parles-moi de Gérard ; tu l'aimais vraiment ?

— Quelle question… ! J'ai eu une aventure avec lui, quelques semaines, sans plus… Il n'y a pas si longtemps. Tu étais au courant, je te l'ai dit. Nous deux, c'est différent, plus profond. Même si, avec toi, j'ai l'impression d'entrer dans l'intimité de Gérard. Je trouve ça plutôt excitant ! »

Yolande n'en croyait pas un mot. Isabelle était venue s'installer à Genève dans un but précis. Il n'y avait pas de hasard dans son existence : elle calculait et mesurait chaque geste de sa vie. C'était elle la tête pensante, qui évaluait froidement les gens en cherchant le défaut de la cuirasse. Isabelle était une battante, elle l'avait prouvé lors de l'attaque du convoi. C'était ce que résumait l'article du journal trouvé dans le grenier !

Les deux femmes passèrent le reste de l'après-midi à causer de banalités. Yolande proposa une promenade autour du village, qui respirait le calme et la sérénité, plongé dans un soleil froid, mais plein de promesses. Cependant, elle se retourna à plusieurs reprises, avec l'impression d'être suivie ; mais le chemin poussiéreux était vide… Au retour, elle entra dans l'église : elle avait vu, de loin, une forme suspecte sur le parvis, qui semblait les attendre et qui avait subitement disparu. Isabelle la suivit, en

risquant un commentaire ironique « Tu t'intéresses aux lieux de culte, maintenant ! C'est nouveau… Pourtant tu n'as rien à te reprocher ! » Dans l'église, il n'y avait qu'une vieille femme habillée de noir, prostrée sur un banc, immobile.

Elle trouva la remarque d'Isabelle assez déplacée. Alvarez avait tenu un discours semblable à l'enterrement de Gérard. Une coïncidence ? Que cherchaient-ils tous ?

Au retour, Isabelle avait pris le volant. Yolande regardait fréquemment derrière elle, inquiète. Au milieu de la ville d'Onex, en face des nouveaux bâtiments HLM, elle repéra la Mercedes dans une ruelle, entre deux haies de thuyas ; le véhicule devait les guetter. Isabelle conduisait vite, avec des gestes nerveux ; elle parlait de son passé… en arrangeant un peu la vérité ; il y avait prescription... Yolande interrompit leur conversation ; elle se retourna d'une seule pièce :

« Elle nous suit, je te dis que c'est elle… je l'ai vue, ralentis ! »

Isabelle freina brusquement et se rangea sur le bas-côté, à cheval sur la ligne de tram. La Mercedes avait fait de même. Puis la grosse berline démarra sur les chapeaux de roues et dépassa le véhicule de Yolande toujours à l'arrêt. Le moteur tournait au ralenti. Isabelle avait ouvert sa portière et regardait l'arrière du véhicule noir qui se perdait dans le trafic. Lorsqu'elle rentra dans la voiture, son visage était pâle. Elle dit quelques mots d'une voix altérée par la surprise et l'angoisse :

« Curieux, j'ai cru reconnaître un des passagers… À côté du conducteur ; on aurait dit…

— Il ressemblait à Gérard, hein ? C'est ça que tu cherches à me dire, avoue-le… mais tu as peur toi aussi ! Il était dans cette Mercedes. C'est un véhicule de la police, je crois… Bruno m'a confirmé qu'il appartenait probablement au commissaire Voisin, un ami… Il était à l'enterrement.

— J'ai relevé le numéro d'immatriculation… Tout cela est ridicule ! Tu vas me faire une nouvelle crise, calme-toi ! Ce type avait le même gabarit que… mais c'était sûrement un flic. J'ai à peine vu son visage.

— C'est du harcèlement, je vais porter plainte…

— À qui ? À la police ? Ne dis pas n'importe quoi… Peut-être qu'ils ont pour mission de te protéger ? Tu es aussi dans le secret… ces mercenaires de l'hôtel pourraient aussi s'en prendre à toi… Oui, ça me paraît logique. Il faudra blinder ta maison ! »

Les deux femmes traversèrent la ville sans encombre. Isabelle parqua la BMW sous les fenêtres de son studio du premier. Il y avait déjà des filles qui patientaient sur le trottoir. Elles les regardèrent descendre du véhicule, sans faire de commentaires. Le quartier des Pâquis était plutôt mal famé, mais les prostituées avaient encore de l'éducation, pour éviter d'effrayer la clientèle.

Dans l'intimité du studio, Yolande retrouva son équilibre ; elle n'avait plus peur, Isabelle était à côté d'elle, lui caressant les cheveux : « Ils sont fins, comme du lin… Tes cheveux sont à l'image de ton corps : vaporeux, légers comme un souffle. Je m'occuperai de toi… Les autres ne te feront pas de mal. Ils ont eu Gérard, mais il était seul, sans défense malgré sa force. Cette histoire n'est pas finie, il faudra faire face. J'ai toujours su faire face… tu dois me faire confiance ! »

Yolande était prise à nouveau, séduite par ces mots qu'elle voulait entendre ; elle faillit oublier sa révolte d'un instant, quelques heures auparavant. Sa personnalité se liait à celle d'Isabelle, au fil du temps qui s'écoulait lentement. La Yolande intérieure retrouvait ses marques. La nuit était tombée. Le décor de la chambre s'enfonçait dans un brouillard fantastique, irréel, à peine éclairé par la lumière crue d'un néon, une enseigne, qui clignotait sur le mur d'en face. Elle eut un moment de lucidité :

il ne fallait pas écouter les promesses d'Isabelle ; elle mentait ! Elle avait toujours menti… dans un but que Yolande ne soupçonnait pas encore. Qui peut prétendre connaître sa meilleure amie ? Son conjoint dans l'amour ? Elle comprenait maintenant que les individus se regardent à travers l'autre, comme dans un miroir. Oui, les autres servaient de faire valoir ou d'auditoire complaisant. Ils étaient aussi transparents. À travers Isabelle, elle cherchait sa propre personnalité : par contraste, elle se voyait faible… elle eut honte d'elle-même.

Elle ferma les yeux, comme pour effacer son image. Il ne restait plus rien ! Seul son être intérieur, qui avait pris la forme d'Isabelle, dirigeait ce tête-à-tête inégal, interdit, dominé par le règne doux amer des sens triomphants.

*

La semaine suivante, elle dut s'occuper de ses affaires, le monde continuait à tourner autour d'elle : Alvarez lui avait trouvé un bon avocat qui demandait une nouvelle expertise psychiatrique et l'abrogation de la mise sous tutelle. Même le tuteur général fut forcé d'admettre que la santé mentale de sa nouvelle protégée s'était améliorée… Il avait constaté :

« Parfois les conjoints prennent des décisions un peu hâtives ; votre état me paraît satisfaisant… Vous étiez en conflit avec votre mari ; ceci explique cela. Maintenant vous allez avoir une deuxième chance : je vais commander une nouvelle expertise, prochainement… Vous pourrez gérer vos propres affaires… Vous devrez aussi trouver un arrangement avec les parents du

défunt ; cela regarde votre avocat, évidemment. Monsieur Lastain avait de la fortune…

— Je suppose ; il ne me disait rien, sauf que nous étions tirés d'embarras ! Par le passé, il avait touché une grosse somme d'une entreprise française, qui travaille en Algérie… Je n'en sais pas plus ! Yolande était capable de dissimuler ses émotions. Elle copiait Isabelle, croyait entendre le son de sa voix !

— Je suis au courant. Vous verrez ça avec le notaire et les établissements concernés… après votre retour dans le monde… Il se leva pour mettre fin à l'entretien : Vous serez convoquée prochainement ! »

Dehors, devant le bâtiment officiel, Yolande jubilait ; elle avait retrouvé toute sa force intérieure à l'annonce de ce verdict, qui signait sa prochaine délivrance. Elle se mit à rire, seule sur le trottoir glissant, le visage fouetté par les bourrasques de neige. Un hiver rude s'annonçait sur la ville de Calvin. Mais la bise glaciale lui apportait une heureuse stimulation, comme le coup de fouet nécessaire qui permet au cheval tombé de se remettre sur ses pattes, en retrouvant un nouvel élan ! Elle rejoignit la BMW, couverte d'une couche blanche, poudreuse. Alvarez était déjà au volant, après avoir pris une consommation, en attendant Yolande.

Devant la maison, le jardinier dégageait le portail d'entrée avec une pelle à neige ; une vapeur blanche entourait son visage rouge et fatigué ; il gelait et Yolande le pria de rentrer se réchauffer. Le vieux remercia en désignant le perron : « La neige est lourde cette année ; j'ai dû tracer un chemin jusqu'à la boîte aux lettres. Le facteur n'a pas pu entrer dans la cour ; il a bien failli faire la culbute sur son vélomoteur, devant la grille. J'ai récupéré le courrier ; il est sur la table de la cuisine. Zohra nous a préparé du café… j'ai le dos en compote… Merci madame Lastain ! »

Sur la table, devant Zohra qui préparait une sauce à salade, une dizaine de lettres attendaient d'être ouvertes. Des enveloppes blanches pour la plupart, de taille moyenne. Yolande repéra immédiatement la grande enveloppe brune, au milieu de la pile, qui faisait comme une tache de mauvais augure. Elle blêmit et s'arrêta de respirer ; elle entendait son cœur battre, irrégulièrement dans son crâne, tel un corps étranger… elle se préparait au pire ! Zohra et le jardinier la regardaient curieusement, sans comprendre. Yolande rompit le silence :

« Je prendrai mon café dans le salon. Je vais lire ce courrier tranquillement.

— Le repas sera prêt dans une demi-heure, madame.

— C'est parfait Zohra ! Je vous laisse avec Albert ; il est congelé, le pauvre… oui, congelé ; prenez soin de lui ! »

Elle parlait d'une voix blanche, automatique. Le cauchemar continuait. Yolande ouvrit fébrilement l'enveloppe brune, timbrée à Lyon cette fois. Elle lut le message de menace habituel, comme si rien ne s'était passé, comme si Gérard n'était pas mort, enfoui sous la terre glacée. Pourtant, elle n'avait plus rien reçu après le décès, durant ces trois longs mois de procédure. L'estomac de Yolande se noua ; elle fut prise d'une peur panique… Où devrait-elle se réfugier ? Même Isabelle n'attachait pas trop d'importance à ces messages : « Les journalistes en reçoivent tous les jours, ça fait partie du métier ! Je n'ai jamais vu un de ces corbeaux passer à l'acte… des pauvres gens, des malades… Que dit la police ? »

La police avait d'autres soucis ; le commissaire Voisin avait déclaré forfait. Il fallait attendre : « Ces gens se lassent ; ils passent à autre chose… des mythomanes. Gérard les dérange. On en reçoit aussi à la PJ, des types qui veulent nous faire la peau… »

Seulement il y avait une nouvelle donne : Gérard était mort et ces messages ineptes, calomnieux, n'avaient plus de raison d'être ! Cependant, en relisant le texte écrit au stylo – c'était la première fois, en grandes majuscules - elle remarqua deux choses : cette fois, les quelques lignes s'adressaient bien à elle ; il était question d'une « *liaison contre nature avec une diablesse*... ». Un texte de prédicateur. Ensuite l'écriture, un peu tremblée, lui rappelait quelque chose ; cette manière d'écrire les « E » sans lever le stylo, ou encore le « O » barré au milieu, qu'elle confondait parfois avec un « Q ». Le mystérieux correspondant avait imité l'écriture de Gérard ! Il n'y avait pas de doute. Elle allait faire expertiser ce texte… la solution de l'énigme était peut-être là, entre ses genoux, dans cette missive macabre et empoisonnée.

Cette nuit-là, elle dormit mal. Elle avait été reprise par ses rêves morbides qui revenaient en force, comme des esprits malins s'évertuant à la tourmenter. Gérard était là, dans la chambre ; il la regardait se débattre contre ses fantasmes, sans intervenir. Elle tenta de l'appeler, mais elle l'entendit nettement répondre : « Un mort ne revient jamais, Yolande… jamais… » Maintenant elle avait les yeux grand ouverts et la présence familière était toujours là, en face du lit. Seulement ce n'étaient pas les traits de Lastain. Elle se réveilla tout à fait, le visage hagard : la pièce était déserte. L'autre avait disparu…

La fenêtre était entrouverte et elle eut froid, soudain. Yolande alluma la lampe de chevet, et une lumière douce caressa les objets de la chambre vide, créant des ombres furtives, inquiétantes. Elle se leva en grelottant : devant la fenêtre, elle hésita. Zohra avait encore oublié de tirer les volets. Dehors, il gelait à pierre fendre et une lune pleine jetait des reflets argentés sur la surface minérale de la couche neigeuse.

Elle distingua nettement les traces de pas, qui s'arrêtaient sous sa fenêtre… Mais la chambre était située au premier étage ! Impossible d'atteindre cette hauteur sans échelle. Cependant les traces étaient bien là et se perdaient en direction du portail ouvert. Normalement, le portail était toujours fermé ! Même pendant la journée. C'était une règle, à cause des importuns et Albert, le jardinier, était strict sur ce point. Il savait que les deux femmes craignaient les rodeurs.

Le lendemain, au déjeuner, elle questionna Zohra sur cette étrange visite nocturne. La bonne parut surprise, légèrement inquiète :

« Je dors de l'autre côté, madame, et je n'ai rien entendu. Vous avez fait un mauvais rêve, c'est normal. Quant j'ai perdu mon frère…

— Je sais Zohra, pour toi tout est normal. Mais j'ai peur que la maladie reprenne le dessus. Ils vont m'examiner à nouveau, Zohra, tu comprends ? Des experts… Comme un cobaye… je les intéresse, ils ont de nouveaux médicaments à me proposer. Il paraît que je vais mieux… mais cette nuit !

— Albert a vu les traces de pas ; il prétend que c'est lui qui les a faites, dans la journée, pour réparer un volet de la cuisine… Personne n'est venu, madame.

— Et le portail ? Il était grand ouvert ; c'est la première fois. Albert n'oublie jamais rien, tu le sais bien…

— Il dit qu'il ne se souvient plus… Le portail était sûrement fermé hier soir ! Moi, j'écoutais le poste au salon. Je n'ai rien vu… avec ce froid… et il neigeait.

— Justement, les traces sont fraîches, Zohra. Ce type est venu après les chutes de neige, tu saisis ? Je vais demander à Albert…

— Il est au village, madame. Il avait besoin de nouveaux outils… pour les réparations au grenier. La maison est vieille et monsieur Gérard ne l'entretenait pas beaucoup…

— Sers-moi encore une tasse de café. Je vais attendre Albert… »

Le jardinier avait l'air emprunté. Il répondit aux questions de Yolande en louvoyant, comme un coupable. Il tournait gauchement sa casquette de velours délavée entre ses doigts grossiers, crevassés, d'ouvrier de la terre.

« C'est moi, madame, hier soir avant de partir : je suis allé réparer ce volet. Pourtant j'suis bien sûr d'avoir fermé le portail, comme à l'habitude… l'est vrai qu'il neigeait beaucoup ; le vent peut-être ?

— Écoutez, Albert, je ne vous en veux pas… je suis certaine que vous avez fermé le portail… Je vous connais. Quant aux traces, ce ne sont pas les vôtres : à trois heures du matin elles étaient nettes, je vous dis ! Fraîches ! Je ne suis pas folle : c'est les autres qui le prétendent, maintenant, même mon tuteur…

— Je ne me permettrais pas, madame Lastain… Je n'ai jamais pensé ça ! Mais je les ai vues les traces, ce matin. Elles sont à peine visibles madame Lastain. Vous avez dû rêver… dans votre état tout est possible. J'ai aussi vérifié l'échelle, dans le hangar : elle est à sa place… enfin à peu près… Le pauvre Albert paraissait de plus en plus mal à l'aise… « J'aurais dû le mettre ce cadenas, ça fait des mois… »

— Albert, vous me cachez quelque chose ; soyez franc ! Le portail, les traces… maintenant l'échelle : que cherchez-vous à me dire ?

— Ben, c'est un peu une impression ! Je l'avais fixée horizontalement à deux pitons, bien en place. Ce matin, en rangeant les nouveaux outils, elle m'a paru un peu de guingois, comme si on l'avait dérangée. Mais je peux me tromper… »

Pour Yolande, la cause était entendue : Albert ne se trompait pas ; en matière de détails, il avait toujours raison ! C'était un méticuleux, un maniaque, soupçonneux comme un garde-champêtre…. Sa femme l'avait quitté ; elle ne supportait plus ce bonhomme qui n'était jamais pris en défaut, et qui en était fier ; il fanfaronnait quelque peu : « Une carrière sans tache, madame Lastain ; vous pouvez contrôler… Quand je vois les jeunes, de nos jours… »

Ainsi, un rôdeur avait traversé la cour et le jardin cette nuit, dans le froid… Une coïncidence avec ce rêve angoissant, si réel en apparence !

Avant de se rendre en ville, elle décida de parler au docteur Lucas Alvarez, mais elle ne dit rien des événements de la nuit. Par contre, elle lui montra la lettre anonyme, insultante, en insistant : « Donnez-la au commissaire ; il faut la faire expertiser. Quelqu'un a cherché à imiter l'écriture de mon mari… je vous en prie ! Je ne supporte plus ce harcèlement… il faut trouver une solution ! »

— Mon frère Victor, le légiste, vient dîner aujourd'hui ; je lui passerai cette lettre. Il a bien connu votre mari à son retour d'Algérie. Il aime les énigmes et peut vous être d'un grand secours… Il va la faire analyser par un graphologue de la PJ. Soyez tranquille ! »

*

La semaine suivante, elle fut convoquée par la commission médicale d'évaluation. Une brochette de blouses blanches, des médecins, qui la bombardèrent de questions, certaines très intimes. Ils la tenaient, l'enlaçaient dans leurs tentacules glacés, immondes, qui pénétraient dans les moindres recoins de son âme malade. Elle serra les poings à plusieurs reprises. Mais il lui fallait en passer par-là, pour toucher un jour son dû… Lastain lui devait bien ça ! Pendant son examen, elle pensa à plusieurs reprises à Isabelle, à sa manière détachée de commenter les événements, comme si elle connaissait déjà la réponse. Elle avait cette manière un peu insolente, mais efficace, qui mettait son auditoire mal à l'aise, en état d'infériorité. Isabelle savait reconnaître les complexes communs chez les gens, leurs faiblesses ! Yolande n'était pas vraiment de taille, mais elle réussit à tenir tête à ces inquisiteurs qui cherchaient à la renvoyer dans le monde des aliénés. Bien sûr, elle ne parla pas de ces rêves étranges qui la tourmentaient et de ses absences de mémoire. Elle avait aussi appris à dissimuler ; alors elle s'était inventé une psyché ordinaire, présentable.

Il est vrai qu'elle se sentait, dans l'ensemble, beaucoup mieux depuis la clôture de toute cette affaire. La haine qu'elle avait portée à Gérard s'était dissipée ; elle n'avait plus de raison de lui en vouloir. Les morts ne reviennent pas sur terre pour nous importuner ! Elle avait cru le revoir, mais ce n'était qu'une illusion ; une image qui s'estompait dans un passé révolu. L'homme de la Mercedes n'était qu'un fantôme de plus, né de son imagination. Alvarez avait confirmé : « En effet, le commissaire se déplace toujours avec un de ses inspecteurs, un sacré gabarit… Il ne faut pas le chatouiller ! Il a un peu le profil de Gérard, sa manière de marcher, toujours aux aguets… Un ancien boxeur, comme lui. Je crois que le commissaire Voisin se fait du souci pour vous ; il cherche à vous protéger ! Il reste encore pas mal de points d'ombre dans son enquête…

En fin de séance, ces messieurs rassemblèrent leurs notes, tout en échangeant quelques commentaires. Ils paraissaient satisfaits. Leur porte-parole s'adressa à Yolande sur un ton paternel :

« Nous allons remettre notre rapport à l'autorité de tutelle ; ensuite, vous pourrez en avoir connaissance, ainsi que votre avocat. La procédure suit son cours, mais je suis assez optimiste… Votre état dépressif semble se stabiliser ; vous avez résolu ce conflit permanent avec votre inconscient, qui a créé un déséquilibre dans votre personnalité. On le remarque nettement dans le résultat de vos tests. Il faudra simplement consolider cet acquis, suivre un traitement léger… Des mots, toujours des mots, sans signification. Comment leur expliquer qu'ils se trompaient ? Se débarrasser de ces ventouses suceuses, venimeuses, qui se nourrissaient de la sève de son corps affaibli…

— Vous voulez parler du divan, c'est ça ? Yolande pensait en avoir fini… encore cette humiliation. Le médecin ébaucha un léger sourire crispé, condescendant. Un mollusque, une pieuvre conciliante, prête à relancer ses tentacules empoisonnés ! Ou plutôt une méduse… oui, une méduse gluante… !

— C'est une manière de dire ; mettons que le dialogue avec un psychiatre ou une personne de confiance - je préfère cette expression - vous permettra de faire le point. Par moment, il semble que vous soyez sous influence, c'est assez curieux ! Je me trompe ? Un membre de votre famille ? La pieuvre se révélait, inquisitrice ; elle remuait, sur le qui vive…

— Je n'ai plus de famille. Une impression de vide, oui ! Comme si mon mari était parti en emportant ma part d'existence. Je suis seule désormais ! Yolande mentait bien ; elle était satisfaite d'elle-même. Elle pensait avoir gagné la partie…

— Écoutez, madame Lastain : il existe chez vous ce que nous appelons une zone grise ; votre esprit pratique inconsciemment une sorte de censure, comme si vous aviez quelque chose à cacher, volontairement ou non ! C'est fréquent, évidemment, même chez les gens sains ; ils interdisent l'entrée de leur jardin secret, c'est légitime. Mais dans votre cas, on devine en plus une souffrance mal expliquée. D'où la thérapie que je vous propose. Après, on aura fait le tour ! »

Yolande avait sous-estimé ses interlocuteurs ; malgré leur allure conventionnelle, leur discours dogmatique, ils avaient montré une grande acuité psychologique. Elle avait presque l'impression d'être nue devant eux. Elle gardait les traces de la confrontation, des rougeurs, là où les ventouses avaient collé sur sa peau diaphane. Elle resta silencieuse, repliée sur elle-même, cherchant un refuge. Mais en face de ces hommes d'expérience, qui l'avaient presque mise à jour, Yolande comprit son erreur ; Lastain lui avait dit un jour, en parlant de ses premières victoires sur le ring :

« Ne jamais considérer l'adversaire comme un type sans envergure, mal préparé… comme un inférieur… Tu te réserves de mauvaises surprises ! Mon entraîneur m'a appris à jouer gagnant, à condition de deviner le potentiel de l'autre, sa force cachée. Un excès de confiance en soi peut être le début de la chute… Les gens n'ont jamais l'air de ce qu'ils sont réellement ! »

C'était surprenant : Lastain tenait le même langage qu'Isabelle ; ils étaient de la même trempe. Elle comprenait maintenant cette union impossible et devinait la fuite de Gérard. Ces deux-là devaient se repousser comme des molécules chargées, des composés de même signe électrique ! Yolande ne pouvait pas les suivre, tout juste rester dans leur sillage, en essuyant les embruns produits par cette course en avant…

À la suite de la séance d'évaluation, les affaires de Yolande prirent une autre tournure, en s'accélérant. Elle fut convoquée, une semaine plus tard, par le notaire de la famille, qui lui lut le testament de Gérard, en présence des parents Lastain. Elle héritait de tous les biens de son mari et gardait évidemment la maison qui lui avait toujours appartenue, mais qui avait failli lui échapper avant la bonne fortune de son mari ! Une petite rente était symboliquement attribuée aux deux vieillards, au cas où ils se trouveraient dans le besoin, ce qui n'était d'ailleurs pas le cas : les parents Lastain avaient réuni une coquette somme en Algérie et ils touchaient déjà une rente confortable grâce à des placements judicieux. Cependant, Yolande savait que ces deux-là la haïssaient et qu'ils profiteraient de la moindre faiblesse de sa part pour l'éliminer dans cette course au trésor ! D'ailleurs la réaction ne se fit pas attendre, le vieux Lastain éleva le ton, sans regarder sa belle-fille :

« Je me réserve le droit d'attaquer ce testament ; cette femme malade ne doit pas avoir accès au patrimoine de la famille ; c'est l'argent de notre fils ! S'il était encore là… Le vieux Lastain termina sa phrase sur une quinte de toux… Derrière son bureau encombré de dossiers, le notaire avait de la peine à cacher sa contrariété :

— Là n'est pas la question, monsieur ! Ce testament est parfaitement conforme et votre fils avait rajouté, qu'en cas de guérison, madame Lastain aurait le pouvoir de gérer la fortune du couple à sa guise. Et j'ai ici un rapport d'experts qui va dans ce sens. Ce rapport propose simplement une période probatoire de six mois ; je vous donne donc rendez-vous après ce délai qui me paraît raisonnable ! »

Il n'y avait rien à rajouter et les deux générations de Lastain — Yolande, pièce rapportée, n'avait jamais voulu divorcer — se

quittèrent bons ennemis, une constante inévitable dans toutes les séances de successions testamentaires et la plupart des conflits familiaux. Pour Yolande, c'était une excellente nouvelle qu'elle s'empressa de communiquer par téléphone à Isabelle de retour pour quelque temps à Genève ; cette dernière s'exclama, sans chercher à cacher un certain enthousiasme:

« J'ai toujours pensé que Gérard était une personne sensible et généreuse avec les femmes qu'il avait aimées ! C'était un tendre sous une écorce un peu rude ! Enfin, je pense surtout aux autres, tu m'as comprise… de mon côté, je ne pourrais pas en dire autant… Mais notre aventure n'a duré que quelques nuits : des nuits folles, sans remords, où le romantisme ordinaire n'avait pas vraiment sa place. Bref, les choses s'arrangent pour nous deux ; je suis fière de toi… Nous allons pouvoir envisager l'avenir avec sérénité, faire des projets… »

Yolande trouva que son amie concluait un peu rapidement une histoire qui restait encore incertaine ; elle avait parfois l'impression de naviguer en eaux troubles, avec des relents nauséabonds. Depuis quelques jours, elle considérait la situation froidement, comme lorsqu'on cherche à estimer les coups que l'on peut porter à un adversaire, tout en essayant de deviner son jeu. C'était nouveau : la Yolande consciente prenait le pas sur son double malade, agressif, qui traînait avec lui son lot de fantasmes, d'affects et de visions perturbatrices. Et cet événement heureux coïncidait avec la période d'examens et d'analyses serrés qui allaient faire d'elle une femme à part entière, après ces longues années de doutes et de soumission.

Elle réfléchit longuement aux acteurs qui l'avaient entourée pendant ces trois derniers mois. Chacun d'eux camouflait une forme de réalité, se repliait sur soi-même, en évitant de froisser sa susceptibilité. Tous ces gens cherchaient à la ménager, mais dans leur propre intérêt : les mensonges d'Isabelle étaient

grossiers ; sa liaison avec Gérard sautait maintenant aux yeux. Elle apparaissait comme une femme vénale, hantée par un désir de puissance incontrôlable, peu soucieuse d'intégrer un jour la société. Ce qui n'excluait pas un réel attachement à Yolande, une récréation sur le chemin de son existence chaotique…

Bruno était un gentil garçon, un compagnon de jeu pour Lastain, mais sans grand relief. Il s'examinait le nombril, scrutant avec minutie ses performances physiques, bichonnant son bateau… Parfois, il donnait l'impression de chercher quelque chose ou d'attendre, en spectateur, un événement qui viendrait changer sa vie. Yolande ne lui connaissait pas de compagne ; il évitait les femmes comme s'il avait choisi la voie du célibat, une forme moderne d'ascétisme.

Lucas Alvarez avait pitié de Yolande, mais elle savait que le docteur n'avait pas digéré ses propres échecs et il n'était pas d'un grand secours. Plus généralement, Yolande ne supportait pas la pitié de ses voisins, ces regards humides et faux, qu'elle trouvait indécents. Lucas était un faible, contrairement à son frère Victor, qui s'entendait d'ailleurs à merveille avec Lastain. Les deux hommes maniaient l'ironie avec beaucoup de finesse, et ils n'avaient jamais cherché à l'épargner ! Surtout depuis la déliquescence de leur union.

Le constat était désormais simple et accablant : elle était seule, avec une route vide à parcourir devant elle. Malgré l'optimisme des médecins, elle ne se sentait pas encore à l'abri de nouvelles crises. Son ennemi intérieur restait aux aguets, assoupi dans un repli de son âme encore trop perméable.

IV

L'apparition

Elle eut droit à un répit de plusieurs mois. Le printemps s'annonçait déjà en vagues de chaleur venant du sud. Le jardin s'ouvrait au soleil qui persistait malgré les prévisions pessimistes de l'almanach. Albert le consultait régulièrement, en fronçant les sourcils : « Ce n'est pas bon ces chaleurs… on va le payer, je vous le dis madame Lastain ! Les prévisions ne sont pas bonnes… les fruitiers sont déjà en bourgeons : c'est trop tôt, bon sang… beaucoup trop tôt ! Une bonne gelée et tout fout le camp !

— Vous me dites chaque année la même chose, Albert ! Laissez faire la nature et fermez votre almanach !

— Un si beau jardin ! Quelle misère… Monsieur Gérard restait des heures à le contempler ! Il savait apprécier les belles choses. Enfin, je veux dire…

— Il n'y a pas de mal, Albert. Il vous aimait beaucoup ; je comprends votre amertume… »

Yolande avait la désagréable impression qu'elle était toujours restée marginale. Un insecte à part, une espèce nouvelle… Elle ne faisait plus partie de leur société ; Albert le lui avait rappelé, inconsciemment. Il n'avait pas voulu créer un malaise…

Pourtant, il était bien là, le malaise, impalpable mais réel comme un voile d'incompréhension, une sourde menace. Dans ce décor presque parfait, Lastain manquerait toujours, comme la pierre angulaire dans la voûte d'un édifice moyenâgeux.

Le soir de ce même jour, elle eut l'agréable surprise de recevoir un coup de fil du docteur Alvarez, qui l'invitait pour une soirée amicale et culinaire, devant sa maison, avec les habituels convives du mercredi, les « complices » de Gérard, comme elle les appelait au début de leur mariage.

« Avec ce beau temps, on mangera dehors… Victor est un fin cuisinier… Je devine que cela doit vous sembler un peu bizarre…

— Vous voulez dire qu'il ne découpe pas que des cadavres !

— Ma foi, je n'ai pas voulu dire ça… Le vieil homme paraissait navré.

— Vous l'avez dit quand même ! Je sais aussi que c'est lui qui a pratiqué l'autopsie sur le corps de Gérard. C'est le commissaire Voisin qui me l'a avoué, et ils ont confirmé à l'institut de médecine légale ; j'ai vu son corps… Mais rassurez-vous, votre frère ne fait que son métier et il était très lié avec mon mari, depuis son entrée sur le territoire ; je connais leur histoire… l'altercation à Cornavin… Et puis il faudra bien découvrir un jour les assassins de Gérard, s'ils existent !

— Écoutez, madame Lastain, vous savez bien que l'enquête a conclu à un accident, une banale auto-infection ; on en a parlé maintes fois et le juge ne reviendra pas sur sa décision, je vous l'ai déjà expliqué… Nous n'avons aucun élément nouveau ! Yolande insistait, incrédule :

— Mais la seringue retrouvée dans sa chambre d'hôtel était vide et stérile ! Aussi propre qu'un instrument de chirurgie ! Un produit sous plastique.

— Je n'ai pas de réponse à vous fournir ! Peut-être que mon ami Voisin pourra vous éclairer ? C'est lui qui a conclu l'enquête. Il nous rejoindra pour le dessert.

— Il n'y a pas encore prescription… Je serai des vôtres au repas ; avec le recul, j'espère y voir plus clair… À l'époque je n'avais plus ma tête !

— Je sais Yolande ; cette amélioration est aussi surprenante que bienvenue… Alors à ce soir ! »

*

Les frères Alvarez ne se ressemblaient pas et, au fil du temps, l'aîné, le docteur Lucas, semblait encore se distancer physiquement de son cadet : avec sa tête ridée, sa vue qui déclinait au cours des années et ses rares cheveux blonds, il avait déjà un pied dans le troisième âge. Ses proches parlaient aussi de le mettre en maison, et cette situation, que Yolande connaissait bien, ne pouvait que les lier un peu plus. L'ironie du sort l'avait conduite, à son tour, à prendre le vieil homme en pitié.

Victor, lui, était la force vive de la famille. Ses collègues l'avaient classé dans la catégorie des hyperactifs. Son visage malicieux, resté jeune, respirait la joie de vivre et on lui pardonnait volontiers un sourire parfois narquois, qui déroutait ses interlocuteurs. Son apparence cadrait mal avec le sérieux de son état, penché à longueur de journée sur des corps sans vie. Mais, tout comme Lastain qu'il avait rencontré, encore jeune homme, dans des circonstances rocambolesques, il aimait jouer avec la vie et les gens, transgresser les règles.

Yolande, accompagnée de Zohra, rejoignit les deux frères en grande discussion autour d'une vaste table improvisée, montée contre la haie du jardin, à l'abri de la brise qui soufflait du lac. La question du jour tournait en querelle fratricide : elle concernait le choix des vins qui devaient accompagner le gigot. Et le ton montait entre les deux frères, qui par ailleurs n'étaient pas vraiment connaisseurs en matière d'œnologie. Victor, à son habitude, provoquait Lucas en le poussant dans ses derniers retranchements ; ce dernier avait le visage rouge d'excitation, car il supportait mal la contradiction. Yolande s'interposa en cherchant à calmer le jeu.

« Vous n'avez pas honte… des grands garçons qui se chamaillent pour un rien ! Zohra va s'occuper du service ; pour le vin, je vous ai apporté une bonne bouteille de Bourgogne qui mettra tout le monde d'accord… Si Gérard vous voyait dans cet état ! J'imagine sa tête, lui qui n'aimait pas les querelles futiles… »

Elle le dit sans acrimonie ni tristesse ; Gérard, cet inconnu qu'elle avait côtoyé tant d'années ! Il était en réalité plus proche de ces gens, les Alvarez ou encore Bruno, qui ne viendrait pas ce soir. La maladie de Yolande l'avait écartée du groupe : elle le savait depuis longtemps ; avec eux, Gérard partageait ses pensées profondes, une bande « d'intellos » qui jouaient avec les mots et les événements. Ils avaient toujours une longueur d'avance sur elle. Elle avait dû se replier sur une vie plus ordinaire, et se fabriquer un rempart solide autour d'un monde fictif, intime, qui l'effrayait… avec l'aide d'Isabelle.

« Alors, madame Lastain, j'ai appris la bonne nouvelle ? Vous voilà remise sur pied, vous êtes ravissante ce soir ! Gardez votre châle, il fait encore un peu frisquet…

— Je vous remercie, docteur Alvarez ; venant de vous le compliment ne manque pas de poids !

— Appelez-moi Victor ! On ne va pas faire tant de façons… J'ai mauvaise réputation, je vous l'accorde… mais le fond est encore bon ! Vous demanderez au commissaire Voisin, tout à l'heure… Lucas intervint avec véhémence :

— Victor est un farceur ; je pense qu'il est foncièrement mauvais… j'ai un frère insupportable. Heureusement, je le fréquente le moins possible ! Il tient de nos parents, des Républicains bornés, des exilés comme votre mari, mais qui ont quand même réussi à faire plier Franco ; au moins dans leur province.

— Je connais les douleurs de l'exil… celui de Gérard, mais aussi le mien, durant tout ce temps, plongée dans la brume de la névrose… C'est bien le mot que vous employez dans votre jargon, docteur ? Yolande se voulait amère, mais le ton de sa voix restait indifférent.

— Je suis désolé, Yolande ! J'accumule décidément les maladresses ce soir. Oublions cette triste histoire et trinquons à votre retour parmi nous !

— Volontiers, Lucas, mais je ne tiens pas à garder le silence. J'espère en savoir un peu plus sur cet épisode noir de mon existence… j'ai parfois l'impression de me réveiller… et de retomber à nouveau. Je suis poursuivie par des fantômes, Lucas ! Des fantômes qui me semblent bien réels ! Et ils ne sont pas tendres avec moi !

— J'ai parlé de tout cela : les coups de fil et le reste, avec mon légiste de frère ; il est de bon conseil, je crois vous l'avoir déjà dit. C'est un ancien de la PJ, un médecin de brigade recyclé ! Il a sa petite idée ! »

Victor approuva :

« Oui, nous avons fait analyser cette fameuse lettre anonyme, la dernière, vous vous souvenez ? Il a fallu plusieurs mois ; les

experts de Paris l'avaient égarée, ils sont un peu brouillons, mais efficaces. Le commissaire vous l'apportera ce soir, avec le dessert. Il y a du nouveau… Alors, si vous tenez vraiment à vous replonger dans cette affaire ? C'est à vous de voir… »

Zohra annonça le début du souper. Yolande avait déjà passablement goûté à la bouteille de Bourgogne, accompagnée par Lucas qui, malgré ses conseils de tempérance, se laissait volontiers aller à certains extras dans des circonstances exceptionnelles. Et le retour dans le monde de Yolande, qui levait son verre à la santé des deux frères, en était une.

Durant le repas, ils évitèrent de revenir sur leur conversation initiale, et le fond du problème qui les tracassait tous… Le gigot était tendre, et s'offrait généreusement aux convives affamés ; Zohra, qui travaillait maintenant à temps partiel chez Alvarez, avait préparé un gratin de pommes de terre qui fumait sous sa cuirasse brune, prêt au sacrifice du couteau et de la fourchette. On parla de tout et de rien, dans un babil croisé qui servait surtout à remplir le silence du soir. Mais chacun attendait le moment où les vraies questions seraient posées et débattues. Yolande avait la tête qui tournait et se sentait prise par une douce euphorie.

Victor, fidèle à sa réputation de briseur d'ambiance, rompit cette trêve tacite en posant une question brutale à Yolande :

« Madame Lastain, nous savons tous que votre ménage souffrait de sérieux problèmes… Ne le prenez pas mal : pensez-vous que Gérard avait une maîtresse, je veux dire les derniers temps… ? C'était un ami, voyez-vous, alors je cherche à comprendre…

— Pas à ma connaissance. Mais je dois avouer que je n'avais plus de vie commune avec lui ; il m'était indifférent. Cependant, j'ai découvert… » Yolande se tut soudain. Elle se pinça les lèvres. Ne pas parler de l'article dans le grenier, de

l'Algérie et du convoi ; et surtout d'Isabelle. Personne n'était au courant, c'était si loin !

Un bruit de moteur, une portière qui claque : elle coupa court à son discours, l'alcool lui déliait la langue, il fallait qu'elle se contrôle. Une Peugeot grise était parquée sur le bord de la route déserte. Le commissaire Voisin surgit brusquement devant la table éclairée par une lampe à pétrole qui répandait une lumière tremblante sur les couverts et sur sa personne.

Un visage maigre, mal rasé : le commissaire passait pour une personne négligée. Il prenait quand même une douche journalière, après son jogging. Pendant l'enquête, Yolande avait été déconcertée par les questions posées sur sa vie privée ; il n'était jamais question de Gérard et de ses relations extérieures. Le commissaire Voisin s'intéressait beaucoup à l'état de santé de la veuve, à son enfance, son milieu bourgeois. Il prenait des notes, comme les blouses blanches, l'autre jour… ces limaces gluantes ! Il jouait au chat et à la souris avec elle, sans pitié ; mais toujours très convenable dans ses propos.

Il la considérait comme une enfant gâtée, difficile à intégrer dans un groupe, victime de pulsions autodestructrices irrésistibles (c'était une des conclusions de son rapport). Le commissaire était un admirateur de la psychanalyse et de ses résultats : il ramenait la plupart des délits à la « volonté de puissance » et aux complexes de la petite enfance. Par contre il n'aimait pas Freud, qu'il considérait comme trop réducteur ; le sexe n'expliquait pas tout ! En résumé, Voisin croyait maîtriser les sciences humaines et connaître les mécanismes profonds de l'inconscient et de l'âme, ce flux énergétique en constant mouvement. Mauvais joueur, il ignorait ses échecs en la matière. Ses chefs devaient le rappeler à l'ordre, le replacer dans son rôle de policier. Il passait pour un original auprès de ses collègues,

qui le soupçonnaient parfois d'utiliser des méthodes peu orthodoxes pour arriver à ses fins.

La chute de l'entreprise Derville l'intéressait au plus haut point : « Une expérience traumatisante, n'est-ce pas ? Mais Gérard vous a sortis de là ! » Ils avaient ensuite parlé régate ; le commissaire était amateur de voile et entretenait son physique et son bateau, contrairement à Gérard qu'il accusait de négligence. Pour couper court, Yolande avait répondu qu'elle n'aimait pas le lac. Voisin n'avait pas insisté.

Devant les restes du gigot, le commissaire remarqua, un peu par principe :

« Je suis arrivé en avance et je tombe au milieu de votre conversation, comme un malotru… Mais j'ai des informations qui vont vous intéresser, tous… Je sais que ce n'est pas un jeu, cependant il y a là une énigme qui mérite votre attention ! »

Voisin s'interrompit quelques minutes, le temps pour Zohra d'amener le service à dessert et de changer la nappe constellée de taches de vin et d'huile du gigot. Elle posa ensuite une tarte aux fruits recouverte de crème fraîche, en guise de conclusion, au centre de la table.

« Bon, voilà pour les gourmands, dont je suis ! Zohra ne veut pas nous épargner, elle a sûrement quelque chose à se faire pardonner… je radote, bien sûr ! » Yolande s'impatientait, elle reconnaissait là l'esprit blagueur, parfois caustique du commissaire, ses platitudes… Elle intervint, légèrement agacée :

« Alors, cette énigme ? Encore une de vos farces ? Ce serait de mauvais goût…

— Pensez-donc, le sujet est sérieux ! J'ai là, dans ce porte-documents, la lettre anonyme, la dernière qui vous a été adressée, avec le rapport de plusieurs experts. Il faut dire que votre lettre a quelque peu voyagé, jusqu'en Belgique. Vous comprenez le retard… Bref, tous ces gens sont unanimes ; il

s'agit bien de l'écriture de votre mari. Ils sont formels à quatre-vingt-dix pour cent ! La comparaison avec les textes manuscrits de Gérard, que vous nous avez procurés, est édifiante. C'est le mot utilisé dans le rapport… »

Yolande eut un mouvement de recul, elle avait le visage blafard.

« Mais enfin, Gérard est décédé ! C'est tout bonnement impossible… Il y a une erreur quelque part… vous avez vu la date de l'envoi : presque six mois après sa mort !

— Évidemment, j'ai réagi comme vous. Il y a donc deux solutions possibles, les seules explications rationnelles. Je ne parle pas des messages venant de l'au-delà ; je laisse ça aux admirateurs de Jung et de ses théories mystiques… » Le commissaire ne pouvait s'empêcher de mettre son érudition en avant ; en étalant ses connaissances d'autodidacte, il soignait inconsciemment son égo. Il prétendait que l'analyse était la meilleure forme d'interrogatoire !

« Donc, première solution : le message a été écrit par Gérard avant sa mort. Il l'aurait fait poster depuis Lyon, à votre intention, par une tierce personne, plusieurs mois après sa disparition. Pour une raison que je ne saisis pas…

Autre solution, écartée par les experts, mais que je cautionne : nous avons à faire à un imitateur, un faussaire doué, peut-être quelqu'un de votre entourage qui cherche à vous harceler ? C'est l'hypothèse la plus crédible pourtant… À mon avis et en dépit des conclusions de nos experts, qui se trompent parfois. Il faudra aussi reprendre en détail toutes les fréquentations de Lastain ; et il y en a beaucoup ! »

Il y eut un instant de silence profond. Une chauve-souris traversa le jardin, volant comme un projectile. Yolande frissonna ; elle se sentait vulnérable.

Lucas Alvarez proposa aux invités de rentrer dans l'habitation et de prendre place dans le salon-bibliothèque. L'air de la nuit avait fraichi et quelques nuages pâles s'inscrivaient dans le noir du ciel, en lettres vaporeuses. « Après le vent du sud, il faut s'attendre à quelques gouttes… Nous serons à l'abri à l'intérieur pour le café ; j'ai fait venir une « grappa » d'Italie qui mettra tout le monde à l'aise ! »

Victor et le commissaire Voisin continuaient à discuter toutes les options possibles concernant la rédaction et l'envoi de la lettre anonyme. Lucas intervint d'une voix quelque peu irritée :

« Je crois que vous fatiguez madame Lastain ; on en saura plus en reprenant l'enquête. Ici ce n'est pas le lieu ! Le visage de Yolande avait retrouvé des couleurs ; elle interpella le commissaire qui s'était installé dans un fauteuil en cuir et humait un cigare de taille respectable :

— Continuez, monsieur Voisin… Je suis la première concernée… une exhumation, qu'en pensez-vous ?

— Oui, mais je vous rappelle que le juge a clos le dossier… Pour lui l'accident ne fait pas de doute, même si la dose infectée était anormalement importante, un vrai bouillon de culture : de quoi tuer une personne en bonne santé ! Et Gérard avait un déficit d'anticorps. Nous n'avons pas trouvé de traces biologiques sur la seringue utilisée, le labo est formel. Il aurait donc pu ingérer ce poison d'une autre manière… Par voie buccale ? Dans quel but ? Et à quelle occasion ? L'exhumation me paraît inutile… la lettre est un faux !

— Commissaire, je vous connais, depuis le temps ! Je sais que vous n'avez pas pu aller jusqu'au bout de l'instruction ; le juge est un sceptique et il n'aime pas les drames policiers, n'est-ce pas ? C'est vous qui me l'avez dit ! Je sais aussi que vous avez emprunté et parcouru tous les articles de mon mari, en particulier les investigations de ces dernières années… C'est

aussi un moyen possible d'y voir clair, mais je ne connais pas vos conclusions.

Voisin alluma son cigare et en tira quelques bouffées bleues qui circulèrent en boucles serrées quelques secondes au-dessus de sa tête. Il hésitait, visiblement embarrassé…

— En effet, j'ai aussi ma petite idée. Cette affaire est délicate, Gérard était un provocateur. Pour moi, je vois deux sujets très dérangeants qui ont fait la notoriété de votre mari et peut-être son malheur : d'abord ce reportage sur les mouvances nationalistes en Suisse avec une analyse très fouillée en Romandie sur la naissance d'un groupe d'extrême-droite, les « Chanteurs libres »[1], dont certains membres sont suspectés d'actions violentes contre les étrangers, à l'image de leurs homologues suisse-allemands. Un mouvement paranoïaque, xénophobe, camouflé derrière une certaine respectabilité paysanne, un ancien parti agraire ; ils utilisent de vieilles ficelles bien rodées. Ils font recette. Leurs affiches de type stalinien fleurissent (si l'on peut dire) sur nos murs ! Rien de très original : ils reprennent les thèmes développés par le Maréchal à Vichy : Travail, Famille, Patrie. Ils ont le soutien de l'église intégriste d'Écône, des fascistes en jupes qui débitent la messe en latin.

— Vous voulez parler de monseigneur Lefèvre ? Celui qui justifie les dictatures d'Amérique du Sud au nom de la paix des nations et du Seigneur ? Je l'ai entendu à la radio romande[2]… un vrai serpent !

— C'est cela, je suis de votre avis. Gérard était la bête noire de ces mouvements souterrains ; il leur portait une haine tenace. Cependant, il se battait contre des moulins à vent, ou plutôt des populations de nuisibles ! Impossible de les éradiquer… ils renaissent toujours ; des rats… Mais revenons à nos moutons.

---

[1] En allemand : les « Frei-Singer ».
[2] Authentique, interview de Lefèvre dans les années 70.

Figurez-vous que le jour de l'ouverture de la Conférence sur le développement de l'Afrique du Nord, une équipe des « Chanteurs libres » a fait irruption dans le hall de l'entrée de l'hôtel ; ils ont agressé physiquement des membres de la délégation algérienne et quelques sympathisants. Votre mari était du nombre. La police a découvert des armes blanches et, tenez-vous bien, des poinçons qui peuvent vous envoyer « ad patre » en quelques secondes, s'ils sont enfoncés au bon endroit…

— Je vous vois venir… mais c'est un peu invraisemblable, non ?

— Disons que la méthode est connue dans certains milieux secrets : le parapluie bulgare, la piqûre discrète et mortelle ; le client ne ressent presque rien ! Mais c'est plutôt une technique de professionnel. On peut aussi utiliser des petites doses de matière radioactive. On n'arrête pas le progrès ! Les services spéciaux ne reculent devant rien ! »

Le commissaire leva les bras au ciel, en signe de résignation… Yolande insista :

« Vous n'y croyez pas trop, hein ? Dites-le franchement… On est en plein délire ?

— En effet ; ces groupements de jeunes imbéciles ne font pas de gros dégâts, sauf à eux-mêmes. Ils n'ont pas d'avenir : des gens sans programme qui cherchent à se faire mousser… Même leur leader s'est d'abord essayé à la chanson, mais il a été recalé ! lisez Adler, les complexes…

— Oubliez Adler et dites-moi le fond de votre pensée. Je vous sens proche de la vérité… l'intuition féminine…

— L'autre scénario, beaucoup plus plausible, concerne ce groupe de pseudo-industriels maghrébins non identifié à l'époque, qui a réussi à se faire enregistrer dans le même hôtel que Gérard. On sait maintenant qu'ils possédaient de faux papiers. Ils ont été filmés à leur insu lors de la cérémonie

d'accueil par une caméra de surveillance. La Sûreté algérienne nous a communiqué leur fiche : des activistes salafistes. Ils s'en prennent aux Occidentaux qui les dérangent. Des tueurs professionnels, comme au bon vieux temps du FLN. Ils sont très habiles, nous n'avons aucune preuve contre eux. Ils pourraient avoir introduit des bactéries infectieuses dans les aliments de Gérard ou dans une boisson. Dans ce cas, il faut oublier la seringue… Victor qui écoutait attentivement, remarqua :

— En effet, lors d'un de ses déplacements à Alger, Gérard m'a dit avoir été suivi ; il craignait pour sa vie. D'ailleurs, quelque temps après, plusieurs Européens ont été égorgés par la branche armée du mouvement, près de Sidi bel Abbès ; des topographes qui travaillaient dans le maquis[3]. » Il y eut à nouveau de longues secondes de silence dans la petite assemblée…

— Et que fait la police pour Gérard ?

— Rien ; j'ai reçu une note diplomatique de Berne. On étouffe l'affaire. Comme vous l'avez déjà souligné, je n'ai pas pu aller au bout de l'instruction… Circulez, il n'y a rien à voir ! Mais Gérard était un ami, alors je persiste. J'aimerais aussi consulter vos archives personnelles, à titre privé et avec votre autorisation bien évidemment…

— Quand vous le désirez, commissaire ; faites-moi signe ! Le grenier est rempli de paperasses… Mon mari était très conservateur… »

Yolande pensa un instant à l'article du journal, avec la photo d'Isabelle ; la tragédie du convoi… Quelle importance après tout ! Une page tournée qui ne la concernait pas ! Quant à la copie du rapport secret de Popescu, elle n'avait plus rien de confidentiel. Peut-être que Voisin trouverait son bonheur dans

---

[3] Authentique.

ces archives, des noms par exemple… Avec de vieilles rancunes sans importance… »

Yolande se retira dans la villa, suivie de Zohra qui avait fini son service. Albert le jardinier était déjà couché, mais il avait laissé une ampoule allumée dans sa chambre. Il veillait au grain, prêt à intervenir avec son fusil de chasse. Il tirait un lapin à cent mètres et les fantômes ne lui faisaient pas peur !

*

Le week-end suivant, la grande régate du Léman, le « bol d'or », devait se dérouler pendant deux jours. Le commissaire s'était excusé auprès de Yolande : « Je pensais venir vous trouver en fin de semaine, mais j'ai dû me préparer pour la course. Je passerai dans quelque temps… »

Elle chercha à atteindre Isabelle, pour lui faire part des hypothèses de Voisin ; mais son amie n'était pas joignable. Elle semblait s'être évaporée dans la nature… personne ne l'avait revue depuis leur dernière rencontre. Au cabinet, la secrétaire paraissait inquiète : « Je ne comprends pas ! J'ai dû annuler tous ses rendez-vous… essayez en France… »

Yolande se préparait à passer le congé de fin de semaine en recluse, avec Albert comme chien de garde et Zohra qui passait une partie de la journée à se lamenter sur le sort de Si Ahmed, son mari exilé à Lyon. Gérard avait réussi une fois à lui faire passer la frontière en douce, au pied du Salève ; mais c'était risqué et il ne pouvait pas le garder longtemps à la villa. Zohra travaillait sans permis…

Depuis la baie vitrée du salon, Yolande regardait les voiliers glisser au-dessus de la surface rugueuse du lac : il y avait du vent, venant toujours du sud, et les bateaux rappelaient un vol de goélands en migration vers le septentrion, à la recherche d'une terre vierge. Des lames courtes, frangées de mousse, semblaient couper la route aux concurrents. Le commissaire et Bruno devaient être parmi eux. Des fanatiques ces deux-là ! Elle pensa un instant à la dernière sortie de Gérard sur le lac, avec Bruno, son ami, quelques jours avant son décès. Peut-être que… Non ! Il n'y avait pas de rapport avec sa mort… Elle était restée alitée pendant plusieurs jours et ne se souvenait presque de rien. Elle était comme tétanisée, sans volonté. « Un légume », disait Gérard en ricanant ; il pensait que Yolande cherchait à le provoquer, jouait la comédie… alors il réagissait en conséquence… odieux parfois !

Elle passa le reste du week-end à lire et à écouter de la musique classique. Elle s'envolait avec Dvořâk, dans un monde meilleur, à découvrir, et se réchauffait au soleil de Vivaldi. Dans la maison vide, elle régnait enfin, laissant derrière elle ses années d'humiliation.

En début de semaine, elle attendit le coup de téléphone du commissaire. Elle craignait aussi de nouveaux coups de fil anonymes. Mais rien ne se passa et elle commença à respirer ; ses angoisses s'évaporaient, comme chassées par les jours lumineux d'un printemps sans nuages.

Et puis, le mercredi matin, Zohra lui tendit le journal local, un hebdomadaire, avec en première page la photo de groupe des héros de la régate, tous des gens du club d'Yvoire. Il y avait quelques connaissances du village et évidemment, au premier rang, le commissaire Voisin aux côtés du jeune Bruno qui

paradait, un sourire figé sur sa face maigre. La photo avait été prise devant la porte vitrée coulissante du hangar de réparation. Il y avait deux ombres dans le hangar qui observaient la scène. Des visages mal dessinés. Pourtant, il n'y avait pas à hésiter : cette face pâle, sous un béret à peine enfoncé, c'était CELLE DE GÉRARD ! Elle faillit se trouver mal ; devant Zohra médusée, elle courut vomir dans le lavabo de la cuisinette. La bonne se pencha sur elle et lui frotta vigoureusement le dos, en lui parlant d'une voix amicale, presque maternelle :

« Voyons, madame, calmez-vous… voilà, respirez lentement, remettez-vous ! On dirait que vous avez vu le diable en personne ! Un jour, mon frère a fait pareil : il avait croisé Aïcha Kandisha, la sorcière aux yeux de sang, dans le couloir de la maison… Le Marabout est venu…

— Zohra, c'est lui… je te dis que c'est lui, derrière la vitre ! Prends tes lunettes et regarde, derrière cette vitre, dans le hangar… la photo. On dirait qu'il fait exprès de se montrer…

— Je vois mal, madame ; arrêtez de bouger… oui il y a un visage ; une personne avec une fine moustache ; mais ce n'est pas monsieur Gérard. Il ne porte jamais de béret… je vois aussi une femme derrière lui, mais sa tête est dans l'ombre. Comment pouvez-vous vous mettre dans des états pareils ! Monsieur Gérard est mort… Vous allez vous rendre malade, comme avant !

— Je suis harcelée, Zohra, il est revenu ; je me sens coupable ; il y a bien une raison, enfin ! » Yolande se mit à pleurer, des sanglots étouffés d'enfant terrorisée. Zohra se décida rapidement :

— Je vais appeler monsieur Lucas, il va faire venir le commissaire. Vous avez besoin d'être rassurée… Ne bougez pas, buvez un verre de gin… c'est bon pour les Européens.

— Oui, le commissaire… il doit venir de toute façon… Il me l'a promis ! »

Lucas Alvarez entra dans la pièce en coup de vent : « Mon ami Voisin va arriver dans l'heure, avec une patrouille… Expliquez-moi ? » Yolande lui tendit le journal, en claquant des dents, une terreur profonde se lisait dans ses prunelles hallucinées :

« Regardez vous-même, Lucas ; ce visage, derrière la vitre du hangar… Mon dieu, je deviens folle ! Dites-moi que je rêve ! Il prit le temps d'essuyer soigneusement ses lunettes de malvoyant et scruta la photo attentivement.

— Il y a en effet deux personnes dans ce hangar… C'est curieux, avec tout ce monde qui prend la pause devant l'entrée ; il semble que ces intrus soient passés inaperçus ? Je n'y crois pas ! Il faudra vous renseigner auprès des membres du club… Mais le commissaire lui-même devrait nous donner la clef du mystère, il est sur la photo et il va arriver dans quelques minutes…

— Mais le visage, Lucas… Ce visage ; rassurez-moi ! Ce sont les yeux de Gérard, son air narquois… vous vous souvenez ? On dirait qu'il nous fait une bonne farce !

— Je n'irai pas jusque-là ; vous concevez cette image à travers vos propres fantasmes, comme une construction. C'est compréhensible. Malgré ma mauvaise vue, je l'interprète différemment. Cet homme au béret a en effet les yeux de Gérard, c'est aussi mon impression ; mais le reste du visage ne cadre pas. Simple coïncidence, probablement… Ah ! J'entends la voiture de police ; ils auraient pu se passer de mettre le gyrophare ; quel boucan ! »

Le commissaire Voisin entra en trombe, suivi d'un agent en uniforme. Il avait le visage congestionné. Il tenta une plaisanterie douteuse, qui tomba à plat devant le visage défait de Yolande. « Bon, madame Lastain, j'allais vous demander où

vous aviez caché le cadavre ! Le pauvre Lucas avait l'air bouleversé au téléphone ! Il n'y a pas de mal ? »

Lucas lui présenta le journal, en pointant son doigt sur la forme douteuse, au regard figé, tel un ectoplasme, derrière la vitre du hangar. Voisin n'avait pas encore compris.

« Je n'ai pas reçu le journal ; la photo est plutôt bien, non ? On est en bonne place dans le classement ; le club nous a fait la fête ! Cette fois, j'avais Bruno comme équipier. Mais où est le problème ?

— Le type, cette figure dans le hangar… ça ne te dit rien ?

— Non, pas vraiment… mais il n'y avait personne là-dedans ! Le hangar est en principe fermé par un cadenas ; il y a du matériel et des bateaux en révision. Il est vrai qu'aucun de nous n'a contrôlé. Toute l'équipe avait passablement bu ; tu imagines, avec tous ces jeunes… on s'est un peu lâché !

— Donc tu vois bien ce visage ? Il est évident que quelqu'un est entré, en réalité deux personnes ; il y a une femme dans l'ombre.

— Oui, oui, n'insiste pas… tu me prends pour un demeuré ? Il faut que je passe un coup de fil à la secrétaire du club. Je crois avoir compris… c'est un malentendu !

— Ton malentendu a quand même les yeux de Gérard, non ? Yolande prétend avoir reconnu son mari… il est revenu pour la tourmenter ! » Yolande ne disait mot, effondrée. Le monde s'effaçait autour d'elle, comme si elle perdait pied.

Le commissaire, qui commençait à réaliser la situation, semblait troublé et se parlait à lui-même, à intelligible voix : « C'est quand même curieux… je n'aime pas les coïncidences… » Il décrocha le combiné dans le couloir.

La secrétaire, au téléphone, confirma que le jour de la photo, le lundi en fin d'après midi, deux personnes - un couple - avait demandé à visiter le hangar des bateaux. Il y avait plusieurs

voiliers à vendre, en cours de retape, et l'homme désirait acquérir le 12 mètres avec cabine, pour des excursions familiales. Il avait découpé l'article de presse qui annonçait la vente dans le journal. Il semblait assez riche car il était venu avec une grosse voiture au rendez-vous, devant l'auberge du village.

Instinctivement, Yolande s'écria : « Quel type de véhicule ? »

Le commissaire traduisit: « Une Mercedes noire, une grosse cylindrée… »

Elle s'attendait à cette réponse, comme si un étau se refermait sur sa poitrine. Ils étaient sur ses traces…

Le commissaire Voisin les rejoignit dans la cuisinette. Yolande n'avait pas bougé d'un pouce, comme statufiée. Il résuma la conversation :

« Ce sont bien deux personnes, arrivées discrètement avant la fête ; ils n'étaient pas au courant pour la photo de groupe ; ils ont dû être surpris ! Ils sont restés quelque temps dans le hangar. Quand Catherine, la nouvelle secrétaire, a voulu les rejoindre, ils avaient disparu… La clef était restée sur le cadenas. C'est assez étrange… Yolande questionna, avec un tremblement dans la voix :

« Vous aussi vous possédez un de ces véhicules, celui à vitres teintées ? Je l'ai vu à l'enterrement !

— C'est exact ! Du luxe, n'est-ce pas… ? Nous l'utilisons pour les grandes occasions ou certaines filatures délicates. Mais il y en a une bonne centaine en ville. L'argent n'est pas un problème à Genève, vous le savez bien ! Je ne vois pas ce qui vous trouble. Cette affaire est réglée ; ces gens sont des malotrus… Catherine n'a même pas retenu leur nom… Des « de quelque chose », avec un nom d'aristocrate.

— Elle connaissait Gérard ?

— Non, bien évidemment ; elle est nouvelle, je vous l'ai dit ! »

Donc personne pour lever le doute, comme si ses tourmenteurs connaissaient exactement les activités de ses connaissances et celles des associations de la région. Voisin avait raison… ces gens étaient des proches ; peut-être que l'homme était un sosie de Gérard ? Oui, c'était possible. Comme cet inspecteur qu'elle avait vu à Onex et qui les avait suivies, avec Isabelle…

Soudain, le commissaire eut comme une illumination, un flash qui éclaira quelques instants son visage ascétique ; il parla fébrilement, en tapant du poing sur la table recouverte d'une toile cirée à fleurs :

« Mais c'est bien sûr… je suis un imbécile. Lastain avait un frère, un double si vous préférez ! Voilà l'astuce. C'est lui que vous avez cru voir derrière la vitre et qui vous a rendu visite cet hiver… Il vient réclamer son dû ! L'héritage est conséquent. Un excellent mobile qui explique tous vos tracas… Yolande haussa les épaules.

— Vous divaguez, commissaire. Gérard n'a jamais eu de frère ! Je l'aurais su… Et puis, demandez à son père, bien que ces choses-là ne s'avouent pas facilement, faut le reconnaître…

— Vous voyez, vous aussi vous doutez ! Un enfant naturel, ça me convient parfaitement… Le mobile de son retour crève les yeux ! Ils sont probablement entrés en relation par le passé ? On croit connaître son conjoint… et bonjour les surprises !

— Je regrette, mais je ne vous suis pas…

— Écoutez, Yolande, je vais repasser avec l'inspecteur Laurent - l'armoire à glace qui a le profil de votre mari, vous vous souvenez ? - vers quatorze heures, et nous allons fouiller vos archives. On trouvera bien un courrier, un mot avec une allusion concernant ce frère tombé du ciel ! J'ai besoin de votre

collaboration… pour votre bien, cela va de soi. L'hypothèse du frère est intéressante… je ne dis pas qu'il a à voir avec le décès, pour l'instant on est dans le flou ! »

Le commissaire travaillait toujours avec une idée fixe à l'esprit. C'était sa méthode. Il y avait déjà eu les soupçons et l'arrestation de Bruno ; maintenant ce frère imaginaire. Voisin prétendait qu'il fallait « créer l'événement » et que la vérité tomberait d'elle-même, comme un fruit mur. Une démarche absurde pour Yolande ! En cas d'insuccès, il tournait subitement sa veste, se comportant comme une girouette. Il avait longtemps hésité à se lancer dans la politique : il avait toutes les qualités d'un homme d'état !

En début d'après-midi, il était de retour avec son inspecteur, le grand costaud qui jouait des muscles, un peu comme Gérard avant son mariage. Une manière primitive et efficace d'attirer les filles ; Yolande n'aimait pas du tout ça !

Elle trouva que, décidément, beaucoup de candidats se préparaient, volontairement ou non, à prendre la succession de Lastain, sinon son image, sortis on ne sait d'où… Elle fit un effort pour se montrer aimable : « Soyez les bienvenus, je vous précède… j'ai fait un peu d'ordre dans le grenier. »

Devant les étagères pleines de cartons d'archives, qui cachaient les dizaines de malles et de valises empilées contre les murs de brique, le commissaire Voisin émit un soupir de découragement, suivi d'un sifflement de surprise :

« Je vois ; votre mari était vraiment un conservateur, dans le mauvais sens du terme… on aurait pu l'employer aux archives de la PJ ou dans un musée… Bon dieu, quel boulot ! Allez, Laurent, on attaque ; prenez des notes au fur et à mesure… »

Yolande, épuisée, était redescendue à l'étage, pour faire une courte sieste. Dans le jardin, Albert retournait une plate-bande, en sifflotant une vieille rengaine. Zohra était partie faire des courses.

Yolande entendait le va-et-vient des deux hommes sur le vieux plancher et le murmure étouffé de leur conversation. Elle s'endormit, la tête vide.

En se réveillant, elle repensa à l'hypothèse du commissaire. Lastain lui réservait encore des surprises, même après sa mort… Elle le connaissait si mal ! Un frère : pourquoi pas ?

Sur le coup des dix-sept heures, les deux policiers rejoignirent le salon. Yolande, remise de ses émotions, attendait leurs commentaires ; ils paraissaient déçus, mais Voisin résuma quand même leurs recherches avec un rien de satisfaction dans la voix :

« Pas de trace du frère ; c'est peut-être un mythe… Le juge prétend que j'ai trop d'imagination ! Il a probablement raison. Par contre, on a terminé le travail en épluchant les documents à l'intérieur des deux cartons que vous aviez déjà consultés : vous vous souvenez ? La photo de votre mari jeune : il devait avoir vingt ans environ… après l'affaire du convoi : vous m'en aviez touché deux mots dans le temps. J'ai gardé l'article du journal, avec la photo de cette femme, madame Brissac, selon la légende de la prise de vue. Une belle femme ; même Laurent, qui s'y connait, a dû s'incliner. Elle m'intrigue, je vais me renseigner, on ne sait jamais. Elle est peut-être morte ? Il se gratta le front, perplexe et impressionné :

« Sale histoire ! L'embuscade, avec tous ces morts… Il y a une liste au bas de la page ; des appelés pour la plupart. Et cette femme devant un camion de l'armée française ! Drôle d'époque…

— Et le rapport Popescu ?

— Sans intérêt : des chiffres, des graphiques et des cartes, probablement retravaillés ; des faux, quoi ! La presse en a parlé en son temps. Maintenant, c'est le problème d'Arevas.

— Donc pas de trace d'un frère ou d'un sosie ? Yolande avait pris un ton légèrement impertinent.

— Je viens de vous le dire ! Pas de traces. Mais il me reste une dernière carte, regardez ce manuscrit :

— C'est quoi ces signes bizarres ? Ce n'est pas de l'arabe… éventuellement une écriture berbère ?

— Vous n'y êtes pas ! Ce sont tout bonnement des signes de sténographie ! Votre mari a volontairement cherché à cacher quelque chose ; je dirai même à *vous* cacher ses activités, son journal, pour une raison inconnue ! Enfin, c'est encore une de mes théories… Vous savez ce qu'elles valent… Le juge… Bref, on a trouvé au moins une dizaine de manuscrits au crayon et des notes de terrain dans une valise cadenassée ; Lambert a dû forcer un peu les fermetures… vous m'en voyez désolé ! Il cryptait ses textes à sa manière, un peu puérile d'ailleurs : de nos jours il y a encore des secrétaires qui lisent la sténo, n'est-ce pas ?

— Oui, mais ce n'est pas mon cas ; et Gérard le savait ! Il faudrait interroger des personnes âgées, peut-être ? Je n'en connais pas…

— Notre secrétaire à la PJ est proche de la retraite ; une vieille dame très patiente et consciencieuse. Elle va se charger de traduire toute cette littérature… »

Yolande ressentit une sueur froide, qui remontait le long de son échine, paralysant son cerveau… Encore une erreur : pourquoi ne pas avoir fait le ménage dans ce grenier, avant l'arrivée prévisible des policiers ? C'était elle, avec ses angoisses, qui était à l'origine de la perquisition. Ils allaient découvrir maintenant l'existence d'Isabelle restée dans l'ombre

jusque-là ! Leur union malsaine, son influence pendant toutes ces années…

Isabelle et Gérard… Gérard et Isabelle. Yolande, contre son gré, allait tout savoir de leur existence cachée ; leur histoire serait étalée au grand jour… les mensonges dévoilés. Elle avait peur de connaître la vérité. Tout avait commencé en 1962, l'année de l'article… Cette mission suicide dans le Sud… L'indépendance de L'Algérie était déjà marquée par de nouveaux massacres…

Le commissaire avait soigneusement rangé le papier jauni, contenant la photographie compromettante, dans une fourre plastique, avant de quitter la villa : « Il se fait tard, je vous tiendrai au courant… Vous pourrez récupérer vos papiers dans quelques semaines ! »

Elle ferma les yeux ; elle ne s'était jamais sentie aussi seule…

LASTAIN

I

Le convoi

Les lourds véhicules de l'armée étaient immobilisés à l'entrée des gorges d'El Kantara, une vingtaine de kilomètres après Batna. Le soleil impitoyable des Aurès noyait les camions bâchés dans une bulle de chaleur ; les rayons brûlants n'épargnaient personne. Le paysage paraissait s'embraser, comme dans un four, autour des véhicules ; l'air palpitait, parcouru par des ondes thermiques ; de rares palmiers décharnés et poussiéreux montaient la garde de part et d'autre de la route défoncée. Lastain, qui s'était assoupi quelques minutes, heurta brutalement le pare-brise, la tête projetée en avant. Il n'avait pas eu le temps de se protéger le visage. Il passa une main moite sur son front tuméfié. Il interpella le chauffeur, sur un ton de réprobation :

« Vous apprenez quoi à l'armée, Si Ahmed ? Tu as failli m'assommer ! Un vingt-cinq tonnes, ça ne se conduit pas comme une voiture de rallye ! Enfin, mes lunettes sont intactes… Bon dieu, j'ai mal… ma pauvre tête… avec cette cuite…

— Excusez, m'sieur Lastain, mais le camion devant, il a aussi freiné… Regardez : je me suis arrêté à moins de trois mètres ; on voit ses feux ! Un peu plus… j' crois qu'y s'passe quelque chose dans la gorge ? »

Lastain se pencha par la portière ouverte ; il fut saisi par un courant de chaleur, un flot torride, qui le fit vaciller ; il manqua s'étaler sur le bord de la chaussée. Au loin, en avant de la colonne de véhicules, il repéra l'entrée des gorges, mais il ne vit rien de particulier. Par contre, il entendit nettement les coups de feu, qui résonnaient comme des coups de marteau, contre le miroir des falaises calcaires surchauffées ; il referma rapidement la portière.

« J'ai l'impression qu'il y a un accrochage, en tête, au niveau de la voiture blindée. C'est même plus qu'une impression : les gars sont en train de faire la chasse aux « fellaghas ». Ils nous attendaient à la hauteur des gorges.

— J'vous l'avais dit, au départ ! Ce n'est pas une partie de plaisir. C'est même de la provocation, voilà c'que j'pense… « Moulana chouf ! » Dieu nous protège… On sait bien où se trouvent les maquis, pas vrai ?

— T'as raison, Si Ahmed ; je dirais en plus que tu es un sage ! Même que des enfants de dix ans auraient aussi bien pu deviner ce qui allait se passer… Ne te fâche pas, je prends ma revanche, cette bosse me fait vraiment mal… Lastain maniait assez mal l'humour et il était en colère. À ce rythme-là, ils ne seraient pas à Hassi Messaoud avant une semaine. Il rajouta, sans grande conviction : « De toute manière, ils ont besoin de ce matériel là-bas. On ne peut pas forer sans tiges de forages, hein, Si Ahmed ? Et puis il y a tout le reste, le ravitaillement, les bouteilles de pinard, le Pernod… Sans nous, ils risquent de mourir de soif dans ce désert ! »

La température devenait insupportable à l'intérieur de l'habitacle. La colonne, toujours à l'arrêt, dessinait comme un long serpent métallique. Les véhicules de l'armée, des Berliet lourdement chargés, paraissaient dormir, écrasés sous la torpeur de ce mois d'août. Lastain décida de faire quelques pas sur le bas-côté ; il avait mis un chapeau à large bord qui jetait une ombre légère sur son visage halé ; avec son profil olympique et ses lunettes noires, il se donnait un air de baroudeur ; mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine appréhension : ici, il ne s'agissait pas d'un simple combat de boxe ! Des hommes allaient peut-être mourir. On n'entendait plus que le bruissement léger de cette brise brûlante venant de l'est.

Il lui sembla qu'il était le seul civil parmi les occupants du convoi : plusieurs soldats discutaient de la situation devant leur camion, le fusil à l'épaule, tout en grillant une cigarette. Il eut un instant l'impression d'être de trop. Il ne se sentait pas très concerné par cette guerre absurde. Mais il devait être là, c'était son métier : un journaliste d'investigation devait participer à tous les événements. Et cette expédition, sur un des plus grands champs pétroliers d'Afrique du Nord était un événement ! C'était ce que son rédacteur, au journal, lui avait expliqué : « C'est votre premier reportage, faites au mieux et revenez-nous vivant ! De toute manière, depuis ces accords pourris d'Évian, c'est la pagaille à Alger. On ne compte plus les morts des deux côtés ! »

Lastain était aussi de cet avis : les membres les plus modérés du FLN et le Gouvernement provisoire d'Algérie s'étaient fait berner ; les colons gardaient pratiquement tous leurs avantages sous le drapeau de l'Algérie indépendante. Une arnaque de plus… Le mensonge nationalisé à l'usage des gros propriétaires européens et des financiers.

Il haussa les épaules en se dirigeant vers le groupe de jeunes soldats ; certains rigolaient franchement, malgré la chaleur suffocante. Des très jeunes, insouciants… Lastain interrogea :

« Il y a du nouveau ?

— Y font la chasse aux « fells » dans le pierrier. Ils en ont déjà abattu un ; celui-là ne nous ennuiera plus ! Les autres sont en déroute. Le lieutenant nous avertira de la fin de l'opération. Préparez-vous au départ… Un des soldats, un rouquin agressif, interpella Lastain, d'une voix goguenarde :

— Vous êtes en voyage d'étude ? C'est pas trop l'endroit ! Il n'y a que des pierres et ces salauds de fellaghas. Vous savez qu'on s'en torche le cul de votre journal à Alger ? Vous êtes tous des fouille-merdes dans ce boulot, des cafards… Lastain accusa le coup ; il ne se démonta pas :

— Je vois que vous passez beaucoup de temps dans vos latrines, à la caserne. Ça laisse des traces…

— Petit con… Le rouquin s'avança contre Lastain, les poings serrés. Ce dernier avait enlevé ses lunettes. Il fixait le garçon droit dans les yeux, prêt à parer le coup. Un des jeunes appelés rejoignit son camarade :

— Laisse tomber ! Le gars, c'est un solide. Il ne noircit pas que du papier ! Tu n'auras pas l'avantage. Je l'ai vu sur un ring à Oran, il connait son affaire. Il a démoli l'Arabe en un seul round ; l'espoir de la Kabylie qu'on l'appelait…

Le rouquin hésita, puis recula, furibond. Courageux, mais pas téméraire ! Lastain pensa que tous ces jeunes types allaient se mesurer à plus fort qu'eux. Les maquisards défendaient leur territoire spolié pendant des décennies et s'attaquaient à un régime d'apartheid digne de l'Afrique du Sud ! Ils avaient la motivation du désespoir et de l'humiliation ; le FLN vaincrait au bout du compte, il en était sûr. La guerre ne s'arrêterait pas aux accords actuels, les colons ne voulaient rien lâcher. Il savait que

son père garderait jusqu'au bout son domaine de la Mitidja. Jusqu'à ce qu'on le chasse, la peur au ventre… Le raisin rapportait gros et il avait tout investi, sa force et sa famille dans l'entreprise. Il payait mal ses ouvriers ; un sujet de brouille avec Gérard Lastain qui vivait l'utopie de sa jeunesse. En Algérie, les colons avaient oublié le Siècle des lumières et la Révolution française, la révolution des gueux. Dans ce bout d'Afrique desséché les gens vivaient un nouveau Moyen Âge, en vase clos, détachés de la métropole.

Lastain fit demi-tour, les mains dans les poches de son short. Dans son dos, quelqu'un murmura :

« Il retourne vers sa pute, le veinard… »

Il sursauta, sans comprendre. Les gars souriaient d'un air entendu. Lastain leva une épaule, en signe de dédain. Ces petits connards allaient bientôt comprendre leur douleur !

Il dépassa deux camions, avant de rejoindre celui de Si Ahmed. Le chauffeur était déjà au volant, le moteur toujours à l'arrêt. Il fit un signe en direction de Lastain, lui désignant le côté dégagé de la route. À travers l'espace entre les deux Berliet, Lastain vit une silhouette féminine, de dos, qui contemplait les falaises mortes de la vallée. Il n'en croyait pas ses yeux : d'où sortait cette apparition ? Il crut à un mirage, enleva à nouveau ses lunettes et se gratta le crâne. Elle était bien là, au bord de la route, les deux pieds chaussés de mocassins, sur la terre sèche de la vallée. Son corps aux formes parfaites, naturellement provocantes, était moulé dans un jean délavé ; elle portait une blouse rouge sang légère, comme pour attirer le regard des curieux. La blouse frémissait légèrement avec le vent chaud. Elle caressait entre ses deux mains une masse de cheveux châtains qui formaient des boucles sur les côtés.

Subjugué, Lastain fit quelques pas dans sa direction. Au bruit de ses gros souliers qui raclaient la chaussée, elle se retourna.

L'endroit valait l'envers, pensa Lastain… Il comprit alors la dernière remarque du militaire : la fille valait vraiment le coup. Ses yeux gris étaient pleins de promesses érotiques, mais elle n'était pas vulgaire. Elle avait des traits réguliers, avec un nez un peu pincé coloré en rouge par le soleil de midi. Sa bouche large, aux lèvres fines, dénonçait un esprit rusé. Pourtant elle n'en laissait rien paraître. Elle lâcha ses cheveux qui retombèrent sur ses épaules rondes. Joviale, elle prononça quelques mots à l'intention de Lastain toujours médusé :

« Quel paysage magnifique, vous ne trouvez pas ? J'aime regarder ces montagnes figées, on dirait une image de fin du monde, comme sur certains tableaux. Plus personne, le néant après l'apocalypse. Je ne suis pas croyante, mais ces vieux textes ont un retentissement particulier dans le désert… Lastain décolla ses lèvres sèches ; il remarqua, un peu gauchement :

— Vous devriez mettre un chapeau… ce n'est pas prudent, vous risquez une insolation, un malaise, m'dame… Savez-vous qu'il y a des fellaghas qui nous observent depuis votre décor apocalyptique ? À votre place, je me mettrais à l'abri ! Il y a déjà un mort… »

Elle secoua la tête en déplaçant quelques mèches de cheveux.

« Vous avez raison, vous êtes comme Paul, mon mari… Il me réprimande souvent ; il paraît que je ne suis pas faite pour vivre dans cet enfer. Lui, il est à Hassi Messaoud ; je vais le rejoindre pour quelque temps. Ensuite, ce sera la France, après la fin de son contrat…

Lastain était stupéfait de son insouciance. Elle s'approcha de lui, en effleurant son avant-bras musclé avec sa main fine, délicate. « Vous n'êtes pas un militaire, n'est-ce pas ? D'ailleurs, vous ne portez pas l'uniforme ; je suis bête, j'aurais dû le remarquer de suite. Que faites-vous ici avec toutes ces brutes ? »

En plus elle ne mâchait pas ses mots. Lastain répondit, légèrement agacé :

« Ces brutes, comme vous dites, vont nous protéger jusqu'aux portes du désert. Nous sommes en guerre, m'dame… À Alger, on ne compte plus nos morts depuis la déclaration d'indépendance. Et l'armée de libération est toujours là, dans ces montagnes, prête à en découdre. Sans compter les mouvements Touareg, dans le Sud…

— Vous m'effrayez ! À Constantine je n'ai rien vu de tel. Je vis beaucoup chez moi, il est vrai et je ne lis pas les journaux. Vous comprenez monsieur… monsieur…

— Lastain, Gérard Lastain… je suis journaliste et je sais de quoi je parle. Il n'est pas sûr que nous puissions atteindre Hassi Messaoud. Ils vont nous intercepter avant ; ils s'intéressent aux véhicules, vous comprenez ? »

La jeune femme n'écoutait plus. Elle se dirigea lentement vers la cabine du camion qui précédait celui de Lastain. Soudain, elle se retourna vivement, lui faisant face ; les yeux dans l'ombre, énigmatique :

— Vous pouvez m'appeler Isabelle. Le nom de mon mari ne vous dira rien. Isabelle, donc… Vous m'êtes sympathique… »

Lastain n'en revenait toujours pas. C'est elle qui menait la conversation, avec un aplomb sidérant. Elle se permettait des minauderies, en plein baroud… devant les chauffeurs arabes, amusés, adossés à leurs engins et qui n'avaient rien perdu de leur courte discussion. Il resta quelques secondes planté au milieu du goudron. Une Jeep, venant de la tête du convoi, s'arrêta devant lui. L'esprit encore chamboulé, il ne l'avait pas entendue arriver. Le lieutenant lui fit un signe :

« Remontez dans votre véhicule ; on repart. La route est libre, on arrivera à Biskra en fin d'après-midi. Lastain s'informa :

— Pas trop de dégâts ?

— Un blessé léger. Par contre les autres ont morflé. Ils sont repartis dans leur montagne. Restez quand même vigilants ; gardez les distances de sécurité… »

Le soleil était bas sur l'horizon, lorsqu'ils entrèrent dans la palmeraie de Biskra. Des enfants en loques couraient le long des véhicules en poussant des cris d'indiens. L'automitrailleuse était parquée au bord du puits, à proximité des premières maisons en pierres sèches. Des femmes en habit multicolore, les cheveux pris dans de larges rubans rouges, remplissaient des cruches en terre. Elles regardaient avec surprise les Berliet qui manœuvraient autour des palmiers. Une poule affolée s'envola entre les jambes de Lastain, battant frénétiquement des ailes, lorsqu'il mit pied à terre.

« Bon sang, j'ai les reins en compote. Tu peux descendre, Si Ahmed ; il n'y a plus de danger… Lastain aimait la plaisanterie un peu facile et puis il se sentait dans son élément : au début de la route du Sud ; une immensité s'ouvrait devant lui…. Mais le chauffeur n'avait pas envie de rire ; il pensait déjà à la suite…

— Cette mission est sérieuse, m'sieur Lastain. Elle sera dangereuse. Là-bas, dans les « chotts », nous serons des cibles faciles. Allah nous garde ! Ils nous attendent peut-être dans les dunes ? Allez savoir… »

Lastain demanda un peu d'eau à une des femmes qui lui toucha la main de ses lèvres sèches. Il la remercia, en ajoutant quelques mots berbères. La femme parut surprise ; il lui demanda où se trouvait la maison du caïd. Son père le connaissait : un vieillard édenté, aux yeux rusés, pétillants d'intelligence.

L'homme était devant sa maison, un cube au toit plat ; il dégustait un verre de thé avec des voisins, sous un eucalyptus. Il

fit un signe, lorsqu'il vit Lastain qui regardait le groupe depuis l'enclos en ciment peint à la chaux.

« Entrez jeune homme ; venez vous joindre à nous ! Vous avez fait une longue route… un verre de thé de menthe vous remontera ; avec cette chaleur, il vaut mieux rester chez soi… »

Tout le monde était déjà au courant de leur mission, dans l'oasis. D'ailleurs le caïd avait dû recevoir un télex, avec tous les détails de l'opération, en même temps que le résidant français qui n'avait pas encore quitté la ville. Ici, les colons faisaient aussi de la résistance. Mais Lastain n'était pas venu pour parler politique. Il voulait des informations sur les risques que courrait le convoi dans cette traversée du « Souf », au moins jusqu'à Touggourt. Il salua, et s'assit à côté des convives sur un tapis grossièrement tissé, posé à même le sol de sable encore tiède : « Salam aleikoum, labbès ?

— « Labbès, koul chi bikhir », tout va bien mon fils. Nous sommes réunis dans la paix du soir « al hamdou lillah ! ». Que dieu vous protège… J'ai connu votre père, un homme juste ; dur en affaires. Maintenant, tout change ; je n'aime pas la manière dont se déroulent les événements ; les gens sont fous ! La haine s'installe entre nos communautés ; j'ai lu vos articles et je partage votre point de vue : l'argent et la volonté de puissance nous ont tous corrompus… le monde des hommes est parfois décevant ! »

Lastain prit un des verres brûlants et sirota le liquide parfumé. Il avait le temps. Le caïd était parfaitement informé ; il avait appris sa présence, comme journaliste, dans le convoi ; le caïd Abdallah porta une main brune sur sa poitrine décharnée.

« Bismi Allah ! » Heureusement, le thé rapproche les hommes, ici dans le Sud. Vous avez été attaqués dans les gorges… La guerre continue ! » C'était un simple constat, et personne n'y pouvait plus rien ! L'engrenage de la violence

s'était mis en route, devant l'intransigeance des colons et les absurdités de l'histoire…

— Oui, il y a eu un mort… des blessés.

— C'est un malheur, « mektoub ! » ; mais Allah décide du jour et de l'heure !

Un instant de silence s'installa entre les convives, un instant de méditation et de prière. On n'entendait que le bruissement du vent dans les branches de l'eucalyptus, qui craquait de tous ses membres. Puis Lastain se décida à poser sa question :

« Comment est la route du Sud, jusqu'à Touggourt ? La radio n'annonce pas de très bonnes nouvelles ! À Hassi Messaoud ils sont inquiets ; l'armée est harcelée…

— La route est mauvaise ; elle a été minée par les partisans à plusieurs endroits. De plus, elle a été coupée par les crues du printemps, après Touggourt. Le goudron est impraticable : il vaudrait mieux parler de piste… Comme dans le temps ! Vous n'arriverez pas à votre but…

— Et les risques d'attaque ?

— Assez grands… Oui, je le crois ! mais les vôtres font la chasse à l'ALN, des irréductibles, qui refusent les accords avec la France. De mauvais accords… Ils se sont réfugiés dans les dunes et les monts des Ouled Naïl. L'armée française a envoyé l'aviation, sans beaucoup de résultats. Après une pause, le caïd reprit :

« Vous allez vous retrouver au milieu d'une vraie guérilla ! Ils ne font pas de quartier… « In cha Allah ! » ; mais je ne comprends pas votre lieutenant et surtout votre gouvernement. Le pétrole peut attendre…

Lastain pensa que le caïd Abdallah savait beaucoup de choses ; il connaissait la plupart des chefs de tribus des Aurès et des oasis du Nord. Il ne dirait pas tout ; lui aussi défendait son pays, mais sa situation était ambiguë : il devait aussi ménager

les Français. L'Algérie nouvelle aurait besoin de l'aide de la métropole.

Par contre, il sous-estimait l'avidité des industriels et des financiers européens. Les intérêts pétroliers étaient toujours les plus forts, comme ceux des banques ; des entreprises dirigées par des cadres ignorants, mal formés, avec une vision à court terme. Ces structures sans âme prenaient parfois la forme d'un réseau mafieux, en cas de coup dur ! Pour Lastain, qui était un homme de terrain, réaliste et pragmatique, tous ces cols blancs étaient simplement des incompétents… Non contrôlés, ils pouvaient être dangereux !

Le matériel de forage transporté par les camions était essentiel à la production et à la poursuite de l'exploration. Ils devaient passer coûte que coûte ! C'était du moins l'avis des responsables à Alger et même le Gouvernement provisoire de l'Algérie indépendante était de cet avis. Il y avait trop d'argent en jeu !

À la nuit tombée, sous un ciel déjà allumé d'une multitude d'étoiles, il rejoignit la troupe des militaires. Un grand feu éclairait les alentours du puits et le « méchoui », préparé depuis le matin par des femmes indigènes, était présenté et découpé sur une table improvisée. Les hommes de troupe, une trentaine, flânaient par petits groupes autour des camions, une gamelle à la main. Des bouteilles de rouge circulaient à la ronde. Plus loin, à la limite de la palmeraie, quelques sentinelles faisaient les cent pas. Le lieutenant Delorme craignait un coup de force des rebelles, en représailles… Ils n'avaient pas digéré leur défaite de l'après-midi ; ils devaient roder dans les collines, tels des chacals, surveillant le camp.

Sur la margelle du puits, Lastain repéra le lieutenant et quelques soldats assis, en grande conversation avec Isabelle qui se tenait debout, comme une statue antique, en face des

hommes, qui lui lançaient des plaisanteries lourdes, pour se rendre intéressants. Ils étaient visiblement impressionnés par les atouts de la jeune femme, son aplomb…

Il l'observa quelques instants, avant de se joindre au groupe : elle avait un don particulier pour capter l'attention ; son comportement paraissait naturel, elle parlait sans complexes avec les hommes de troupe, subjugués devant tant d'innocence et surtout par son physique de belle femelle. Elle était à l'aise, comme dans une soirée chic, dans un salon parisien.

Une fausse ingénue, oui, et les types marchaient ! Lastain l'avait rapidement compris ! Même le lieutenant se laissait prendre à ses coquetteries de femme du monde et à ses charmes naturels ! Il eut un instant l'impression qu'elle jouait un jeu ; son corps souple semblait parfaitement détendu, mais il remarqua une ride d'agacement sur son front largement éclairé par les flammes. Elle faisait plus que son âge : Isabelle savait fort bien dissimuler ses sentiments, comme une femme aguerrie. Et ces types, des brutes pour la plupart, se laissaient avoir ! Il avait de la peine à l'imaginer en femme mariée, quelque chose ne jouait pas ! Il entra brusquement dans le cercle et s'arrêta devant Isabelle, les pouces à la ceinture de son short ; il avait envie de s'amuser lui aussi… Une manière de provocation, sans but précis. Isabelle feignit la surprise :

« Tiens, monsieur Lastain, notre chroniqueur… Vous aviez disparu, tout le monde s'inquiétait, pas vrai lieutenant ? Delorme opina du chef, un sourire narquois posé sur son visage juvénile. Lastain, bon joueur :

— J'ai profité de cette pause sympathique pour rendre visite à quelques amis, dans le douar. Je me documente ; mes notes pourront toujours servir à une éventuelle rubrique nécrologique. Je crois que le lieutenant voit ce que je veux dire ? Ce dernier intervint, le visage redevenu sérieux :

— C’est à moi de juger des circonstances ! J’ai mes informateurs. Je n’aime pas vos insinuations monsieur Lastain. Vous ferez votre papier lorsque nous aurons atteint Hassi Messaoud ! Pour l’instant j’ai des ordres… Et madame Brissac est sous ma responsabilité.

— Je sais, Delorme. Mais je pense quand même que vous évaluez mal la situation ! Vous êtes jeune et fraîchement débarqué… Vous ne connaissez pas le pays et les gens.

— Je ne vous permets pas… d’ailleurs, nous avons pratiquement le même âge, n’est-ce pas ? Donc vous devez avoir un peu plus de vingt ans et vous vous permettez de nous donner des leçons ! L’enthousiasme des débuts… ?

— Vous oubliez que je suis d’ici, lieutenant ! J’ai grandi dans ce pays qui vous est étranger. C’est là toute la différence. Et je connais bien les oasis du Nord… La route des chotts… Delorme lui coupa la parole :

— Oui, un fichu « pied-noir », une tête dure, je l’ai remarqué. Ce sont les vôtres qui ont foutu le bordel dans les villes. J’étais aux émeutes de Bab el Oued. Les colons donnent dans la provocation ; ils veulent une Algérie bien à eux ; la France, ils s’en foutent… c’est à cause de vous autres, les résidants, que tous ces jeunes types sont ici ce soir ! Alors, que répondez-vous à ça ? »

Isabelle suivait la conversation, avec une moue amusée. Elle semblait passer un bon moment. Quelques hommes de troupe s’étaient joints au groupe. Le grand rouquin était là aussi, mais il n’intervint pas. Maintenant, il regardait Lastain avec une certaine curiosité. Ce dernier répondit calmement, en s’appuyant d’une main sur les pierres encore chaudes de la margelle :

« Je comprends votre indignation, lieutenant… Et je vais même vous étonner : je suis d’accord avec votre analyse, même si elle paraît un peu simpliste. Mon métier est d’informer de la manière la plus objective possible et j’ai déjà dénoncé, dans mes

premiers articles, les excès de tous les côtés. La misère des « fellahs » aussi. N'oubliez pas que nous sommes manipulés, vous et moi et tous ces gars autour de nous ! Il fit un grand geste du bras…

« C'est là que se situe le vrai problème. Les appels à la paix, à la cohabitation, ne peuvent pas résister à la propagande de l'OAS ou des durs du FLN. Même l'armée régulière a perdu ses marques, elle est divisée ! »

Lastain se tut soudain, essoufflé ; il avait la pénible impression de parler dans le vide. Mais il n'avait pas été interrompu. Un jeune gars, qui jouait avec un poignard de para, jetant des éclairs métalliques autour de lui, prit la parole à son tour, sans grande conviction :

« Tu parles bien, l'ami… Tu as peut-être raison, mais nous, on n'a pas eu le choix. Tous ces types sont des appelés, ils préféreraient être auprès de leur copine ou de leurs gamins, dans un bon resto de la banlieue parisienne… Moi, je vais perdre mon boulot dans mon garage de Clichy… Le chômage, Lastain ! Après mes deux ans, si j'en sors vivant, la République me récompensera avec une indemnité de misère… On n'aime pas les chômeurs en métropole ; ça fait désordre. Pour l'instant, c'est vous les gagnants, on ne vous a pas encore foutus dehors… »

Tout en parlant, il continuait à faire des moulinets avec son arme. Dans sa tenue de camouflage, il paraissait presque irréel, entouré d'ombre. Un murmure d'approbation courait dans le groupe de militaires. Cependant ils n'étaient plus aussi agressifs que lors de leur premier contact avec Lastain, dans la grande chaleur de l'après-midi ; comme s'ils acceptaient leur sort avec fatalité… un soldat est fait pour obéir : ils obéissaient… Ils continueraient ce combat pour la France, et le capital, sur ce

territoire qui ne les concernait plus ! Malgré les accords boiteux d'Évian-les-Bains.

Lastain sentit comme un frisson lui parcourir l'échine. Tous ces gars étaient trop jeunes pour mourir. Et lui aussi. Pourtant, une machine infernale s'était mise en route… Depuis longtemps déjà ; depuis qu'un noyau irréductible de Français avait fait main basse sur le Maghreb ! Ils allaient payer pour toutes ces erreurs… Quelque chose ne tournait pas rond ! Son caractère rebelle ne pouvait pas accepter ça. On n'était plus en 14 ! Il eut un geste rageur de révolte, un mouvement enfantin, les deux poings serrés. Mais il savait qu'il irait jusqu'au bout avec eux ; il était comme ces jeunes types, dépassé par les événements devant l'intransigeance des colons. Il pensa au père qui ne lâcherait pas un mètre de sa propriété de la Mitidja ; pas un pied de vigne…

Restait la solidarité ; éphémère, mais de tous les combats ! Quant à Isabelle, il ne pouvait pas laisser faire : la laisser s'engager dans ce piège…

Il s'approcha de la jeune femme, qui cherchait à reprendre une conversation avec le lieutenant Delorme ; il murmura contre son oreille :

« Suivez-moi, j'ai quelque chose d'important à vous dire ; on ne joue plus ! Vous devez m'écouter !

— Vous êtes bien sérieux tout à coup, Lastain… Vous m'effrayez ! Elle essaya une grimace factice : « Il n'y a rien de dramatique, moi je trouve cette conversation intéressante. Un peu ennuyeuse quand même. Vous avouerez… »

— Venez, je vous dis ! Je m'adresse à madame Brissac, maintenant ; pensez aussi à votre mari bon dieu ! Laissez Isabelle de côté pour un instant… Votre ego…

— Vaut bien le vôtre, monsieur Lastain ! Mais je vous suis… c'est bien pour vous faire plaisir ! »

Il était dix heures quinze à sa montre bracelet. Il réalisa tout à coup qu'il n'avait pas encore mangé. Il se dirigea vers la table improvisée, suivi d'Isabelle qui traînait un peu, en jouant avec ses pieds nus dans le sable refroidi. « Vous devriez mettre des sandales, les scorpions… »

— J'ai l'impression d'être avec mon père… s'il avait pu, il m'aurait interdit de respirer…

— Toujours aussi excessive ! On n'est pas sur le boulevard principal de Constantine ! »

Il restait encore du pain et quelques tranches de viande. Lastain trouva une bouteille, rescapée du repas, cachée derrière une cantine. Il remplit deux verres de gros rouge, et s'installa sur le tronc rugueux d'un palmier abattu. Près du puits, les soldats se levaient pour rejoindre leurs tentes. Le lieutenant faisait une dernière ronde, contrôlant les sentinelles dispersées autour du douar. Lastain tendit un verre à Isabelle. Il reprit la parole d'une voix basse :

« Je vais essayer d'être bref, madame Brissac… J'ai vu le caïd, c'est un ami. Il m'a fait comprendre que le convoi n'arriverait jamais à Hassi Messaoud ; il ne dépassera peut-être même pas Touggourt ! Il vous faut faire demi-tour… remonter vers le nord où vous serez en sécurité… Moi, c'est différent : comme les soldats, j'obéis aux ordres… ma profession est exigeante. Je gagne ma croûte en suivant les événements. Il faut toujours un témoin, un rapporteur, pour assister à un désastre annoncé… c'est ça le journalisme d'investigation… » Isabelle le regardait, sans comprendre, son verre de vin crispé dans une main. Elle n'avait pas encore trempé ses lèvres dans le liquide noir. Elle balbutia :

«Vous plaisantez, monsieur Lastain ! Ce type, ce caïd, vous a dit n'importe quoi : vous connaissez aussi bien que moi les gens de ce pays… des menteurs. Il cherche à vous faire peur, voilà

tout ! Les fellaghas sont dans l'Atlas, ils ne se risquent pas au Sud. Ils s'attaquent aux villes et aux villages, pas aux oasis. C'est le lieutenant qui me l'a dit. Puis après une courte pause :

« De toute façon mon mari m'attend, il compte sur moi. Nous n'avons pas d'alternative. Il faut que je descende coûte que coûte… Il ne peut pas quitter le site pétrolier, c'est lui qui fait tourner la machine ! Vous comprenez ? Il ne peut même pas me rejoindre par les airs ; là-bas, ils ont peur qu'il déserte, une fois dans le Nord. De toute manière, les communications aériennes sont coupées pour plusieurs mois ; je n'ai pas pu embarquer… C'est le gouvernement qui décide, avec les militaires ! Un problème de sécurité, paraît-il… Ils contrôlent les pistes d'atterrissage. Mais je ne vous apprends rien ! Elle vida son verre comme pour mieux faire comprendre sa détermination.

« Bientôt six mois que je ne l'ai pas revu… pire que la prison ! Alors ?

— Alors vous arriverez entre quatre planches, Isabelle… comment dois-je vous l'expliquer ? Et encore, les planches ici sont plutôt rares… je ne fais pas d'humour, c'est la réalité. Pour le caïd, vous vous trompez lourdement. C'est un ami de mon père, presque un membre de la famille. Il nous vendait sa récolte de dattes, dans le temps. Quand j'étais gosse, je passais mes vacances ici, dans sa maison ; je jouais avec ses enfants : il en a huit maintenant ! Il dit la vérité, seulement il ne peut pas prendre position ouvertement, vous comprenez ? Il risque sa peau et celle de sa famille ! Le FLN ne pardonne pas.

— Nous avons trente hommes de troupe avec nous, une auto blindée… Que vous faut-il de plus ? Chaque chauffeur est armé. J'ai confiance, ils n'attaqueront pas ! De plus, le lieutenant a un nouveau plan, il va changer d'itinéraire. Les rebelles n'y verront que du feu ! »

Lastain ne partageait pas l'optimisme de la jeune femme. Il restait une grande inconnue… Après les négociations d'Évian rejetées par les durs du FLN, tout était possible. Il pensait au soulèvement des tribus du Sud ; les Touareg du Hoggar et du Sahara central allaient réagir, fanatisés par les agents de la guérilla. L'Égypte et la Tunisie continuaient à alimenter les maquis en matériel de guerre. Le conflit se déplaçait autour des champs de pétrole ; les tribus nomades, longtemps combattues puis soumises au pouvoir de l'armée et des pétroliers, étaient en train de prendre leur revanche… Le convoi se trouverait au milieu d'un champ de bataille, dans quelques jours !

Il essaya de faire comprendre le sérieux de la situation à Isabelle ; au moins elle pourrait sauver sa peau, si elle renonçait ! Mais Isabelle lui tenait toujours tête, et il savait que la partie était perdue. Elle le regardait, le visage buté, comme un animal dérangé dans ses occupations. Elle réagissait par pulsions aux événements, inaccessible à la raison.

« Elle est décidément très superficielle » pensa Lastain, découragé. Il se leva et lui toucha amicalement l'épaule.

« Je vais me coucher. Réfléchissez… demain, il sera trop tard ! »

Il n'avait pas touché à la nourriture, mais il but le vin qui restait au fond de son verre. Il regarda Isabelle qui se dirigeait sans dire un mot vers la tente qui lui était réservée. Il la trouva désirable. Il aimait les femmes de caractère, et celle-là en avait à revendre !

II

L'attaque

Le convoi avait quitté la palmeraie à l'aube, dans un silence relatif. La Jeep du lieutenant roulait en tête, suivie par l'auto blindée, la tourelle en alerte, avec sa mitrailleuse lourde pointée sur le désert teinté d'orange, qui dévoilait aux hommes une petite partie de son mystère. L'horizon paraissait paisible, accueillant. Les sept Berliet ronronnaient sur la route ; l'asphalte était encore en bon état, lisse, épargné par les pluies. Le camion de Lastain et de Si Ahmed était en queue de colonne. Une deuxième Jeep, lourdement armée, fermait la marche et surveillait l'arrière du convoi.

Lastain cligna des yeux lorsque le soleil bondit au-dessus de la ligne d'horizon. Il saisit ses lunettes noires, le paysage dansa devant lui pendant quelques secondes. Si Ahmed regardait attentivement l'arrière du camion qu'il suivait. Il remarqua :

« Encore une journée chaude, m'sieur Gérard ! Nous serons à Touggourt dans l'après-midi, à cette vitesse…

— Je n'en suis pas si sûr, Si Ahmed ; il paraît que le lieutenant a des projets… il veut nous dérouter ! »

Lastain surveillait la crête du champ de dunes, dans le lointain, à l'ouest. Une vapeur irréelle montait dans le ciel. Le désert commençait déjà à se jouer des hommes. Il montrait sa face inaccessible, inhospitalière. Le danger pouvait venir de ces confins sableux, un territoire anonyme et mouvant. Sur la gauche, le lac salé du « chott Melrhir » miroitait aussi plat et blanc qu'une toile cirée sur une table de restaurant. Seules quelques touffes d'herbe à chameau faisaient comme des points noirs, figés à la surface de ce désert sans ombre. Quelques chèvres barbues arrachaient des brindilles aux épineux qui garnissaient le bas-côté de la route ; elles mâchaient avec satisfaction ignorant le convoi. Le berger salua au passage en faisant un salut militaire. Un vieux, cuit par le soleil et les intempéries. Lastain pensa qu'il était comme ces buissons chétifs, accrochés à vie à ce sol stérile.

Il posa une main sur le volant et interpella le chauffeur :

« Alors… ? Vous l'avez votre indépendance… ! L'Algérie existera bientôt, dans quelques semaines ! On attend que les choses s'arrangent entre Ben Bella et le Gouvernement provisoire, Ben Khedda et les autres. Mais l'armée a aussi son mot à dire ! Je me méfie du colonel Boumediene, un ambitieux. Une copie conforme du général Oufkir au Maroc. Je n'aime pas les militaires. En attendant, les colons prennent la fuite.

— C'est des mots tout ça, chef… dans les journaux. Sans les Français, on est foutus, m'sieur Gérard… moi j'vous l'dis ! Les colons ont tué le pays ; maintenant les Algériens ne peuvent plus s'en tirer seuls, vous comprenez ? Ils attendent une aide massive de la France, de la Chine et de la Russie. On n'est plus rien ici ! »

Lastain était inquiet du sort réservé à ces hommes. Des Berbères, qui avaient lutté aux côtés de l'armée française contre la rébellion. Le massacre était prévisible et les « harkis » n'avaient plus que la métropole comme ultime refuge ! Les derniers européens, comme lui et sa famille, toujours dans la Mitidja, risquaient l'enlèvement ou la mort à tout instant. L'armée française, encore présente, ne pourrait pas faire face sur tous les fronts. L'exode était inévitable. Si Ahmed esquissa un geste d'impuissance, en secouant son chèche humide de sueur.

« J'ai combattu en Indochine, on était en première ligne. Les chefs, à Alger : ils ont oublié ! Que va devenir ma famille ? Dans notre douar, il y a déjà eu des morts… ils coupent le cou aux femmes et aux enfants ! Aux chiens même… Oui aux chiens et aux poules. J' l'ai vu m'sieur Gérard… De mes propres yeux ! Ce n'est plus la guerre. Je suis un soldat, pas un assassin…

— Pour l'instant, le père est encore dans la ferme avec ma mère et quelques ouvriers ; tu pourrais te réfugier chez nous quelque temps avec Zohra et les enfants. La propriété est bien gardée… nous partirons bientôt pour la Suisse, nous avons les deux passeports. La famille possède une maison aux environs de Genève, à quelques kilomètres de la frontière.

— Je vais être démobilisé, après cette mission sur Hassi Messaoud, chef : « Amdulillah ! » ; j'accepte votre proposition ! On en reparlera au retour ; je suis prêt à tout pour les protéger…

— Je comprends, on en est tous là ! En cas de guerre civile l'Algérie serait incontrôlable. Surtout que l'OAS ne lâche pas la pression depuis le référendum d'avril en France ! La situation est chaotique. Il n'y a que des perdants dans cette sale guerre. Je l'ai écrit souvent. Un si beau pays… » Lastain avait la gorge nouée : il était de ce pays ; ce désert, c'était son rêve à lui, un rêve de gamin ! Et il allait lui aussi devoir quitter cette terre… pour se retrouver dans la grise Europe…

La décolonisation en Algérie était un vrai cas d'école. Un des rares exemples où l'indépendance s'effectuait dans la douleur et le sang. Toutes les réformes douces proposées par des responsables français (Viollette, de Gaulle et bien d'autres) au cours du XXe siècle avaient échoué devant l'intransigeance des colons. Un seul mot d'ordre : aucun pouvoir aux Arabes ; c'était un peuple vaincu. Donc, ils n'avaient pas le droit d'expression dans les différents conseils de provinces ; ils ne pouvaient même pas circuler librement dans leur propre pays ! La France avait appliqué une méthode stalinienne pour contrôler les indigènes, en pure perte. La haine montait en puissance, et le FLN triomphait en augmentant ses effectifs.

Lastain était écœuré, les colons s'étaient tiré une balle dans le pied. Ils avaient préparé leur propre défaite. Par bêtise, courte vue et esprit de lucre.

Il préféra changer de sujet, la chaleur montait toujours et sa mauvaise humeur avec. Il interpella Si Ahmed qui fumait une gauloise, en clignant d'un œil :

« Au fait, tu as vu notre belle de nuit ce matin ? J'ai dormi dans la cabine et je l'ai ratée… à peine le temps de boire un café !

— Elle est toujours avec nous, dans le camion de Messaoud, devant… Y paraît qu'elle était très fâchée ; elle a longuement parlé avec le lieutenant. Je n'ai pas tout compris, elle parlait de protection, de risques… Que se passerait-il si etc. « In cha Allah ». Enfin, vous voyez ! » Si Ahmed freina brusquement, il avait vu les feux arrière du Berliet de Messaoud s'allumer ; le convoi ralentit soudain.

« Vous avez dû la secouer, hier soir, avec votre discours… Enfin je m'excuse, mais je le dis comme je le pense, chef… d'ailleurs j'suis d'accord avec vous. Elle a rien à faire dans cette mission. Paraît qu'elle ne prend jamais l'avion, elle a peur… Y'a des gens comme ça. Madame Brissac a exigé de faire partie

de notre expédition. Elle connaît des gens influents à Alger. Elle écrit aussi des articles, dans des beaux journaux, avec des photos de mode sur papier glacé ; mais elle écrit pas comme vous, elle parle pas de politique… C'est le lieutenant qui me l'a dit. On était ensemble en Indochine, encore un gamin à l'époque… »

Il s'interrompit, les bras croisés sur le volant : « On dirait que le convoi est à l'arrêt ; le lieutenant fait une pause… ? C'est pas l'endroit ! Je ne comprends pas : « Ma fhemtch ! »

— Madame Brissac ne m'a pas parlé de son travail. Je ne la connais pas plus que ça ! Belle femme, je l'admets et j'ai une certaine expérience ! Elle est sûrement très influente dans les salons d'Alger…

— Les femmes européennes ont beaucoup de pouvoir ; elles sont intelligentes « el-hamdou lillah », pas comme les femmes musulmanes… Mon père me l'a toujours dit ! Il a raison, « tan akked lik », je vous assure…

— Ne t'avance pas trop, Si Ahmed. Ce genre de femme, c'est de l'intrigue assurée et tout ce qui va avec… elles attirent le malheur, les ennuis…; mais elles se font avoir, un jour ou l'autre. La chute est brutale. « Bellati chouia ! », attends-moi, je vais aux nouvelles. Cette belle femelle m'intéresse de plus en plus ; je ne crois pas trop à son numéro d'épouse délaissée. Je la vois mieux en aventurière, une croqueuse d'hommes ! »

Lastain sauta du marchepied sur le goudron brûlant ; il s'enfonça d'un bon centimètre dans la couche noire, gluante. Sa montre-bracelet indiquait douze heures vingt. Il maugréa : « De la folie avec cette chaleur ! Il fait au moins cinquante degrés ! » Il remonta le long du Berliet de Messaoud et se retrouva sous la portière du passager. La tête d'Isabelle sortait de la fenêtre, elle portait de larges lunettes noires, comme les artistes de cinéma. Le lieutenant Delorme lui parlait, debout dans sa Jeep, appuyé sur la mitrailleuse lourde fixée sur un trépied de fortune.

« Donc, il vous faudra un peu de patience, le détour est prévu pour garantir notre sécurité… » Il entendit arriver Lastain à la hauteur du véhicule : « Tiens, monsieur Lastain ; j'allais justement vous informer de notre changement de programme ! C'est le moment… Encore 180 kilomètres avant notre arrivée à Touggourt. »

À cet instant, Isabelle se retourna vivement, comme si elle avait été surprise au milieu d'une conversation intime. « Encore son cinéma, pensa Lastain ; elle joue la fille effarouchée ; elle m'a sûrement vu arriver dans le rétroviseur… Quel caractère ! »

« Tiens, voilà notre jeune premier qui vient nous apporter son éclairage sur la situation… On n'attendait plus que vous pour prendre une décision…

— Vous êtes trop bonne ; mais nous sommes aux ordres des militaires, chère madame… Comme le dit le lieutenant, pour votre sécurité !

— Évidemment, vous n'approuvez pas ?

— Je n'ai pas dit ça ! J'attends de voir…

— Je vous trouve hargneux, Lastain ; contrarié même. Je n'avais pas remarqué cette balafre au-dessus de votre œil gauche. Vous êtes rentré dans une porte ? Vous avez un physique de baroudeur, savez-vous ? Vous devriez rejoindre l'armée, je vous vois bien en soudard, assoiffé de sang !

— Merci du compliment ! La porte en question faisait plus de quatre-vingt-dix kilos, avec une gauche à assommer un bœuf. C'était mon dernier combat ; ensuite je me suis mis à la voile ; je suis ancré dans le port de Tipasa, à l'Ouest d'Alger… Si le cœur vous en dit ! »

Le lieutenant Delorme, ahuri, suivait la conversation ; la peau de son large front, un peu dégarni, était plissée par la contrariété. Il prit soudain la parole, avec un ton de réprimande :

— Vous-vous croyez où ? À l'hôtel Saint-Georges ? Si je vous dérange, faites-le moi savoir ! Vous me décevez, Lastain. Comme vous l'avez souligné si justement, vous êtes encore sous ma responsabilité ! Alors écoutez ce que j'ai à vous dire. Les hommes sont déjà informés, restent Si Ahmed et vous…

« J'ai reçu un message radio de Touggourt ; ils ont constaté des mouvements suspects de rebelles au nord de l'oasis, le long de la route. Le capitaine pense que les « moudjahidines » remontent vers nous. Ils ont profité de la nuit pour rouler sur le sable, depuis les montagnes ; ils ne veulent pas nous lâcher… Ils ont peut-être posé des mines le long de notre parcours. Alors, j'ai un peu anticipé cette opération et prévu un nouvel itinéraire, le long des dunes de « l'erg » occidental. Ce sera du sport, mais on a des chances de leur échapper… Et la garnison de Touggourt nous attend à une dizaine de kilomètres au nord de la ville. Le lieutenant reprit son souffle, il paraissait épuisé.

« Bon sang, quelle chaleur !... Il but une rasade à la gourde que lui tendait son chauffeur, et s'essuya les lèvres avec le dos de la main. Vous m'avez suivi jusque-là ? »

Lastain répondit par l'affirmative. Isabelle essuyait ses lunettes de luxe, cerclées d'or, et contemplait son visage, légèrement fardé, dans le rétroviseur. Il y avait quelque chose d'irréel dans son attitude. Ils allaient probablement subir une attaque meurtrière, les rebelles ne feraient pas de cadeau… Lastain en avait froid dans le dos, malgré la température étouffante… et Isabelle connaissait parfaitement la situation ! Son flegme était plus que surprenant… déroutant ! Il ressentit une certaine admiration pour cette jeune femme hors du commun. Elle était tellement différente des gamines qu'il draguait, un peu par désœuvrement, sur les plages de Méditerranée.

N'importe quelle femme sensée aurait accepté sa proposition : remonter vers le nord, pour éviter ce piège infernal… Pas elle ! Et il ne croyait pas vraiment à son prétexte conjugal… Elle paraissait trop à l'aise avec les gars de la troupe. Ce n'était pas la femme d'un seul homme… Le lieutenant remarqua encore, avec une nuance d'optimisme dans la voix :

« Encore un détail qui va jouer en notre faveur : le vent de sable est en train de se lever ; regardez à l'horizon : la couleur du ciel tourne au jaune et le sable est en train de fluer vers nous au ras du sol. Bientôt, nous serons invisibles. On avancera aux instruments, il faudra resserrer la colonne. Les autres ne nous verront pas, ils surveillent le goudron ; on sera à environ 30 kilomètres de la route. Si tout va bien, « Inch a Allah ! » on fera la jonction avec la garnison de Touggourt en fin de journée. »

Après avoir répété ses consignes à Si Ahmed et aux hommes de la Jeep, en queue de convoi, il remonta la colonne des Berliet à toute allure, en laissant derrière lui un nuage de poussière qui se dilua rapidement dans l'air déjà chargé de particules. Isabelle avait refermé la vitre de la portière et restait invisible. Elle n'avait pas fait de nouveaux commentaires et Lastain s'en réjouit. Il remonta auprès de son chauffeur qui lançait de grands coups d'accélérateur, avant de s'engager sur le reg caillouteux. Ils laissaient derrière eux le « chott Melrhir » et tournèrent le dos à la route et à sa relative sécurité. Lastain murmura : « J'espère que Delorme sait ce qu'il fait… la randonnée sera longue… ce n'est pas une partie de plaisir, et les gars de Touggourt risquent d'attendre longtemps ! »

Si Ahmed conduisait le nez sur le pare-brise ; la visibilité avait considérablement diminué. Il ne fit aucune remarque ; il n'avait pas entendu le commentaire pessimiste de son compagnon.

*

Déjà plus d'une heure qu'ils roulaient au pas, dans une purée de pois persistante, les phares allumés. Le désert s'était soudain dérobé ; il se voilait la face devant l'intrusion de la colonne de véhicules. Lastain avait grignoté un sandwich et bu un verre de vin chaud ; le liquide lui brûlait l'estomac. Pourtant, il devait être prudent, ne pas avaler n'importe quoi ! Mais dans ce désert la vie avait tellement peu d'importance… Il savait que sa maladie pouvait lui être fatale et il prenait son insuline en cachette, deux piqûres par jour. Celle du matin, il l'avait faite dans la cabine du Berliet, à l'abri des regards. En Algérie, personne n'était au courant, sauf ses parents bien évidemment. Un héritage du grand-père : il était mort dans son champ de blé, près d'Oran, terrassé par une crise comateuse. Avec la chaleur, les choses ne s'arrangeaient pas et l'insuline, dans des seringues préparées, supportait mal les fortes températures. Heureusement, sa robuste constitution lui permettait de supporter le handicap. Il haussa les épaules, il fallait bien mourir de quelque chose : les « fells » par exemple !

Le calcul du lieutenant paraissait pourtant juste : à cette distance de la route, ils ne risquaient pas grand-chose et le vent de sable qui giflait le pare-brise était une protection bienvenue, un vrai écran de fumée ! Il leur permettrait de passer incognito.

« Tu penses quoi de la stratégie du lieutenant ? Finalement, on va peut-être arriver à franchir la zone dangereuse sans ennuis. Les « fellaghas » doivent nous chercher sur le goudron ; ils risquent même de sauter sur leurs propres mines, avec cette

mauvaise visibilité ! Si Ahmed fit un geste d'impuissance, les yeux toujours rivés sur les feux arrière du Berliet de Messaoud.

« On n'est pas encore tirés d'affaire… Nous voilà entre les mains de Dieu, m'sieur Gérard ! Le terrain est vraiment mauvais sur la « hamada » et les camions trop lourdement chargés… les tiges de forage et le reste. Le convoi était prévu pour rouler sur la route ; c'était convenu à Constantine ; on avait des ordres… maintenant… ! Il y a trop de cahots, on risque de casser à tout moment. Alors ce sera fini pour nous !

— En roulant au pas, on devrait réussir !

— Dieu vous entende, chef ! C'est lui qui décide…

— D'accord, mais c'est quand même toi qui conduis ! »

Toujours ce fatalisme qui exaspérait parfois Lastain. Les colons avaient eu beau jeu de plonger leurs ouvriers dans la misère, de « faire suer le burnous » à des pauvres diables qui acceptaient leur sort sans rechigner ! Maintenant les choses avaient changé, des intellectuels de gauche, comme Ben Bella avaient montré le chemin. Ben Barka au Maroc tentait d'instaurer une société plus juste, avec l'aide de l'Égypte et des autres pays du Maghreb. La fin des grands empires coloniaux était programmée. Mais des groupes armés, violents, parcouraient les montagnes, et le désert, semant la terreur, même parmi les leurs. Lastain pensa qu'ils allaient peut-être devoir affronter un de ces groupes, bien armé et déterminé à tuer…

Un choc violent secoua la cabine, le faisant sauter sur son siège ; il faillit basculer sur les genoux du chauffeur ; il sortit brusquement de sa rêverie, maudissant le désert :

« Encore une ornière ; on doit être dans le lit d'un oued. Regarde le camion de Messaoud, il tangue comme un ivrogne, le vendredi soir ! Je croyais qu'il ne pleuvait jamais dans ce fichu pays… Attention ! « Chouf » ! Il est en train de se planter, devant nous… freine ! Bon dieu, freine… !

— Je n'arrive pas à le stopper, il est trop lourd m'sieur Gérard… c'est tout ce poids qui nous entraîne, le chargement…. Je vais nous déporter sur la gauche… »

Le gros véhicule s'arrêta à quelques mètres, derrière le camion ensablé. La colonne était à nouveau immobile ; les bâches brunes, cerclées, balayées par les nuages de sable provenant des dunes proches, ondulaient comme la houle après un grain invisible. Il faisait sombre, un crépuscule artificiel était descendu sur la terre. Dans cet univers sans repères, hors du temps et de l'espace, les camions semblaient figés pour l'éternité, comme une procession de pèlerins pétrifiés… La montre-bracelet de Lastain ne fonctionnait plus, mais il pensa qu'il devait être autour des quatre heures. Ils n'arriveraient jamais avant la nuit !

Devant, un groupe de soldats dégageait déjà le châssis du camion avec des pelles, tout en posant des plaques de tôle, pesantes et rigides, sous les doubles roues arrière. Les phares puissants du Berliet de Si Ahmed éclairaient la scène, une lumière trouble, d'un jaune sale, qui rajoutait à l'ambiance surréaliste du moment. Leurs corps pliaient sous les rafales, et ils tentaient de protéger leurs visages avec le chèche d'ordonnance ; par moments, ombres fugitives, ils disparaissaient derrière un véritable rideau opaque ; Lastain essaya d'ouvrir sa portière, mais les bourrasques étaient trop violentes. Il renonça.

« C'est bon, m'sieur Gérard ; ils ont l'habitude… On va bientôt repartir… »

L'engin de Messaoud s'arracha lentement de son lit de sable ; il cahota quelques secondes, comme un gros insecte maladroit, puis se rétablit. Le chauffeur avait trouvé un sol plus dur, de l'autre côté de l'oued. En avant, les Berliet avaient repris leur progression. Lastain jeta un œil sur le compas qui indiquait plein

sud. Encore quelques heures de conduite dans ces conditions extrêmes. Et les rebelles au bout du parcours ? Le pari du lieutenant Delorme paraissait insensé ! Restait la tempête qui allait peut-être leur permettre de se tirer d'affaire… Les autres aussi étaient plongés dans la tourmente !

*

Il avait dû somnoler pendant près d'une heure, malgré le hurlement du vent de sable et les secousses du Berliet, malmené par le « reg » caillouteux, irrégulier. Il fut réveillé en sursaut par un cri de Si Ahmed qui montrait le ciel de sa main ridée, loin devant : « Chouf, al têt ! » En haut, ça s'arrange ! ».

Lastain eut besoin de plusieurs secondes pour reprendre pied dans la réalité. Quelque chose se passait : la force du vent avait nettement diminué, et il n'entendait plus que le ronron obstiné du Diesel, un bruit de fond apaisant. Il fixa un point dans l'espace, à l'endroit désigné par le bras du chauffeur. Une tache bleue allait en s'élargissant dans le ciel, traversée sporadiquement par de gros nuages jaunes qui filaient encore à grande vitesse en direction de l'est…

« Le vent se calme au sol, m'sieur Gérard… nous sortons de la zone de turbulence ; encore une cinquantaine de kilomètres avant l'oasis ! Bientôt la visibilité sera bonne. Lastain sentit comme un frisson qui parcourait son corps ; il précisa, la gorge nouée par l'angoisse.

— Pour les autres aussi, Si Ahmed ! Pour les autres aussi… tu réalises ? Les rebelles auront tout le temps de nous repérer ; ils sont très mobiles avec leurs Land Rover. Et bien armés grâce

à de généreux donateurs. On ne peut rien contre l'Égypte, la Tunisie et l'Union soviétique. C'est comme s'ils nous plantaient un poignard dans le dos, par procuration ! Si le ciel se dégage, on est foutus et la ruse du lieutenant ne fera pas long feu… »

Lastain savait qu'ils avaient peu de chance d'arriver à bon port ; à moins que les gars de la garnison de Touggourt remontent loin au nord, à leur rencontre ! Si Ahmed secoua la tête, en signe d'impuissance :

« L'armée a des ordres stricts, chef ; le détachement de Touggourt ne doit pas s'engager en terrain découvert ! Ils ont déjà subi de lourdes pertes lors d'un précédent accrochage à Djamaa ; le douar est quelque part à notre gauche maintenant. Ils ne se risqueront pas si loin… et il y a les mines ! Depuis le référendum, les Français se tiennent plutôt tranquilles ! Ils attendent la suite des événements… Pour nous, c'est une mauvaise nouvelle ; dès le début de cette histoire, j'ai pensé que la malchance nous poursuivrait, la « chkoumoune » comme on dit chez nous ; le mauvais œil… Chef ! : Regardez comme le ciel se dégage ; le sable est retombé au sol, le vent souffle sous nos pieds ! On risque même d'être ralentis par les dunes formées pendant la tempête de sable. Cette amélioration est une malédiction : « Mektoub ! », Dieu a choisi son camp… »

Lastain était étonné de l'analyse rapide de la situation, selon Si Ahmed. Mais le vieux baroudeur connaissait le désert et les hommes. Il ne se faisait plus d'illusions ! Élevé dans l'armée, son français était impeccable ; il lisait parfois les grands auteurs dans le texte. Les autres chauffeurs le tenaient comme un original, un amoureux du verbe. Mais Si Ahmed savait aussi qu'il était une cible idéale, un traître à la cause, pour les durs du FLN. Sa vie ne tenait qu'à un fil.

« On a peut-être une chance en cas d'attaque : le lieutenant fera intervenir l'aviation ; il va les avertir par radio, c'est évident !

— « Ouagha » ! D'accord, mais la tempête est derrière nous et le vent souffle toujours… au nord… Les pilotes vont hésiter à se lancer dans cette purée de sable. Ils arriveront probablement trop tard… »

Lastain partageait maintenant la vision pessimiste du chauffeur… Le piège se refermait sur eux. En une demi-heure, le ciel était lavé de toutes ses poussières. Le « reg » recouvert de langues de sable, en forme de « barkhanes », des petites dunes temporaires de quelques mètres de hauteur, qui gênaient la progression du convoi. Lastain voyait en avant la colonne de camions qui ondulait sur la plaine caillouteuse, au gré des passages praticables. Il repéra au loin l'automitrailleuse et la Jeep du lieutenant qui semblaient hésiter sur le chemin à prendre. Une végétation clairsemée, toujours des épineux et de l'herbe à chameau, le « acheb » des nomades, frissonnait, agitée par les dernières sautes de vent. La ligne d'horizon était à nouveau visible, le soleil commençait à décliner, la chaleur encore accablante. Et le convoi, en pleine lumière, était maintenant une proie facile pour les « moudjahidines » et leurs voitures rapides !

— « Balek » !, Si Ahmed, attention ! ; je crois que la Jeep du lieutenant s'est arrêtée ! Il y a un problème en tête des véhicules… Peut-être une crevaison ? Ce serait la première… Avec tous ces cailloux… Il y a beaucoup de silex.

— Le lieutenant a certainement oublié de regonfler ses pneus ! Son chauffeur est un novice, ou un étourdi. Ici, on ne risque plus de s'enliser… Nous avons dépassé la zone des oueds ! »

Lastain descendit de l'habitacle pour se dégourdir les jambes. Il regardait le lointain avec inquiétude, en direction de la route. Il pensa : « C'est de là qu'ils vont arriver… avec tous ces retards, ils auront beau jeu de nous tomber dessus… Et ce lieutenant, trop jeune, sans expérience, on n'est pas en Indochine… Bon sang, ils en mettent du temps pour changer une roue ! ». Il faillit buter contre Isabelle, qui était sortie à son tour pour détendre ses membres ankylosés.

« Une vraie fournaise dans cette cabine… Et mon chauffeur qui parle à peine le français ! Enfin, le lieutenant a bien calculé son coup. Il reste une cinquantaine de kilomètres avant l'oasis. Je prendrai une bonne douche à l'arrivée… Elle caressait presque sans pudeur son long corps offert, une forme de provocation que Lastain détestait.

— Vous feriez mieux de retourner dans le camion ; les types devant nous vous déshabillent des yeux, regardez… et les chauffeurs arabes sont choqués ; dans le bled les gens ont plutôt tendance à se couvrir ! Avec votre chemise rouge, vous faites un malheur dans le convoi… À votre place, je fermerais les deux boutons du haut ; on voit votre soutien-gorge !

— Décidément vous voyez le mal partout, mon vieux ; je crois qu'on n'est pas partis pour s'entendre ! Je crève de chaud et je m'habille comme je le désire, d'accord ? Lastain pensa qu'elle avait vraiment la tête dure ; une insoumise… ils avaient quand même des points communs. Mais le contexte dramatique, dans ce désert de tous les dangers, ne se prêtait pas à la gaudriole.

— Oh ! Des chameaux ! Des blancs, ceux que je préfère ; ces nomades doivent être riches, les bêtes coûtent cher ; ça je le sais ! Vous voyez, monsieur Lastain, j'ai quelques connaissances du pays… c'est une caravane qui remonte du Sud. Quelle belle image ! Et ce Targui… Un vrai seigneur, vous ne trouvez pas ? Il y a des femmes aussi… »

En effet, une caravane sortie de nulle part passait nonchalamment à environ cinq cents mètres du convoi, du côté du soleil levant, entre la colonne de camions et la route toujours invisible. Elle serait en sécurité dans quelques jours, à Biskra, au pied des Aurès. Lastain les envia un instant ; ces nomades n'étaient pas concernés par les soucis des Européens et des Arabes du Nord. Des Berbères, comme eux, mais qui étaient confrontés à la folie et à la cupidité des hommes, pour quelques lopins de terre. Ces Touareg possédaient beaucoup plus : les immensités désertiques qui, pour l'instant, n'étaient pas encore revendiquées par la société capitaliste. À l'exception des champs de pétrole d'Hassi Messaoud, dernière étape du convoi.

Lastain pensa qu'il aurait un beau papier à écrire sur leur odyssée ! Il était là pour ça et les déserts commençaient à être à la mode. Il raisonnait comme Isabelle…

Subitement, à l'horizon de l'Est, il distingua, derrière les derniers chameaux de la caravane, une dizaine de points noirs, sur le « reg », comme des mouches sur une toile grossière. Ces points se déplaçaient lentement, en zigzaguant légèrement, comme si les mouches en question hésitaient sur la direction à prendre. Mais il n'y avait aucun doute à avoir : le but, c'était eux, la mission Berliet ! Lastain comprit en quelques secondes qu'il n'écrirait jamais son papier… ! Leur sort allait se jouer ici, sur cette terre battue par les vents, sans aucun abri pour résister. Au loin, les insectes noirs avaient grossi : des Land Rover à châssis long, non bâchées. « Des mouches qui piquent » pensa Lastain… « Cette fois, on est vraiment foutus… ! »

Isabelle regardait du côté opposé ; on distinguait le sommet des dunes du grand « erg » occidental et la boule blanche du soleil encore haut dans le ciel. Elle arrangeait un foulard léger dans ses cheveux, en lissant quelques boucles indisciplinées, comme si elle se préparait à sortir par mauvais temps. Elle

prenait tout naturellement la contenance d'une jeune fille qui se regarde avec satisfaction dans un miroir, avant une soirée mondaine…

Lastain la saisit brutalement par les épaules ; Isabelle, à peine sortie de ses songes, le regarda avec étonnement, sans comprendre.

« Rentrez immédiatement dans le camion, à votre place… Ne posez pas de questions ! Il y a urgence…

— Mais, je… que vous arrive-t-il Lastain ?

— J'ai dit ne posez pas de questions ! Regardez Si Ahmed dans la cabine de notre Berliet… ; lui, il a compris ! Il a repéré les rebelles ! Votre chauffeur est aussi armé, il s'occupera de vous ! »

À travers la vitre du pare-brise, Lastain avait vu Si Ahmed sortir la mitraillette Thompson qui était accrochée derrière leur siège, inutile… jusqu'à présent. Il l'avait même oubliée ! Le chauffeur pointait déjà son arme en direction des futurs agresseurs. Isabelle, un peu choquée, remonta sur le marchepied de son véhicule et retrouva sa place, à côté de Messaoud. Lastain claqua la portière, et rejoignit son chauffeur, aux aguets. Le moteur du Berliet tournait lentement, par à-coups, et une âcre fumée bleue montait dans l'air immobile. Le vent était totalement tombé, le ciel était dégagé, et l'atmosphère sur le « reg » était pure, transparente, comme pour les rendre encore plus vulnérables.

« Chouf ! » ; ils se sont arrêtés à cinq cents mètres… Ils doivent réfléchir à une tactique. Ils cherchent nos points faibles… Pourquoi les nôtres ne réagissent-t-ils pas ? Ils sont à portée du canon léger de l'auto blindée… Il faut agir immédiatement, sinon ils prendront l'avantage ; ils peuvent s'installer derrière les « barkhanes », nous harceler en toute sécurité ; il y en a quelques-unes assez hautes entre eux et nous !

— Oui, tu as raison, Si Ahmed… Mais il est trop tard, ils débarquent déjà leur matériel; seigneur ! Toutes ces armes… et du lourd ! Ils préparent le siège du convoi. J'en vois deux installés derrière leur tas de sable, prêts à nous mitrailler… Il n'y aura pas de pourparlers, comme dans les westerns… ils ne vont pas nous rater ! »

Une première salve provenant de la tête du convoi remplit le silence profond du désert. Une détonation lourde, presque une explosion, suivie d'une fusillade hargneuse qui partait des camions à l'arrêt. Les gars du contingent voulaient profiter des premières minutes, provoquer l'affrontement… Mais les types, en face, n'avaient pas encore réagi ! Lastain ne comprenait pas leur absence de mouvement. Soudain un éclair de feu s'éleva au-dessus du sol caillouteux, depuis l'arrière d'une dune. Ensuite une nouvelle déflagration retentit, au milieu du convoi, plus forte que la précédente.

« Ils ont des fusils lance-roquettes, ou des bazookas légers ! Ils vont nous grenader comme des lapins… Je crois qu'ils veulent incendier les camions… Regardez, chef, on voit les flammes d'ici ; la bâche est en feu et le moteur est certainement touché… Cette fumée noire, c'est la fin pour eux ! Les gars doivent être rôtis…

— Je ne crois pas, ils ne sont pas idiots ; ils ont dû évacuer le camion. D'ailleurs les nôtres sont en train de tenter une sortie. Le lieutenant est avec eux… Ils sont couverts par les tirs de l'automitrailleuse ; je vois des traçantes au-dessus de leurs têtes… Pour l'instant les « fellaghas » se sont calmés ; ils attendent pour la riposte… Je propose qu'on se mette aussi à l'abri, avant le déluge… » La remarque de Lastain était stupide : il n'y avait pas d'abri hors du camion ; alors…

Tout à coup, la surface du désert sembla s'embraser ; des rafales d'armes automatiques partaient un peu dans tous les

sens ; des grenades explosaient, provoquant des volcans de terre et de feu. Le désordre était total. Des militaires tombaient, fauchés par les tirs des rebelles, bien à l'abri derrière leurs tas de sable. Une nouvelle grenade explosa sur un camion, devant la cabine de Messaoud. Lastain pensa un instant à Isabelle, qui devait être paniquée dans l'habitacle du Berliet. Il ne pouvait plus rien pour elle…

La fumée du combat et des incendies remontait vers l'arrière du convoi, poussée par une légère brise. « La brise du soir, pensa Lastain… On devrait déjà être rendus à Touggourt… Le diable en a décidé autrement ; les secours arriveront trop tard ! Cette fois c'est la bonne… »

Comme pour lui donner raison, le pare-brise du Berliet s'étoila devant lui, au-dessus de sa tête. Si Ahmed s'était couché au fond de l'habitacle, le front dans les pédales, la Thompson à bout de bras, inutilisable. Lastain se coucha à son tour sur la tôle du châssis, le cœur battant ; il entendait le choc des balles contre le capot du moteur.

« Attention, « balek », chef, ils tirent aussi sur la portière… Il faut dégager au plus vite… On est les prochains sur la liste !

— D'accord Si Ahmed, mais ils vont nous tirer comme du gibier, une fois le nez dehors !

— J'ai une idée ; prenez le revolver et les deux grenades, dans la boîte à gants… Oui, c'est bon ! Maintenant sortez par la portière de droite, c'est plus calme de ce côté-là, pour l'instant… Ils vont contourner la colonne, il faut se dépêcher ! On va passer sous le camion… À l'abri des roues.

— OK, j'y vais…

— Oui, je vous couvre ! « Y Allah… ! »

Lastain ouvrit brusquement la portière et sauta sur le sol, le corps ployé ; derrière lui, le chauffeur tirait de courtes rafales en direction d'une Land Rover, stationnée à une cinquantaine de mètres. Les agresseurs visaient mal et le tir de Si Ahmed les

avait surpris. Lastain put s'enfiler sous le Berliet et se placer contre le train de roues arrière, provisoirement hors d'affaire. Il suait à grosses gouttes, l'estomac noué par la peur. Après une longue minute, Si Ahmed, indemne, vint se placer contre lui ; il respirait bruyamment, son chèche déroulé trainait sur le sol graveleux.

— On peut tenir jusqu'à l'arrivée des secours, m'sieur Lastain ; moi j'vous l'dis ; on peut… Ils ne nous auront pas. À moins qu'ils incendient le camion ! Mais je pense qu'ils veulent en garder quelques-uns intacts… et surtout les Jeep, évidemment ; ils ont besoin de véhicules : c'est probablement une des raisons de cette embuscade ; ils ne nous lâcheront pas…

— Tu crois vraiment qu'on va pouvoir tenir ? Il y a déjà quelques types qui s'approchent, par la droite ; ils veulent nous déloger !

— Laissez-les venir plus près… À mon signal, vous sortez leur balancer une grenade… je les tiens dans ma ligne de mire ! Ils sont imprudents… je vais en descendre un ou deux, et puis vous foncez… ! Allez-y, maintenant… »

Lastain sortit comme un diable d'une boîte et lança son engin en direction du groupe de « fellaghas », qui tentait de se protéger du tir de Si Ahmed. Il se retrouva à plat ventre sur la terre chaude, l'explosion de la grenade avait fait vibrer le sol sous son corps ; un écran de poussière lui cachait le paysage vers l'ouest. Un silence imprévu, comme suspendu sur la « hamada » hostile, recouvrit le champ de bataille, pendant quelques secondes ; les tirs contre le camion avaient cessé. Il retrouva le chauffeur sous les essieux arrière, à l'abri des roues. Une odeur écœurante de graisse et de poudre saturait l'atmosphère. Lastain prononça quelques mots d'une voix tremblante :

« Merci, Si Ahmed ; j'espère qu'on va être tranquilles un moment. Ils se méfieront dorénavant… On va s'en sortir… j'ai

encore une grenade… et avec la Thompson, on a de quoi les inquiéter…

— Espérons qu'Allah vous écoute… Si on pouvait tenir jusqu'à la nuit ! Pour l'instant, le gros des partisans est toujours occupé, de l'autre côté et à l'avant du convoi… Et nos gars résistent ! Mais ils ont subi de lourdes pertes… « Allah ou akbar » ! Il nous viendra en aide… »

Lastain pensa qu'ils allaient avoir bien besoin d'une aide supérieure ; un coup de pouce de la Providence ne serait pas de trop ! Encore une bonne heure avant la tombée de la nuit. Une heure ! Il n'avait encore jamais réalisé ce que représentait le temps, dans ce genre de situation… Maintenant, il avait l'impression angoissante que le temps jouait contre eux… Tenir encore une heure ! Une petite heure ; mais comment ?

III

La fuite

« J'ai une idée, Si Ahmed ! Écoute-moi : la Jeep est encore quelque part en queue de convoi, peut-être à trente mètres de nous… À l'abri de la dune. On va tenter une sortie, j'ai entendu tirer, il y a une demi-heure environ. Il y a des types qui résistent, j'en suis sûr ! Le moteur tourne certainement encore ; on devrait pouvoir s'échapper de ce guêpier… La Jeep nous conduira jusqu'à Djamaa ; il y a un « bordj », la radio…

Le chauffeur secoua la tête, en signe de désespoir :

— J'ai vu la Jeep, m'sieur Gérard… désolé de vous décevoir : tous les militaires français sont morts; ils les ont balancés par-dessus bord. Ensuite, ils sont partis avec la voiture… c'est sans espoir, nous devons nous débrouiller seuls…

— Bon sang, Si Ahmed, tu veux nous condamner… On est là, tapis comme des rats ! J'étouffe dans cette fumée. Mourir à plat ventre, sous un camion ! C'est pas très romantique… Tout ça pour des tiges de forages, ces putains de tiges… comme si elles ne pouvaient pas attendre des jours meilleurs ! Ils sont tous morts là-haut… on n'entend plus rien. Tu crois qu'Isabelle ?

Si Ahmed ébaucha une sorte de grimace, en secouant à nouveau la tête. Dans la pénombre, Lastain ne voyait que ses

yeux, qui brillaient comme des billes… Il savait comment interpréter les silences du chauffeur ; le sort de la jeune femme était déjà tranché : « Nom de dieu, je l'avais avertie ! Ça fait deux jours que j'essaie de la décourager… une tête de mule ! »

— Elle est peut-être encore vivante ; ils prennent parfois des otages… sinon…

— Sinon quoi ?

— Les « fellaghas » sont sans pitié… ils lui couperont le cou… mais ils ne la violeront pas ! Ce sont des musulmans, des guerriers… »

Lastain était vidé, sa force le quittait : une peur animale s'emparait de son corps, et de son cerveau, irrésistible ; à mesure que le temps s'écoulait il prenait conscience de leur détresse ; il commençait à délirer ; il regardait bêtement le revolver posé sur ses genoux, tout en caressant machinalement la surface cannelée de sa dernière grenade… leur dernière chance… comme on le fait lorsqu'on flatte le poil d'un animal familier. Des volutes de fumée âcre entouraient maintenant le Berliet et pénétraient par vagues sous le châssis ; la visibilité était réduite, ce qui leur laissait une certaine sécurité. Mais Lastain avait les yeux remplis de larmes et il toussait presque sans interruption. Si Ahmed utilisait son chèche olive comme masque de protection ; il fit un signe à Lastain : « C'est quand même une chance… ils ne peuvent nous localiser avec cette fumée… je crois qu'ils nous ont un peu oubliés ! »

Lastain comprit cependant que la situation devenait intenable ; ce n'était plus qu'une question de minutes. Dans une demi-heure, au mieux, ils seraient gazés ou morts sur le « reg », à deux pas du camion. Le soleil était déjà bas sur l'horizon. « Mourir au crépuscule… ce serait un beau papier… au journal, ils vont adorer ! »

Il pensa à Alger la blanche, à la mer et à son voilier ancré dans le petit port de Tipasa. Il songea aussi à tous ces types en sécurité dans les bureaux de l'administration, tous ceux qui étaient responsables de cette guerre qui n'en finissait pas ! Il maudit les colons, les curés, les militaires et même ses collègues journalistes, qui n'avaient rien tenté pour épargner ce malheureux pays ! Ils avaient laissé pourrir la situation, les relations déjà tendues entre les diverses communautés. L'humiliation chez les Arabes et les Berbères était à son comble, mais personne ne s'en souciait !

Lastain se rappelait le jour où, jeune journaliste, il avait été envoyé à l'ambassade de France pour une réception, suivie d'une réunion de crise, après le référendum français sur l'indépendance de l'Algérie. Une atmosphère de catastrophe régnait dans les couloirs. Certains gros colons poussaient des cris de haine, en levant le poing contre la métropole et le gouvernement. Il y avait aussi des financiers, désorientés. Ils parlaient de leurs actions en chute libre, de l'insécurité, de la guerre probable… Les banques allaient perdre beaucoup d'argent, laisser des plumes… Les investisseurs, frileux, retiraient leurs billes.

Le jeune Lastain avait alors compris que tous ces pauvres types, des ignorants pour la plupart, avaient un porte-monnaie à la place du cœur ! Des gens qui souvent n'habitaient même pas en Algérie, mais tiraient des sous depuis leur bureau en Europe. Il reconnut un groupe de financiers Suisses qui appartenaient à la compagnie genevoise, propriétaire de 15.000 hectares de bonne terre arrachée aux « fellahs ». Des voisins de leur ferme, mais le père ne les aimait pas ! Pourtant, l'expropriation de ces domaines étrangers avait été envisagée, mais jamais appliquée ! Et tous ces « cols blancs », responsables de la catastrophe en cours, allaient bientôt reprendre leur avion, en oubliant la misère laissée derrière eux. Lastain avait eu envie de vomir. Il avait

compris que le sort de l'Algérie nouvelle se jouait dans les bourses mondiales, dans un parfait chaos… au gré de la rapacité des spéculateurs.

Maintenant, réfugié sous ce camion puant, replié sur lui-même, comme une bête avant le coup fatal, il ressentait une colère primitive qui s'emparait de son âme, plus forte que la peur. Il était prêt à tenter une sortie… il leur balancerait la grenade, encore chaude dans sa main droite. Ensuite, il tirerait dans le tas, ce serait sa réponse ; une réponse désespérée pour une situation absurde… Oui, il allait le faire… il introduisit un nouveau chargeur dans le revolver : avec douze balles, il pouvait faire du chemin… il se souleva lentement et se détacha de la roue du Berliet ; dans ce mouvement, sa tête cogna un des essieux, mais il ne sentit pas la douleur. Si Ahmed le regardait, sans comprendre…

Une plainte, provenant de l'avant du véhicule, rompit le silence du moment. Une plainte étrange, comme un chant douloureux. Pourtant, c'était bien un appel ; quelqu'un se manifestait à travers l'écran de fumée grasse. Quelqu'un qui souffrait ! Lastain s'immobilisa, hésitant, l'arme pointée en direction de la voix. Il interrogea le chauffeur, qui regardait vers l'avant, sous la cabine du Berliet :

« Y'a un type, là-bas, Si Ahmed ! Tu entends ses plaintes… ? Un blessé, peut-être un des nôtres ? Je vais voir… tu me couvres…

— Soyez prudent, chef ! Ils sont malins… c'est sûrement un truc de la guérilla ! Après, c'est vous qui en prenez plein la figure, sauf votre respect, chef… Avec ces fumées de Diesel, je ne peux pas grand-chose pour vous… je risquerais de vous blesser…

— J'y vais quand même ; de toute façon on est cuits, pas vrai ?

— Oui, cette fois le diable nous a eus, la «chkoumoune » m'sieur Gérard… Le mauvais destin, comme vous dites, vous autres les chrétiens. Alors allez-y… On n'a plus rien à perdre… ! »

Lastain s'allongea sur le sol inégal ; il rampa en s'aidant des coudes en direction de la voix. Il entendait un murmure indistinct mélangé de sanglots. Au niveau du sol, l'air était respirable ; il se sentit mieux, le sable chaud formait comme un matelas sous son ventre. Il se trouva bientôt à l'aplomb du moteur, et il aperçut une forme humaine recroquevillée contre une des jantes. Une odeur de caoutchouc brûlé le prit à la gorge : dehors, devant lui, les pneus du Berliet de Messaoud avaient éclaté et se consumaient lentement. Il toussa violemment et la forme, une ombre dans ce chaos de ferraille, se souleva en scrutant le visage de Lastain… L'ombre articula quelques mots :

« Lastain, vous êtes vivant ?... Grâce au ciel… j'attends depuis des heures qu'on vienne à mon secours ! Ils ont tué Messaoud ; je suis blessée ! J'ai perdu pas mal de sang…

— Bon dieu, Isabelle… C'est vous ? Un miracle, on vous a cru morte, avec les autres… ils ont eu Messaoud, hein ? Mais votre blouse est pleine de sang ! Vous êtes sérieusement touchée…

— Non, non… rassurez-vous : c'est le sang du chauffeur ; il est tombé sur moi, criblé de balles… j'ai failli devenir folle ! Ils m'ont touché au bras, mais j'ai pu me réfugier sous le camion, comme vous… et puis j'ai essayé de vous rejoindre, mais je n'ai plus assez de force. Ils ont fait sauter le véhicule ; j'ai quand même pu me glisser sous le vôtre ; ils ne m'ont pas vue, la fumée… Ils vont bientôt arriver, dites ?

— Qui ça « ils » ?

— Les secours bien sûr ! Les soldats, l'armée… les hélicoptères enfin ! Ils ne vont pas nous laisser griller dans ce désert…

— Ils viendront, Isabelle, mais trop tard. Les « fellaghas » vont récupérer le camion, dans peu de temps. Ils ferraillent encore en tête du convoi… et puis il fait presque nuit maintenant ; une chance pour nous. Il faut la saisir. Je vais vous aider, mettez un bras autour de mon épaule… Voilà ! On va rejoindre Si Ahmed… »

La fumée s'était dispersée au gré d'un vent chaud, annonçant un retour de la tempête. Un timide croissant de lune éclairait avec peine le théâtre des opérations ; des flammes s'élevaient encore dans le ciel voilé par la fine poussière de sable. Sous le camion, l'obscurité était presque complète. Si Ahmed eut de la peine à reconnaître la nouvelle venue :

« Madame Brissac, vous êtes en vie ! Allah est grand, je savais qu'il nous apporterait une bonne nouvelle : « Al hamdulillah ! ». Mais vous êtes blessée… »

Le visage d'Isabelle dessinait une tache blanche, ovale, irréelle, dans l'obscurité de leur cachette. Lastain imagina sa chemise baignant dans le sang de Messaoud… il songea, perplexe : « Rouge sur rouge… cette femme porte le malheur… et elle ne paraît pas trop affectée, malgré sa blessure au bras. Quel genre de femme est-elle ? Après avoir vu la mort à ses côtés, elle semble prête à affronter l'avenir… si l'on peut dire ! Nous n'avons plus d'avenir… »

En effet, des hommes parlaient en arabe, autour du camion, s'exprimant d'une voix coupante, nerveuse ; il les entendait, malgré les bourrasques du vent de sable. Un des rebelles donnait des ordres, sèchement.

Alors, Si Ahmed s'adressa aux deux autres naufragés du désert, ses compagnons d'infortune. Il murmurait, sur un ton décidé, les mots qui pourraient les sauver, un plan simple mais efficace :

« C'est notre dernière chance… ils ne savent pas que nous sommes réunis sous le Berliet. Ils vont le déplacer… Nous allons tenter une nouvelle sortie, moi sur l'avant ; je monterai dans la cabine ; chef, donnez-moi le revolver… Vous deux, vous sortirez par l'arrière et m'sieur Gérard utilisera sa dernière grenade ! Vous aurez la Thompson pour faire le vide autour de vous. Ils sont seulement une dizaine. Nous aurons l'effet de surprise de notre côté, et la tempête arrive sur nous, c'est un atout… on y voit de moins en moins… D'accord… ? »

Lastain regardait les yeux d'Isabelle, ils étaient noirs comme l'ébène. Il les avait vus gris, à l'extérieur, au soleil. Il comprit que la jeune femme était prête à risquer le tout pour le tout ! Il s'était trompé sur elle. Sous une écorce futile, une attitude calquée sur celle des femmes de la colonie, qui cherchaient à rivaliser avec les précieuses de la métropole, se cachait un caractère dur, impitoyable. Il y avait là un mystère…

« Vous êtes d'accord, Isabelle ? Nous n'avons pas le choix… ils ne feront pas de prisonniers… Votre blessure… ? Elle se mit à genoux, en resserrant son foulard autour de ses boucles de cheveux, protégeant son visage battu par le vent du désert qui s'engouffrait en hurlant sous le châssis du Berliet.

— Je suis prête… ma blessure est superficielle.

— Alors, restez derrière moi ; pas d'initiative, ne cherchez pas à vous enfuir… ils vous rattraperont sur le « reg », malgré la tourmente ! Ensuite, nous monterons à l'arrière, sur le chargement ; j'ouvrirai la ridelle ! »

Si Ahmed reprit la parole :

« Essayez de vider le chargement, m'sieur Gérard ; nous roulerons plus vite ensuite… c'est moi qui ai empilé les tubes de forage ; ils tiennent avec des cales en bois, il suffit de faire sauter les cales et de pousser les éléments par-dessus bord. Il y a une masse sur la paroi du fond… utilisez-là ! À deux, vous pouvez le faire… Je pars maintenant : au premier coup de revolver, vous sortez… La grenade fera le reste. Vous avez une minute pour monter dans le camion… Je vous verrai dans le rétro… je peux encore intervenir, au cas où ! « Y Allah ! »

Le chauffeur se glissa silencieusement en direction des roues avant. Il rampait tout en souplesse ; soudain Lastain vit Si Ahmed se redresser et bondir littéralement à l'extérieur en vidant son chargeur… À la première détonation, Lastain sortit à son tour de sa cachette en balançant la grenade en direction d'un groupe de rebelles surpris, en conversation près d'un véhicule à l'arrêt… des hommes voilés qui avaient commis l'imprudence de déposer leurs armes dans la Land Rover ! Ils se croyaient en sécurité…

Lastain courut en direction de l'arrière du Berliet, le corps fléchi ; Isabelle le serrait de près. L'explosion de l'engin projeta un nuage de sable vers le ciel, tout en arrosant copieusement les deux fugitifs ; une seconde explosion suivit, presque immédiatement : le véhicule des agresseurs était en flammes et, à la lumière du foyer, Lastain distingua plusieurs corps allongés sur le sol. Le chemin était libre.

Il ouvrit le battant arrière et aida Isabelle à s'installer sur les tubes d'acier.

« Couchez-vous sur le chargement, entre les tiges de forage ; elles vous serviront de protection. Les autres arrivent, ils vont nous canarder ! »

Lastain envoya une rafale de sa mitraillette en direction des nouveaux venus, avant de sauter sur le pont du Berliet. À cet instant précis, Si Ahmed démarra le lourd véhicule en

catastrophe et, après un virage à quatre-vingt-dix degrés, fonça sur les assaillants. Les balles volaient dans tous les sens, comme une nuée de guêpes agressives, provoquant des chocs métalliques sur l'acier des jantes. Ils visaient les pneumatiques. Mais le chauffeur réussit à prendre le large, plongeant le camion dans le flou de la tempête qui avait repris toute sa vigueur.

Le Berliet roulait tous feux éteints, mais il était ralenti par le poids du chargement. Les autres les suivaient de près, dans leurs véhicules plus légers. Lastain comprit qu'ils n'avaient que peu de chance de les distancer. Il commença à déstabiliser la pile, en faisant sauter les cales qui soutenaient les tubes d'acier, suivant les instructions du chauffeur. Il avait récupéré la masse à sa place, fixée contre la paroi du fond avec quelques outils. Le travail était facile, mais dangereux… Debout, il savait qu'il était vulnérable ; des projectiles tirés depuis la Land Rover, qui les talonnait, s'écrasaient avec un bruit sourd sur les tiges de forage. Pourtant, avec l'aide d'Isabelle, il réussit à faire glisser une partie de la cargaison vers l'arrière du camion, et les tiges basculèrent, l'une après l'autre, par-dessus bord, comme avalées par la fureur du désert. Cette nuit tourmentée, après l'accalmie qui avait été fatale au convoi, c'était leur chance. Les poursuivants tiraient au jugé ; par moments, la lumière de leurs phares disparaissait derrière un rideau de sable mouvant.

« La tempête de ce matin s'est déplacée vers le sud ; il y en a bien pour deux à trois jours… On va s'en sortir… Restez planquée Isabelle… à plat ventre… je finis le travail ! »

Ils roulaient maintenant à pleine vitesse sur le « reg » accidenté ; à plusieurs reprises Lastain avait perdu l'équilibre et il avait failli être projeté hors du camion, avec le reste du chargement. Sa compagne était assise contre la paroi en bois qui les isolait de la cabine et du chauffeur ; elle s'agrippait tant bien

que mal à une caisse, qui paraissait lourdement chargée ; elle s'exclama : « Avec celle-là, vous aurez de la peine… »

Lastain, curieux, souleva quelques lattes avec un pied de biche. Le camion se mit à tanguer, comme un vaisseau fou. Il se retrouva couché sur la caisse ; il examina le contenu, à la lumière d'une lampe de poche empruntée, avec le revolver, au matériel de cabine. Entre deux cahots, il poussa un cri d'angoisse :

« Bon dieu, Isabelle, des grenades… un tas de grenades, de quoi faire sauter un ministère ! Elles étaient destinées à la garnison d'Hassi Messaoud probablement… Si Ahmed ne le savait pas, sinon on aurait pu régler leur compte à cette bande de pirates ! Maintenant, c'est trop tard, je crois que la Land a abandonné la poursuite. La visibilité est réduite à quelques mètres… Si Ahmed doit se fier à son compas… il n'y a pas d'obstacles.

— Alors, on est sauvés… dites Lastain, rassurez-moi !

— Oui, je pense qu'il fonce en direction de la route ; à moins d'un accident… on y arrivera !

— Et les grenades ? Elles vont nous sauter à la figure, avec ces secousses… on se croirait dans un manège. Je suis morte de peur…

— Aucun risque ! Elles ne sont pas armées… vous pouvez dormir sur vos deux oreilles !

— Épargnez-moi votre humour, voulez-vous ! Je suis suffisamment bouleversée et ma blessure me fait souffrir.

Il y eut un instant de silence, chacun des fugitifs était plongé dans ses pensées. Soudain Isabelle reprit la parole, conciliante :

« Je regrette ce que j'ai dit, cet après-midi ; vous n'êtes pas un soudard… j'ai été un peu vive… je vous présente mes excuses. Après tout vous venez de me sauver la vie ! »

Lastain était stupéfait ; elle trouvait le moyen d'engager une discussion mondaine, dans ces conditions extrêmes, de

s'excuser, alors qu'ils n'étaient pas encore tirés d'affaire, ballottés par la course folle de ce camion qui pouvait se disloquer à chaque instant sur ce terrain défoncé !

Il crut bon de lui répondre, en gentleman ; avec un peu de dérision dans la voix :

« Je vous en prie, Isabelle… heu… Madame Brissac ! Je n'ai fait que mon devoir… un journaliste est aussi un homme d'honneur… je regrette de ne pas pouvoir boire un verre à notre santé et à un prompt retour dans nos foyers respectifs ; votre mari doit s'inquiéter…

— Mon mari n'est pas en cause… laissez-le en dehors de tout ça !

— Je n'ai pas voulu dire… enfin… c'est votre problème ! »

Lastain se sentait de plus en plus embarrassé devant cette femme si belle et si étrange. Elle avait sorti un minuscule miroir, et admirait ses traits réguliers à la lumière de la lampe de poche, en pinçant légèrement ses lèvres fines. Elle essuya quelques taches de cambouis qui balafraient ses joues lisses. Isabelle murmura, avec une moue de regret sur le visage :

« Je ne me reconnais plus… après toutes ces émotions ! Vous ne trouvez pas que je suis laide ? Mes amis seraient déçus s'ils me voyaient dans cet état, avec tout ce sang… c'est important pour moi, Lastain ; vous, vous êtes un homme… vous ne pouvez pas comprendre…

— Je comprends surtout que vous venez d'échapper de justesse à la mort… voilà ce que je comprends, et vos amis ne peuvent rien pour vous et pour moi ! Ils sont à l'abri, eux, dans un palace de la capitale… ou en métropole. Si ça se trouve, ils apprendront votre mort par les journaux, à l'apéro, devant un verre de whisky… au fait, j'aurais aussi bien besoin d'un verre, vous m'épuisez avec vos réflexions de gamine gâtée. Arrêtez de vous contempler comme une réussite de la nature, bon dieu ! On

n'est pas dans un concours de bonnes manières, réveillez-vous ! J'ai l'impression que vous n'avez pas tout à fait les pieds sur terre… »

Puis, après une courte pause, pendant laquelle Lastain sentit que le camion ralentissait, toujours noyé dans la brume nocturne :

« Je ne vous ai même pas entendue parler de Si Ahmed, pas un mot de reconnaissance ! Ça vous écorcherait peut-être les lèvres, ces si jolies lèvres, oui ? Soyez honnête, vous manquez du plus élémentaire savoir-vivre ! Vous méritez une bonne fessée… Ici les ronds de jambe n'ont pas leur place… et vous êtes toujours en danger, je vous le rappelle ! D'ailleurs votre véhicule princier est presque à l'arrêt. Si Ahmed doit avoir un problème…

— Vous êtes dur avec moi, Lastain… Je me défends comme je peux, les hommes sont sans pitié… mais vous avez raison, je vais essayer d'être plus coopérative. Le chauffeur a fait un travail admirable, j'en conviens. Sans lui… en effet… je m'en rappellerai ! Oubliez la fessée… »

Après quelques secondes, elle reprit d'un ton repentant :

« Je peux vous appeler Gérard ? On pourrait aussi se tutoyer, ne trouvez-vous pas ? Après toutes ces péripéties… nous avons partagé des choses très fortes ensemble !

— D'accord, mais arrêtez de me parler comme à un invité d'honneur… c'est agaçant à la fin ! Si vous voulez… enfin, si tu veux vraiment être dans le coup, il faudra faire un effort ; je l'ai déjà dit : je n'aime pas les mondanités, surtout dans le désert et en pleine tempête de sable.

— Il faut que je m'explique : j'ai aussi fait du journalisme, une école privée en France. Dans ce monde, on apprend à bien se conduire, à parler juste. J'ai travaillé quelque temps pour un journal de mode, plutôt une feuille de chou à scandales. Alors tu

vois, ça laisse des traces. Maintenant, j'écris des articles sur les dames de la colonie… enfin ce qu'il en reste. Il faut sauver la façade, avant l'indépendance… Leur redonner du courage, en prévision du retour en France. C'est l'heure des règlements de comptes ! Tu peux comprendre ça ?

— Écoute, Isabelle, ce n'est ni le lieu ni le moment des confidences. Nous sommes à l'arrêt ; je vais rejoindre Si Ahmed pour discuter de la suite… Reste où tu es, je reviens ! »

Naturellement, Isabelle n'avait pas entièrement tort. Les Algériens indépendantistes commettaient à leur tour des exactions contre les Européens et leur propre peuple, en attendant la déclaration officielle de l'indépendance. Les opprimés se transformaient en lions ou en chacals ! Une fatalité, celle d'une longue histoire, jalonnée d'injustices criantes et qui se terminait dans un bain de sang… Lastain n'aimait pas la fatalité ; il n'hésitait pas à le répéter autour de lui !

Arrivé au niveau de la cabine, il réalisa que ses jambes étaient plongées dans une boue fétide, jusqu'aux genoux. Le vent fouettait son visage, il se protégea machinalement avec l'extrémité de son chèche, qui pendait en désordre sur sa poitrine. Le Berliet était lui aussi envasé ; la boue atteignait la hauteur des essieux. Lastain comprit que leur randonnée s'arrêtait là, au milieu de rien… Il estima qu'il devait être quatre heures du matin. Cette nuit maudite n'en finissait pas ; comme si la terre avait décidé de s'arrêter de tourner, sur décision divine, de les plaquer là ! Le Seigneur voulait en finir avec ses créatures, décidément trop stupides…

Mais il y avait un point positif dans cette situation chaotique : ils étaient seuls, maintenant, pratiquement hors d'atteinte.

Il ouvrit la portière ; à la lumière de sa lampe torche, il vit Si Ahmed : le front posé sur le volant, le corps affaissé. Lastain crut que le chauffeur avait été blessé. Mais ce dernier se souleva

lentement, en s'essuyant le front, des larmes de sable coulaient de ses yeux :

« J'ai conduit avec le pare-brise éclaté ! J'en ai pris plein la figure… Vous savez, chef, je ne le referai pas deux fois ! J'ai monté la vitesse jusqu'à quatre-vingt-dix, j'ai même frôlé le cent à l'heure. Cette machine a tout supporté… du bon matériel. Allah est grand ! Il nous a tenus dans sa main pendant trois heures… c'est lui qui nous a envoyé à nouveau la tempête… « Chouf ! » on est vivants, peut-être les seuls du convoi…

— D'accord, Si Ahmed ; tu as été formidable ! Un sacré bahut aussi… Seulement maintenant on est coincé pour un bout de temps dans cette saloperie de vase… Le camion est irrécupérable… Il faudrait une grue pour le dégager !

— Je sais, chef ; on est monté plus haut que prévu vers le nord ; avec ce vent de sable, je n'ai rien vu… on doit être au niveau des « chotts », le sol est gorgé d'eau en profondeur, même en été… Il n'y a rien à faire. Un ancien lac… Il faut attendre ; la garnison de Biskra sera là avant le jour ; ils sont avertis…

— Je meurs de soif… j'ai l'impression d'avoir avalé des kilos de sable ! »

Soudain, Lastain entendit la voix d'Isabelle qui maugréait derrière lui, dans la pénombre. Elle avançait avec peine dans sa direction, ses jambes absorbées par le sol mouvant ; elle leva subitement un bras, en montrant un point imaginaire vers l'est, avec son index : « J'ai vu une lumière, un phare, j'en suis sûre. Ils sont revenus… les rebelles sont revenus… je le savais ! Ils ne nous ont jamais lâchés… »

Cette fois, Isabelle avait vraiment peur. Elle avait perdu toute sa superbe. Lastain pensa qu'il y avait toujours un défaut, même dans les cuirasses les plus épaisses. Isabelle était au bout de ses réserves de femme bien éduquée, conditionnée. Elle était

redevenue la petite fille fragile, qui se réveillait angoissée au milieu d'un cauchemar, en hurlant, demandant de l'aide. C'était lui, maintenant, qui jouait le rôle du père. Elle lui prit une main et colla son corps déchiré contre le flan de Lastain, dérouté.

« On est perdus, hein, Gérard ? Mais ils ne font rien aux femmes, pas vrai ? J'ai entendu Si Ahmed, il dit que…

— Calme-toi, Isabelle ! Je les vois tes lumières ; ils sont probablement sur la route. Je penche plutôt pour une autre hypothèse, plus rassurante : la colonne de secours descendue de Biskra. C'est logique… tout simplement logique ; ils ont été avertis par radio… Qu'en penses-tu Si Ahmed ? J'ai l'impression qu'il y a plusieurs transports de troupe… L'atmosphère s'éclaircit vers le nord…

— Vous avez raison, m'sieur Gérard. C'est bien les nôtres… Nous sommes tirés d'affaire. Dites à madame Brissac qu'elle se calme. Elle reverra Constantine et son mari… j'en fais le pari ! On va leur souhaiter la bienvenue : « Merhaba bik ! » ; c'est ce qu'on dit chez nous, après un dur voyage… »

Le chauffeur, épuisé, sortit lentement de son habitacle. Il avait allumé tous les feux du Berliet, pour signaler leur présence ; comme pour une fête. La lumière formait une sorte de halo, à la fois livide et joyeux autour du véhicule sinistré. Mais, avec l'aube naissante, Lastain trouva que l'ambiance générale, dans ce décor apocalyptique, prenait plutôt les teintes grisâtres d'un tableau morbide.

Les gars, là-bas, les avaient déjà repérés. Un véhicule, probablement une auto blindée, avait quitté la route et se dirigeait vers eux ; elle était encore à quelques centaines de mètres. Elle s'immobilisa, tout à coup, en basculant sur le côté.

« Ça y est ; ils se sont plantés ! Chacun son tour ! Ils vont finir à pied… »

Lastain était soulagé ; il sentit une grande fatigue s'emparer de son être. Lui aussi était en train de craquer ; il avait connu le baptême du feu ! Mais des anciens lui avaient dit qu'on ne se faisait jamais à la guerre… On ne s'y habituait pas… C'est elle qui vous prenait ; il n'avait vraiment pas envie de remettre ça !

Maintenant, il avait de la peine à soutenir Isabelle qui pleurait dans ses bras. Sa chevelure lui caressait la joue ; à ce contact, il éprouva une étrange sensation. Comme si ce corps enivrant, hors de toutes conventions, lui appartenait maintenant… Elle était pourtant si lointaine le jour précédent ! Il l'avait protégée, malgré elle. Cette lutte serrée avec un caractère si atypique avait tissé des liens entre leurs deux personnalités… Bien sûr, il y avait une énigme chez cette jeune femme ; il l'avait senti dès le début et il ne croyait pas à ce mariage, à toute cette mascarade pour rejoindre un mari fantôme coincé à vie dans un camp retranché du Sahara…

Il la repoussa doucement, comme on le fait avec un objet de valeur. Il lui tendit son foulard qui s'était défait et flottait au vent, et remit un peu d'ordre dans ses vêtements :

« Remets-ça ! Il va y avoir pas mal de types autour de nous, dans peu de temps et… »

Il ne put terminer sa phrase : le paysage devant lui basculait, comme un décor de carton-pâte; il se retrouva à terre, sans force, mais encore conscient, la bouche au contact du sol ; il effleura des lèvres la croûte de sel du « chott », qui avait un goût amer ; son vertige l'avait pris de cours. Il réalisa soudain ce qui lui arrivait ; il pouvait encore parler ; il articula : « Si Ahmed, l'insuline, dans le coffre du Berliet, vite… »

Le chauffeur bondit dans la cabine et ressortit avec le nécessaire de pharmacie. Isabelle lui prit la boîte des mains et sortit une seringue, protégée par une enveloppe de plastique : « Je m'en occupe, ma mère était aussi diabétique, je connais ;

elle en est morte… Je ne pouvais pas savoir, pour toi ; ne bouge pas Gérard ; tu seras sur pied dans quelques minutes… voilà, mon cher Lastain, mon sauveur ; mais tu devrais quand même consulter un médecin… avec cette chaleur, l'insuline… » Elle délirait ; seul Si Ahmed gardait la tête froide, malgré l'extrême fatigue.

« Il y a un toubib avec la troupe. Remettez-vous, chef ! Je les vois : quelques hommes, ils sont à notre portée, mais ils se méfient… je vais leur faire un signe de détresse ; ils comprendront ! »

Si Ahmed agita son chèche qui claqua dans le vent, comme un drapeau blanc. En face, une voix leur demanda de s'identifier, en français et en arabe, sur un ton de commandement.

Les hommes, en treillis de camouflage, les armes pointées vers les naufragés du désert, s'étaient déployés en tirailleurs, couvrant tous les angles du camion embourbé. Si Ahmed répondit en arabe, rapidement, d'une voix aiguë, désespérée. Il répéta son message plusieurs fois, en y mettant le maximum de conviction.

Le chef de la patrouille s'approcha prudemment, un sergent à la voix hargneuse, qui les considérait avec stupéfaction et un peu de méfiance :

« D'où sortez-vous, nom de dieu ! J'ai jamais vu ça… On a cru à un piège des « fells », mais des Européens, ici, des civils en plus… et une femme ! Pourtant, on nous a signalé la colonne de ravitaillement près de Touggourt… Ils ont morflé ! Et vous, comment avez-vous pu… »

Lastain, à peine remis de son malaise, prit la parole, lentement, en insistant sur les mots ; des mots qui avaient de la peine à sortir de sa bouche pâteuse :

« Baissez votre arme, sergent, vous allez blesser quelqu'un… Oui, on fait partie du convoi… de ce qu'il en reste du moins. Je suis journaliste. On est probablement les seuls survivants… Un coup dur mais aussi un coup de chance : la tempête de sable nous a rejoints au bon moment ; avec le chauffeur, j'ai tenté une sortie. Ils nous croyaient morts sous ce fichu camion… N'empêche qu'il nous a sauvés ! On a roulé comme des fous… Plus de cinquante kilomètres !

— Et la pti't dame, elle fait du tourisme dans le désert, avec vous ? Tout ça n'est pas clair… Vous croyez pas qu'elle serait mieux en ville, à Alger ou Constantine ? À Biskra, ils nous ont dit qu'il y avait des civils dans l'convoi ! Y sont un peu marteaux à l'état-major… J'la vois mal dans c'décor ; l'attaque, c'était couru ! Il avait baissé son arme, et les examinait comme des bêtes, curieuses… dépassé… dubitatif…

« Elle a l'air bien fluette ; bon dieu… mais elle est couverte de sang !

— Elle est blessée ; rien de grave. De plus son chemisier est rouge, alors… évidemment ! Il y a aussi le sang de Messaoud, son chauffeur. Il est mort, à côté d'elle. Une vraie partie de plaisir, sergent… Vous avez manqué quelque chose !

— Ne vous foutez pas de moi, Lastain ; je vous ai reconnu ! J'm'appelle Loubat ; le sergent Loubat… On ne me la fait pas mon vieux. À Biskra, ils ont dit que vous étiez de la fête. Une tête dure, hein ? J'ai lu vos premiers articles, mais je n'approuve pas. Vous manquez de recul et surtout de bouteille… Et puis je vous ai vu boxer ; il n'y a pas beaucoup de distractions à Oran ; alors là, d'accord ; j'vous suis ! Avec cette gauche d'enfer… vous aviez une belle carrière devant vous. Mais, quand même, si on a perdu l'Algérie, c'est un peu à cause de vous, les colons. La France va regretter son choix… maintenant… »

Le sergent fit un geste de dépit. Comme les jeunes appelés de la colonne d'Hassi Messaoud, il était écœuré de la situation.

Dans sa logique fruste de militaire, il croyait qu'il y avait toujours des gagnants et des perdants, les bons et les mauvais ; contre toute logique les bons : l'armée française en l'occurrence, était du côté des perdants, contre le FLN et l'OAS. Il n'avait pas compris que, depuis les événements de Sétif, il n'y avait eu que des perdants. Une ère chaotique était en train de s'ouvrir pour l'Algérie, déjà meurtrie. Un grand cimetière où s'alignaient les corps des chrétiens et des musulmans tués, dans une ultime et absurde fraternité.

« Bon, on a assez discuté ; on va vous tirer de là ! J'en ai marre de patauger dans cette gadoue puante… Quand même, chapeau, Lastain ! Vous avez eu un sacré courage… Je crois que les gars vous admirent, et ils s'y connaissent. Vous avez vu la mort de près ! Un murmure d'approbation suivit, dans le dos du sergent. Un jeune fit même le salut militaire !

— Pas si vite, sergent, vous oubliez Si Ahmed ! C'est lui qui a tout combiné ; si on cause maintenant ensemble, c'est grâce à lui… il a droit à une médaille, si vous voulez mon avis…

— Écoutez Lastain, c'est un Arabe, on est d'accord ? Il n'a fait que son devoir ! Avec les Arabes, on ne sait jamais… je reste sur mes gardes.

— Vous étiez en Indochine ?

— Quelle question ! Je suis trop jeune… évidemment que non !

— Si Ahmed y était ; il a été blessé, sous le drapeau français, dans une guerre inutile. Lui n'avait pas de drapeau, même pas un fanion, un soldat sans pays ! Comme ses frères berbères, il était de tous les combats, en première ligne… pas vous… j'espère que vous saisissez ? Un jour, on leur rendra les honneurs qu'ils méritent. C'est un nouveau héros qui vous parle… ! »

Lastain ne pouvait s'empêcher de provoquer… mais le moment était mal choisi. Le sergent haussa les épaules, pragmatique :

« Moi, je fais aussi mon devoir, figurez-vous ! Et on va vous tirer de là. On va marcher jusqu'aux véhicules, deux de mes hommes vont vous soutenir, ainsi que madame. Ne me présentez pas ! Le capitaine s'occupera de vous… Après, à vous de voir !

— Vous êtes trop bon Loubat, mais épargnez-moi vos états d'âme ! On est crevés, vous comprenez ? Complètement crevés… deux jours sans dormir… Après un instant de réflexion, il s'adressa à la ronde :

« Merci les gars, on est tous dans le même bateau… prenez soin de la dame, elle est au bout du rouleau ! N'oubliez pas Si Ahmed… sans lui… une médaille j'vous dis… une grosse, brillante, comme un soleil ! »

Une heure plus tard, ils avaient rejoint la route ; Isabelle, épuisée, s'était endormie dans l'auto blindée, dégagée de sa gangue boueuse. À l'horizon, un soleil pâle, sali par la poussière de la tempête, couvrait de ses rayons chétifs la plaine, figée et sans vie, sous les dernières bourrasques. Le vent avait faibli et des tourbillons de sable, isolés, tentaient encore de résister, parcourant la surface salée, comme des esprits dérangés. Avec le retour de l'amélioration, la colonne de secours était prête à continuer sa progression vers le sud. Le capitaine qui conduisait la troupe les accueillit avec chaleur ; c'était un petit homme jovial, avec des joues couperosées et un nez camus qui lui donnaient l'allure d'un bouledogue. Il se félicita de leur exploit :

« Vous faites honneur à nos armes… et à l'esprit de résistance des Français. Des civils, qui se sont battus comme des lions ! Voyez-vous ça ! Et nous allons abandonner ce pays, un bout de la France… comme des lâches. J'ai honte pour nous. Après un instant de réflexion :

« Le chauffeur s'est très bien conduit ; c'est le sergent Loubat qui me l'a dit. Il sera récompensé. Pour l'instant, je le garde ; il va réintégrer la troupe. Mais il faudra le mettre en sécurité, monsieur Lastain, lui et sa famille… il ne veut pas passer en métropole. Sa vie est en danger ; il y a déjà eu des purges parmi les sympathisants berbères. Enfin, je vous confie madame Brissac, qui a beaucoup souffert ; son mari occupe un poste important dans le pétrole…

Le médecin est en train de l'examiner… une femme forte. On vous donnera une Jeep pour remonter sur Biskra. L'aventure est terminée pour vous… Quant au convoi, nous avons peu d'espoir…

— Je confirme, mon capitaine, c'est un désastre… ils sont presque tous morts… il reste des carcasses de camions, avec tous ces jeunes types brûlés ; il n'y avait pas de couvert, vous comprenez ? Lastain parlait comme un somnambule, d'une voix sans timbre. « Ils ont attaqué sur une plaine lisse comme la main, à part quelques dunes… Ils ont pu se mettre à l'abri, pas nous… Voilà ! Et pas de secours en vue…

— Je sais, je me sens coupable, mais avec la tempête, c'était impossible de vous localiser… l'aviation n'a rien pu faire, toujours à cause de ce coup de chien ! Ils sont arrivés, à l'heure qu'il est, mais les rebelles se sont retirés dans les montagnes. Les hélicos n'ont pas pu décoller non plus ; à l'état-major, ils ont pensé que vous possédiez une puissance de feu suffisante…

— Eh bien, ils se sont trompés ! En principe, on parle de bavure, dans ce cas là… dans votre jargon, je veux dire !

— Comme vous y allez, Lastain ! En général ce genre d'action commando a lieu au Nord, au pied des montagnes… je ne comprends pas ! Nous avons été mal renseignés, c'est tout ! Je ferai un rapport… »

Lastain n'écoutait plus. Il se laissa entraîner en direction d'une Jeep bâchée, qui attendait en queue de colonne, avec le moteur tournant au ralenti ; Il n'avait pas revu Si Ahmed. Une certaine confusion régnait dans la troupe, pressée de rejoindre le lieu de l'embuscade. Isabelle était déjà là. Il s'installa à ses côtés.

— Je suis épuisé… Tu as vu le médecin ? Rien de grave ?

— Non, une éraflure… on s'en est bien sortis ; je n'arrive pas à y croire ! Cette peur qui nous a collé à la peau pendant toutes ces heures ! Le médecin m'a parlé de suivi psychologique… je n'aime pas ça, Lastain ! On doit pouvoir s'en tirer, tous les deux, tu ne penses pas ? C'est un peu notre secret, notre histoire… il faudra vivre avec ! »

Il avait été choqué, comme elle ; surtout de voir tous ces morts, sans pouvoir intervenir. L'impuissance est une grande frustration… Mais il trouva que sa compagne allait un peu loin, avec ses paroles ambiguës. Peut-être que son équilibre intérieur était plus fragile qu'il ne l'avait supposé ? Il découvrait une autre Isabelle, plus proche de lui… vulnérable, avec un côté mystique surprenant. Il la trouvait toujours aussi belle, mais il se méfiait des jolies femmes et surtout de ses propres sentiments. Elle valait mieux qu'une simple aventure, mais là était le danger. Surtout que son mariage avec ce Brissac, engagé jusqu'au cou dans les affaires, prenait de plus en plus la forme d'un alibi dans son esprit ; Lastain aurait bien aimé rencontrer ce mari de pacotille, mais qui jouait un rôle crucial, avec les politiques, dans la gestion du pétrole saharien. La France ne lâcherait pas facilement cet or noir, le sang de notre société industrielle. Et puis le Sahara c'était aussi le terrain de jeu des militaires, une place idéale pour faire sauter nos bombes atomiques, en toute sécurité — d'après les avis autorisés — ; le

futur gouvernement algérien avait fait des promesses à la France. Un cadeau empoisonné, en quelque sorte.

*

Biskra, la « fleur du désert », le paradis d'André Gide, la porte du Sahara… le pays des dattes aussi, qu'ils avaient quitté seulement quarante huit heures auparavant ! Une éternité… Lastain n'avait pas imaginé qu'il reverrait l'oasis, au pied des Aurès, sous un soleil éblouissant, offrant une sécurité retrouvée derrière le ruban vert de sa palmeraie. La ville était plongée dans une douce léthargie, en ce début d'après-midi : les habitants luttaient contre la canicule dans l'ombre de leur salon, ou à l'abri des patios fleuris d'hibiscus et de bougainvilliers. La rue principale était déserte, entre les maisons colorées. Le chauffeur s'arrêta devant l'immeuble du caïdat, de style colonial, avec des colonnes doriques en ciment pour souligner l'importance de la vieille construction ; le drapeau français pendait encore, lamentablement, au bout d'une perche de métal rouillé. À lui seul, il symbolisait la faillite d'un système. Lastain fut frappé par le pathétique du lieu, surtout que l'atmosphère, presque cristalline, après la tempête, appelait au bonheur des sens. Un étrange contraste. Toute l'absurdité du monde était résumée ici, dans cette cour bombardée de soleil.

Le chauffeur, un jeune alsacien timide, désigna l'entrée du caïdat :

— Vous êtes arrivés, m'sieur dame ; moi, j'pars rejoindre les copains… j'ai pas le choix ! Ça ou la prison ! Nous, on n'a pas fini… deux ans qu'ils nous gardent à faire les guignols dans

les djebels. Bon, j'sais que vous avez eu votre dose… pas mal votre aventure… j'dirais même incroyable… vous finirez dans les livres d'histoire. Au fait, j'ai récupéré votre revolver, avec un chargeur complet : gardez-le, on ne sait jamais… Il le sortit d'un sac d'ordonnance, où se trouvaient encore une bouteille de rouge et un saucisson… Il ajouta, amer :

« Nous, on terminera notre séjour à la colonie avec deux mètres de bonne terre agricole sur le ventre. Non, je déconne… Paraît qu'ils rapatrient les corps, avec une médaille en prime, à titre posthume. À cause de la famille, bien sûr ! Enfin, chacun son truc… « Inch Allah ». Pt'ét bien que les Arabes sont moins cons qu'nous. Ils ont pas besoin de médailles… En réalité, j'en sais foutrement rien…

— Écoutez, mon vieux…

— J'écoute rien, j'obéis, c'est tout, d'accord ! Alors je vous débarque ici ; cachez votre pétard. « Be slama » ! Au revoir et bonne chance ; débrouillez-vous avec les autorités… si vous les trouvez !

Le couloir de l'immeuble administratif avait été récemment repeint en bleu pâle. Le carrelage brillait et une odeur d'eau de Javel, mélangée au solvant, saturait l'atmosphère. Une fraicheur toute relative, fournie par un ventilateur géant, les accueillit dès l'entrée. Isabelle respira profondément, comme délivrée d'un grand poids.

« Enfin un lieu civilisé ! J'espère que ton bonhomme est dans son bureau, j'aimerais bien prendre une bonne douche, avec un lit, un vrai, pour finir la journée…. Et surtout me changer, il me semble que toutes les mouches du caïdat me tournent autour… J'ai aussi perdu mes papiers et mon argent pendant notre cavale. Je compte sur toi, Lastain, tu connais tout le monde ici… »

Un « chaouch » était étendu, en position fœtale, contre la porte du caïd. Lastain frappa deux coups sur le battant ; il avait

camouflé maladroitement le revolver dans une poche arrière de son short, recouvert d'un mouchoir. Après quelques secondes, une voix aigre leur proposa d'entrer. Le bureau était occupé, mais le « chaouch » ne s'était pas réveillé ; il avait la tête enroulée dans son turban et ronflait gaillardement. Isabelle enjamba son corps, la mine pincée, avec de la réprobation dans ses yeux gris.

Le caïd Abdallah s'était levé à leur entrée. Il portait une ample gandhoura qui lui donnait un air impérial. Il tendit les bras en direction de Lastain, puis lui offrit une accolade prolongée.

« Quel bonheur de vous savoir de retour, sains et saufs… « Al hamdou lillah! » Je n'ai pas dormi de la nuit; les Français m'ont tenu au courant de l'opération et de l'attentat. On vous a cru morts ! C'est seulement à six heures ce matin que j'ai appris votre coup de force, par radio. J'ai aussi reçu un télex depuis Hassi Messaoud ; ils n'ont pas pu vous localiser, à cause du vent de sable, évidemment… « kif hal koum » : comment allez-vous, madame Brissac ? Votre mari a appelé… vous imaginez son inquiétude !

— Plutôt bien, monsieur… mais je suis encore un peu secouée ; Lastain vous expliquera…

— Bien sûr…bien sûr… tout cela est de la folie ; j'ai toujours pensé qu'une femme dans ce convoi… enfin, vous avez eu la « baraka » ; une main était posée sur vos têtes…

Le caïd Abdallah, homme très pieux, ferma quelques instants ses paupières, légèrement proéminentes. Lastain trouva qu'il ressemblait ainsi à un bonze plongé dans une profonde méditation. Le caïd reprit sur un ton paternel :

— Votre mari, monsieur Brissac, est actuellement en train d'embarquer dans le prochain avion, compte tenu de la gravité des événements ; vous avez besoin de lui… il sera à Biskra dans une heure ou deux. J'ai réservé une chambre dans un de nos

meilleurs hôtels. N'hésitez pas à m'appeler en cas de problème… Le résidant a quitté définitivement l'oasis ; il s'est réfugié dans l'ambassade de France à Alger.

— Je ne sais comment vous remercier ! Vous avez fait beaucoup…

— Gérard Lastain est mon ami, presque un fils ; j'ai bien connu son père, Henri, voyez-vous… Alors, comme vous avez partagé cette épreuve ! Puis, s'adressant à Lastain :

— J'ai prévenu vos parents de cet heureux dénouement… La liaison avec Alger n'était pas facile, la ligne est constamment en dérangement ! Pour l'instant, mon cher Gérard, ma maison vous est ouverte ; d'ailleurs, nous allons sans plus tarder rejoindre mon logis. Le caïd fit une courte pause : « Avec ta permission et au nom de notre passé commun, je préfère te tutoyer… tu n'y vois pas d'inconvénient ? Dans le temps, tu étais encore un gamin turbulent, mais plein de promesses…. Ma femme et mes enfants seront heureux de te revoir… ils ont grandi, mais pas toujours en sagesse. J'ai fort à faire, surtout en cette période de troubles ; nous déposerons madame Brissac à son hôtel auparavant… elle a bien besoin de repos ! »

Devant l'hôtel, plongé dans le silence, Isabelle leur fit un rapide signe d'adieu, comme si elle voulait subitement oublier toutes ces heures d'angoisse, cette nuit de terreur… Elle disparut dans l'ombre du hall d'entrée, encombré de valises. Un jeune Noir, qui dormait derrière une plante verte, se leva à son approche.

Lastain, rassuré sur le sort de la jeune femme, se laissa emporter en direction du centre-ville, par la voiture luxueuse du caïd ; ce dernier esquissa, sur son visage buriné, un sourire complice, plein de sous-entendus :

« Tu t'es fait une amie à vie, mon cher Gérard. Et ce n'est pas n'importe qui ! Je pense que pour toi cette affaire ne va pas

s’arrêter là. Mais prudence, cette femme est forte, et elle aime les hommes… Peut-être pas de la bonne manière : des bruits courent, comme des chats, dans les couloirs des ambassades… tout ce beau monde s’ennuie… Demain, tu verras Brissac, le mari… il viendra te remercier, c’est évident. Un drôle de personnage, très pris par son travail, un peu trop ambitieux à mon avis…

— Je crois surtout qu’on a un peu oublié le rôle du chauffeur… Si Ahmed a pris tous les risques ; il aurait pu être tué au volant ! Il était sans défense, pendant que nous…

— Tu raisonnes comme un Européen, Gérard, oublie le chauffeur ! Je connais tes articles et ton idéalisme est voué à l’échec… Si Ahmed n’est qu’un pion, comme nous tous ; il a fait plus que son devoir, mais il est Kabyle ! Même votre Révolution, qui s’est terminée dans un bain de sang, n’a pas apporté l’égalité entre les citoyens ; une gageure : les Français de 1789 ont plongé dans le totalitarisme ; vous n’avez rien à nous apprendre. J’ai aussi lu vos classiques : les « droits de l’homme » ressemblent parfois au droit de tuer… Comme les Allemands, pendant la dernière guerre : proprement, avec méthode ; monsieur Guillotin a apporté une première solution au problème des exécutions de masse. D’autres ont suivi ! Nous, en terre africaine, nous sommes encore des artisans ! D’ailleurs en 1830… »

Lastain aurait voulu arrêter ce flot de paroles ; il connaissait depuis longtemps les états d’âme d’Abdallah, sa large érudition et sa vision très personnelle des relations Nord-Sud. Il n’écoutait plus, la fatigue et le manque de sommeil prenaient le pas sur sa raison. Il regardait distraitement les badauds qui circulaient dans l’ombre des bougainvilliers, sur les trottoirs étroits. Un vieillard à bicyclette, un engin vétuste, descendait l’avenue en évitant les

nids-de-poule ; sa djellaba en loques flottait derrière lui, comme un drapeau percé.

Abdallah était un lettré un peu provocateur ; d'ailleurs, par le passé, il s'empoignait souvent avec son père, un ardent défenseur des Lumières, de la République et de la laïcité… et qui parlait volontiers de progrès… Une notion assez floue en terre africaine où la tradition suffisait à faire vivre les gens dans un bonheur relatif, leur évitant le superflu… Seulement les Européens avaient pris possession de cette terre, de ses richesses, en apportant avec eux un nouveau système très efficace et destructeur pour les autochtones : le capitalisme, qui remplaçait les vieilles recettes féodales et monarchiques. Une invention anglo-saxonne, pleine de promesses pour ceux qui avaient la chance d'appartenir à une catégorie privilégiée… comme la famille Lastain ! Et tant pis pour les autres.

La voiture s'arrêta à quelques mètres d'un portail en fer forgé, qui s'ouvrait sur un jardin exotique ; une petite source glougloutait sous un massif de palmiers nains ; la propriété était située en retrait, derrière une haie d'eucalyptus. Des gommiers escaladaient la façade, jusqu'à la terrasse, au troisième étage, recouverte d'une pergola soutenant une glycine mélangée à plusieurs pieds d'hibiscus encore en fleurs. Le caïd parqua sa DS19 devant le perron d'entrée. Il sourit à Lastain qui tentait de s'extraire avec peine du véhicule.

« J'aime les fleurs, mon cher Gérard ; j'ai besoin d'être entouré de végétation, je sens vivre les plantes. Imagine : ce pays a été boisé, un jour ! De la forêt partout, des chênes verts, des taillis de lentisques, des lauriers… Les premiers Berbères étaient des hommes de la forêt… Et puis les grandes civilisations qui se sont succédé sur cette terre en ont fait un désert… Des cailloux et de la poussière… Alors, je compense, à mon échelle, modestement… »

— N'oubliez pas la palmeraie… nous y avons fait de charmantes promenades avec Mehdi et Saïd ; ils doivent être adultes maintenant, responsables…

— Un peu trop ! Ils sont très engagés pour l'indépendance de notre pays. Mais les mouvements d'émancipation sont divisés ; le FLN se radicalise. J'ai peur pour l'avenir… et pour mes enfants ; ces jours, ils sont en réunion, à Constantine. »

Le caïd monta quelques marches, en tenant Lastain par le coude, en signe d'affection.

« Ma femme sera heureuse de te revoir, elle ne sait rien de l'affaire du convoi. Parfois, elle perd un peu la mémoire ; c'est fréquent chez les personnes âgées… mais je suis triste ; je ne reconnais plus ma compagne, celle qui m'a soutenu dans mes combats politiques. J'ai eu beaucoup de soucis, entre les Français et le conseil de la tribu….

« Mais je parle, je parle… Tu dois avoir faim ? Entre, un repas nous attend dans le salon… »

Lastain, le ventre plein, prit une douche froide et monta à l'étage où un lit était préparé à son intention. Il s'était procuré plusieurs doses d'insuline fraîche, à la pharmacie de l'avenue ; il en avait assez pour voir venir ces prochains jours. Il déposa le revolver dans le tiroir d'une commode, faute de mieux… Après l'injection, il s'endormit immédiatement. Le soir, il fut réveillé par le chant du muezzin, la fenêtre était grande ouverte ; le ciel avait pris une couleur verte. Des martinets tournaient inlassablement dans l'air pur, en poussant des cris de bonheur. Il ferma lentement la fenêtre et se rendormit, apaisé.

IV

Constantine

Le lendemain, à onze heures, Lastain avait rendez-vous avec le mari d'Isabelle dans un petit bar pour touristes, non loin de la résidence de son ami le caïd. Il était arrivé le premier, la salle était presque vide. Avec les événements, plus personne ne se risquait, sans bonne raison, dans cette région de l'Atlas saharien. Il commanda une anisette et se laissa bercer par le bruit de la rue et le va-et-vient d'une vieille femme qui arrangeait les tables, comme pour combattre le mauvais sort et attirer de futurs clients.

Au bruit de la porte vitrée, qui s'ouvrit brusquement, il se retourna et contempla, sans surprise, le nouveau venu : Brissac correspondait assez bien à l'image qu'il s'en était faite. Un grand type maigre avec un costume impeccable et une cravate serrée, malgré la chaleur qui montait dans l'air confiné du bar. Le ventilateur était à l'arrêt, probablement en panne.

« Hello, vous êtes Lastain ? Moi, c'est Georges Brissac. Je vous connais déjà, ma femme m'a parlé de toute cette histoire ! En bien, évidemment, votre comportement exemplaire… Vous avez fait fort ; je tenais à vous remercier ! »

Brissac n'y allait pas par quatre chemins, il avait l'air pressé, un rien fébrile... Lastain désigna un fauteuil :

« Prenez place, mon vieux. C'est l'heure de l'apéro. Buvez quelque chose… c'est votre femme qui est forte ; elle m'a étonné : on dirait qu'elle n'a peur de rien, un vrai petit soldat. Elle a même fait le coup de feu…

— Isabelle est intrépide, elle m'effraie parfois ! En fait, je la connais mal… le travail vous comprenez… je suis très pris. Ce foutu pétrole est en train de bousiller notre couple. Je n'ai pas le choix, je suis pratiquement assigné à résidence dans ce trou ; encore deux ans… mon contrat… enfin, vous voyez ; hier soir, à l'hôtel… »

Subitement, il se tut et profita de ce répit pour desserrer sa cravate. Brissac commanda un whisky, un double ; il semblait en avoir besoin : son visage était congestionné, ses mains tremblaient.

« Reprenez-vous, Brissac ; c'est une affaire classée. Vous allez pouvoir repartir sur une base nouvelle… Avec une femme aussi charmante ! À votre place, je démissionnerais ; que diable : un type comme vous, bardé de diplômes ; vous n'aurez aucune peine à trouver un boulot en métropole.

— Oui, mais mon contrat…

— Vous pouvez le dénoncer… prenez un avocat, faites-vous porter malade ; il y a bien une combine ? »

Lastain comprit soudain que quelque chose clochait. Ce type était malheureux, c'était évident ! Trop bien habillé, coincé, et pas sûr de lui-même. Une proie facile. Les paroles du caïd, prononcées dans la DS, remontèrent à sa mémoire : Isabelle, *une femme qui aimait les hommes à sa façon*… que voulait-il dire ? Lastain commençait à réaliser l'étendue du problème en regardant le visage fatigué de Brissac, un pli d'amertume autour de la bouche. Il buvait son whisky à petites gorgées rapides, comme pour s'enivrer, oublier… oublier quoi ?

Soudain, il saisit : le bonhomme avait l'attitude d'un perdant, prêt à l'humiliation suprême, la tête sur le billot. Brissac était un jouet entre les mains de sa femme. Voilà pourquoi il s'était retiré dans ce trou puant d'Hassi Messaoud. Il se sentait en sécurité loin d'Isabelle. Lastain eut, un instant, pitié de son interlocuteur : un faible, manipulé comme une marionnette, bien installé dans un système hypocrite qui le dévorait ! Dans ce monde-là, il fallait sauver la face ; les femmes jouaient un rôle majeur, comme carte de visite dans les réceptions, ou comme faire-valoir… pas question de divorcer ; la compagnie des hydrocarbures et les financiers associés avaient engagé un tandem qui devait rester soudé coûte que coûte, pour sauvegarder les apparences en cas de coup dur !

Il devait gagner beaucoup d'argent ; c'était aussi une raison pour accepter de vivre en plein désert, avec sa vie dépendant des caprices du marché de l'or noir. C'était aussi une bonne raison, pour Isabelle, de présenter une façade d'honorabilité, un couple modèle ; de choyer ce mari qui valait lui aussi de l'or. Lastain était dégoûté, déçu.

Brissac commanda un deuxième whisky. Il paraissait heureux de se confier à un inconnu.

« Vous ne reprenez pas quelque chose ? C'est ma tournée…
Lastain montra son visage en sueur et sa chemise déjà humide :

— Merci, Brissac, mais avec cette chaleur… vous devriez faire attention… bientôt, vous allez me raconter n'importe quoi !

— Je sais que vous êtes un fameux cogneur... Je lis le journal régulièrement, la page sportive… on n'a pas beaucoup de distractions là-bas. J'aimerais vous ressembler ! »

L'alcool commençait à faire son effet ; des confidences, il allait passer aux larmes. Lastain l'arrêta immédiatement dans son délire :

— Je vous rassure, je suis comme tout le monde : j'ai posé les gants l'année passée, après une raclée mémorable : vous

voyez cette cicatrice, au-dessus de l'œil ? j'ai failli le perdre, mon œil… alors je me consacre à la voile maintenant ; c'est plus prudent. À mon avis, vous devriez reprendre votre femme en main ; une bonne raclée justement… je pense qu'elle en a besoin. Vous ne trouvez pas ? »

Le pauvre Brissac n'avait pas l'habitude qu'on lui parle ainsi ; dans son monde, la langue de bois était de rigueur, comme le complet gris perle, en dehors des chantiers, évidemment. Il paraissait catastrophé, démuni ; dans un geste de détresse, il détacha complètement sa cravate et déposa son veston sur le dossier de la chaise voisine.

« Vous avez sûrement deviné que nous avons eu une discussion animée, hier soir, à l'hôtel. J'ai retrouvé ma femme changée, comme si votre odyssée lui avait ouvert les yeux. Je ne comprends pas. J'ai fait l'amour avec une inconnue ; elle était ailleurs. Elle n'a pas voulu venir avec moi ce matin… après la piscine, elle s'est remise au lit !

— Il faut comprendre… On en a bavé ! Sans le chauffeur, Si Ahmed, je ne serais pas en train de boire un verre avec vous. Il faut un peu de temps…

— Sur le chantier, j'entends régulièrement des bruits qui courent, des rumeurs si vous préférez… Ma femme est trop belle, tout le monde le dit ! Ce n'est pas à mon avantage… Je suis sûr que vous me comprenez Lastain. Vous aimez les femmes vous aussi ; votre réputation a déjà fait le tour des oasis du Nord…

— Dois-je le prendre comme un compliment ?

— Prenez-le comme vous voulez, Lastain. Aujourd'hui, je m'en fous ! Brissac vida son verre et se leva en chancelant légèrement : « Je rentre à l'hôtel, je vais prendre un taxi ; content de vous avoir rencontré… et encore merci pour elle ! »

Après son départ, Lastain décida de reprendre une anisette. Il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. Et il n'avait pas faim ; chez le caïd Abdallah, le repas était servi à partir de seize heures. Il oublia un instant son diabète, en trempant ses lèvres dans le liquide ambré.

Ainsi, il avait la confirmation de ses soupçons par le principal intéressé : Isabelle était une femme vénale — le mot lui sembla quand même un peu fort, mais il n'en avait pas d'autre à l'esprit — qui poursuivait un but douteux, dans le cadre de la colonie. Comme toutes les jolies filles, le plus souvent assez stupides, Isabelle jouait de ses charmes. Et des mâles, tout aussi stupides, se laissaient prendre à ce piège vieux comme l'humanité ! Cependant, c'était incontestablement une fille intelligente, pleine de ressources, capable de mener sa barque… Bien sûr, Isabelle consacrait une partie de son temps à un journal de mode ; elle aimait le sensationnel, les frivolités ; dans ce genre d'ouvrage, on ne trouvait pas beaucoup de cerveaux exceptionnels. Ces dames cherchaient à se placer, vite et bien ! Et, si possible, à rejoindre la métropole, surtout depuis le référendum ! Rien de très original. Lastain n'aimait pas les jolies filles en général ; il les trouvait incultes et capricieuses. Il s'ennuyait à leur contact. Le cas de madame Brissac, trop vite mariée, ambitieuse et apparemment déplacée en Algérie, lui semblait particulier, digne d'intérêt.

Il fut interrompu dans ses réflexions par la venue du patron, un gros type jovial, chauve, avec des rouflaquettes ; son père l'appelait Gaston, un Toulousain plein de verve ; il avait bien connu les Lastain pendant l'âge d'or de la colonie.

« Le fils Lastain, quelle surprise ! J'ai fait quelques courses au marché ; avec cette cuite c'est presque un exploit ! Il fait plus de 50 degrés… j'ai appris ton histoire ; tu reviens de loin… ben mon vieux ! Heureusement que tu es costaud… Comment va ton

diabète ? Une sacrée saloperie, entre nous… Quand tu étais gosse…

— Ça va, je vis avec ; pour le reste, on a surtout eu de la chance ! La tempête nous a permis de passer entre les gouttes, sinon on serait encore là-bas… j'ai causé avec Brissac, il était ici, il y a un instant ; drôle de type… il s'est mis un sacré poids sur les épaules…

— Tu veux parler du cocu ? Tout le monde connaît sa femme ! Elle fait les délices de la colonie… elle alimente les rumeurs. Au moins, elle ne se complique pas la vie : elle prend ce qui lui tombe sous la main. Paraît que c'est le climat qui fait ça ! Ça les chauffe, surtout quand elles sont mariées… avec des maris absents ! Disons que les femmes s'emmerdent, pour parler poliment ; alors, elles s'envoient en l'air, pour meubler le temps.

— Tu schématises un peu, Gaston… tu crois pas ?

— En réalité, madame Brissac navigue surtout dans les sphères supérieures, petit Lastain ; tu ne sais pas tout, gamin ! Elle consomme en priorité du col blanc ; des gens bien comme il faut : ambassadeurs et autres attachés ministériels… Enfin, elle est majeure, vaccinée et bien jeune… elle a le feu où je pense. Ma fille…

— Elle est en France, ta fille, non ?

— Oui, et je vais bientôt la rejoindre. Le patron poussa un soupir : « C'est fini pour nous l'Algérie française, le pays revient aux Arabes. C'est vrai qu'on les avait un peu oubliés ceux-là ! Dans un sens, je les comprends : on les a exploités jusqu'à l'os ! C'est de la connerie… oui, on a été cons pendant un siècle. Et maintenant, on récolte. Je ferme le bar ce mois. Ensuite, « Inch Allah ! ». Je vais me retrouver dans une banlieue de Marseille. Ma fille a épousé un gérant d'immeuble… j'espère qu'il nous donnera un coup de pouce. Ton père m'a dit que vous étiez aussi sur le départ ? Paraît qu'il vend le domaine…

— Oui, c'est en discussion ; j'espère être engagé dans un journal, en Suisse… j'attends une réponse. Avec mes deux passeports, il ne devrait pas y avoir de problème. »

Il quitta le bar sur le coup des une heure ; il fut happé par la touffeur qui régnait maintenant dans l'avenue, vidée de ses passants. Il reprit la direction de la propriété du caïd en rasant les murs passés à la chaux. Il profita de l'étroite zone d'ombre qui subsistait encore au pied des façades. Dans sa chambre, il s'étendit sur une banquette, la tête bourdonnante, encombrée par le souvenir des événements de ces derniers jours. La maison était silencieuse. Il pensa un instant à Isabelle, à ce corps qu'il serait possible de conquérir… Une conquête éphémère probablement. Lastain eut soudain envie d'elle : il l'imagina nue entre ses bras ; il caressait cette peau lisse, ambrée, humait ses longs cheveux châtains ; il était pénétré de son odeur, un peu sauvage : celle de la femme éternelle, sortie d'une forêt primaire… Il divaguait, le cœur battant, tous les sens en ébullition… Son fantasme prenait de l'ampleur.

C'était la première fois qu'il projetait l'image d'Isabelle hors de la réalité ; une image idéalisée, purgée de tous ses préjugés de mâle : jusque-là, il l'avait considérée comme un être futile, sans intérêt ; une poupée de luxe. Mais il y avait autre chose. Une énergie, une force vitale, peu commune chez une fille de cet acabit. Une force souterraine… une énergie communicative, qui remontait du fond des âges : il se sentait capable de faire de grandes choses avec elle, de transcender le quotidien, de crever la monotonie des couples ordinaires… comme on crève un abcès !

Il s'efforça d'éloigner de son esprit cette vision teintée d'érotisme, ce fantasme empoisonné : tout cela n'avait pas de

sens ! Isabelle était bien telle qu'il l'avait devinée les premiers jours : une gamine gâtée par la vie, égocentrique et immorale.

Dans quelque temps, il serait de retour à Alger, occupé à préparer le grand départ. Il pensa à son père et à sa mère, si rigides de caractère ; cette fuite serait un déchirement pour eux. Il faudrait aussi protéger le domaine ; l'armée ne suffirait peut-être pas.

Pendant ce temps, Isabelle serait dans le Sud, avec son mari, Brissac le pathétique, soumis à ses caprices. Elle passerait sûrement de l'autre côté de la Méditerranée, après la formation du nouveau gouvernement ; toujours avec Brissac, le chien fidèle… Dans leur milieu, il y avait toujours une solution à tous les problèmes…

Il perdit conscience, avant le chant du muezzin ; écrasé par l'atmosphère lourde de la pièce.

*

Lastain rejoignit Constantine le lendemain, en fin de matinée. Il devait prendre contact avec un correspondant du journal, rapport aux événements du Sahara. Il avait loué une vieille Peugeot épuisée, aux pneus lisses, qui l'avait laissé en panne dans un douar, après Batna, au sommet d'un petit col. La batterie était à plat ; il aurait dû la contrôler, avant son départ de Biskra… Heureusement, elle tenait encore la charge et un jeune kabyle, qui occupait une épicerie poussiéreuse au bord de la route, lui proposa ses services. Après un pontage exprès, il put repartir ; le garçon avait précisé : « Ne vous arrêtez pas ! Elle vous relâcherait à la première occasion… »

Lastain se demanda s'il allait retrouver son collègue à Constantine ? Il avait probablement fui, comme la plupart des colons. Les journalistes étaient visés, la presse muselée, et les durs de la gauche du nouveau gouvernement tenaient des listes de personnes à abattre. Il n'y avait pas que des « harkis » !

Chez le caïd Abdallah, Lastain avait commencé un compte rendu de l'affaire du convoi ; il y avait des responsables à l'origine de cette lamentable expédition. L'agression était prévisible et la protection armée insuffisante. Malgré la tempête, une protection aérienne aurait été possible, pendant la période d'accalmie… Il se proposait de sortir un papier explosif, mettant en cause l'armée française mais aussi les combattants de la liberté, ces « fellaghas » qui se conduisaient trop souvent comme des sauvages, tuant des civils innocents… Son article avait maintenant peu de chance de sortir, il en était conscient. Surtout que le journal, à Alger, était probablement censuré… ou interdit ?

Il fallait qu'il en cause avec Duval, son correspondant à Constantine. Un type courageux qui ne voulait pas décrocher. Lastain profiterait de son séjour pour peaufiner son compte rendu ; il voulait aussi mettre en avant le rôle héroïque joué par les chauffeurs kabyles dans cette affaire. Si Ahmed serait content ; il lui devait bien ça ! Et l'avis de son collègue serait précieux : il connaissait bien le monde berbère ; il avait vécu plusieurs mois dans le Djurdjura. Il avait cru jusqu'au bout à une cohabitation possible entre communautés… mais les accords d'Évian, qui avantageaient largement les colons, avaient tout bouleversé !

À quelques kilomètres de la ville, Lastain croisa un convoi avec des blindés et un important contingent de soldats fraîchement débarqués, armés jusqu'aux dents, entassés dans des

camions bâchés… Les mêmes que ceux d'Hassi Messaoud, des Berliet, qui n'avaient jamais atteint leur but, en ruines dans le désert…

Des gars lui firent un signe, le V de la victoire ; quelle victoire ? La guerre allait encore durer et lui et sa famille devraient quitter ce pays — leur pays, il n'en connaissait pas d'autre ! — comme des voleurs. De nombreux groupes armés résistaient encore dans les montagnes, des opposants au régime de Ben Bella et de son chef militaire le colonel Boumediene, les futurs dirigeants du nouveau gouvernement. Ces derniers étaient basés pour l'instant à Tlemcen, dans l'Ouest, près de la frontière marocaine. Malgré un fort soutien de la population, ils avaient de la peine à maintenir l'ordre, en particulier à Alger. Alors les militaires français avaient prolongé leur mandat sur territoire algérien. Ils étaient encore là pour un bon bout de temps… surtout que le Maroc voisin accentuait la pression sur le Sahara (le Rio de Oro) et son extension vers l'est… Des terres riches en phosphates et en uranium ; ils espéraient aussi trouver de nouveaux champs de pétrole. Un pétrole qui manquait cruellement au royaume chérifien, totalement dépendant des Français et des Américains…

Lastain avait consacré plusieurs articles à ce sujet brûlant, mais ils n'avaient pas été publiés. Le rédacteur en chef avait dit : « Inutile de mettre de l'huile sur le feu ! La France a besoin du Sud pour ses essais nucléaires ; le sujet est tabou… tout est possible là-bas ! La Libye n'est pas loin non plus… alors si tu me rajoutes encore le Maroc dans ce foutoir ! De toute façon ce n'est pas la porte à côté… »

Dans Constantine, le centre-ville était bondé de monde. Il y avait encore beaucoup de militaires français, en habit de combat. Des paras en tenue Bigeard, le doigt sur la détente. L'armée algérienne était peu visible. Lastain dépassa des chars d'assaut

et des « half-tracks » stationnés à l'entrée du grand pont, qui menait au quartier résidentiel. Un soldat au visage fermé fouilla sa voiture ; il paraissait déçu de n'avoir rien trouvé… le regard un peu narquois de Lastain l'avait visiblement fâché. Il est vrai que tout le monde était à cran…

Cette effervescence rappelait la prise des couleurs du 5 juillet, quelques semaines auparavant à Alger, devant le Palais du Gouvernement général. Il y avait aussi une forte présence de l'armée, avec des officiers qui paradaient, le torse bardé de médailles, la mine soucieuse.

Mais aujourd'hui, ils étaient là pour autre chose : l'attaque du convoi avait fait du bruit ; l'état-major s'attendait à une recrudescence des attentats. Le peuple, et surtout les diverses factions qui gravitaient autour du futur gouvernement, fières de leur indépendance toute neuve, n'arrivaient pas à se mettre d'accord. La branche armée du FLN et ses dérapages meurtriers n'arrangeait rien dans un pays dévasté : les campagnes étaient désertées et ravagées. La disette menaçait le pays… l'exode des Européens était une catastrophe nationale.

Il chercha l'adresse de son correspondant, dans un quartier extérieur de la ville, où s'alignaient de grands immeubles locatifs à façade grise ; du linge pendait aux fenêtres. Duval aimait vivre près du peuple. Il y trouvait son inspiration pour des articles enflammés ; il croyait encore aux vertus de la démocratie, la vraie, inapplicable en Afrique et malmenée dans les pays occidentaux !

Le concierge, un vieillard enturbanné, lui expliqua dans un français approximatif que Jean-Louis Duval était parti pour plusieurs jours, avec des amis… en tout cas, personne ne l'avait revu ! Lastain trouva cette absence douteuse, pour ne pas dire suspecte. Le concierge précisa : « Il sera de retour demain… reviens demain, Sidi ; m'sieur Duval, lui souvent dans le

bled… ». Le vieux ne paraissait pas très persuadé par sa propre réponse, mais en Algérie, on n'aime pas contrarier son interlocuteur, encore moins un roumi. Lastain décida de passer la nuit dans un hôtel du centre et de se payer un bon repas bien arrosé. Avec un peu de chance, son collègue serait de retour dans la journée du lendemain.

Au bar de l'hôtel, il commanda un double whisky ; il avait un peu de vague à l'âme : cette impression désagréable et tenace d'une catastrophe imminente. Il était assis sur une poudrière et il pensa qu'il devait quitter le pays au plus vite ! En buvant son whisky, il revit le visage anxieux de Brissac qui noyait ses soucis dans l'alcool. Il finirait peut-être comme lui, désabusé, mécontent de la vie et de ses coups fourrés…

Il réalisa soudain qu'il avait complètement oublié l'existence d'Isabelle ! Elle appartenait déjà au passé, il avait fait une croix dessus. Chez Isabelle, la reconnaissance n'était pas non plus une vertu cardinale… ce n'était pas son fort… mais elle devait ronger son frein, auprès de son mari d'occasion. Sans chercher à revoir son sauveur !

Sur le site d'Hassi Messaoud, il y avait des villas de grand luxe pour les cadres français, avec piscine et un golf ; il fallait bien compenser le sable, la chaleur et l'ennui qui guettait sournoisement les employés du champ pétrolier. Avec ses arguments, elle trouverait rapidement chaussure à son pied ; les célibataires ne manquaient pas dans ce milieu où la morale était mise au rancart. Dans un sens, il se sentait soulagé ; il avait l'impression d'avoir évité un danger imprécis mais bien réel… Il déclarait forfait et était prêt à affronter sa nouvelle vie, là-bas dans le Nord. Il fallait organiser le départ.

Le lendemain, il retrouva le vieux concierge qui montrait encore une mine désolée : « Toujours personne, Sidi… je ne comprends pas… ». Lastain avait compris, lui : Duval ne

reviendrait plus jamais dans son appartement bon marché… Il avait dû se passer un événement grave, prévisible ; on l'avait attiré quelque part dans un piège, à l'abri des regards ! Dans la montagne, les cachettes ne manquent pas… otage ou mort ? Dans le chaos actuel, il était inutile de tenter d'ouvrir une enquête… les morts anonymes, on les ramassait à la pelle !

Il était midi et le soleil, impitoyable, éclaboussait l'entrée de l'immeuble, comme souillé de larges taches étincelantes, blessant les yeux de Lastain ; le goudron du parking commençait à fondre. Pourtant, il y avait un véhicule à l'arrêt, à cent mètres de l'entrée. Une Citroën 11 CV, avec deux types à l'intérieur, qui ne paraissaient pas incommodés par la chaleur. Lastain interpella le concierge :

« Vous pouvez m'ouvrir la porte de Duval ? Vous devez avoir un passe, non ? »

Le concierge avait aussi remarqué le véhicule. Il secoua la tête, contrarié :

« Ces types, là-bas, dans la voiture… je les ai déjà rencontrés ; je reconnais leurs chapeaux, des chapeaux mous… la police ! Y sont habillés comme en hiver…

— Justement, il vaut mieux monter à l'appartement… on y verra peut-être plus clair ! »

Lastain tata de la main la crosse du revolver dans sa poche arrière. Il avait décidé de l'emporter avec lui, aujourd'hui ; une précaution élémentaire. L'arme formait une grosse bosse sur sa fesse gauche; il caressa le métal chaud, rassurant. Avec ça, il pouvait voir venir !

Devant la porte, ils eurent une surprise : elle était entrouverte et un rayon de lumière, provenant de l'intérieur, découpait l'ombre du couloir. « Hier soir, la porte était fermée… moi j'comprends pas… Y s'passe quelque chose, Sidi… la police… »

L'intérieur de l'appartement était dévasté ; il avait été fouillé de fond en comble. Lastain se précipita vers la fenêtre et jeta un regard au dehors, sur le parking désert :

« Les deux types viennent en direction de l'entrée… Faut s'tirer mon vieux ; ils en ont après nous. Il y a une sortie de secours ?

— Oui, Sidi ; depuis la cave, derrière la blanchisserie. Mais moi je reste… »

Lastain coupa court à ses interrogations ; il bondit dans le couloir, et descendit les escaliers en catastrophe, réveillant des échos sinistres dans la montée vide. La cave était encombrée de déchets et un rat affolé courut entre ses jambes, dérangé dans son repas. Une porte blindée permettait de sortir de l'immeuble, dans un champ recouvert d'un maigre gazon jaune, brûlé par le soleil. Dehors, Lastain se crut sauvé ; il fit quelques pas rapides pour s'éloigner de la façade encore noyée dans l'ombre.

Il entendit un léger bruit de pas derrière lui : les deux types étaient là ; ils avaient contourné la construction. L'un d'eux s'avança contre lui, avec un cran d'arrêt dans sa main maigre, dans une attitude sans équivoque, très professionnelle. Il portait toujours son chapeau et des lunettes noires. Lastain pensa : « Des types du FLN, je dois être plus rapide qu'eux… je peux le faire… comme mon premier combat : j'avais mis l'autre KO en deux minutes… »

Lorsque le type fonça, Lastain dévia son bras armé avec une prise en force, tout en envoyant une terrible droite dans le foie du bonhomme, qui s'effondra sur lui en hurlant. Puis, aussi vif que l'éclair, il sortit son revolver et abattit l'autre agresseur d'une balle dans la poitrine. Il s'était servi de son collègue, sonné, comme d'un bouclier. Sans hésiter, il acheva ce dernier d'une balle dans la tête. Le cerveau de Lastain ne fonctionnait plus ; il était devenu une machine à tuer… Comme là-bas, dans

le convoi, pour sauver sa peau… Après quelques secondes, il réagit : « C'était eux ou moi ; oui, eux ou moi… ! Pas comme ce pauvre Duval, un type bien, inoffensif, qui prêchait la concorde… Bon, il faut foutre le camp d'ici ! »

Il rejoignit la Peugeot en courant ; des gens, tirés du lit, sortis de la sieste, s'étaient mis à leur balcon, le désignant du doigt. Il démarra en trombe, comme dans les films de gangsters ! Son cœur battait la chamade.

Il parqua la Peugeot dans une petite ruelle latérale, à deux cents mètres de l'hôtel, qu'il rejoignit à pied, tous les sens aux aguets. Il se retrouva dans sa chambre, à l'étage, sans problème. Mais il avait dû être repéré. Il devait être prudent, ne pas quitter l'établissement. Par chance, le patron lui avait dit qu'ils allaient recevoir une garde armée, un détachement de paras ; un personnage important devait prendre ses quartiers dans son hôtel, réquisitionné en fin de journée. Pour l'instant, c'était le lieu le plus sûr.

Après une courte sieste agitée, il décida de se remettre à écrire : la meilleure méthode pour se calmer, pour oublier qu'il venait de tuer deux hommes ! Évidemment, il ne regrettait pas son geste : les mercenaires du FLN ne méritaient aucune pitié…

Dans son article, il essaya de rester objectif, de s'en tenir aux faits. Il noircit plusieurs feuillets sténographiés, une précaution un peu inutile, en insistant sur le rôle joué par les supplétifs arabes, qui avaient repris du service auprès de l'armée française. Il remercia mentalement Si Ahmed…

Il rajouta une conclusion, plus critique, plus engagée, soulignant les carences de l'armée.

Lastain contempla, en fin de journée, le travail accompli : une dizaine de feuilles recouvertes d'une écriture symbolique, serrée, largement raturée. Peu de gens lisaient la sténo… Il se demanda qui allait publier cette histoire ! Il n'y avait

pratiquement plus de journaux… Tout restait à faire, dans ce pays exsangue. Il se sentait dépressif, désabusé, épuisé. Pour se distraire, il regarda les soldats qui s'installaient sur le trottoir d'en face ; il y avait un « half-track », des sacs de sable et une chicane au milieu de la rue. C'était ça l'Algérie nouvelle… le règne de la terreur était maintenant institutionnalisé, banalisé.

La sonnerie aigrelette du téléphone résonna soudain, le faisant sursauter ; la standardiste lui annonça un appel d'Alger. Une voix lointaine grésilla dans l'écouteur :

« Lastain, c'est toi ? Le patron m'a dit d'appeler, on vient d'apprendre tes ennuis… J'ai fait tous les hôtels pour te trouver… Tu es encore entier ? C'était Cazenave, le responsable des actualités au journal ; il paraissait inquiet.

— Oui, je fais ce que je peux pour rester en vie ; heureusement que je n'ai pas trop perdu : ils ont essayé de me liquider ce matin… le FLN vient de perdre deux de ses membres ! Par contre, ils ont eu Duval…

— Merde alors… bon dieu, Lastain, prends soin de toi… Pauvre Duval ! Heureusement, il n'a pas de famille…

— Tu as quelque chose à me dire ? Je t'entends mal… La communication fut coupée pendant quelques secondes. Puis la voix de Cazenave retentit, plus forte :

— Tu es toujours là ? Bon, alors écoute : le patron tient bon. Il espère sortir un numéro en septembre. Pour concurrencer le quotidien national « Al Chaab », en français et « El Moudjahid ». On a besoin de toi à Constantine, au moins jusque-là. Tu nous enverras tes papiers par télex ; ils en ont un à l'hôtel ; on s'occupera de la censure… mais ne te fais pas trop d'illusions : il faudra couper, s'aligner sur le nouveau gouvernement…

— Tu sais que je pars bientôt, après la famille… J'ai encore des choses à régler et je dois préparer le voilier pour la

traversée… Encore deux ou trois mois, au mieux… Je compte sur toi pour le coup de main, d'accord ?

— OK, c'est convenu ; j'adore les croisières, malgré le mal de mer ! Le patron t'appellera demain, pour discuter des détails. Il est en train de s'arranger avec les Algériens… il a les bras longs ; c'est l'ami du futur ministre de l'intérieur. Il nous fait une fleur… Ne bouge pas surtout !

— Pas de risque… Ils vont me tirer comme un lapin si je sors. Je vais essayer de me faire oublier, trouver une turne quelque part et changer de voiture. Je vous tiendrai au courant… »

Il raccrocha, satisfait : les copains ne l'oubliaient pas ! Mais il savait que la situation était désespérée, intenable. Ce projet était ridicule, une sorte de défi au nouveau pouvoir. Comment pouvait-on faire confiance à un ministre, de surcroît pas encore nommé ! Mais Lastain aimait les défis…

*

Le soir, il décida de festoyer pour marquer le coup ; cette nouvelle vie ne s'annonçait pas si mal, à condition de faire face, de lutter. Et puis il fallait oublier la tristesse qui le submergeait parfois : quitter un pays qu'il avait appris à aimer ; des gens dans le bled, qui faisaient partie de sa famille, de sa tribu !

La grande salle du restaurant était vide ; il y avait au moins une trentaine de tables, recouvertes de nappes immaculées. Les services étaient déjà en place, attendant les clients. Il commanda un menu complet avec une bouteille de Bordeaux à un des

garçons en costume de soirée ; il décida d'attaquer avec un double scotch. Lastain sentait qu'il rentrait en lui-même, il avait identifié l'ennemi ; un ennemi multiple : la fraction violente du FLN, les imbéciles de l'OAS et les colons qui tentaient encore de s'accrocher à leurs privilèges. La plupart vivant dans un pays qu'ils croyaient connaître !

Lastain était satisfait, l'alcool aidant, il voyait le monde et son environnement immédiat avec plus d'optimisme. Son attention fut attirée par un énorme lustre orné de pendeloques, fixé au plafond de la salle, inerte. Une image de l'ancienne grandeur de la colonie. Plus loin, un ventilateur géant brassait l'air avec obstination : il suivit un instant le parcours régulier des pâles, se laissant bercer par le froufrou de la machine. Il pensa un instant à Isabelle, bien loin maintenant. Une ennemie elle aussi : elle représentait la facilité, les plaisirs et les pièges du sexe. Il était content qu'elle ait disparu de sa vie, comme éclipsée par les événements…

Au milieu du repas, sortant de sa rêverie, il réalisa avec surprise que toutes les tables étaient entièrement vides autour de lui ! Le bruit de la cuillère, au fond de son assiette de potage, résonnait bizarrement, un peu comme un objet métallique manié avec cérémonie dans le silence d'une église. Il était seul et déjà passablement gris… Alignés au fond de la salle, comme des marionnettes contre le mur jaune sale, les cinq serveurs, deux hommes et trois femmes, en costume kabyle, l'observaient sans rien dire. La situation était absurde : cinq personnes pour le servir, lui, Lastain le contestataire, dans un espace digne d'un palais oriental… Toutes ces tables vides qui ne recevraient plus jamais de clients ! Il avait envie de pleurer, de partager son angoisse avec quelqu'un. Il avait tué deux personnes… son article ne paraîtrait jamais, et il se sentait inutile au milieu de toute cette gabegie. Son bel optimisme s'était envolé ; il

contemplait avec tristesse la bouteille vide devant lui... Maintenant, il fallait se lever et rejoindre la chambre, à l'étage. Debout, il fut pris d'un malaise soudain : « Bon dieu, mon insuline… il faut que je puisse remonter… seul… ! » En fait, il dut reconnaître que son malaise actuel était plutôt lié à l'abus d'alcool… et à une nourriture trop lourde qui pesait sur son estomac, comme un lest de plomb…

Dans l'escalier, il ressentit un nouveau vertige ; il dut s'asseoir sur une marche. Il entendit causer, quelque part, dans les étages : l'invité d'honneur mangeait dans sa chambre, gardée par des soldats. Ils devaient en griller une, pour tuer le temps.

Après un dernier effort, il se retrouva devant sa porte. Il batailla quelques secondes avec la serrure de mauvaise qualité et s'étendit de tout son long sur le couvre-lit. Au bout de quelques minutes, il se sentit mieux et s'injecta une dose d'insuline. Il se déshabilla et s'enfonça nu, entre les draps rêches, qui sentaient la lessive. Le sommeil le prit rapidement. Il dormit jusqu'au matin, avec la tête encombrée de cauchemars délirants.

V

La passion d'Isabelle

La lumière du matin le réveilla progressivement ; un réveil douloureux, avec une chape de plomb sur le crâne. Il ne reconnut pas la pièce ; il rêvait encore du camion : il était assoupi, la tête tournée sur le dossier du siège avant. Si Ahmed parlait, mais Lastain ne comprenait pas un mot. Dehors, toujours la purée de pois ; ils étaient plongés dans une atmosphère presque liquide, aucune visibilité… soudain, l'arrière du Berliet de Messaoud, qui surgit du néant… le choc, inévitable… le pare-brise volant en éclats !

Et Lastain se retrouve par terre, sur la moquette tachée de sa chambre, nu comme un ver.

« Bon sang, j'ai ma dose ce coup-là… moi qui mange d'habitude comme un moineau ; me voilà bien parti ! Quand même, le vin était bon… mais c'est triste de boire seul ! » Il se sentait coupable, mais il ne savait pas de quoi au juste… il s'était conduit comme un gamin…

Sous la douche, il retrouva sa lucidité. Il était bientôt dix heures et le patron n'allait pas tarder à appeler. Il pensa qu'il fallait aussi revoir les conclusions de son rapport, ménager le lecteur éventuel. Dater les feuillets… pour la postérité ! Son histoire aurait aussi plus d'impact, avec un peu moins de pathos,

d'émotion. Il devrait aussi freiner un peu sur les critiques, l'armée avait déjà suffisamment de problèmes ; inutile d'en rajouter, le patron avait raison… Et, de toute façon, la partie était jouée pour longtemps…

Il se fit monter un petit déjeuner. Dehors, les militaires tenaient toujours la rue, interdite au trafic.

Lastain reposa sa tasse de café, et se prépara pour la piqûre matinale. Il en profita pour vérifier si le revolver était toujours à sa place, dans le tiroir de la table de chevet. Ensuite, il se dirigea vers le bureau recouvert d'un napperon brodé et relut quelques feuillets. Le téléphone sonna, à l'instant où il apportait les premières corrections au texte manuscrit.

« Un monsieur pour vous… il appelle d'Alger ; il dit que c'est urgent… » Lastain attendit la voix de son correspondant.

— Ici Joubert, vous m'entendez ? Lastain, répondez !... Je n'ai pas beaucoup de temps… Cazenave m'a expliqué votre aventure, un vrai feuilleton…

— Vous l'avez dit, patron, un feuilleton mortel…

— Bon, vous êtes toujours là, c'est le principal ! On a besoin de votre présence à Constantine et dans la proximité des territoires du Sud. Je n'ai plus que vous, Lastain… pauvre Duval !

— J'ai failli y passer aussi… deux types du FLN, des durs, des tueurs…

— Je sais, je suis au courant… mais vous êtes le meilleur, Lastain, comme sur le ring. Soignez vos muscles… Faites un peu de footing, pour la souplesse. On ne peut pas toujours faire face… moi, je fais mes deux kilomètres journaliers, avant le bureau…

Sacré nom, je m'égare : revenons à notre sujet ; vous savez que le journal va continuer à sortir ? J'ai réussi à sauver la mise ! Avec l'accord des Algériens. Donc, il faudra mettre un

peu d'eau dans votre encre, Lastain… Vous m'entendez ? Il faudra s'aligner sur « *Al Chaab* » ; mais nous devons quand même faire entendre la voix des pieds-noirs ; parler des Européens, ceux qui ont tout perdu. Un sacré compromis… alors on compte sur vous. Quand vous serez en France, vous nous ferez des papiers sur les émigrés et les harkis… Je sens venir une catastrophe, tous ces gens sont désespérés… Le gouvernement français est impuissant.

— Je suis en train de relire mon article sur l'attaque du convoi… et la suite. Je vous l'apporterai dans la semaine. Vous le traduirez, il est écrit en sténo… Trouvez-moi un nouveau logement à Alger : les autres doivent être à mes trousses…

— C'est d'accord, j'ai ce qu'il vous faut… Passez-moi un coup de fil dès votre arrivée. Et changez de voiture ! Ça se passe comment dans votre hôtel ?

— Plutôt bien : je suis gardé par une escouade de paras ; un vrai barrage devant l'hôtel ! Paraît qu'ils s'occupent de la sécurité d'une grosse légume, mon voisin du dessus… Ils m'ont déjà interpellé, et fouillé de fond en comble. Le revolver était dans la chambre. Ils n'ont rien vu. Ils manquent d'imagination…

— Sûr !... Vous êtes chanceux Lastain. Je vous laisse avec vos ennuis, et je croise quand même les doigts pour vous ! Il est vrai que vous pourriez faire un bon sujet pour la une du prochain numéro ! »

La communication fut brutalement coupée. Joubert ne ménageait pas son personnel ; il avait un humour bien à lui, quelque peu élémentaire, mais il prenait des risques, de gros risques, malgré ses protections ; à une époque où la presse était passée au crible. Et la nouvelle équipe, à la tête du pays, était peu fiable. Comment allait réagir l'armée ? Boumediene accepterait-il le rôle de Ben Bella, sa révolution rurale, son idéal socialiste proche du maoïsme ? Une révolution à la mode

algérienne, ça ne voulait rien dire… Le pays était sous perfusion, complètement dépendant des capitaux français ! Un pays assisté, pour de longues années, comme le prouvait la présence de l'armée, des dizaines de milliers d'hommes pour assurer une sécurité toute relative !

Lastain pensa que ce genre de réflexion ne plairait pas à Joubert. Il devrait revoir ses conclusions en profondeur avant de lui proposer son papier… Il se remit au travail ; le temps s'écoulait lentement dans l'hôtel silencieux.

Plus tard, il fourra son manuscrit corrigé dans une grande enveloppe, empruntée à la réception, et regarda sa montre bracelet : déjà onze heures trente. Il avait faim, malgré sa dernière soirée arrosée et le petit déjeuner : il n'avait bu que deux tasses de café. C'était bon signe. Sa grande carcasse avait besoin de se refaire, pour pouvoir assumer tous ses projets d'avenir. Et il en avait à revendre.

Lastain était en train de se préparer à descendre au bar, pour noyer sa gueule de bois avec un apéro léger, lorsque le téléphone se mit à vibrer à nouveau sur la table de nuit. Il finit de se donner un rapide coup de peigne avant de saisir le combiné. Il pensa que la rédaction à Alger cherchait encore à l'atteindre ; il devenait indispensable, dans le rôle de l'homme à abattre… Tout le monde s'intéressait à lui !

La fille de la réception lui répondit d'une voix pressée ; elle avait aussi envie de profiter de la pause de midi :

« Encore un téléphone pour vous, monsieur Lastain… Une dame… je vous la passe.

Une dame ?... Il ne connaissait pas de dame à Constantine… Lastain resta quelques secondes interloqué ; avec les événements récents, il n'avait plus le temps de penser au beau sexe.

— Allo, Gérard, c'est bien vous ? J'ai fait le tour de plusieurs établissements avant de vous joindre. C'est Isabelle, je viens aux nouvelles… Je n'ai pas oublié…

— Isabelle ? Mais je croyais… vous n'êtes pas chez vous, là-bas, dans votre désert ?

— Je téléphone depuis la brasserie de l'avenue Montaigne ; je suis à cinq cents mètres de votre hôtel, à vue de nez ! Je suis monté en bus jusqu'à Constantine… Après une courte pause : « Au fait, il me semble qu'on avait décidé de se tutoyer ? C'est quand même plus convivial, non ? Après tout ce qu'on a vécu ensemble… »

Elle possédait un sacré culot. Lastain l'avait complètement chassée de son esprit, et voilà qu'elle était de retour, comme une chose convenue, comme une vieille copine cherchant à faire une surprise à un ancien ami, un petit rappel, un coup de fil de courtoisie. Un peu remis de sa surprise, il décida d'en savoir plus sur cette fille décidément imprévisible, insaisissable.

« Et ton mari ? J'ai vu Brissac, avant votre départ prévu pour Hassi Messaoud… Il est toujours à Biskra ? Vraiment, je ne vous comprends pas ; vous formez un couple bizarre !

— Il n'y a rien à comprendre ; avec Paul, on a convenu que je garderai mon entière liberté, malgré le mariage. Il connaît mon caractère. J'ai de l'affection pour lui, c'est un brave type… tu as dû t'en rendre compte. Mais je ne l'ai jamais vraiment aimé, comme on devrait le faire ! Lui, il y croit ; un naïf… un grand timide ; il aimerait construire une famille soudée avec des enfants, en Europe, après son contrat avec la Compagnie française des pétroles… Je me fâche parfois avec lui… pour des riens, comme l'autre soir à Biskra, au milieu du repas. Alors j'ai décidé de rester dans le Nord, pour l'instant… Mais parlons de nous… »

Elle avait pris une voix de fillette, comme si elle s'adressait à un grand frère… Une voix qui ne lui ressemblait pas.

« Il n'y a pas grand-chose à dire ! Je crois qu'on a fait le tour ! Lastain était légèrement emprunté ; il ne savait pas que penser. Il revoyait dans son esprit troublé ce corps désirable. Peut-être une occasion unique ? Après tout…

— J'aimerais te revoir, Gérard, mais pas dans une cabine de Berliet. On pourrait manger ensemble ce soir. Tu me parleras de tes projets de départ, de ta nouvelle vie en Europe. Ne refuse pas… dix-huit heures ce soir à la brasserie… je m'ennuie à mourir ! »

Maintenant, elle se posait en future victime, en femme délaissée. Il ne la reconnaissait décidément plus ! Elle savait jouer avec les hommes, ça c'était sûr, comme avec les soldats du convoi. Elle possédait une faculté de mimétisme étonnant, se moulait à toutes les circonstances, épousait les contours de son interlocuteur. Un vrai caméléon. Elle ramenait dans ses filets tous les hommes assez stupides pour succomber à ses charmes. Comme Lastain, qui restait hésitant, devant le combiné du téléphone, prêt à faire le grand saut. Après tout, il avait déjà marqué un point contre le FLN ! Alors, pourquoi pas ? Il était de taille.

Et puis, un désir violent submergea son corps et son esprit, le laissant pantelant, sans force. Posséder une telle femme… tout le monde en rêverait !

« D'accord, Isabelle ; mais juste une fois… on reste bons camarades, hein ! Pas d'embrouille…

— Je le vois comme ça, Gérard… des bons camarades… »

Il savait qu'elle mentait comme un arracheur de dents. Elle avait gagné ; elle gagnait toujours. Lastain l'avait déjà compris après la rencontre avec ce malheureux Brissac. Au fait, il devait

être dans les parages ? Elle n'en avait pas vraiment parlé… une quantité négligeable, un gars docile, un prête-nom !

Lastain, accoudé au bar, ruminait toutes sortes de sombres pensées, qui obscurcissaient son bel optimisme du matin. Les tueurs d'un côté, Isabelle de l'autre, il ne s'en sortirait jamais ! Et tous ces gens-là ne jouaient pas des poings ; ils possédaient des armes autrement plus convaincantes ! Il fallait aussi trouver les règles de cette partie dangereuse, dans les deux cas ! Y avait-il seulement des règles ?

Il voulut commander une deuxième anisette, mais le garçon était occupé à l'extérieur, avec les paras. Des types pas commodes, des pros du métier, des engagés volontaires. Le garçon rentra précipitamment dans la salle encore vide, sous les quolibets.

« Voilà, m'sieur, à votre service…

— Ils t'en font voir, hein ? Ils sont mauvais perdants… des imbéciles, des machines à tuer, bien rodées. Ne les écoute pas…

— Oui, m'sieur, mais ils sont armés… Ils viennent pour la paix, maintenant… pas comme avant…

— Tu parles… ! Ils ne sont pas là pour te rendre tes terres, à toi et à tes semblables ! Ils cherchent seulement à protéger les intérêts des friqués, des derniers européens… limiter les dégâts avant la débâcle… Lastain amorça un geste de colère, en fermant son poing gauche : « Bon, tu me le serres ce verre ? Un double… »

Il mangea sur le pouce. À cause de la chaleur et d'un état d'excitation anormal qu'il n'avait pas connu depuis bien longtemps. Pourtant, les filles ne manquaient pas sur les plages d'Alger, et il avait déjà une certaine expérience du beau sexe. Adolescent, il jouait les bellâtres, aidé par un physique avantageux. Ses succès en compétition lui avaient un peu tourné

la tête, qu'il avait pourtant assez solide ! Et puis il y avait eu ce dernier combat, gagné d'avance… Il s'était retrouvé KO, hors course, sérieusement sonné, sans même s'en rendre compte. Une surprise pour tout le monde. Il avait compris qu'il était fini pour le sport ; il ne serait jamais professionnel ! Lastain était alors rentré en lui-même, il devenait adulte.

Il avait aussi réalisé que le pays vivait une crise majeure et qu'il en était un des témoins, sinon un des acteurs. Il avait décidé de parler, d'essayer de comprendre et de faire comprendre les causes de ce désastre. Les colons, les pieds-noirs, n'étaient pas les seuls responsables. Ils faisaient également partie du paysage, de cette Algérie multiculturelle. C'était aussi la métropole et sa politique incohérente, qui n'avait rien compris au problème de ses propres colonies, qu'il fallait fustiger ! Alors il avait quitté la ferme familiale et s'était lancé dans le journalisme. Il avait de bonnes bases grâce à ses études littéraires. Le père avait poussé de hauts cris : il pensait que Gérard reprendrait la ferme. Mais, après les événements des années 60, les massacres perpétrés par les différents camps, le père Lastain avait senti venir la fin. La terre d'Algérie rougissait du sang de ses enfants. Et le FLN n'avait pas l'intention de tenir parole sur le statut des Européens d'Algérie. À cette époque, on parlait beaucoup de liberté et d'égalité ; de justice aussi. Des mots creux qui ne résonnaient pas, sur le terrain, aux oreilles du peuple et des émigrés atteints dans leur chair.

Après une courte sieste, Lastain décida de faire quelques pas à l'ombre, en attendant le soir. Dans la salle du bas, il y avait un homme assis au bar, devant un verre de vodka. Le deuxième européen de l'hôtel, sans compter la grosse huile qui ne sortait pas de sa chambre, toujours gardée comme un objet précieux. Lastain salua, et se présenta à l'inconnu. Un homme trapu, les cheveux blonds clairsemés et le visage hâlé. Un type qui avait

dû passer déjà quelque temps dans le bled. Il avait un fort accent étranger :

« Moi, c'est Popescu, monsieur ; Yvan Popescu, je être ingénieur des mines… chercher minerais dans le Sud. Mais retour en Roumanie… Beaucoup danger avec les indigènes, les tribus Touareg… Et puis, c'est comme la guerre ici… Il désigna les soldats en tenue de camouflage qui faisaient les cent pas dans la rue inondée de soleil.

— Je sais, je sors d'en prendre. Lastain raconta en quelques mots son équipée, la mort frôlée de très près !

— Vous beaucoup de chance… retourner en France, c'est mieux… Demain, moi prendre l'avion pour Bucarest… après, retour, peut-être… après indépendance…
Vous boire quelque chose ?

— Non, merci ; je vais prendre l'air… j'ai un rendez-vous important à six heures. Je dois rester en forme. Il avait envie de parler à quelqu'un de sa bonne fortune. Lastain avait oublié ses doutes et ses angoisses.

— Alors, vous bonne journée… le soir plus frais…

— Oui, on se reverra peut-être ? Je reviendrai en Algérie ; nous possédons des terres… le FLN a fait des promesses ; nous serons peut-être un jour doubles nationaux ! Qui sait… ! »

Dehors, c'était toujours la canicule, une vraie fournaise, qui consumait les gens et les choses. Même les militaires paraissaient paralysés, annihilés par l'été algérien. Deux gars, le fusil-mitrailleur à l'épaule tentaient de fouiller, mollement, une femme voilée en djellaba et qui poussait des hauts cris. Lastain ne put s'empêcher de faire une remarque :

« Vous n'avez pas le droit de fouiller une femme arabe… vous vous croyez où ? À Pigalle ? Elle est mariée, seul son mari…

— Ta gueule… on t'a pas sonné ! Ici, tout est permis, on a des ordres… tu viendras te plaindre quand une bombe t'aura sauté à la figure, hein ! Gros malin ? Elles sont toutes de mèche… de vraies salopes. Le FLN les utilise contre nous. Tu les soutiens ? Ah ! Je vois : un pied-noir au cœur tendre… On va s'occuper de toi !

— Viens toujours, une bonne raclée, ça réveille… avec cette chaleur… » Lastain était à bout de nerfs, prêt à toutes les imprudences ; il avait envie d'en découdre avec un de ces camouflés. Le reste du groupe, désœuvré, attendait la suite…

Heureusement, il avait laissé le revolver dans sa commode, près du lit. Il sortit les mains des poches de son short et se prépara à contrer l'assaut du mercenaire. Depuis le convoi, c'était presque devenu une habitude ! La femme avait profité de ce moment de répit pour disparaître dans une venelle au sol jonché de papiers gras, derrière l'hôtel. L'autre, un grand maigre, le regardait, tout à coup impressionné, un peu refroidi par le gabarit de son adversaire.

« T'es du métier, hein ? Un gros bras qui veut jouer au héros… tu nous emmerdes, barre-toi ! On a des consignes : éviter les provocations… »

Finalement, un gradé, l'air blasé le fit circuler ; il n'insista pas, la chaleur mettait tout le monde d'accord.…

Lastain s'éloigna du groupe. Il haïssait les militaires ; un sentiment viscéral… Déjà dans le convoi… Il avait envie de leur taper dessus ; ils étaient d'ailleurs venus pour ça. Il faisait quand même une exception pour les appelés, des pauvres types, des victimes ! Finalement, son diabète lui avait rendu service ; la patrie ne voulait pas de lui ! Depuis, il assumait sa maladie avec plus de sérénité.

Au centre-ville, il entra dans une des rares boutiques ouvertes. Il acheta un pantalon ample, pour pouvoir cacher le

revolver ; il se munit aussi d'un sac de voyage. Ensuite, il entra dans une petite gargote discrète et commanda un thé à la menthe. Il n'avait pas été suivi.

Il passa plus d'une heure à regarder les aiguilles d'une antique horloge se déplacer sur un cadran constellé de chiures de mouches, l'esprit vide. Enfin, il sortit lentement de sa léthargie. À dix-sept heures quarante cinq précises, il se leva. La brasserie était située dans la rue voisine. Le trafic avait repris, et le chant du muezzin couvrait à peine le bruit des moteurs.

Il s'arrêta sur le trottoir qui faisait face à l'établissement. Sa vue plongeait dans la salle presque vide, à travers les grandes baies vitrées. La terrasse était encore déserte, balayée par les derniers rayons du soleil.

Il repéra immédiatement Isabelle, au fond de la salle, assise seule à une table mauresque. Elle parlait avec un des garçons de service, en habit traditionnel. Il hésita quelques secondes, comme devant un danger imminent, les jambes flageolantes.

Puis Lastain traversa rapidement la route encombrée, et poussa la porte de verre, le cœur battant. Isabelle leva la tête, elle esquissa un sourire de soulagement qui éclaira son visage discrètement fardé.

« J'ai pensé que tu ne viendrais pas ! J'entends encore ta voix au téléphone… tu paraissais inquiet ! Eh bien, je me suis trompée et c'est tant mieux… pour nous deux ! »

Elle était désirable, très désirable même ! Lastain en avait la bouche sèche ; il avait l'impression d'aborder cette fille pour la première fois. Elle portait une robe kabyle, légèrement décolletée, avec beaucoup de grâce et des talons plats, finement brodés. Ses cheveux châtains paraissaient encore plus longs et couvraient ses épaules nues. L'ensemble lui donnait une allure de vulnérabilité ; elle paraissait déplacée dans cette salle en

général occupée par des hommes avinés, des ouvriers. Mais Lastain ne s'y laissait pas prendre ; depuis le convoi, il la connaissait ! Il restait sur ses gardes, mais un désir profond s'était emparé de lui, une chaleur nouvelle irradiait depuis son plexus, et il sentit qu'il allait perdre pied.

« Je n'aime pas laisser une femme seule… j'ai cru entendre un appel à l'aide, alors me voilà. Tu es belle à croquer, ça il faut le dire… une vraie princesse ; mais à moi, on ne me la fait pas, je t'ai vue à l'œuvre : tu n'as besoin de personne.

— Ils disent tous la même chose… tu as l'air impressionné… Lastain le conquérant ! Tu es quand même venu, à reculons certainement, mais te voilà, c'est le principal ! Je connais ton pedigree à Alger, dans le temps. Maintenant les gens fuient la ville et la plage. À cause des massacres… la mort rode partout. Nous sommes peut-être les derniers… alors profitons-en. Ma robe ne te plaît pas ? Regarde mes jolies boucles d'oreille : le marchand m'a assurée qu'elles étaient en argent… »

Elle minaudait, soulevait sa chevelure épaisse, montrait son cou gracile tout en faisant une moue de circonstance, comme dans les magazines. Ses yeux gris brillaient dans la pénombre. Elle le voulait, elle le désirait ; c'était écrit sur son front lisse, tout son corps frémissait ; et lui, il la désirait aussi et elle le savait. Le piège était en train de se refermer…

« Tu ne bois rien ? Ils ont de l'alcool ; une bière ? Avec cette chaleur…

— Non, je prendrai un whisky ; j'en ai besoin… Je te signale que tous les bijoux berbères sont en argent, ces dames n'aiment pas la ferraille… je n'ai pas l'expérience des femmes fatales… d'habitude…

— De nouveau les grands mots ! Donne-moi une main, Gérard, je sais calmer les gens. Un secret de famille, mes

parents sont des Russes sibériens. Ils croient aux chamans ; ils sont superstitieux, à la manière des gens d'ici. »

Curieusement, elle avait les mains froides ; il lui abandonna une des siennes et sentit immédiatement comme un courant passer entre eux. Il était sous le charme et ne remarqua même pas le garçon qui lui apportait sa consommation.

« J'ai ajouté deux glaçons… les clients n'aiment pas le whisky sec… »

Lastain n'entendait plus rien. Seulement le bruit soyeux du grand ventilateur, au-dessus de leurs deux têtes. Il avait les yeux rivés sur ceux d'Isabelle, des yeux d'orage, troublés par une brume de désir… Elle accentua encore la pression sur sa main.

Une personne entra dans la salle, rompant le sortilège. Lastain saisit son verre, fébrilement, et but une large rasade ; l'alcool acheva de le remettre d'aplomb. Il reposa brutalement son verre sur la table en cèdre, ornée d'arabesques.

« Bon, on fait quoi ? Je n'ai pas très faim et il est tôt… Où se trouve ton hôtel, on pourrait manger en ville ? Je t'accompagne, mais je n'ai pas pris la voiture… ils pourraient me repérer…

— Encore dans les ennuis ? Tu le fais exprès… c'est pas possible… J'ai emprunté la Peugeot de mon mari, elle est parquée en bas de l'avenue. Je te propose d'aller chercher un peu de fraîcheur à l'extérieur, à El Harrouche, au bord de l'oued. Il y a un petit restaurant maure. Je loge dans la villa de l'entreprise sur la colline, à proximité…

— Justement, Brissac, dans tout ça, tu l'oublies ? J'ai cru comprendre que tu étais toujours mariée ?

— Si peu ! Il est en conférence pour plusieurs jours à Constantine, avec des types, des grosses pointures, venus de France… Ils sont inquiets pour leur pétrole. Ils doivent en parler en septembre avec le nouveau gouvernement… Ben Bella et son équipe… enfin c'est leur problème ! Il vit provisoirement dans

un logement de fonction en ville. Je ne l'attends pas pour ce soir… en principe ! À moins qu'il ne prenne un taxi pour me rejoindre ? Des fois, ils finissent tôt leurs palabres. Paul est imprévisible ; mais, toi et moi, nous ne faisons rien de mal, seulement un repas entre amis…

— Je sais, tu me l'as déjà fait comprendre ! »

Ils descendirent l'avenue pour rejoindre la Peugeot de Brissac. Les passants se retournaient sur leur passage, à cause d'Isabelle qui captait l'attention des hommes : elle marchait comme une reine, à la fois digne et provocante. Elle eut droit à quelques sifflets d'admiration qui fusaient d'un groupe de militaires rigolards. Lastain respira lorsqu'ils s'installèrent dans le véhicule.

« Je te laisse conduire, c'est toi qui tiens désormais notre destin en main ! » Isabelle lui tendit son trousseau de clefs ; elle s'assit, en lissant sa robe, à la place du passager. Derrière le volant, Lastain pensa qu'elle en faisait un peu trop, comme à son habitude… il démarra en trombe.

Hors de la ville la route étroite, qui menait à El Harrouche et à la Méditerranée était en mauvais état ; il devait slalomer entre les crevasses creusées dans le revêtement de bitume, érodé par les pluies torrentielles du printemps. Sur sa gauche, le soleil se couchait derrière les collines pelées, tel un disque écarlate qui s'enfonçait sous terre. Un petit vent chaud remontait du creux de la vallée.

Isabelle ne disait rien. Elle somnolait, la tête contre l'épaule de Lastain qui n'osait pas la repousser. Par moments, une mèche de ses cheveux lui balayait le visage. Il sentait son odeur forte, grisante, un mélange sensuel, savamment dosé. Isabelle mettait tous les atouts de son côté… elle ne lui laissait aucune chance.

« Mon mari a travaillé quelque temps dans la mine de cuivre, dans la colline, à notre gauche. C'était mon premier contact avec

l'Algérie, il y a plus de trois ans, juste après notre mariage en France, à Marseille. Je ne comprends pas ce pays… Il y a trop de différences et les gens sont bornés, intolérants…

— Pas tous, Isabelle, pas tous… ! Mon père a toujours respecté les Arabes et les ouvriers le lui rendent bien ! Les Juifs aussi ont toujours été les bienvenus en terre d'Islam. Non, le problème est ailleurs ; une mauvaise gestion des terres comme au Maroc : des paysans dépossédés de leur maison et de leurs droits… Une haine qui grandit avec les années. Et nous voilà dans une impasse sanglante… sans espoir de retour.

— Que va faire le gouvernement ? J'ai peur de la suite… surtout après ce que nous venons de vivre dans le Sud. Le FLN est divisé…

— Ben Bella tient à une révolution paysanne et ouvrière ; un marxisme à l'algérienne. Il est sur la bonne voie, à condition que Boumediene et son armée suivent le même chemin… Mais ils ne sont pas assez près du peuple, comme les dirigeants soviétiques. Je pense que toute cette histoire va prendre l'allure d'un néo-colonialisme déguisé ! Les nantis ne lâcheront pas le morceau, et leurs privilèges. Des gens de ton milieu, Isabelle, justement…

— On ne va pas refaire l'histoire… Je ne crois pas à l'égalité… et je me trouve bien dans mon milieu. Je ne connais rien d'autre, alors… Tu me considères comme une égoïste, une profiteuse hein, jeune Lastain au grand cœur, futur vagabond solitaire, sans patrie ? Pied-noir en exil… la rage au ventre ! On est tous sur le même bateau ! Bon, prends à droite, sur le pont de terre, le petit chemin raviné, nous sommes arrivés… »

Le restaurant était installé une dizaine de mètres au-dessus de l'oued, presque à sec, à proximité d'un douar en terre ; des enfants couraient entre les maisons au toit plat. La volaille, en liberté, participait à la fête, en voletant dans les ruelles tout en

poussant des cris aigus, à peine couverts par les aboiements des chiens.

L'établissement en pierres de taille était tenu par un ancien légionnaire qui les reçut avec déférence sous la large pergola couverte de chèvrefeuille. Des figuiers de barbarie, arrangés en bosquets, séparaient le restaurant du petit village en contrebas. Il y avait déjà du monde attablé sur la terrasse. Le crépuscule apportait un peu de fraîcheur et les premières étoiles brillaient au-dessus de la tête des convives. Lastain remarqua une majorité d'Européens, en complets légers. Isabelle plaisantait avec le patron qui semblait bien la connaître ; elle salua aussi quelques personnes qui se levèrent pour l'accueillir. Elle était à l'aise, c'était *son monde,* comme elle l'avait souligné dans la voiture.

« Je suis venu souvent avec Paul… c'est un endroit magique et le patron fait une cuisine simple, mais exquise. J'ai reconnu quelques amis de mon mari… »

Lastain était franchement mal à l'aise… Tous ces gens devaient fréquenter Brissac. Ils étaient en train de se demander ce que ce jeune homme, un inconnu un peu négligé, faisait avec la femme de l'ingénieur ! Il le lisait sur ces visages curieux ; visiblement, il n'était pas le bienvenu.

« Voilà une table, juste pour nous deux ; on sera au calme dans ce coin… idéal pour un tête-à-tête ! Ici, je suis un peu chez moi, mais je n'aime pas ces personnes… Ah ! Je suis sûre que ça te surprend, non ? Honnêtement, je ne peux pas les supporter, tous des menteurs et des vaniteux…

— Là, je ne comprends plus ? Pourquoi venir dans cette auberge où tout le monde te connaît ? On dirait que tu t'offres aux sarcasmes… et ce pauvre Paul ! Il ne s'en remettra pas…

— Je m'amuse et je dois dire que je m'en fiche complètement ! Ils croiront ce qu'ils voudront. La plupart de ces couples sont factices, ils font semblant ; tu saisis ? Dans la colonie il faut jouer serré ; l'État et la compagnie ont besoin de

couples bien comme il faut. C'est nécessaire pour l'image. Toutes ces personnes se croisent régulièrement, elles se haïssent, mais présentent toujours une façade convenable. C'est dans leur contrat…

— Je vois… Je m'en doutais ; tu sais, dans le journalisme…

— Oui, justement, il y a de la matière pour nous… ! Et le plus drôle c'est qu'ils se cocufient à tour de bras, mais en cachette ; comme chez nous en Europe : peut-être un peu plus, à cause de l'ennui ou du climat. Pour compléter le tableau, les hommes prennent des maîtresses indigènes ; j'en ai repéré quelques-unes ! »

Lastain était surpris de retrouver chez Isabelle un peu de sa propre vision du monde, amère et sans concession. Ce soir, ils étaient complices. Et, sur la terrasse, il n'y avait qu'elle qui jouait franc-jeu, se montrant telle qu'elle était : une femme libre, sans complexes, sans entraves. Elle n'avait pas peur du scandale ; elle savait bien avant les autres que les jours de la colonie étaient comptés ! La comédie de la morale à bon marché, le message de l'Occident et son rôle de vecteur du progrès, donc du bonheur, elle n'y croyait pas.

« Vise les deux hommes à l'extrémité de la terrasse, le type en noir, qui te fait face…

— Oui, le barbu ; il y a beaucoup de douceur dans son regard…

— C'est le vicaire de Biskra, un érudit, qui communique avec les petits garçons… C'est pour eux, la douceur ! Il aime beaucoup Gide, un esthète qu'il dit… il m'en a souvent parlé ; peut-être qu'il cherche une excuse, un prétexte dans les arts… À l'époque, il était question de le renvoyer en France. Mais ils se tiennent les coudes, il a été blanchi. Mensonge, omission et manipulation, les mots clefs du succès…

— Pas pour moi… Au moins, on ne s'ennuie pas avec toi ; une belle fille qui raisonne, c'est plutôt rare ; je suis habitué à un autre discours… »

Un garçon à la peau noire, en culottes courtes, apporta un tajine au poulet et une bouteille de vin rouge. Visiblement, Isabelle n'était pas en appétit. Elle paraissait troublée et fixait le visage de Lastain avec insistance. Il voyait bien qu'elle était incapable de cacher ses sentiments, comme si elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Il s'en inquiéta : un esclandre ici n'arrangerait pas ses affaires… Des clients se retournaient à intervalles réguliers pour les dévisager et l'ambiance devenait de plus en plus lourde. Ils attendaient quelque chose. Lastain but deux verres de « Mers el Kébir », pour se donner du courage. Isabelle trempa ses lèvres écarlates dans le liquide épais. Elle avala le contenu du verre, d'un coup. Puis elle se leva :

« Je n'ai plus faim, allons nous-en. Ils attendent tous de voir la direction que nous allons prendre… Ils savent que je vais t'emmener à la villa ; ils m'ont déjà classée, cataloguée ; alors on va les satisfaire, le « suspense » a assez duré ! »

Lastain régla l'addition, puis il fit quelques pas hésitants en direction de la Peugeot, dans un silence de plomb. Il percevait un vent de désapprobation et d'hypocrisie qui soufflait autour de leur couple. De l'envie aussi… des rapaces frustrés, en attente. Isabelle s'était penchée sur son épaule ; il sentait la chaleur de sa hanche contre la sienne… secret désir, physique des corps… lois de la nature…

Dans le véhicule, il reprit le volant. Elle s'assit à côté de lui, le regard fiévreux. Comme par hasard, la robe kabyle d'Isabelle était remontée de plusieurs crans, au-dessus de ses genoux. Le début de ses cuisses brillait au clair de lune, comme deux fuseaux de marbre ; sa peau montrait des reflets ivoirins. Elle

s'abandonna contre son épaule. Il posa une main sur cette chair offerte… elle prononça quelques mots, inaudibles, puis gémit doucement.

Lastain remonta lentement le chemin de terre. Après quelques minutes, ils atteignirent un groupe de villas de style colonial, en apparence inhabitées :

« Arrête-toi dans la cour de la première maison. Nous sommes arrivés… »

Il ne pouvait pas sortir de la voiture. Lastain goûtait ses lèvres, il se penchait sur ce corps si longtemps désiré… Il avait de la peine à se l'avouer, mais déjà, dans le convoi… Personne ne résistait à Isabelle… Il fit un effort pour se dégager.

Ils montèrent quelques marches avec peine ; leurs deux corps ne formaient plus qu'une seule silhouette sous la clarté parcimonieuse et froide d'une lune consentante. Ils entrèrent comme des conspirateurs dans le couloir d'accès aux chambres. La maison dégageait une odeur de renfermé, légèrement écœurante… elle s'étonnait de leur présence…

« Il y a un lit, en bas, dans le salon ; pour les visiteurs… »

Elle n'avait pas pu terminer sa phrase ; déjà Lastain lui avait enlevé sa robe, avec des gestes nerveux, des gestes de débutant. Elle était à demi nue et il la porta ainsi jusqu'au lit recouvert d'une couverture de laine. Le clair de lune éclairait largement la pièce peu meublée. Isabelle étendue, enfin soumise, attendait sans dire un mot. Lastain contemplait ce corps offert, sans défauts, lavé de la souillure des hommes… un marbre séculaire éternellement jeune… il pensa qu'à elle seule, Isabelle résumait toutes les femmes du monde : une peinture éternelle, fragile, mais qui gardait toujours son mystère ; l'instant lui sembla unique, suspendu… un instant donné… une offrande ; c'était pourtant un perpétuel recommencement ; il accomplissait des

gestes ancestraux, comme une sorte de retour aux origines… Avec les autres filles, il avait aussi eu cette impression, mais plus atténuée… moins ardente. Cette fois, ce n'était plus l'aventure d'un soir. Leur fusion, en forme de confrontation, prenait une tournure autrement sérieuse.

Dans la maison vide, leurs deux corps s'agitaient dans une lutte serrée… Isabelle émettait par moments des paroles incohérentes et des sons qui sortaient des profondeurs de sa gorge… et peut-être du fond des âges. Lastain avait l'impression d'être remonté sur le ring, mais ici le combat ne se jouait pas avec les poings. L'adversaire se donnait et se dérobait au gré des positions ; parfois l'étreinte parvenait à ses limites… et les deux partenaires reprenaient leur souffle. Puis le désir l'emportait, déclenchant un nouveau round, la lutte reprenait, plus forte… plus serrée… désespérée. Lastain ne pensait pas, ne pensait plus… le temps s'écoulait, dans un monde à part, étranger. Il laissait son corps le guider, comme un aveugle suit son chien, en toute confiance. La pièce vibrait autour de lui, l'air encore chaud couvrait leur peau d'un voile bienfaisant, sanctifiant cette union sacrée et éphémère.

Ils reposaient, allongés sur le lit dévasté. Lastain pensa soudain, avec angoisse, que Brissac aurait pu débarquer au milieu de leur partie de jambes en l'air. Il n'était pas du genre romantique et on pouvait aisément imaginer sa réaction ! Lastain enfila son pantalon ; le charme était rompu. Isabelle se souleva sur un coude, le visage détendu, les cheveux dans la figure :

« Tu peux dormir ici, si tu veux ; moi je vais monter à l'étage. Je n'aime pas dormir avec quelqu'un à mes côtés. Je fais des cauchemars…

— Tu as pensé à Brissac ? Il aurait pu débarquer n'importe quand… tu m'as dit qu'il…

— Pas de souci, Gérard ! Paul est au courant de mes aventures. Je lui ai déjà parlé de toi… Il saura tout demain. C'est convenu entre nous. Tu connais mes principes : la vérité, même si elle fait mal !

Lastain la trouva effectivement cruelle. Il y a quand même des dictons populaires issus de l'expérience des hommes, qui aident à vivre, à supporter le quotidien : « Toute vérité n'est pas bonne à dire… » Dans le fond, la vérité était comme une liqueur forte, il fallait en user avec modération ! Le mensonge avait des avantages indéniables, permettait d'arrondir les angles de l'existence, mais Isabelle les méprisait : elle vivait repliée sur elle-même, comme une aveugle ignorant les obstacles. Elle n'avait à l'esprit que le plaisir des sens, une fausse épicurienne qui était incapable de limiter ses pulsions. Elle lui faisait un peu peur : ange ou démon ? Difficile de trancher… Mais quel tempérament !

Il dormit mal : la chaleur… cette relation ambiguë avec Isabelle… La couverture en laine lui grattait le torse. Il avait l'impression désagréable qu'elle jouait avec lui, comme avec les autres ; cependant, il sentait qu'elle s'accrochait à lui… une aventure nouvelle, spéciale… il devenait le protecteur, le garde du corps fidèle, indispensable, depuis leur première rencontre. Elle faisait une sorte de fixation… Oui, c'était cela : une fixation, un transfert, comme une malade qui tombe amoureuse de son médecin. Mais il n'avait pas envie de jouer le rôle du père… Un père incestueux de surcroît !

Au déjeuner, Isabelle était parfaitement détendue, comme quelqu'un qui a atteint un but convoité. En beurrant sa tartine, elle sourit à Lastain, un sourire espiègle de jeune fille.

« J'aimerais vivre encore beaucoup de nuits comme celle-là ! J'ai l'impression d'avoir plané au-dessus des maisons, je jouais

avec les étoiles… Dans mes rêves, tu étais à mes côtés, pour toujours… Nous allons faire de grandes choses ensemble…

— Pour l'instant, on déjeune, ensuite tu me ramèneras à Constantine… Après un instant de réflexion : « Non, je prendrai le bus, c'est plus sûr ! Ils ont déjà dû repérer la Peugeot. J'ai du boulot, il faut que je trouve un local pour le journal. Duval m'avait refilé une adresse.

— Après, je te rejoindrai ; tu es toujours dans le même hôtel ?

— Non, il faut que je me déplace. Les sbires du FLN ne m'ont sûrement pas pardonné le petit accrochage de l'autre jour, chez Duval… On se voit à la brasserie, à dix-huit heures, d'accord ? Elle réfléchit une seconde, embarrassée :

— D'accord, je m'arrangerai… »

Elle avait quelque chose à ajouter, c'était évident… Lastain attendait la suite, elle hésitait, elle se concentrait, un large pli d'anxiété sur le front :

— Je dois voir un autre homme, dans l'après-midi ; un ami de mon mari, un ingénieur Yougoslave. J'ai eu une relation avec lui… tu comprends ? »

Non, il ne comprenait pas très bien… Elle avait un culot pas possible, après cette nuit d'amour fou, elle en rajoutait avec ses conquêtes précédentes… déjà prête à faire des comparaisons, à parler de ses amants et de leur manière spécifique de s'envoyer en l'air, avec toutes sortes de finesses à son intention! Peut-être tenait-elle un journal ? En accordant des bons points à ses amants d'un jour, avant de tourner la page !

Lastain était excédé, déçu… Il avait failli se faire avoir !

« Mais ce n'est pas comme avec toi, Gérard ; tu es différent… Même mon mari…

— N'insiste pas, Isabelle. Garde ton tableau de chasse pour toi, il ne m'intéresse pas… Il y a prescription. On se voit à la

brasserie, comme convenu ; après on fera le point… Dépose-moi à la station de bus, à la sortie du village, avant que Brissac ne pointe son nez… Ce serait le bouquet ! »

Avant de se mettre en route, il expédia rapidement son injection du matin, un vieux réflexe. Isabelle le regardait, surprise :

« Tu utilises encore une seringue en verre ? Maintenant ils ont introduit du matériel sous plastique, totalement stérile… Tu prends des risques, surtout ici… Une infection n'arrange rien… ce n'est pas prudent.

— Je l'utilise depuis tout gamin… j'ai commencé à dix ans, je crois. Alors, depuis le temps… C'est une vieille amie, fidèle. Je lui fais confiance… Elle ne me trahira pas ! J'achète mon insuline en flacons ; comme tu vois, j'ai de la réserve…

— Et la chaleur ?

— Il y a toujours un frigo quelque part, comme le tien, dans la cuisine ; il était encore branché. Tu imagines ! Ma santé dépend du bon fonctionnement des frigos d'Algérie, les miens et ceux des autres… C'est presque comique ! Des fois j'oublie ; il m'est arrivé de tomber dans les pommes, tu te rappelles ? Le sport m'a aussi beaucoup aidé, à cause d'une certaine discipline de vie… Au début… Un truc que tu dois avoir de la peine à comprendre. »

Il n'avait pas trop insisté sur ce sujet. Le diabète avait fini par gagner la partie ; la maladie était aussi à l'origine de sa dernière raclée, devant une salle surchauffée. La honte ; il aurait dû s'arrêter avant ! Saïd, l'entraîneur lui avait dit : « Tu boxes moins bien ; tu n'es plus assez rapide… La maladie, ça aide pas… surtout à ton niveau ! Une saloperie, c'est sûr, mais il faut te ménager… » Une manière élégante de le congédier ; mais Lastain savait s'incliner devant les coups durs de l'existence : quand les événements dépassaient ses forces ; il n'aimait pas les

combats désespérés… Il se savait aussi mauvais perdant et cachait volontiers ses états d'âme. Il était alors capable de tricher avec la vie ; comme la plupart des gens. Cette relation avec Isabelle ressemblait à un nouveau défi et il comptait bien s'en sortir avec les honneurs !

Elle le déposa au bord de la route, en face de la dernière maison du village d'El Harrouche. Des femmes étaient assemblées en rond autour d'un ancien puits en pierres taillées, surmonté d'une armature en bois où pendait une antique poulie qui grinçait sous l'effort des paysannes. Lastain, assis sur ses talons les regardait, songeur ; un spectacle qu'il connaissait bien. Le pays continuait à vivre, comme si la guerre s'était déplacée sur une autre planète.

Le bus arriva dans un bruit de ferraille torturée, suivi d'un nuage de poussière. Il s'installa entre deux femmes voilées qui parlaient fort, par-dessus sa tête. Une musique criarde accompagnait leur conversation. Il se prépara à un voyage pénible, sur un siège inconfortable, dur comme un banc d'église. Isabelle lui fit un dernier signe depuis l'intérieur de la Peugeot. Le bus s'ébranla en cahotant ; il y avait surtout des personnes âgées, des « fellahs ». Un flux d'air chaud tourna un instant entre les têtes ridées des passagers, depuis les fenêtres aux vitres à demi baissées. Le chauffeur s'escrimait avec le levier de vitesses tout en palabrant avec un jeune garçon, un auxiliaire, qui vendait des tickets de voyage. Lastain apercevait son turban sale qui s'agitait, comme sur la tête d'une marionnette.

Il tomba dans une douce somnolence. Il n'avait décidément que peu dormi ces derniers jours, et le corps à corps avec Isabelle l'avait éreinté ! Il gardait l'odeur de sa peau, de son parfum, sur ses mains et dans sa mémoire ; même absente, elle le poursuivait, sans pitié…

À Constantine, il régla rapidement quelques affaires et s'installa dans les nouveaux locaux du journal, en périphérie de la ville. Il loua un autre véhicule et, ainsi que le jour précédent, se rendit à la brasserie de la rue Montaigne. Il rencontra Isabelle devant l'entrée ; elle avait mis son jean collant et une chemise rouge, comme à Biskra. Un calcul ? Lastain doutait de tout. Mais il s'en fichait, il avait besoin d'elle. Il l'avait dans la peau, comme un virus : Lastain devenait amoureux… Il avait besoin de son odeur, il rêvait de sa bouche généreuse, de son corps souple qui s'accordait si bien au sien…

Il l'emmena au local et ils firent l'amour, comme un jeune couple fraîchement marié. Il dut freiner son ardeur ; il avait encore du travail. Il la renvoya chez elle, en y mettant les formes : « Il faudrait quand même que tu sois présente dans tes meubles, de temps en temps, pour Brissac ; il doit se faire du souci… Tes amis aussi, tous ces gens, les autres, ceux de ton monde ! »

Elle n'insista pas. Il termina la soirée devant sa table de travail en grignotant un sandwich, et but une demi-bouteille de rouge. Ils avaient convenu de se revoir au moins trois fois par semaine, pendant leur séjour à Constantine. Ensuite, ils devraient s'organiser à Alger, où Lastain comptait louer un petit appartement près de la Casbah. Il ne voulait pas passer trop de temps au domaine familial. Un domaine qui reviendrait, de toutes les façons, à un étranger, à un Arabe fortuné, ou à un cadre du FLN ? Ou qui serait transformé en coopérative, sur le mode soviétique, comme le prévoyait le programme socialiste du gouvernement Ben Bella ? Le père avait beaucoup travaillé pour sa ferme ; il aurait de la peine à s'en remettre. Lastain, la tête pleine d'interrogations et d'idées contradictoires se coucha tard… Quel serait le destin de ce pays, sa patrie ? Il n'en connaissait pas d'autre ! Comment vivre sans soleil ?

VI

La rupture

Début août les chars de Boumediene, stationnés plusieurs mois à Tlemcen, près de la frontière marocaine, étaient enfin entrés dans Alger qui retenait son souffle. Mais le colonel avait bien les choses en main et Ben Bella put commencer à organiser le nouveau gouvernement, après avoir écarté sans douceur les hommes de Ben Khedda, venus de Kabylie, signataires des accords d'Évian. Dans le courant du mois, il apparut clairement que le FLN jouerait la carte du parti unique, le rêve égalitaire et multiculturel s'envolait en fumée, une fois de plus. Le danger d'une guerre civile n'était pas complètement écarté. Ben Bella misait beaucoup sur la tradition et la langue arabe pour créer une unité nationale, aux dépens du peuple kabyle et d'un régionalisme berbère réclamé par Hocine Aït Ahmed.

Fin septembre, le nouveau gouvernement et son programme, fut proclamé, à la place de l'ancien gouvernement populaire de Ben Khedda : La République Algérienne Démocratique et Populaire était née, dans le but de concrétiser la vision un peu trop théorique et utopique de Ben Bella et des cadres de l'armée.

Un socialisme un peu extravagant[4] mélangé à un arabisme emphatique qui ne collait pas vraiment avec les aspirations du peuple. Un début d'islamisation des jeunes était aussi prévu ; des enseignants venus d'Égypte et des autres États du Maghreb étaient censés montrer le droit chemin à une jeunesse pléthorique et désœuvrée ; le pays cherchait sa voie, mais l'économie était exsangue et les règlements de comptes continuaient de plus belle !

Lastain était resté un mois et demi à Constantine ; un jeune stagiaire le remplaçait désormais à la tête de la nouvelle antenne du journal. Maintenant, Lastain avait décidé de s'occuper de ses propres affaires, surtout que la plupart de ses articles, toujours assez critiques envers le nouveau régime et son socialisme nassérien, avaient été largement modifiés par Joubert. Donc, il avait décidé de laisser tomber : le mensonge, la désinformation et la corruption régnaient dans le pays, on les rencontrait à tous les coins de rue. Le peuple était affamé, comme au temps de la colonie. Et personne ne voyait le bout du tunnel. Dans quelque temps, il espérait être de retour à Alger. Après, ce serait le grand large, avec une nouvelle vie au bout de cette croisière à risques…

Son article sur l'attaque du convoi et l'attitude héroïque des chauffeurs et des jeunes appelés avait fait le sujet d'un simple entrefilet ; un accrochage parmi des centaines d'autres. Mais il avait quand même eu droit à une photo avec Isabelle, devant un blindé de la nouvelle armée algérienne, lors d'un bref séjour dans la capitale. Dans l'article, on soulignait que les résistants

---

[4] « Pour lutter contre le FLN, les militaires français ont fait table rase des traditions paysannes locales, principal obstacle au marxisme – et ils ont ainsi ouvert la porte à un marxisme FLN catastrophique. » G. TILLION in J. LACOUTURE (voir bibliographie)

du FLN avaient épargné les civils, qui avaient pu repartir sur Biskra en toute sécurité.

Lastain était furieux. Il avait passé un coup de fil à Joubert qui avait tenté de le calmer : « Je t'avais averti ! On ne peut pas faire passer n'importe quoi… je suis constamment surveillé. Ton rapport était explosif, comme celui que tu m'as envoyé cette semaine. Ton histoire de village rasé et de charnier découvert par hasard au fond d'une grotte[5] ne passera jamais la rampe… Tu parles d'un hasard ! Il y a des délateurs… les règlements de comptes entre Algériens, ce n'est pas notre problème. Nous sommes au service du nouveau gouvernement… Le pays va se relever, il faut du temps…

— Je n'y crois plus… Vous oubliez que la haine s'accumule et les massacres restent dans les mémoires… Ils vont alimenter les dissensions de l'Algérie future. Je trouve le plan de route du gouvernement complètement foireux… le pays est sous perfusion française et à la botte des Soviétiques ; les équipements promis arrivent au compte goutte… J'ai vu dans le bled les premiers tracteurs tout neufs, des bijoux, mais sans pièces de rechange, déjà en panne… Bref, je jette l'éponge, Joubert, vous m'entendez ? Je quitte le navire, et je vais m'occuper du mien, il m'attend à Tipasa. Vous recevrez ma démission pour début novembre ; j'espère être déjà en mer à cette période… Passez-moi Cazenave, il fera partie de l'équipage ; il a aussi compris ; il sera mieux en France… »

Lastain attendit quelques minutes ; il entendait une conversation animée à l'autre bout du fil ; le patron ne digérait pas la démission de « son meilleur élément », selon son expression favorite. C'était son côté paternaliste ; la grande famille de l'information ; les médias au milieu de la tourmente… il fallait se serrer les coudes etc.

---

[5] Authentique ; l'auteur était aussi spéléologue !

« Allo, Lastain ! Ici Cazenave. Tu nous lâches ? Le patron est furieux, il a renversé sa tasse de café sur ton manuscrit… C'est tout dire ! Bon, je suis toujours partant, mais j'ai de mauvaises nouvelles : ton projet de croisière sur la grande bleue a failli tourner au désastre… Tu devrais quitter le pays au plus vite…

— C'est une plaisanterie, je n'ai encore rien préparé ; il me faut encore plus d'un mois avant de larguer les amarres. Et puis il y a encore le domaine, de la paperasse à régler. Le père n'aimerait pas trop perdre, il s'accroche. Comme il est sur le départ, c'est à moi de prendre le relais… »

Lastain ne voulait pas avouer qu'il tenait surtout à revoir Isabelle, à faire durer le plaisir. Il imaginait mal une séparation aussi brutale. Cazenave, toujours au téléphone, avait haussé la voix :

« Attends la suite : une patrouille de l'armée française a arrêté deux suspects dans le port de Tipasa. Ils transportaient une bombe artisanale et des grenades. Les gars les ont un peu bousculés, et ils ont avoué : ils voulaient faire sauter ton voilier… Tu comprends ? Ils sont bien renseignés. J'ai aussi eu Saïd au bout du fil, ton copain du « boxing », l'entraîneur ; il m'a dit que les « fellaghas » t'ont mis sur une liste noire. Après le coup de chez Duval, ils t'en veulent à mort… Et ce n'est pas le nouveau gouvernement algérien qui va te blanchir…

— Tu m'étonnes… Mais on ne change rien à notre programme ; dans six semaines, on met les voiles ! Si Ahmed sera des nôtres ; il a été pêcheur dans sa jeunesse. Il aidera à la manœuvre.

— Ne fais pas de conneries, Gérard. On parle aussi beaucoup de ta liaison avec madame Brissac ; j'ai appris que le mari faisait aussi partie des services spéciaux français ; le pétrole et les militaires font bon ménage… manque plus que les

curés ! Tu pourrais relire le « Rouge et le Noir » pendant tes heures de solitude…

— C'est surprenant, Brissac n'a pas le profil…

— Justement, dans « services spéciaux » il y a « spécial », et le Brissac est un spécial et un cocu heureux ; il passe inaperçu. C'est le but de la France qui, en secret, veut garder le site d'Hassi Messaoud ! Et une présence militaire au Sahara, à cause de la bombe… Difficile de la faire sauter en métropole… Le mari d'Isabelle participe aux négociations… Allez, il faut que je te quitte… j'ai du boulot : l'apprentissage du mensonge médiatique et de la désinformation, ça prend du temps.

— Faudra bien t'y mettre ! Maintenant on est au service du peuple, aussi bien en Algérie que sur le continent. S'agit d'écrire ce que les gens veulent bien entendre… C'est ça l'avenir de notre profession ! »

Pourtant Lastain ne voulait pas lâcher prise ; simplement, le malheureux Cazenave resterait au service du système tant qu'il ferait partie du « team » à Joubert. Il avait accepté un poste en France pour le journal, comme correspondant, en accordant de grandes concessions au patron et à sa conscience. Lastain se désolidarisait désormais de cette presse trop conciliante, qui se voilait la face devant le désastre algérien. On ne parlait pas de guerre en métropole, un vilain mot qui faisait tache. Tous ces appelés qui étaient morts pour rien… Maintenant, de Gaulle cherchait des responsables : les colons en premier lieu, les Européens d'Algérie hostiles à toute politique libérale envers les musulmans ; puis les intransigeances de la branche dure du FLN et l'ALN, sa branche armée.

Pendant longtemps, le général et la France métropolitaine avaient été réduits au rôle d'arbitre entre les colons et la montée du nationalisme algérien. Mais l'indépendance était devenue un fait inéluctable, ainsi que l'arabisation du pays. Le peuple s'était

toujours refusé à la francisation, à « l'assimilation » en préservant sa religion et ses traditions. Sur cette terre arabe, les Européens n'étaient que de passage, comme les Turcs avant eux !

La décolonisation était d'ailleurs un processus irréversible, une réalité historique mondiale. Probablement le résultat d'un capitalisme ultralibéral, sauvage, pratiqué par les premières multinationales et les banquiers, soutenus par certains politiques. Une sorte d'effet secondaire, comme pour un mauvais médicament. La révolte des généraux félons, qui ne voulaient pas lâcher le morceau, n'avait plus de sens et rajoutait simplement de l'huile sur le feu… On parlait beaucoup du drapeau, de la France amputée d'une partie de son territoire, de l'honneur bafoué, comme le dénonçait Bigeard dans des articles incendiaires. Un alibi facile et qui ne faisait plus recette… Lastain savait que les généraux parlaient au nom de la bourgeoisie française et de ses investissements, dans ce pays désormais perdu. La France, entre l'URSS, la Chine et l'impérialisme américain, devait retrouver ses marques en Afrique de l'Ouest et dans le Maghreb. Mais le coq gaulois n'était plus capable de pousser un cri assez fort pour se faire entendre dans le concert des nations ! Restait la bombe… un argument de poids, au moins en Europe.

Mais il fallait de la matière première, le minerai d'uranium, dans les confins du Sahara peut-être ? Au Niger, on commençait à creuser des mines et des carrières dans d'anciens dépôts d'oued, des alluvions riches en sels d'uranium. Lastain pensa à sa conversation avec Popescu, dans le bar de l'hôtel. Le Roumain n'avait pas donné beaucoup de détails sur ses activités et ses découvertes dans le massif volcanique du Hoggar. Ce type cachait quelque chose…

*

Plus tard, il retrouva Isabelle, dans la villa de Brissac. Ils vivaient maintenant ensemble la plupart du temps, sans se soucier de l'opinion publique. D'ailleurs, les Européens étaient aussi sur le départ, ils avaient d'autres soucis, et les Arabes ne s'occupaient pas des affaires des Français. Les hommes de main du FLN ne s'étaient plus manifestés ; mais, par précaution, Lastain organisait ses rendez-vous amoureux, avec sa belle infidèle, dans des lieux variés, parfois inattendus, sans programme précis : des hôtels minables, un garni qu'il louait au mois ou bien à l'arrière de sa propre voiture — dans des positions plutôt inconfortables : il avait failli se blesser le visage contre la poignée de la portière et Isabelle s'était luxée une épaule coincée entre les deux sièges avant — ou encore dans la chambre à coucher de Brissac. Isabelle trouvait cette dernière solution particulièrement excitante, l'endroit si familier décuplait son plaisir et la poussait à des exploits érotiques.

Lastain gardait son calme, mais il était toujours sous l'influence de ce corps à la fois ingénu et somptueux. Il s'effrayait de constater la nécessité de leurs rencontres : ils avaient atteint un stade symbiotique où leurs deux personnalités ne formaient plus qu'un seul être.

Parfois Isabelle, satisfaite, repue comme après un repas trop chargé, se confiait comme à un ami de longue date : « Je crois que j'ai toujours attendu quelqu'un comme toi ! Toutes les filles fantasment sur le prince charmant. J'ai trouvé le mien… tu peux me demander ce que tu veux ; je suis prête à me séparer de Brissac, à divorcer ; on pourrait refaire notre vie en Europe… ou ailleurs, loin de toute cette misère ! »

Lastain ne doutait pas de cette entière soumission, à l'image des couples musulmans enchaînés à leurs traditions coutumières et religieuses. Mais la religion d'Isabelle était ancrée dans le monde et le plaisir des sens. Un hédonisme archaïque, stérile… Elle était l'esclave de son propre corps, tout en croyant à une liberté illusoire…

Au fil des semaines, il s'inquiétait de cette relation ambiguë (à ses yeux) qui, il le savait, ne mènerait nulle part. Isabelle avait beaucoup changé et la femme s'était révélée, ou réveillée, en elle. La rebelle des premiers jours avait déposé les armes, mais Lastain la trouvait maintenant encore plus dangereuse dans son rôle de fille soumise. Cette relation malsaine ne pouvait pas durer : ils erraient sans but véritable, au gré de leurs rencontres épisodiques, poussés par le vent de l'automne, indifférents aux événements extérieurs qui jalonnaient les premières semaines d'une indépendance peinant à prendre son rythme de croisière. L'aide promise de la France, dans le cadre des accords de coopération, arrivait péniblement. La pénurie de denrées menaçait !

Isabelle savait que Lastain allait bientôt quitter le pays et elle comptait bien l'accompagner sur le voilier. Elle avait déjà donné sa démission à la rédaction de son journal et n'écrivait plus que des poèmes ! Elle avait aussi précisé : « Je sais faire la cuisine ; on embarquera de la viande et des fruits frais… on en trouve au marché noir ; je connais des gens… »

Lastain n'en doutait pas. Seulement il ne pouvait pas annoncer, de but en blanc, à Isabelle qu'elle ne serait pas du voyage…

Cette pensée le travaillait profondément, il y pensait à longueur de journées, passait des nuits sans sommeil à réfléchir sur la suite des opérations : il se fabriquait des scénarios,

imaginait les mots justes qui devraient toucher Isabelle, lui faire comprendre que « nous deux, c'est fini ». Il en souffrait, mais estimait cette rupture nécessaire : en quelques mois, ils avaient épuisé tout le potentiel de plusieurs années de la vie d'un couple normal. Que seraient les lendemains, là-bas, dans la vieille Europe ? Ils n'avaient pas de projets communs et ils vivaient au jour le jour, en marge de la société, à la limite du scandale… Brissac avait les bras longs malgré son allure de chien mouillé inoffensif ! Et dans l'exil, Lastain aurait besoin de relations, en Suisse comme en France.

Il avait déjà fait quelques timides tentatives… il tâtait le terrain avec mille précautions. Des fois, après l'amour, il essayait de la raisonner : il fallait régulariser leur liaison, tout en espaçant leurs rencontres. Il en arrivait à se contredire, il bafouillait… Isabelle ne comprenait pas : « Tu parles de quoi ? Les choses sont simples, nous sommes libres tous les deux ! Des adultes vaccinés… on est fait pour vivre ensemble… tu fais partie de mon corps, je sens le tien qui prend possession de mon ventre, de tout mon être, chaque fois que nous faisons l'amour. Je n'ai jamais connu une telle sensation avec les autres, et Brissac n'est pas à la hauteur… plusieurs fois… »

Lastain n'écoutait plus, découragé. Elle allait ressortir toutes ses aventures, donner des détails. Elle s'ouvrait complètement aux autres, sans pudeur… Toujours cette spontanéité qui la caractérisait, au nom d'une vérité bien théorique et gênante, créant un véritable malaise autour d'elle. Il n'était jamais arrivé à savoir si elle inventait finalement toutes ses aventures de jeune fille. Elle parlait aussi d'un parent qui la visitait régulièrement dans son lit de gamine, et qui avait la main baladeuse. Elle n'avait ressenti que du dégoût ; d'après elle, la chose était plutôt fréquente, surtout dans les grandes familles. Toujours est-il qu'elle était devenue femme très tôt, précocement. Lastain pensa que cela pouvait expliquer ce tempérament qui frisait la

nymphomanie et la recherche d'un protecteur ; lui, en l'occurrence ! Mais il n'était pas très versé dans les concepts freudiens, qu'il trouvait un peu simplistes, et il voyait mal Isabelle sur le divan d'un psychanalyste.

En bref, il était dans une impasse et le temps jouait contre lui. Il fallait qu'il se distance de cette maîtresse à la fois si attachante et si encombrante… La semaine suivante, il devait être à Alger pour préparer le grand départ. Les deux autres attendaient des ordres ; Si Ahmed vivait chez un cousin, dans la Casbah, et Lastain avait rendez-vous avec l'acheteur de la propriété pour signer les derniers papiers…

C'est alors que la solution tomba littéralement du ciel… un coup de chance inespéré : Brissac avait eu un accident grave lors d'une réunion de travail : une collision avec un engin de chantier. Entre la vie et la mort, il était difficilement transportable et il réclamait la présence de sa femme à Hassi Messaoud. La compagnie envoyait un avion spécial, avec des représentants des autorités françaises et algériennes. Pour marquer le coup, pensait Lastain : l'homme occupait un poste-clef dans les négociations sur le Sahara. Il se rappela le coup de fil de Cazenave, qui lui avait révélé la face cachée de Brissac…

Isabelle était catastrophée et Lastain respirait ; leur problème était en train de se résoudre sans son intervention. Dans l'intimité de sa chambre à coucher, il essaya de l'apaiser. Elle avait les yeux mouillés, rageurs, et serrait les poings. Le visage buté, comme celui d'une gamine contrariée. À l'égal de Lastain, elle était mauvaise perdante, refusait l'évidence.

« Ce n'est pas si grave ; tu me rejoindras à Alger dans une quinzaine… sinon en Europe. On gardera le contact ! »

Lastain mentait mal, il comprenait la douleur d'Isabelle, mais il fallait trancher une fois pour toutes et l'occasion était trop belle. Il lui fit l'amour comme d'habitude, pour la calmer. Un

dernier cadeau… un adieu charnel à ce territoire enfin révélé, qu'il parcourait depuis plusieurs mois déjà.

Elle s'accrochait à lui comme à une bouée. En pleine extase, elle se mit à pleurer. Lastain ne la reconnaissait plus, elle lui faisait peur. Jusqu'où serait-elle capable d'aller dans son désespoir ?

Le lendemain, il l'accompagna à l'aéroport. Il pleuvait, la piste était détrempée. Un Dakota bimoteur attendait, sagement, le nez pointé vers les nuages. Isabelle était blanche comme une morte ; elle mordait dans son mouchoir, telle une petite fille capricieuse. Lastain la déposa dans le parking, à une centaine de mètres du hangar. À travers les baies vitrées, il voyait plusieurs hommes en complet veston, avec des lunettes noires, qui faisaient les cent pas.

« Sors, maintenant… ils attendent… ils sont là pour toi. Au revoir Isabelle…

— Je ne peux pas le faire… je ne *veux* pas le faire. Reconduis-nous à l'hôtel. Je ne connais pas ces hommes…

— Ton mari va peut-être mourir… On a encore la vie devant nous. Tu *dois* faire cet effort. Brissac ne mérite pas qu'on le traite comme un sac vide ; prends tes responsabilités, tu as signé un contrat avec lui !… Après, on verra ! »

Lastain poussa la jeune femme doucement, hors du véhicule, et elle se dirigea, résignée, sous les rafales humides, vers les hommes en noir qui attendaient à l'abri, dans le hall.

Au retour, il s'arrêta dans une gargote, au bord de la route. Il fit quelques pas dans un champ fraîchement retourné ; la terre humide collait à ses semelles. Il faisait doux pour la saison et il apprécia les gouttes de pluie qui giflaient son visage enfiévré.

En sirotant son thé de menthe, il essaya de faire le point : Isabelle appartenait déjà au passé, c'était certain. Ces derniers

jours, il avait ressenti cette pénible impression qui ronge sournoisement les vieux couples : une certaine lassitude, le début d'une routine qui n'annonçait rien de bon. Leur relation avait toujours été basée sur l'immédiat, l'incertain, le court terme. Isabelle ne concevait pas l'existence autrement que par à coups, par bonds successifs ; elle rejouait toujours son dernier gain, jamais rassasiée, misant sur un autre numéro gagnant ; chaque jour apportait une nouvelle surprise, une nouvelle jouissance.

Sa présence dans le convoi d'Hassi Messaoud avait aussi été une sorte de coup de poker, un pied de nez à l'existence. Elle avait encore remporté une victoire… de justesse ! Jusqu'à cette matinée pluvieuse, en deuil, devant un aéroport presque désert, qui signifiait son retour dans la normalité. Bien sûr, elle était encore très jeune… rien n'était vraiment définitif ! Mais que deviendrait-elle plus tard, au seuil de la quarantaine ? Lastain n'arrivait pas à l'imaginer âgée, le visage marqué par ces petites rides discrètes qui soulignent le début du déclin des corps, un arrêt fatal de l'existence qui mettait tout le monde en face d'une des plus dures réalités de la vie…

Il roulait en direction de la banlieue, avec un rayon de soleil en pleine figure ; les nuages, en s'écartant, avaient fait place à quelques taches bleues qui annonçaient un nouveau départ, les portes grandes ouvertes sur un avenir incertain. Lui aussi aurait de la peine à oublier ; il avait le cœur serré, un sentiment d'échec : avec Isabelle, il était inutile de vouloir bâtir quelque chose ! Il se le répétait depuis plusieurs semaines… Il est vrai que lui non plus n'y tenait pas vraiment! Et il n'était pas possible de faire durer éternellement le plaisir… ce lien si fort qui les avait réunis ces derniers mois.

Il jeta un coup d'œil machinal dans le rétroviseur, un peu comme quelqu'un qui cherche à remonter le temps, avec

l'impression nostalgique de ceux qui ont raté un virage dans leur vie ! Il ressentait une vive émotion qui le prenait aux tripes et lui serrait la gorge…

Il remarqua une Land Rover, derrière, à une distance respectueuse. Il avait déjà repéré le véhicule lors du trajet en direction de l'aéroport. Une Land bâchée, un châssis long, probablement un véhicule de l'armée. Il tourna à droite, empruntant une route secondaire, avant l'entrée dans Constantine. La Land Rover fit de même. La cause était entendue ! Ils étaient à nouveau sur ses traces. Arrivé au niveau du quartier arabe, Lastain stoppa brusquement la voiture de location et bondit au dehors, laissant une portière ouverte. Il s'enfonça dans un dédale de ruelles étroites où régnait une odeur d'égout ; il dut enjamber un ruisselet boueux qui dévalait la rue principale, encombrée d'une foule bigarrée, alignée le long des boutiques d'alimentation. Les autres avaient perdu sa trace…

En ville, il prit un bus qui le ramena au logement qu'il louait pour ses rendez-vous amoureux avec Isabelle. L'odeur de la jeune femme imprégnait encore les tentures et la petite salle de bains. Il regarda son visage carré dans le miroir ; il trouva qu'il avait une mauvaise mine. Sa cicatrice, au-dessus de l'œil gauche, avait pris une teinte violacée, et ses cheveux épais étaient en désordre. Il n'arrivait pas à se débarrasser de ce sentiment de tristesse, d'inachevé… et il se sentait coupable.

Il ouvrit une bouteille de whisky pour se donner du courage. Ce soir, il prendrait le chemin de la capitale, par le train. Cazenave attendait le départ, impatient, et Si Ahmed serait aussi au rendez-vous… Sa femme, Zohra, s'était déjà envolée avec les enfants et les parents de Lastain pour leur nouvelle vie en Europe.

*

À la nuit tombante, le port de Tipasa reposait, dans un écrin de silence, dominé par les ruines de l'ancienne ville romaine. Les collines sèches, où poussaient de longues herbes folles, encombrées de blocs calcaires antiques, étaient balayées par une froide lumière lunaire. Le port était gardé par un détachement de quelques hommes : des soldats algériens. Cazenave avait montré à un jeune lieutenant un papier imprimé, avec les couleurs de la nouvelle Algérie. Un laissez-passer que Joubert, le rédacteur du journal, avait obtenu facilement auprès du ministre. Le militaire avait lu le texte en détail à la lumière d'une lampe-torche. De mauvaise grâce, il avait acquiescé, en courbant légèrement son torse maigre comme pour saluer son drapeau, et accompagné le trio lourdement chargé jusqu'au voilier. Lastain comprit que l'homme n'aimait pas les Européens ; on avait dû lui faire la leçon. Ben Bella avait dit : « *Nous sommes des Arabes... des Arabes*… ». Comme pour répondre à un siècle de colonialisme ! L'islam retrouvait aussi ses marques. L'Algérie devenait une terre étrangère…

« Vous aurez beau temps et un bon vent du nord-ouest… je vous souhaite le meilleur des voyages… » Le message était clair : bon débarras, maintenant c'est à nous de prendre les choses en main.

La première partie de la traversée ne posa aucun problème ; le douze mètres était un bateau bien profilé, qui en voulait. Le lendemain, en fin de journée, ils étaient en vue de la côte corse. Ils avaient un peu trop dérivé vers l'est et Lastain décida de mouiller dans un petit port touristique à côté de Bonifacio. La radio du bord annonçait un grain assez sérieux. Ils en profitèrent

pour se retrouver dans le restaurant du port, autour d'un repas bien arrosé. Le moral était plutôt bon, mais Lastain avait de la peine à cacher sa tristesse derrière un voile de gaieté.

Il avait l'impression d'avoir commis une double trahison, envers l'Algérie d'abord, qu'il quittait comme un malfaiteur et envers Isabelle ensuite, qui croyait le retrouver à Alger, lorsque Brissac serait rétabli ! Difficile d'effacer un passé aussi lourd… Il faudrait des années pour reconstruire et il ne voyait pas très bien ce qu'il allait faire en Suisse, dans la maison familiale de Cologny qu'il n'avait connue que dans sa petite enfance, lors de vacances exceptionnelles.

On disait aussi que les étrangers n'étaient pas les bienvenus, sur territoire helvétique, à moins d'une fortune conséquente. Une sorte de tradition, une politique de « boutiquiers » dans ce petit pays, pas plus grand qu'un timbre-poste sur une carte de l'Europe. Heureusement, le père avait des sous et un compte en banque raisonnable à Genève et à Zürich. Lastain avait lu un article le concernant dans le magazine « people » où travaillait Isabelle.

En France, l'exil des pieds-noirs était aussi mal perçu et surtout la présence des « harkis », comme Si Ahmed, entassés ainsi que du bétail dans des camps ou des banlieues insalubres. Tous ces gens qui avaient fait le sacrifice de leur vie pour le drapeau… avec des promesses à la clef… une vaste supercherie. Un mensonge d'état ; un pays qui se désintéressait des fils de ceux qui avaient libéré le pays…

Le lendemain, ils faisaient voile sur Marseille. La mer était dure ; Cazenave, malade, ne pouvait plus participer à la manœuvre ; mais Si Ahmed, imperturbable, luttait comme un beau diable contre les éléments déchaînés. Lastain regardait avec admiration son corps maigre, tout en muscles, son visage fripé par l'effort, le chèche serré autour du crâne, à demi nu

malgré le froid. Une personne de valeur… Un battant, comme lui ! Une étrange solidarité s'était créée entre les deux hommes : ils étaient de la même trempe, inoxydables, prêts à rendre coup pour coup…

Mais un combat encore plus dur, humiliant, l'attendait chez son cousin de Lyon. Séparé de Zohra, qui restait avec les Lastain, il devrait affronter seul la tempête des hommes, la haine de l'Arabe, la misère… Il y avait des degrés dans l'exil : Si Ahmed serait tout en bas de l'échelle, égaré parmi un peuple hostile ; la plus grande des solitudes, celle de l'étranger devenu apatride, aurait raison de lui. Un jour, tous ces gens sans avenir ou leurs descendants, mèneraient la vie dure à la France et à l'Occident en général. Lastain en était persuadé, il avait déjà consacré une enquête discrète sur le sujet. Un sujet dérangeant pour tous les gouvernements et pour les nantis qui tournaient la tête, choqués, ignorant cette détresse, les derniers rebuts de l'histoire coloniale. De Gaulle parlait de coopération, la France n'abandonnerait jamais l'Algérie… Quelle Algérie ? Celle des futurs dirigeants, déjà corrompus ? Et les autres, spoliés de leur terre depuis toujours : que deviendraient-ils ? Qui s'en souciait ?

Enfin, beaucoup de fonds français reposaient maintenant, bien au chaud, dans les banques suisses. Encore une évidence historique, presque un lieu commun : à la suite des événements, en particulier des massacres des derniers mois en Afrique et en France, et maintenant à l'approche d'une guerre civile imminente dans cette Algérie algérienne qui ne trouvait pas ses marques, des émigrés d'un nouveau genre, avec leur patrimoine, prenaient la route des frontières suisse et belge. La France se saignait ! Alors d'où proviendrait l'argent, si nécessaire pour aider l'Afrique en lambeaux, qui criait sa colère ?

Lastain abandonna le voilier dans le port de Marseille. Il comptait le mettre en vente. Un agent du port lui avait dit qu'il

prendrait la chose en main ; il avait l'air honnête… et Lastain n'avait pas le choix.

Ensuite, des douaniers zélés épluchèrent leur passeport, sous l'œil goguenard de deux militaires le doigt sur la gâchette. Si Ahmed eut droit à un interrogatoire serré, mais l'adresse du cousin de Lyon fit un certain effet : ses activités dans l'armée française et ses états de service dans la DST en faisaient un Arabe à part… Si Ahmed fut relâché, après un long coup de fil, avec la bénédiction de l'administration. D'habitude, les « harkis » prenaient la direction des camps de triage, où on les traitait comme des chiens ! Lastain était satisfait ; la corruption avait des avantages sérieux, en Europe comme ailleurs ! Le mensonge institutionnalisé dans l'hexagone ; c'était un comble. Dans les faits, il suffisait d'être du bon côté de la barrière. Avec ses deux passeports, il était la vedette du poste ; l'appointé des douanes, pourtant très responsable, risqua même une mauvaise boutade : « Au moins vous, on ne vous poursuivra pas pour blanchiment… les banques suisses, vous y avez droit ! Si jamais, j'ai quelques économies… un coup de pouce, des fois… non ? »

Lastain ne releva pas la proposition, surtout que le fonctionnaire avait la tête du parfait abruti ! Ils se retirèrent, en silence. Dans un café du vieux port, il résuma la situation :

« Si Ahmed, tu es tiré d'affaire et j'ai reçu des nouvelles de Zohra, par téléphone. Elle est maintenant en sécurité à Genève, dans notre maison de famille. Le père a pu lui obtenir un permis de séjour… Il a un peu ouvert son porte-monnaie, un sacrifice…. Les enfants sont à Lyon chez ton cousin. Prends cet argent, pour ton billet de train ; tu pourras aussi voir venir, les premières semaines. Tu l'as bien mérité… Je te dois beaucoup ! Si Ahmed, je ne t'oublierai pas ! On se reverra… »

Lastain était ému. Chaque jour, une pièce importante de son passé glissait dans le grand fossé de l'histoire, avant de disparaître progressivement au fond de sa mémoire, déjà bien encombrée… Il se sentait presque nu, sur cette terre de France, en ce début d'hiver, où tout paraissait triste, même dans ce Midi que son père aimait, à l'image de l'Algérie. Il avait toujours rêvé d'habiter en Provence, de cultiver sa vigne, de soigner ses poules. Mais la mère tenait à revenir à Genève : elle avait des attaches profondes, familiales et spirituelles avec cette ville, sa cathédrale, le lac... Une mentalité de huguenote, comme disait le père Lastain. Mais il la soutenait quand même, et leur vie se terminerait dans la maison de Cologny.

*

Ils s'étaient quittés dans le grand hall de la gare Saint-Charles, noire de monde. Il y avait beaucoup d'émigrés, des gens en costume traditionnel, des Maghrébins, la mine basse, de l'angoisse sur le visage ; des Européens également, des pieds-noirs désorientés, comme lui, entourés de leurs enfants et encombrés de lourdes valises… Quelques Noirs aussi, des Sénégalais, déjà adaptés à leur nouvelle vie. Certains en costume de fonctionnaire, avec une mallette à bout de bras. Tous ces gens avaient l'air pressés, avec un but précis dans la tête : retrouver un nouvel équilibre, de nouvelles racines, en terre étrangère ! Lastain ressentait un profond malaise… Il n'avait jamais vu une pareille agitation. Il mettait les pieds dans un monde encore inconnu, mais le reste de son corps ne suivait pas…

Le train pour la Suisse était annoncé. Il embrassa ses deux compagnons. Cazenave avait décidé de rester quelque temps à Marseille. Il paraissait inquiet : « Prends bien soin de toi ; l'affaire Duval n'est pas claire… cet enlèvement, ça ne tient pas debout ! Je suis toujours persuadé que les types qui t'ont agressé n'appartiennent pas au FLN ! D'après Joubert, c'est un coup de l'OAS ; ils t'en veulent, tu ne les as jamais ménagés dans tes papiers… Ils sont partout en France, capables du pire…

— Possible ! Tu me l'as déjà dit… Mais un tueur reste un tueur, je ne fais pas la différence… et j'ai encore de la ressource. J'ai gardé le 7,65 ; dans mon sac de voyage j'ai fait fabriquer un double fond en cuir à Alger. Les douaniers n'ont rien vu… Ils étaient trop occupés avec Si Ahmed, une proie facile… enfin ils le croyaient… »

Lastain avait envisagé cette hypothèse : faire porter le chapeau de l'enlèvement de Duval, et la tentative de meurtre sur lui-même, aux « fellaghas ». Tous les coups étaient permis dans cette sale guerre ! Il savait qu'en principe le FLN ne s'attaquait jamais aux journalistes[6]. Une question d'image ?

Si Ahmed avait les larmes aux yeux ; il serra le torse robuste de Lastain contre sa poitrine et posa sa joue contre celle de son ami, une main dans ses cheveux ; il prononça quelques mots, comme un père qui prend congé de son fils :

« Allah ya'ounek, bes'lama sidi ; que Dieu te garde chef… Entre nous, c'est à la vie et à la mort. Tu es comme mon frère… « khoui-akh »… Viens me rendre visite à Lyon, les enfants seront contents ! »

Dans le train bondé, Lastain trouva avec peine une place assise dans un compartiment enfumé. Il se retrouva entre un gros type qui sentait l'eau de Cologne et qui soufflait comme un

---

[6] Authentique

bœuf, après un cent mètres, et un jeune soldat du contingent la tête plongée dans un journal de sport. En face, deux femmes arabes tatouées, les cheveux couverts d'un fichu coloré, babillaient, avec des gestes désordonnés qui faisaient cliqueter leurs bracelets en argent ciselé.

Le soldat fumait des blondes ; il semblait complètement ignorer ce qui se passait autour de lui. Lastain pensa qu'il devait avoir reçu une permission et qu'il rentrait quelque part chez lui, dans le nord. Un veinard, ce gars : il aurait encore quelques jours de répit devant lui, avant de se retrouver en plein bled, pris entre deux feux. Malgré les discours officiels lénifiants, les combats continuaient, mais la guerre avait pris une forme plus vicieuse : l'ennemi était partout, la délation courante, et plus personne ne s'y retrouvait !

À Montélimar, Lastain décida de faire quelques pas le long du couloir. Il commençait à avoir des fourmis dans les jambes et se sentait coincé aux articulations. À Genève, il reprendrait un entraînement de boxe. Mais plus question de compétition. Ce n'était pas l'envie qui manquait, mais son diabète était une contre-indication sérieuse et son médecin avait été catégorique : « Inutile d'aggraver votre cas, vous risquez une syncope en plein combat… et votre vue baisse, j'ai ici le rapport de votre ophtalmo… alors... bon, je vous accorde un petit match amical, de temps en temps… soyez raisonnable ! »

Le train roulait à nouveau et Lastain tenta de frayer un chemin entre les voyageurs, debouts, en direction des toilettes. Soudain, il entendit un bruit de voix provenant de l'arrière du wagon, à proximité d'une portière. Une des personnes criait maintenant, avec des mots d'injures en arabe. Lastain fit demi-tour et rejoignit avec difficulté le groupe en colère. Les autres passagers restaient immobiles, sans faire de commentaires.

Devant la porte, qui donnait directement sur l'extérieur, deux soldats en uniforme de combat cognaient sans ménagement sur un jeune maghrébin qui hurlait comme un hystérique. Les deux sbires paraissaient passablement éméchés et une odeur de bière forte empestait le couloir. Lastain hésita avant de s'interposer : les gars étaient plutôt du genre costaud ; des légionnaires probablement. Un des fleurons de l'armée française. Il tenta d'abord la conciliation ; ils n'avaient aucune raison de s'acharner sur ce garçon. De toute évidence, il s'agissait d'une ratonnade, d'une chasse à l'Arabe, pratique courante en Algérie. Il éleva la voix, à cause du bruit des wagons sur les rails :

— Eh ! Vous jouez à quoi ? C'est un gamin… arrêtez, vous allez l'abimer ! Bon dieu, on vous apprend quoi dans votre caserne ? Arrêtez les frais, j'vous dis… »

Un des costauds se retourna surpris ; il regarda un instant le visage de Lastain, avec de l'incrédulité dans ses yeux d'ivrogne. Il vacillait légèrement…

« Comment… répète un peu pour voir ? On va le balancer sur les rails, ce melon… Les bicots on n'en veut pas chez nous… alors ferme ta gueule, sinon… »

À cet instant, l'autre, une bonne tête carrée de nazi, les cheveux blonds coupés court, encore plus soûl que son compagnon, avait réussi à actionner le levier d'ouverture. Un vent glacial s'engouffra dans le couloir. Pris dans le souffle de la course, le légionnaire faillit être éjecté sur le ballast… son calot s'était envolé dans la campagne, le long de la voie. Il tenait fermement sa victime par la ceinture, prêt à passer à l'acte, dans une indifférence générale.

Lastain comprit que la plaisanterie avait assez duré. Une rage sourde l'envahit, comme une onde, des pieds à la tête. Il n'eut pas besoin de se lancer dans la bagarre : le premier agresseur lui

fonçait déjà dessus, sans avertir… une vraie machine à tuer ! Il faillit passer un mauvais quart d'heure : le poing de la brute passa à quelques centimètres de son visage et le heurta violemment à l'épaule ; il bascula sur le côté, pendant que le wagon oscillait comme un bateau ivre à la faveur d'un aiguillage. La réponse de Lastain fut foudroyante : il envoya sa gauche, désormais célèbre, dans le foie de son adversaire, et l'acheva d'un terrible coup de genou, sous le menton. Il bondit immédiatement sur le grand blond qui tenait toujours le garçon à bout de bras ; le nazillon tenta un coup de boule, avec sa tête de chien de combat. Mais plus rien ne pouvait arrêter Lastain ; sur le ring, il aurait été disqualifié ! Dans ce train de malheur, où tous les coups étaient permis, il écrasa littéralement ses deux poings sur le haut du crâne rasé du militaire ; un coup à tuer un bœuf ! La victime s'effondra, sans un cri.

Le jeune maghrébin regardait son sauveur avec stupeur… Lastain avait le visage rouge, le nez abimé par un coup de son adversaire ; mais derrière ce masque sanglant, il s'offrit un sourire de satisfaction, en prenant les gens à témoin : « Le médecin m'avait dit : un petit match amical, de temps en temps… je ne pouvais pas rater cette occasion ! » Personne ne comprit l'allusion… Il se tourna vers la jeune victime :

« Tu peux fermer la portière… on l'ouvrira à la prochaine gare ! C'est quand même plus commode… Paraît que c'est dangereux de descendre d'un train en marche, tu es du genre imprudent, hein, garçon… ! Tu devrais aussi prendre des cours de boxe ; j'ai connu des Kabyles pleins d'avenir… des adolescents, comme toi ! »

Derrière Lastain, un groupe de voyageurs, en rangs d'oignons dans le couloir étroit, avait assisté impuissant à l'altercation. Un monsieur en costume, avec un nœud de cravate en velours, coiffé d'un chapeau mou, lui tendit une main amicale. De

l'autre, il se lissait délicatement la moustache, grisonnante et rasée au cordeau :

« Il y a des agents de police dans le train ; ils sont avertis… ils vont arriver d'une seconde à l'autre…. » Puis après une pause :

— Joli combat ! Mais pas très catholique, le coup de genou ! Faut bien le dire. D'accord, vous n'aviez pas le choix… vous êtes courageux, bravo… J'étais entraîneur, dans le temps, à Valence. J'encourage encore des jeunes, je suis un vieux nostalgique : la boxe est un sport noble, malgré des apparences un peu brutales parfois, pour les non initiés… »

Des agents en civil passèrent les menottes aux deux voyous en uniforme qui refaisaient lentement surface, soudain dégrisés. Un des flics remarqua : « Ils en ont pour un bon bout de temps en cellule… et à l'hôpital, avec ce que vous leur avez mis ! J'ai rarement vu ça… vous devriez entrer dans la police, on a besoin de gens comme vous, surtout ces temps ! »

Lastain haussa les épaules, il était las, fatigué de la bêtise ordinaire des gens. Le vieux monsieur l'accompagna dans la cabine de toilette et lui nettoya délicatement le visage avec son mouchoir humecté. « Vous avez le nez cassé, mon cher… souvenir d'un ancien combat ?

— Oui, oui… un ancien combat… à Oran… je…

— Vous vous sentez mal ? Je peux appeler de l'aide… d'ailleurs nous arrivons à Valence.

— Non, laissez tomber ; je suis diabétique, vous comprenez… ? J'ai oublié de me piquer ce matin… l'émotion : je me suis séparé d'amis très chers et je laisse derrière moi une partie de ma vie… Et puis cette prise de main ridicule avec des demeurés… je n'ai rien à faire dans le Nord… La Suisse, vous-vous rendez compte ! Les vaches, les montagnes… l'ennui…

— Pas vraiment ! Ce genre de douleur ne se partage pas… mais je vous comprends un peu. Les pieds-noirs sont malvenus en Europe. On les traite comme des délinquants… Vous avez un métier ?

— Je suis journaliste, avec pas mal d'ennuis sur le dos… j'espère me faire oublier… Ils m'en veulent là-bas !

— Je vois ! Mais après votre exploit dans le train, vous aurez de la peine à rester anonyme… la police a pris votre identité… » Lastain fit un signe de résignation et se dirigea vers son compartiment, après avoir remercié le vieil homme.

Le garçon attendait Lastain dans le couloir : « Je m'appelle Mohammed, comme notre Prophète… je n'oublierai pas ! » Il prit une des mains de Lastain dans les siennes, en inclinant la tête. Un geste que Lastain connaissait bien, un cérémonial qui venait tout droit du bled, un signe de bienvenue : une apparente soumission, mais en fait un geste de respect et de reconnaissance. Les Berbères étaient trop fiers pour se soumettre, ils avaient combattus des armées, en résistant avec succès.

« On va se séparer ici, Mohammed ; je dois changer de train pour rejoindre la Suisse, ma nouvelle destination… je suis comme toi : je n'ai pas beaucoup de choix !

— Vous serez toujours bienvenu à Lyon chez mes parents… On fera une grande fête ; Voici mon adresse ; il n'y a pas de téléphone. » Il tendit un chiffon de papier, avec quelques mots inscrits au crayon.

Le train était à l'arrêt depuis une dizaine de minutes. Le vieux monsieur était descendu, en donnant un grand coup de chapeau devant Lastain médusé : « Content de vous avoir connu, je n'oublierai pas cette matinée… vous m'avez réconcilié avec

l'espèce humaine ; avec l'âge, on acquiert la fâcheuse tendance à s'aigrir… on perd beaucoup d'illusions ! »

Lastain pensa que son admirateur en rajoutait un peu. Il ne se sentait pas une vocation de sauveur ; par contre, il avait le don d'accumuler les ennuis et les coups durs. Il pensa un instant à Isabelle… : elle aurait aimé cet épisode dramatique et ridicule à la fois. Le scandale, c'était son truc ! Finalement, il ne regrettait pas de l'avoir laissée derrière lui, au bord de ce chemin périlleux qu'il ne voulait pas emprunter…

*

Il dut attendre une bonne heure le train suivant pour Chambéry et Genève, via Bellegarde. Plus tard, il regarda avec indifférence les eaux plombées du lac du Bourget. Le temps était à la neige, et le paysage voilé semblait se refermer sur lui. Le Jura, sans ses feuilles, paraissait une terre dévastée, décolorée, couverte de buissons et d'arbres à l'écorce noire, luisante de pluie. Une terre inhospitalière où toute vie s'était retirée. Il regretta les grands espaces du Sud, le ciel torride qui chauffait la terre. Les bédouins qui se réfugiaient dans de rares oasis où il faisait bon vivre.

Ici, même les villes étaient repoussantes, tristes et sales. Des usines, dans les banlieues, crachaient leur fumée noire qui se mélangeait aux nuages bas ; des gens travaillaient derrière ces murs tachés de pluie. Il avait vu des silhouettes furtives, s'agitant comme des ombres d'humanité, à travers les fenêtres grillagées. Dans ces espaces clôturés, des ouvriers préparaient le

monde de demain, avec leurs mains calleuses ; la production et la croissance avaient une mainmise sur les peuples de l'Occident ; le modèle était définitivement installé, les dés étaient jetés et le meilleur des mondes, rêvé par les théoriciens de l'économie, devenu un cauchemar, une fatalité incontournable. Un confort tout relatif servait de viatique à une population de moutons ; les téléviseurs apportaient enfin du divertissement, une vie fictive dans les salons bon marché. Le pays était sous contrôle, et tout le monde satisfait de son sort… L'Algérie, son soleil, ses villes blanches, ses attentats ; cette ancienne colonie si vite oubliée… Tout s'était évaporé, dilué dans une masse livide et cotonneuse, celle de ces existences mesurées et laborieuses qui, comme le ciel bas de la vallée du Rhône, s'inclinaient sur leur tâche quotidienne, sans se poser de questions.

Il s'endormit, épuisé, dans un compartiment vide qui sentait le tabac froid. Il rêva d'Alger la blanche ; il avait mis le cap au sud…

VII

Le pays d'accueil

Il se réveilla la bouche sèche ; le train était à l'arrêt dans une gare inconnue. Le ciel, en partie dégagé, avait pris quelques couleurs, mais un crépuscule lugubre était tombé sur le quai désert. Une lumière blafarde dessinait le contour des infrastructures métalliques luisantes de pluie et effleurait les façades des immeubles ouvriers alignés le long de la voie. Lastain baissa la vitre du compartiment et chercha un panneau pour identifier ce lieu sinistre, presque surréaliste, sorti d'un songe morbide. Il entendit crier un nom, puis un ordre bref : « Bellegarde ; les voyageurs pour Genève sont priés de ne pas quitter leur place… »

Ainsi, ils approchaient de la frontière suisse. Lastain avait l'impression d'avancer à reculons. Sa volonté se refusait à l'évidence : il allait bientôt mettre le pied dans sa nouvelle patrie…

Le train repartit dans un bruit de ferraille grinçante. De rares lampadaires diffusaient une lumière jaune, comme des taches sales, sur le quai qui disparut subitement de sa vue, à la faveur d'une courbe. Lastain s'assit, résigné. Il alluma une cigarette, pour tuer le temps. C'était la première depuis plusieurs années. Mais il avait l'impression que le tabac calmerait son anxiété. Il

fut surpris du goût amer du tabac brun et de la fumée, un goût qui s'accordait trop bien avec son état d'âme. Il écrasa le mégot dans le cendrier de la banquette et chercha à se rendormir.

Il revoyait maintenant le visage énigmatique et triste d'Isabelle, et il ressentit comme une douleur dans l'estomac. Elle avait raison : ils n'avaient formé qu'un seul être durant ces derniers mois, liés par cette terre d'Afrique qui ne reconnaissait que l'essentiel ; comme pour une drogue dure, le sevrage serait long et douloureux !

Après une courte traversée de la plaine genevoise, restreinte vers l'ouest par le manteau blanc de la chaîne du Jura, un univers polaire qui palpitait sous l'éclairage lunaire, le train entra en gare de Cornavin, dans le secteur français. Il y avait une longue queue devant le guichet de la douane et un fonctionnaire peu aimable fouillait les bagages sur une table en aluminium. Le Français le regarda d'un drôle d'air, en palpant le sac de voyage. Il remarqua, d'une voix rogue : « Ça y est, les rats quittent le navire… pas étonnant qu'on l'ait perdue l'Algérie ! Avec des types comme vous… ». Lastain garda un silence prudent. Les ennuis allaient recommencer, il le sentait.

Du côté des Suisses, l'accueil ne fut pas meilleur : « Mettez-vous à droite, dans la cabine et attendez… » Il eut l'imprudence de déclarer sa double nationalité. Le douanier le dévisagea, l'air perplexe : « Ces deux passeports, c'est étrange… Vous rentrez d'Algérie ? Ça va mal là-bas, pas vrai ? Mon collègue va se renseigner. Vous êtes blessé au visage ? Reprenez votre bagage… »

Curieusement, personne n'avait remarqué le double fond et le revolver soigneusement emballé dans un foulard. Le cuir était très épais et le tout faisait parfaitement illusion… Par contre, le douanier suisse s'était inquiété de la seringue et des flacons d'insuline. Il voulait faire analyser le contenu ; l'autre, un

auxiliaire un peu moins stupide calma son ardeur : « J'ai un oncle qui se pique tous les jours ; comme monsieur… Le diabète : une sacrée saloperie ; l'oncle est presque aveugle et il n'a pas soixante ans ! Maintenant, on trouve des seringues toutes prêtes, sous plastique, sur le marché. C'est plus sûr… »

Dans la cabine en bois, il y avait une seule fenêtre grillagée : une petite cellule qui n'avouait pas son nom. Les gardes-frontières avaient pris ses papiers… Bientôt une heure dans ce local sordide. La Suisse, sa nouvelle patrie, ne s'offrait pas facilement !

La porte s'ouvrit à la volée. Le premier douanier, le visage contrarié, lui demanda de se lever :

« Il faudra passer à la fouille ; je garde votre passeport français, il n'est pas valable chez nous… Nos bureaux vont le remettre par voie postale à la chancellerie du Consulat. C'est eux qui décideront de la suite à donner. Quant à votre document suisse, il y a un problème : vous n'étiez pas enregistré à l'ambassade d'Alger… un oubli regrettable. Et il n'est même pas signé ! Enfin votre état de santé n'est pas fameux… Votre visage : j'ai l'impression que vous-vous êtes battu ? Désolé, mais vous avez vraiment une tête de mauvais garçon ; chez nous… »

Lastain, furieux, fatigué par son voyage et l'absurdité de la situation, fit face au fonctionnaire qui recula d'un pas.

« Ce sont des types comme vous qu'il faudrait enfermer et renvoyer au diable… Vous-vous fichez de moi, hein ? Vous trouvez que j'ai une sale gueule, c'est ça ? Et vos crétins des Alpes, les dégénérés des sommets, vous les enfermez ? Ce n'est pas un pays que vous défendez… c'est un piège à cons…

— Je ne vous permets pas… j'ai pris note de vos injures… vous aggravez votre cas. La police… »

Hors de lui, Lastain décida d'abattre son Joker. Il allait le moucher ce débile qui jugeait les gens au faciès…

— Je vous interdis de parler de l'Algérie… Vous n'êtes même pas digne d'y mettre les pieds. Vous, le cerbère d'un pays qui existe à peine, qui se nourrit du malheur des autres… coincé dans vos montagnes à vaches et votre neutralité pleine de trous, une vraie passoire…

« Bon, on va passer aux choses sérieuses et je vais vous apprendre à recevoir de manière plus décente les gens qui frappent à votre frontière ! Voici le numéro de téléphone de ma famille, à Cologny, des gens respectables qui ont participé à l'essor de *votre* économie et augmenté la fortune de vos banques ; Mon père est au mieux avec le ministre des Affaires Étrangères, un Romand, de passage à Genève… Heureuse coïncidence, pas vrai ? Même dans votre charmant pays, les relations avec le beau monde, ça aide ! Vous ne le saviez pas ? Je vous choque ? L'autre ne se laissa pas démonter :

— Ici, c'est moi qui décide… Vous bluffez ! Pour l'instant vous restez à notre disposition… je n'aime pas ces manières insolentes… Je fais mon travail, monsieur !

— OK, alors je vais faire appel à un médecin, qui avertira le père, le ministre et la maréchaussée… Vous allez vous retrouver à la circulation, mon vieux, croyez-moi !

Son collègue, plus conciliant, désigna le poste de téléphone accroché à la paroi :

« Appelez un médecin et votre père. Vous n'êtes pas dans un état normal ! On verra après… Mais on devra sûrement vous garder ; il y aura procès : injure à fonctionnaire… »

Lastain fut relâché sur le coup de minuit. L'appel téléphonique avait fait son effet ; le médecin de garde était venu à son secours; il avait esquissé une grimace de contrariété : « Vous avez mauvaise mine ; je vais vous faire examiner aux

urgences, je leur ai dit de ne pas vous retenir. Vous êtes dans un état dépressif, hypernerveux… détendez-vous ; ils ne vont pas vous manger… Ils sont comme tout le monde, des bons pères de familles… On n'est plus en face de l'armée française ou de l'ALN… Terrible ces massacres en mars à Alger ; je comprends votre situation ! Les journaux ont parlé de règlements de comptes entre les gens du bled et les pieds-noirs… Tirer sur des gens désarmés, avec des armes automatiques ! On a connu ça à Genève, dans les années trente, à Plainpalais. Je vous étonne ? Évidemment, on ne peut pas comparer… nos massacres à nous sont à l'échelle du pays ; ils sont plus faciles à oublier ! »

Le médecin parlait beaucoup. Lastain le regardait avec surprise, il ne comprenait pas ce long déballage historique : pour lui, journaliste, tous ces événements mal digérés, faussement interprétés, remodelés par les autorités, faisaient partie de l'hypocrisie ordinaire ; il détailla avec plus de soin le profil du docteur: un jeune type aux cheveux longs et gras, à l'allure un peu négligée, avec un nez pointu, inquisiteur.

Ce dernier résuma enfin la situation avec les deux gardes… l'affaire était entendue, il avait obtenu l'autorisation de quitter la gare avec son patient, mais sans papiers. Cependant, Lastain devrait se présenter devant un juge, en ville, dans la semaine. Il y aurait une sanction… La douane et les douaniers ne lâchaient pas facilement leur proie ; un métier de rancuniers ; du moins Lastain le ressentait ainsi.

Le médecin l'accompagna jusqu'à la station de taxis. Il s'assit à l'arrière, à ses côtés ; il posa une main chaude, amicale, sur son bras :

« Je vais faire un bout de chemin avec vous ; direction Cologny ! Mes parents sont des réfugiés du franquisme ; il existe une petite colonie espagnole à Genève. Je comprends votre malaise, l'exil, les humiliations ! Mon frère Lucas possède

une propriété dans la commune, pas loin de chez vous. Il est généraliste… il pourra vous aider, au cas où !

— Et les urgences ?

— J'ai un peu bluffé pour vous sortir de là. Malgré votre mauvaise mine, vous me paraissez un sacré costaud ; en meilleure santé que moi, à part votre diabète, bien sûr… »

Il fit une pause en scrutant les rues vidées de leurs voitures.

« Au fait, je m'appelle Alvarez, Victor Alvarez… Dans le temps, la famille est venue demander asile en Suisse ; tous des Républicains espagnols, condamnés par les services fascistes, les chiens de Franco. Je nous trouve pas mal de points communs, non ? Vous verrez, l'intégration dans ce pays est difficile. Ma famille a beaucoup souffert ; nous sommes encore des étrangers… Malgré le passeport ! Et pourtant nos ouvriers construisent la Suisse de demain. En dépit de l'arrogance et de l'intransigeance des autorités fédérales et parfois cantonales, je me suis attaché à cette terre. Vous ferez de même…

— Je ne suis venu qu'une seule fois, j'avais six ans. J'ai gardé un bon souvenir, en effet…

— Vous savez, le problème vient surtout d'en haut et de quelques mouvements extrêmes bien actifs à Genève, comme l'ancien parti d'Oltramar, Vigilance. Il y a une relève… les rats sortent régulièrement de leur caniveau ! Mais le pire est à venir : de la partie suisse-allemande. Les gens, dans leurs montagnes, ont peur de tout, surtout de l'autre, l'étranger… Une vraie paranoïa et ce sentiment irrationnel est largement entretenu par des leaders habiles, irresponsables et charismatiques… Des gens qui veulent briller, sans programme précis ; la honte du pays… Victor Alvarez avait perdu son sang-froid ; il paraissait hors de lui… il gesticulait, en roulant des yeux furibonds :

« La crédulité des gens est sans limites : ils sont exploités de manière indécente à des fins politiciennes, évidemment. C'est le

principe du « bouc émissaire » ; un bouc au pays des moutons. Vous avez lu Georges Orwell ?

— Oui, je l'ai lu ! « La ferme des animaux » ? Une jolie allégorie, de tous les temps et de tous les pays ! J'ai vu chaque jour l'image hideuse (le mot n'est pas trop fort) de l'exclusion en Algérie ; on s'y est habitué, on vivait avec ! Elle faisait partie de notre quotidien. Même les Arabes, nos ouvriers, s'en étaient accommodés ! En France, l'OAS a pris les choses en main : les ratonnades et tout le reste… le racisme ordinaire, quoi ! L'opinion n'est en général pas favorable aux étrangers. Je crains un affrontement Nord-Sud, à l'échelle des villes françaises, bien sûr… l'avenir est assez sombre, il me semble… »

Ils longeaient le Léman, sur rive gauche. Dans la nuit, la surface du lac paraissait noire et hostile, comme une plaque de métal, sans une ride, malgré une petite bise qui jouait dans les branches dénudées des platanes alignés sur la rive.

« Vous qui êtes journaliste, vous devriez expliquer la situation au peuple suisse : on ne sait rien ici ! L'Afrique est trop loin… et nos partis bourgeois ont d'autres chats à fouetter…

— C'est à voir… Pour l'instant mes reportages ne m'ont apporté que des problèmes et la censure est féroce. Trop d'intérêts en jeu. Mais j'ai quand même envie de secouer un peu les esprits ; vu de l'extérieur, je trouve ce pays trop apathique, sans relief, avec une bonne conscience humanitaire : c'est une activité assez facile, qui ne coûte pas très cher et qui donne une bonne image. Un fonds de commerce en fin de compte ! J'ai vu le résultat dans le Sud, le long de la zone sahélienne… Mon premier reportage… Les nomades ne nomadisent plus… Dans les camps, il y a des gamins soignés, amputés, qui meurent de faim et de soif après quelques semaines. Des familles sans terre, sans chameaux et sans avenir… J'ai même rencontré un

chirurgien, à Alger, qui a renoncé à pratiquer dans ces conditions… »

Alvarez acquiesça ; il remarqua, sans acrimonie mais avec un ton de persiflage qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

« Mes collègues n'aimeraient pas entendre vos réflexions ! Eux, ils rêvent de sauver la planète… enfin au début ! En général ils changent d'avis après leurs études ; ils s'installent, confortablement… Il y a beaucoup d'argent à gagner chez nous. Moi, j'ai fait mon choix, comme mon frère Lucas : on soigne les bourgeois ! Il y a pas mal de gens aisés à Cologny, des marchands, des avocats… Avec mon frère, on a fait nos études ensemble. Actuellement, je suis en train de me former en médecine légale ; je me recycle en chirurgie… nous sommes un groupe de copains… nous avons sympathisé avec un inspecteur de la criminelle ; je travaille actuellement pour la brigade. J'attends de décrocher mon diplôme ; l'inspecteur Voisin, celui dont je vous parle, va être promu commissaire. Un original… Vous voyez, il n'est jamais trop tard. Et puis nos clients, les morts, ne reviennent pas pour se plaindre… Alors, l'humanitaire… ! »

Il fit un signe de la main, comme s'il balayait une objection. Le chauffeur s'était retourné vers ses clients : « Je vous dépose à quelle adresse ? On est arrivés… »

Lastain montra un croquis de situation dessiné par son père. La maison était hors du village, relativement isolée. Malgré l'heure tardive, il y avait encore de la lumière derrière les baies vitrées du salon. Le père était debout ; Lastain fut touché de cette marque d'affection, de cet accueil tardif : il était de retour chez lui… Il prit congé du docteur Alvarez : « On se reverra, passez nous rendre visite à l'occasion… on parlera de là-bas, vous comprendrez… !

Il avait commencé le deuil de cette Algérie perdue, du domaine de la Mitidja et des montagnes abruptes du Djurdjura qu'il aimait parcourir, accueilli comme un ami dans les douars éloignés…

Le père Lastain attendait, face à une des baies vitrées, un verre d'alcool à la main. Des larmes coulaient sur ses joues pâles ridées par l'angoisse, des larmes de bonheur… L'instant était pathétique.

« Te voilà, enfin ! Ta mère dort à l'étage, il est tard, elle a pris un somnifère… On ne t'attendait plus ! Tu me raconteras… Après un long soupir : « Depuis notre retour, je pense à toi, en permanence… l'attaque du convoi, le massacre des Européens à Oran… Toutes ces horreurs… Sacré nom ! Et toi dedans… Bon dieu de bon dieu ! » Les origines paysannes du vieux remontaient à la surface, dans les périodes de forte émotion.

Lastain était souvent en conflit avec son père ; à l'adolescence, il avait voulu quitter la ferme, respirer un air nouveau, oublier le domaine : les pieds de vigne à perte de vue, alignés comme à la parade... la condition misérable des ouvriers… Le père ne comprenait pas, il était entré dans une rage folle, traitant son fils d'ingrat, puis d'incapable, de bon à rien…de déserteur ! La rage au cœur, le jeune garçon avait fait une fugue de plusieurs semaines ; il avait pris la route du sud, puis s'était lié d'amitié avec une famille nomade, qui ne posait pas de questions, vivant au rythme de leurs migrations.

Il avait commencé à apprendre le « tamazight ». Il attendait que « le vieux » craque, sous la pression de sa mère. Le mandarin avait fini par céder : les choses s'étaient tassées : le fils avait été autorisé à fréquenter une école de journalisme à Alger. Ensuite le père Lastain avait passé la main, découragé et déçu… dépassé par les événements, au bout du rouleau… Mais quand même fier de ce fils insoumis, qui lui ressemblait !

Maintenant, le jeune homme comprenait à quel point son père tenait à lui, l'enfant unique, l'espoir d'une succession… Une lignée de colons brutalement dépossédés, déportés, taillés à vif… Qui fallait-il plaindre dans ce « sac de nœuds », comme disait le grand-père, avant de mourir à l'âge respectable de quatre-vingt-cinq ans ? Des années de lutte contre les éléments, les gens d'ici… les fonctionnaires… et la métropole qui ne comprenait rien à leurs problèmes. Il n'y avait que des perdants dans cette sale affaire. Et pas beaucoup de place pour l'amour…

Lastain tenta quelques mots d'apaisement :

« C'est fini, ne te fais pas de bile… c'est déjà de l'histoire ancienne ; depuis le mois d'août les choses se sont tassées, grâce au nouveau gouvernement… À Constantine j'étais en sécurité, l'armée française…

— Et ton diabète ? Tu n'es pas très prudent… je te connais : une tête dure ! Tu es blessé au visage ? Bref, un Lastain comme dit ta mère. Elle me fait la vie impossible depuis notre installation… Sacré nom, elle m'en fait baver ! Autre chose : il te faudra faire un contrôle médical sérieux ; le docteur Lucas Alvarez, un voisin, te recevra dans la semaine ; ta mère y tient !

— Marrant ! Je suis venu avec le frère du docteur, dans le taxi… étrange coïncidence !

— Le légiste ?

— Oui ; enfin, il n'est pas encore nommé… un type vraiment bien ! J'ai eu des ennuis à la douane ; il m'a sauvé la mise. J'ai l'impression de commencer un mauvais départ dans ce fichu pays… pourtant je ne connais encore rien des gens, des coutumes… leur bon dieu de fondue, leur chocolat… Même leurs montagnes sont à vendre ! Un pays de boutiquiers et de pharmaciens…. rongé par des affaires sordides ; on les sort au compte-gouttes dans les journaux… et encore ! Juste un petit bout qui dépasse…. C'est Cazenave, un copain, qui m'a mis au

parfum ! Il a du goût pour les scandales et il lit les journaux allemands… Il a parlé d'une mise en garde… Un avertissement contre le piège de la médiocrité ; c'est ce qu'il a dit !

— Tu apprendras vite ! Il y a à boire et à manger, comme partout ; dame ! ce ne sont que des hommes… En attendant, file au lit, tu me parais épuisé ; Sacré nom ! Je ne reconnais plus le jeune espoir du « boxing » d'Alger ? Tu te rappelles ? Comment va cette gauche qui faisait des ravages… ?

— Encore efficace ; je te raconterai… »

Plus tard, dans son lit à l'étage, il essaya vainement de trouver le sommeil… Le grondement de la bise et le claquement régulier d'un volet mal fixé contre la façade réveilla en lui des souvenirs anciens : le vent glacial sur les hauts plateaux stériles de l'Atlas, en hiver. Ou encore les bourrasques brûlantes du Sirocco, dans les vallées sèches du massif de l'Aurès, balayant les murs de pisé des villages fantômes, où se réfugiait parfois la guérilla. Des maisons aux murs jaunes, aux toits plats, ancrées dans la terre de ce pays arraché par les premiers colons à une population autochtone vaillante: les Berbères, réduits à une condition misérable, humiliés par les soldats de l'armée française. Foulés aux pieds par les défenseurs des droits de l'homme… des fantassins avinés qui faisaient le vide autour d'eux, la peur au ventre…

Des maisons qui descendaient en cascade, les pentes de l'oued, comme El Abiod ou Rhoufi en ruine… des villages rasés par l'occupant ou par le FLN au cours de cette guerre aveugle.

Les murs en crépis jaune-ocre, creusés de fenêtres étroites, comme des meurtrières qui s'ouvraient sur un paysage de pierres et de buissons secs… Il s'endormit avec cette image colorée, oubliant la tristesse des villes d'Europe, habillées d'austérité et de fonctionnalité, décourageant le voyageur curieux. L'héritage d'un lourd passé qu'il ne comprenait pas… qui ne lui

appartenait pas. Lastain vivait désormais dans un présent incertain, tout en ménageant dans sa mémoire une place privilégiée pour ces instants de tumulte, vécus là-bas, sous le soleil d'Afrique. Il chercherait à épuiser toutes les ressources du bonheur accordé, en dépit du poids de la fatalité... Il avait retenu la leçon d'Isabelle…

…………………………………………………………………...

VIII

Il faut choisir d'aimer les femmes,
ou de les connaître ; il n'y a pas de milieu.

CHAMFORT

. . . .

Les années d'exil

Le mariage avec Yolande avait été décidé à la hâte et n'avait pas tenu ses promesses. Pourtant, Lastain avait accepté de bon cœur cette rencontre, un peu arrangée, avec la jeune femme, trois ans après son installation à Cologny, lors d'une fête de village. Des années difficiles, pleines de déception et de désillusion. Lastain n'entrait pas dans le cadre trop carré, trop rigide, de sa nouvelle patrie. En accord avec les parents, qui prenaient de l'âge, il avait décidé d'améliorer son intégration dans le milieu des gens bien pensants, raisonnables. De montrer de la bonne volonté… Une alliance avec des gens du cru serait du meilleur effet ! Pour faire oublier son passé plutôt trouble, son statut d'émigré, de déraciné…. Il restait suspect aux yeux des habitants, ses voisins… on le plaisantait sur son accent pied-noir. Par contre, dans le milieu de la presse, il y gagnait une

certaine considération ; le patron de l'hebdomadaire qui l'employait depuis deux ans était un familier des Derville.

Yolande Derville était une jolie fille, un peu fragile, à la peau diaphane ; elle lui faisait penser à une faïence délicate, un ouvrage que l'on caresse avec précaution avant usage… Elle était intelligente, timide et un peu amoureuse de ce beau gars, aux épaules larges, à la voix chaleureuse, au passé romantique, plein de mystères… Il n'avait pas cherché à la détromper ; d'ailleurs, la jeune femme ne l'avait pas laissé indifférent non plus… Alors, pour une fois, il s'était laissé porter par la vague… Lui, le franc-tireur, le Don Juan : il ne se reconnaissait plus !

Jusqu'alors, ses maîtresses helvétiques, futiles et intéressées, l'avaient poussé plutôt à la misogynie… l'attirance des corps a des limites, surtout le long des froides rives du Léman… un cadre mal assorti avec les plaisirs de la chair. Le sable chaud et les galets brûlants des plages d'Afrique remontaient alors à sa mémoire ; un désir profond submergeait son être intérieur, occupant tout l'espace, lui coupant le souffle… Il pensait alors à Isabelle !

Lastain avait compris qu'une alliance avec un grand marchand de la place, le maître des énergies fossiles : François Derville, ne pouvait qu'arranger ses affaires, son image de marque…. Il croisait régulièrement, sur les routes genevoises, les camions de l'entreprise, avec un tigre stylisé, agressif, peint en rouge sur la carrosserie. Des camions-citernes flambants neufs qui alimentaient en fuel les habitants du canton. Le père Derville livrait aussi le charbon, moins demandé depuis la découverte d'énormes réserves de pétrole un peu partout dans le monde…

Les gens étaient devenus définitivement dépendants de cette source d'énergie : l'avenir serait peint en noir et l'air grisâtre de nos cités, devenu irrespirable, un complément incontournable au

bonheur des masses, une concession à la mobilité… Quant au vacarme des engins dans les rues encombrées, personne ne s'en souciait… il fallait vivre avec son temps… ménager ses nerfs dans cette nouvelle foire d'empoigne, cet affrontement quotidien à l'intérieur d'une armure roulante, d'une ferraille rutilante… protection éphémère et illusoire contre la hargne naturelle des autres qui, sans raison, trouvaient enfin un exutoire à leurs frustrations… Il avait donné son point de vue à Yolande, qui avait soulevé ses épaules nues, un peu maigres, en signe d'impuissance : « Parles-en avec mon père ! Moi, je n'y connais rien… après tout, c'est un problème d'urbanisme, non ? On ne va pas refaire la société… tu ne peux pas aller contre le désir des gens. Ici, ce n'est pas l'Afrique ; pour les grands espaces vierges, il faut aller voir ailleurs… Il y a des gens qui paient cher pour ça ! Très peu pour moi… »

Elle avait raison : il y avait une demande et Derville fournissait son pétrole, sans états d'âme. On ne pouvait pas lui en vouloir. Avec l'autoroute et les futurs aménagements du territoire, l'or noir allait couler à flots. D'ailleurs l'Algérie indépendante avait pris très tôt le virage, avec la construction de la raffinerie d'Arzew : une raffinerie modèle, construite et livrée clefs en main par les Japonais. Mais les Français gardaient quand même une main (lourde) sur le pétrole saharien. Après la chute de Ben Bella en 65, le maoïste rural, le colonel Boumediene au pouvoir jouait à fond la carte du développement industriel.

Mais le problème des Lastain n'était pas là ! Après la perte du domaine, le père s'était cru ruiné ; l'Arabe n'avait jamais payé son dû, le prix de son terrain, car l'État Ben Bella confisquait les anciennes propriétés coloniales. Le père Lastain n'avait que l'Algérie en tête alors qu'une partie de sa fortune était déjà à l'abri dans une banque genevoise ! Le vieux Lastain

réagissait en paysan, en homme de la terre : il ne croyait pas dans la vertu magique des billets de banque. Il pensait parfois à l'impensable : une banque, même helvétique, pouvait faire faillite… ! Il imaginait, dans ses pires cauchemars, l'envol de tous ses billets bleus dans un ciel d'azur... Il en oubliait parfois de faire la sieste ou de se rendre au culte le dimanche matin, rongé par l'inquiétude… Une situation bien sûr impossible et Gérard Lastain passait des heures à lui expliquer la solidité, le sérieux de ses placements… Tout cet argent, qui allait rapporter gros dans une dizaine d'années…

Alors le père de Gérard, vieillissant dans l'angoisse, avait pensé à cette union avec Yolande. Les Derville, qui paraissaient nager dans l'opulence, étaient des voisins ; ils habitaient le bas du village, dans une maison de maître, en face de celle du docteur Alvarez qui s'occupait de la santé de la famille et du fils, suivant la lente progression du diabète dans son organisme. Gérard Lastain s'était d'ailleurs lié d'amitié avec Lucas Alvarez et son frère, le légiste. Ce dernier leur avait présenté le commissaire Voisin, qui habitait Yvoire au bord du lac. Tous les quatre se rencontraient régulièrement pour parler politique et bateau : une passion commune ; le lac mettait tout le monde d'accord ! Ils formaient un groupe qui partageait aussi un goût certain pour l'humour et les farces grossières, comme on les joue dans les sociétés d'étudiants. En vieillissant, Lastain retrouvait une certaine joie d'exister, le plaisir de prendre la vie à la légère… Il devait compenser : lors de ses reportages à l'étranger, il retombait souvent dans le sordide… Dans l'équipe de « *L'Hebdo* », il avait une réputation de pessimiste, et les faits ne le contredisaient malheureusement pas !

Les Derville par contre étaient plus discrets ; Lastain pensait que c'était certainement à cause de leur fortune. Mais Alvarez

lui avait confié un secret, qui d'ailleurs n'en était pas vraiment un :

« Les Derville ont d'importants problèmes d'argent, malgré les apparences ! Le père joue gros au casino d'Évian ; je le vois partir tous les week-ends ! Et l'entreprise ne fonctionne pas si bien : il y a de la concurrence, des boîtes françaises et américaines… Derville a dépensé une fortune pour refaire son parc de véhicules ; il est victime d'une arnaque, il a payé le prix fort, poussé par des gens peu scrupuleux, ses comparses du casino ! Je pense que votre père se fait des illusions ; il est bien le seul… La belle maison de maître est hypothéquée jusqu'aux tuiles ! Yolande ne recevra rien de ses parents…

— Vous savez, Lucas, on ne fréquente personne dans le village. Le père vit dans un nuage et ma mère est souffrante ; elle parle du bon Dieu, de son salut… s'invente des péchés et organise déjà sa mise en terre. Mes parents sont très croyants. Déjà, en Algérie…

— Je vois ! Mais vous devriez les avertir…

— Le père est buté ; il ne croit qu'aux apparences !

— Et vous, alors… vous êtes certain de faire le bon choix ? Yolande est fragile, je la connais bien. Je l'ai suivie toute gamine : elle souffre d'une sorte de maladie nerveuse, une schizophrénie douce. Elle vit dans un monde à part…

— Moi aussi, je suis assez mal en point, docteur ; vous le savez bien. J'ai augmenté ma dose d'insuline, mais rien n'y fait ! Je pense à cette infection au pied gauche… Cette saloperie aura le dernier mot, à la longue…

— Je sais, la gangrène ; c'est un début, méfiez-vous ! »

Lastain tenait à ce mariage ; il savait que Yolande était une fille discrète et très amoureuse. Un peu possessive, mais son expérience avec Isabelle l'avait vacciné : il savait comment s'y prendre avec ce genre de femme, sa future femme. Comme elle

avait aussi un peu d'humour, elle s'était assez bien intégrée avec la bande des quatre et participait volontiers aux réunions chez Alvarez. À l'époque, elle ne montrait pas encore ces troubles dont parlait le docteur ; la présence de Gérard la rassurait, elle reprenait confiance en elle. Par contre, elle ne se confiait pas facilement ; elle tenait à son jardin secret.

Avant le mariage, ils avaient eu la visite d'un prêtre ; c'est Yolande qui l'avait reçu dans leur nouvel appartement, à deux pas de l'église. Le bonhomme était jeune et jovial, le genre bon vivant… il cherchait à mettre son monde à l'aise. La jeune femme était un peu empruntée, elle connaissait le point de vue tranché de Gérard sur la religion et ses serviteurs, qu'il considérait comme des inutiles. Il avait de bonnes raisons : en Algérie, certains missionnaires avaient contribué à augmenter le fossé entre les sociétés. En face de l'islam, ils ne faisaient pas le poids, et il était à craindre qu'une nouvelle guerre de religion ne se déclenche. Les soldats berbères, ulcérés par les exactions des colons et de l'OAS, criaient au massacre des chrétiens…

Lastain avait fait la grimace en serrant la main molle du curé :

« Vous savez, on n'est pas très pratiquants, chez nous… enfin voyez avec Yolande : les Derville vont parfois écouter vos prêches, je crois…

— Bien sûr, la foi ne se commande pas, je comprends monsieur Lastain… je comprends n'est-ce pas ? Mais vous êtes encore jeune ! Vous avez vécu des moments tragiques là-bas… je comprends… et je compatis à cette épreuve ! La religion… Enfin, n'est-ce pas, un mariage civil, c'est un peu triste… ? L'autre jour on a enterré la femme de l'aubergiste, sans le secours de l'église… D'une certaine manière, je me sens coupable… je n'ai pas trouvé les mots… Vous comprenez ma situation, n'est-ce pas ? Alors pour votre mariage… Lastain se

frottait le menton, légèrement agacé ; il ne s'était pas encore rasé…

— Je comprends… votre angoisse ; mais je ne partage pas votre point de vue sur le mariage, cher monsieur ! Je crois saisir votre problème avec les paroissiens de Cologny… Ou alors un problème avec votre conscience ? Vous me paraissez bien jeune pour diriger des gens dans une voie qui est peut-être une voie de garage… Ne niez pas : vous n'êtes pas très convaincant ! Lastain eut un petit rire qui se voulait amical ; il parlait surtout pour meubler le silence ambiant. Il ne voulait pas choquer cet homme : « Laissez-les tranquilles, ils viendront d'eux-mêmes vous trouver… la parabole du troupeau, ça marche à tous les coups ! Il faut un peu de patience, c'est tout… ! »

— Alors, c'est non ?

— C'est non… ! Désolé… Vous m'êtes sympathique pourtant ! » Lastain mentait avec beaucoup de facilité.

Il s'était beaucoup amusé devant la mine déconfite du petit curé et se sentait vraiment navré pour lui ; il aurait bien voulu donner une réponse positive, toujours pour son image de marque, mais l'effort était trop important… Il pratiquait l'hypocrisie avec modération. Les Derville n'étaient pas dévots, comme le reste du village. Ils comprendraient…

Le lendemain, il reçut un coup de fil du pasteur Maître, qui l'appelait au nom de ses parents. Lui aussi pensait à l'avenir du couple, s'inquiétait de leur santé morale. Il eut droit à un nouveau sermon ; mais le pasteur avait plus de bouteille que son collègue… Plus âgé, en vieux routinier du Christ, il cherchait à argumenter ! Il voulait à tout prix récupérer le mariage des Lastain, célébrer cette union dans la chapelle d'Yvoire : « Votre mère sera contente… faites-lui ce dernier plaisir, elle est

souffrante… Pensez à votre future femme ; Yolande est fragile… »

Lastain sentait la moutarde lui monter au nez : encore un qui cherchait à le convaincre de la vulnérabilité de la jeune femme, sa fiancée comme disait la mère ! Faiblesse, vulnérabilité, des mots clefs qui ne voulaient rien dire… Tout le monde s'y mettait : Alvarez et les autres, les rares habitants du village qui daignaient lui adresser la parole… Le pharmacien qui proposait des drogues… C'était une conspiration ! Il raccrocha brutalement, excédé.

Il pensa que Yolande ne serait pas contente de cette conversation ; elle n'aimait pas montrer ses faiblesses… ou encore parler de ses hallucinations. Lastain savait qu'elle n'était pas en très bonne santé, mais à l'époque elle était encore très fière… Sa maladie se logeait dans la tête et elle n'en laissait presque rien paraître ! Son corps souple, aux formes harmonieuses, était intact, fait pour l'homme qu'elle avait cherché dans ses rêves d'adolescente… elle se donnait sans calcul !

Lastain avait simplement remarqué que, dans la journée, elle avait des absences épisodiques… parfois elle parlait à un interlocuteur inconnu. Mais elle lui revenait rapidement, toujours souriante, en s'excusant de sa distraction.

Elle lui rappelait parfois Isabelle, avec ses délires…

Après leur mariage, en petit comité, elle lui avait dit : « Maintenant je suis à toi ; on va tout partager… rien ne peut nous séparer… tu me protégeras, toujours… » Yolande donnait facilement dans le mélo, surtout qu'elle avait déjà passablement bu ! Mais il y avait quand même, dans le ton de sa voix, un fond de sincérité. Cependant, le rouleau compresseur de l'existence et la lassitude des jours, les absences répétées de Lastain

menaçaient déjà l'équilibre de leur liaison… Il ne connaissait pas sa femme.

*

Après toutes ces années passées dans le giron helvétique, l'Algérie continuait quand même à coller à la peau de la famille Lastain. Le vieux, malgré ses soixante quinze ans, avait fait remarquer à Gérard, avec force, rouge de colère : « Tu te rends compte, bientôt dix ans depuis l'indépendance ! C'est une catastrophe là-bas : Ben Bella qui se prenait pour Mao… maintenant le coup d'État de Boumediene… l'échec du plan de réforme agraire ! Laisse-moi rire : l'autogestion… Pourquoi pas des Kolkhozes, comme en URSS ! Tu les vois en train de ramer sur notre domaine, encadrés par l'armée ?

— D'accord, mais le colonel est toujours au pouvoir ; il est indéboulonnable ! Il joue la carte de l'islam, le ciment du Maghreb… Comme le roi du Maroc… le rouge et le noir : du Stendhal à la sauce africaine ! Et puis il se rattrape avec son plan quadriennal, les sociétés nationales… Et le pétrole ? Tu oublies que le pays est riche… la Sonatrach est devenue une compagnie mondialement connue…

Le père levait les bras au ciel, il ne comprenait plus, la situation le dépassait :

« C'est une misère, moi je te le dis… leur pétrole ne profite pas au pays… Les Français s'en mettent toujours plein les poches, avec quelques algériens privilégiés. La vraie richesse est dans la terre ; il faut distribuer les terres aux fellahs… la campagne, les plaines … la solution est dans la campagne ! »

Le vieux revenait toujours aux fondamentaux ; il n'avait pas tort, mais il ne réalisait pas que le monde était en train de basculer autour de lui… Lastain essayait de le remettre sur les rails :

« Dans toute cette affaire, on est quand même les premiers responsables, non ? Rappelle-toi le message des anciens : ils avaient tout compris, mais ils prêchaient dans le désert… le projet Violette, ses coups de gueule : « *Si l'Algérie reste le fief des colons, elle est perdue pour la France...* » Pas mal non ? J'ai fait un article sur lui… En métropole on l'appelait « l'Arabe » ; tu devais être jeune à l'époque… pourtant vous n'avez rien fait pour les habitants ! La misère de la Kabylie, on en parlait souvent… C'était *votre* Kabylie, elle a coûté assez cher à l'armée française ! » Lastain perdait tout contrôle sur lui-même ; le sujet était comme une plaie mal fermée. Il en rajoutait :

— Je te signale encore que le pays tourne avec l'argent des émigrés, ceux qui envoient leur petit pécule à la famille restée au bled… Alors la terre, la campagne fertile… tu peux oublier, même si tu as raison, dans le fond ! Comme au Maroc… »

Le père oubliait trop rapidement que les colonies, en Afrique du Nord, étaient le résultat d'une politique d'expansion relativement récente de l'Occident mécanisé, agissant dans un esprit de lucre. La rapacité des Européens était sans limite, pour faire tourner les machines. Et les missionnaires préparaient le terrain, en avançant avec leur arme secrète : la charité pour les pauvres, le Christ au service du capitalisme sauvage… À l'époque du domaine, avant la débâcle, Lastain fulminait ; il tenait tête à ses parents en adolescent lucide : « Ce n'est pas de la charité qu'il leur faut, mais de la justice… vous allez droit dans le mur ! ».

La mère pleurait, à court d'arguments ; elle ne comprenait rien à la politique…. Elle allait rarement dans le bled et fermait les yeux en traversant les douars misérables et poussiéreux… elle faisait la grimace devant les tas d'ordures, le nez dans son mouchoir… Avant la présence française, ces territoires étaient occupés par des civilisations avancées, berbère, arabe et turque parfaitement adaptées aux conditions difficiles du climat et une vision du monde dirigée plutôt vers l'intérieur de l'être, vers la méditation. Dans les villes, l'architecture arabo-musulmane avait pour centre de l'habitat le patio intérieur, propre à la réflexion. À la campagne, le peuple n'était pas misérable dans le système tribal et féodal des débuts ; et l'Afrique n'avait pas besoin des colons, qui se contentaient de mettre en valeur des terres dans leur seul intérêt !

Lastain se répétait, inlassablement, il fatiguait son entourage ; ses propos étaient mal vus par les autres colons ; au « boxing » on le prenait pour un original, mais on le respectait. Toujours à cause de son crochet du gauche…! Il cherchait à convaincre, à sortir les gens de leur apathie, de leur bêtise ordinaire, celle de ces fermiers arrogants, sûrs de leur bon droit, obstinés ! L'apport de la « civilisation » occidentale n'était qu'un alibi, un argument facile et usé jusqu'à la corde…

Au début, le père raisonnait comme les autres émigrés ; il disait : « Un si beau pays… ils n'ont pas su le mettre en valeur… on les a quand même sortis de leur gourbi ! » Gérard, adolescent, se fâchait, en tapant du pied :

« Tu veux refaire l'histoire ? N'oublie pas que nous sommes sur *leur terre*, et qu'ils n'ont pas les mêmes besoins que nous… Du pétrole pour faire avancer les chameaux ? Ils en ont rien à faire du pétrole, tu comprends ! Et la vigne… ? Pourquoi la vigne ? Les musulmans ne boivent pas d'alcool ou bien je me trompe ? D'ailleurs, ton pinard, on n'arrive même plus à le

vendre en métropole… ils sont saturés, un peuple d'ivrognes… »

Gérard n'avait pas sa langue dans la poche et il affrontait souvent ses parents. Il lisait beaucoup ; des ouvrages interdits… il découvrait les facettes ignorées de la présence française en Afrique…

Maintenant, avec le recul, le père Lastain vieillissant avait mis de l'eau dans son vin. Il critiquait à son tour la politique néocoloniale en Algérie et au Maroc. La Tunisie suivait la même direction ; l'avenir était bouché… Pendant ces dix ans d'exil, il avait mûri, se posait des questions mais ne trouvait aucune solution. Les erreurs des hommes qui faisaient l'Histoire pesaient trop lourd sur les consciences.

*

Lastain travaillait pour un nouveau journal, depuis plusieurs années déjà : « *L'Hebdomadaire Genevois* », qui menait des enquêtes un peu partout dans le monde. Il avait trouvé le job idéal ; le rédacteur, proche de la retraite, était un type ouvert et il appréciait le travail d'investigation de Gérard dans le monde arabe, sa spécialité. Il lui lâchait facilement la bride, ce qui convenait parfaitement à Lastain qui prenait de la bouteille. Il avait proposé la candidature de Cazenave, au chômage depuis plusieurs années en France : le quotidien algérois avait fait long feu ; la censure et le nouveau pouvoir avaient eu raison de la petite équipe qui avait tenté, modestement, de tenir tête aux anciens du FLN.

Cazenave avait été engagé sans difficulté ; il avait grossi et une bonne partie de ses cheveux blonds étaient tombés, découvrant une peau blanche de poupon, ridée.

« Je les ai perdus à cause de tous ces soucis… la galère… j'ai fait tous les boulots ! Maintenant, grâce à toi… Je te renverrai l'ascenseur un de ces jours… on a toujours besoin d'un plus petit que soi !

— En attendant, prépare-toi. On repart pour Alger. Le patron veut un papier sur le régime Boumediene, le plan de développement et le destin des capitaux suisses… Tout un programme…

— Mais ils t'ont à l'œil, là-bas, non ? Avec tous tes antécédents ! Tu vas te faire épingler et moi avec ! Le patron est au courant ?

— Évidemment ! Mais pas de problème, c'est un battant ; c'est déjà ma troisième mission. J'ai pris une fausse identité, grâce à nos correspondants parisiens… Une grosse boîte « l'*Hebdo* » ! La filiale genevoise, c'est juste un petit bout de l'iceberg. Ils ont des relations à la rédaction dans les ambassades… Des gens biens, compréhensifs… des diplomates… On est au mieux avec les Américains aussi, surtout depuis l'affaire Ben Barka… Ils sont mouillés jusqu'au cou ! Enfin tu vois… la routine !

— Je vois ; c'est un peu de la haute voltige sans filet, tu crois pas ? Un drôle de cirque…

— Pas de soucis. Je franchis toujours la frontière de l'Est, à Oujda, en passant par le Maroc ; depuis la fin des hostilités, c'est une vraie passoire… Évidemment, il faut les allonger… je représente une maison d'armoires frigorifiques, pour les individuels ou les supermarchés. J'ai même offert un frigo à un lieutenant des douanes… il est tout sourire quand il me voit arriver.

— Quand même… ça me fait drôle de retourner là-bas ! J'ai l'impression de rentrer à la maison, après une longue absence… Mais c'est plus pareil ; Tu imagines : l'Algérie aux Arabes… Y parlent même plus le français ! Paraît qu'ils ont donné des noms arabes aux rues d'Alger, c'est un comble… Oui, ça me fait un drôle d'effet ! »

Le malheureux Cazenave ne réalisait pas que l'histoire était en marche ; en dix ans le visage de l'Afrique avait changé, pendant que lui végétait dans sa banlieue. Lastain eut, un instant, pitié de lui : c'était un bon copain. Cazenave voyait le monde comme son père, un nostalgique de l'ordre ancien… Le réveil était douloureux !

« Te fais pas de bile, on sera deux… je te l'ai dit : j'ai de bonnes relations, des gens proches du Pouvoir. Ils apprécient aussi mes frigos… j'ai décroché de gros contrats, pour de vrai ! Tu ne me crois pas hein ? Sceptique avec ça ! »

Comme toujours, les événements prirent une autre direction, contrariant les projets de Lastain. Le rédacteur en chef dut être hospitalisé d'urgence, suite à un infarctus qui brouillait les cartes et remettait tout en question. Lastain assura alors l'intérim à la tête de « *L'Hebdo* » pendant quelque temps, et il ne fut plus question de l'Algérie.

Puis la nouvelle atterrit brutalement sur son bureau : un rédacteur, nommé par Paris, allait prendre en main la destinée du journal. C'était un soulagement pour Lastain qui n'aimait pas l'administration ; il se sentait plus à l'aise sur le terrain. Mais Cazenave, sur un ton pessimiste, vint jouer les trouble-fêtes en relisant le fax devant son ami :

« Ils nous envoient ce con de Chabaud… Je l'ai vu à Lyon, pour un entretien. Un salopard, le genre à te planter un poignard dans le dos ! C'est couru, les gars de Paris cherchent à s'en débarrasser ! Il est inclassable, incapable de travailler dans une

équipe… J'me suis rencardé sur lui, les gens le connaissent dans le milieu… Cazenave paraissait bien renseigné : « On l'a même accusé de harcèlement : il profite de l'absence de ses collaborateurs pour monter des histoires… vraiment une morue! Pas d'amis, un pauvre type qui ne pense qu'à sa promotion. Et près de ses sous : sa femme veut le quitter… Un nuisible j'te dis ! Et puis…

— Tu en rajoutes un peu, non ? Ce type a quand même été nommé par la direction ? Il est dans l'entreprise depuis le début, plutôt bien noté… un bon élève !

— Un lèche-cul, toujours à se pavaner dans les réceptions, un proche du chef de service… Il a des relations, mais les collègues font des gorges chaudes quand ils parlent de lui… Tu verras par toi-même, il sera là demain ! »

Lastain reçut Raymon Chabaud dans son bureau, en fin de matinée ; un soleil radieux éclairait la pièce, des reflets dorés jouaient dans les rideaux de tulle. L'homme lui fit une étrange impression : au premier abord, un personnage en apparence jovial ; mais sa bonne humeur sonnait faux… la poignée de main était volontairement chaleureuse, mais un peu trop forte pour être honnête. Lastain eut comme une intuition ; Chabaud jouait un jeu assez puéril : il faisait semblant d'avoir retrouvé un vieux camarade… c'était sa manière très personnelle de lier un contact. Mais ses yeux gris, délavés, n'exprimaient rien, sauf peut-être une sorte de méfiance, d'inquiétude refoulée, qui cadrait mal avec son attitude désinvolte. Cazenave avait raison : l'original, debout devant lui, ressemblait bien, à première vue, à la description un peu caricaturale, qu'il avait donnée le jour précédent. Un personnage falot, sans consistance apparente.

« Gérard Lastain, c'est bien ça ? Je n'ai pas la mémoire des noms… Content de rejoindre votre équipe. Il va y avoir du

nouveau ; il faudra envisager des remaniements… je vous expliquerai. » Le ton de l'entretien était donné !

Lastain eut un mouvement incontrôlé, une sorte de haut le corps, imperceptible. Il fronça les sourcils :

« Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas…

— On en reparlera avec votre personnel ; faisons d'abord connaissance ! Un ancien de l'Algérie, hein ?

Il continua cependant, changeant brusquement de sujet :

« Il faudra envisager des économies… j'ai des ordres. Revoir la gestion du journal. On ne peut pas continuer sur ces anciennes bases, obsolètes désormais ; le monde avance, mon cher Lastain et la presse doit évoluer. La concurrence est vive, sans pitié. Et notre enveloppe budgétaire réduite : il faudra travailler dur, pour le même salaire ; c'est la nouvelle règle ! Il faudra aussi penser à l'inventaire…

— Quel inventaire ? Vous me surprenez, Chabaud… Si je m'attendais…

— Appelez-moi Ray, un diminutif de Raymon c'est mon prénom. En fait, je m'appelle Léon, mais nous travaillons aussi avec des confrères américains… Ray, c'est beaucoup mieux… Nous formons une équipe, pas vrai ? D'ailleurs, je vous propose d'organiser une réunion du personnel, tous les débuts de semaine… Pour le planning et les propositions d'économie. Bon, j'aimerais visiter vos archives… »

Les mesures d'économie… C'était une obsession chez ce type ! Lastain pensa : « Encore un maniaque ! Cazenave avait raison… jamais vu un pareil phénomène… »

« Vous m'écoutez Lastain ? J'ai peu de temps. Je vous propose de descendre dans les caves ; j'aimerais vérifier le rangement des archives, la tenue des registres… on est d'accord : les archives, c'est la base de l'information… on ne refait pas l'histoire ! »

Ici, Chabaud émit un petit ricanement d'autosatisfaction ; il se frottait les mains de bonheur. Il paraissait presque sympathique. Un fonctionnaire heureux… c'était ahurissant… Lastain le suivit sans faire de commentaires jusque dans les caves de l'immeuble. Chabaud remarqua :

« C'est du solide, du béton ; une vraie casemate… en Suisse vous faites les choses pour durer… J'aime ce pays… Il faut penser à l'avenir, voir plus loin… Avancer avec ordre et méthode…

— Oui, ce sont des abris antiatomiques… une nouvelle loi ; nous attendons l'apocalypse d'un jour à l'autre, prêts à faire face… »

L'autre ne releva pas l'ironie ; il était en admiration devant les rangées de documents sagement alignés sur des étagères métalliques. Il se préparait à sortir une phrase aussi creuse que la précédente, mais Lastain réussit à le freiner à temps.

« Les registres sont presque à jour… Vous pourrez les consulter. Mais nous sommes très pris par nos missions de terrain et notre secrétaire travaille à temps partiel…

— Je vois, je vois… en effet il manque les deux dernières années… c'est fâcheux ! Mais vous allez vous y mettre ! Faites-vous aider… monsieur Cazenave…

— Vous plaisantez Chabaud ! Il n'y a aucune urgence, je sais où retrouver les documents… On est tous au courant à « *l'Hebdo* »… c'est un gros boulot et une perte de temps. Il faudrait engager du personnel… Il n'a jamais été question… nous préparons un reportage, avec Cazenave, sur le régime Boumediene et notre mission va démarrer ces prochains jours.

— Ecoutez, Lastain, vous attendrez mon feu vert… je suis venu pour assainir vos finances et réorganiser le journal sur des bases saines. C'est le mandat que j'ai reçu de Paris. Je ne discute pas vos articles… vous avez bonne réputation, quoique votre style soit un peu emporté parfois, vous manquez de diplomatie.

Désormais, nous relirons ensemble le compte rendu de vos reportages… j'ai aussi mon mot à dire, n'est-ce pas ? Vous comprenez, n'est-ce pas ?... »

Voilà que Chabaud se mettait à parler comme le curé de la paroisse ! Il avait vieilli prématurément, le curé, et il sortait toujours les mêmes ritournelles, ne finissant jamais ses phrases « n'est-ce pas ! ». Ils étaient du même bord, des tatillons, sans nuances, coincés dans un système, dans leurs certitudes. Des ratés, des inquiets qui s'ignoraient, mal à l'aise dans l'existence, accrochés à leurs privilèges…

Lastain eut soudain une impression de creux, de vide, une vacuité sidérale… Il ferma les yeux ; des images venaient à son secours : le convoi et Isabelle, leur folle équipée dans la brume sableuse du crépuscule, les journées de Constantine, et les villages colorés de l'oued Abiod dans les Aurès…

« … on pourrait remplacer ces étagères peu pratiques par ces nouvelles armoires mobiles qui nous viennent de Suède, je crois. Nous avons un contrat avec la maison « Compactus ». Vous connaissez certainement, n'est-ce pas ? Tous les musées modernes sont équipés, pour leurs archives, vous comprenez… ils sont comme nous, l'important c'est de classer l'information… mais vous ne m'écoutez pas, Lastain ? »

Il était pris de vertiges. Le diabète probablement. Il avait des crises plus marquées en situation de stress, lorsqu'il était contrarié. Et là, il l'était vraiment, contrarié… il avait épuisé son potentiel de patience et de tolérance.

« Chabaud, vous m'emmerdez avec votre mobilier… j'ai froid dans cette cave et je vais rejoindre mon bureau ; j'ai encore du travail qui m'attend. Je vous l'ai dit : nous partons dans quelques jours. Il faut aussi que je passe voir le patron à

l'hôpital, il se remet lentement… avec le cœur, on ne sait jamais… vous comprenez ?

— Mais monsieur Mayer ne fait plus partie de notre personnel… ! j'ai cru que vous l'aviez compris. Il est mis à la retraite anticipée… son âge… sa maladie. Nous allons repartir sur…

— Une base nouvelle, plus saine… Vous me l'avez déjà dit plusieurs fois, Chabaud ! Et c'est votre première journée ici. Alors allez vous faire foutre, je remonte au journal, vous connaissez le chemin ! »

Désormais, les hostilités étaient ouvertes. Rien ne serait plus comme avant au journal…

Les choses ne s'arrangeaient pas non plus dans son ménage. Depuis le décès accidentel des parents de Yolande, quelques mois auparavant, sa femme était tombée dans une sorte de dépression mystique. Elle était suivie par un psychiatre qui lui avait recommandé des cours de relaxation.

Depuis plusieurs années, elle suivait déjà un traitement de physiothérapie ; son dos la faisait régulièrement souffrir, une affection normale, un complément de son état mental dégradé. Le médecin, une dame François, donnait aussi des cours de méditation. Elle occupait un petit cabinet dans la campagne genevoise, où Yolande se rendait chaque semaine, mais elle était établie à Lyon. Yolande était très attachée à cette personne qui connaissait très bien son fonctionnement et atténuait ses angoisses. Après l'accident, elle avait souligné l'importance de ce contact, avec un peu de reproches dans la voix :

« Au moins, elle est présente quand j'ai besoin de quelqu'un à mes côtés ! Je ne te vois pas souvent, Gérard… alors je m'organise. Je me sens encore plus seule dans cette grande maison… je crois encore voir mes parents, les entendre ; et puis

leur odeur est partout, la pipe de mon père, les parfums de ma mère ; c'est insupportable… J'ai reçu la visite d'un huissier, il veut te rencontrer ! Il m'a parlé de vente, il paraît que c'est le bon moment… mais je ne veux pas vendre, je suis chez moi ! Je ne comprends pas… » Lastain avait répondu avec douceur, en pesant ses mots ; il la sentait tendue, prête à fondre en larmes :

« Avant leur disparition, j'ai causé avec tes parents… Ils s'inquiétaient beaucoup pour toi ; pour nous deux… Ton père a cherché à t'épargner jusqu'au bout, un type bien ! Il m'a parlé de faillite inévitable, il était au fond du trou ! Il s'est même excusé, il se sentait coupable : le jeu, la mauvaise gestion… tout y a passé. Maintenant, il ne laisse que des dettes derrière lui… un cadeau empoisonné…

— Mais vous avez de l'argent, non ? Tes parents sont à l'aise… ils pourraient faire un effort ! Un prêt ou quelque chose comme ça… Elle frappait sur le plateau d'une commode avec ses poings frêles pour souligner son indignation, son incompréhension…

— N'y compte pas… Le père n'a jamais pardonné la chute des Derville. Il espérait conclure une bonne affaire avec ce mariage. C'est un maquignon… Il ne lâchera jamais un sou… Il t'en veut aussi : il n'aime pas les gens malades, les faibles comme il dit. Je lui ai longtemps caché mon diabète. Il n'accepte pas l'échec… De mon vivant, il ne fera aucun effort ; au contraire, il essaie maintenant de dépenser son avoir dans des futilités ! C'est bien la première fois… C'est un peu la politique de la terre brûlée, un souvenir de l'OAS, à l'époque, une vilaine tradition chez les colons ! Mais je crois qu'il tient trop à son capital ; il nous bluffe… Bien sûr, en cas de décès du dernier des Lastain, c'est toi qui toucherais le jackpot… Il le sait, c'est la loi ! Je suis fils unique, ça rend le vieux malade…

— Alors, on est au bout du rouleau ? Des nouveaux pauvres ? Je ne peux plus travailler…

— Oui, le bout de la piste… Je vais aussi perdre mon job, probablement. À mon retour de mission. Avec cet imbécile de Chabaud, il n'y a pas moyen de s'entendre. J'ai même l'impression d'un coup monté. La théorie du complot… Peut-être que j'affabule, à force de te voir dans cet état… On a un peu raté notre coup, nous deux, tu ne crois pas ?

— Oui, en quelque sorte… j'ai longtemps cru… »

Elle restait distante, renfermée sur elle-même ; Lastain ne la reconnaissait plus, comme si quelqu'un d'autre avait pris possession de son être. Il y avait beaucoup de rancœur dans sa voix… Et de la rancœur, on passe facilement aux reproches, à la haine… Il ne voulait pas de ça dans son couple. Lui aussi prenait de l'âge, il fallait réagir !

« Écoute, il nous reste encore une chance, une occasion de se refaire ! Je suis sur un gros coup, mais il y a des risques, évidemment… je ne devrais pas t'en parler, mais vu la situation ! Je pars dans quelques jours pour Alger, avec Cazenave. J'ai repris contact là-bas avec une ancienne relation, un ingénieur roumain. Un gars qui prospecte dans le Grand Sud depuis des années. Il falsifie ses rapports sur ordre de ses chefs à Bucarest[7] ; on s'est rencontrés plusieurs fois, discrètement, depuis l'indépendance. La dernière fois qu'on s'est vus, à Genève, j'ai reçu des informations sensationnelles qui peuvent rapporter gros… presque une affaire d'État !

Je crois que les Algériens et les Français sont prêts à acheter notre silence ; ils ont aussi besoin de nous. J'en profiterai pour demander ma mutation à Paris… Le Roumain, lui, cherche à se réfugier à l'Ouest, il est aux abois et d'accord de lâcher le morceau…

---

[7] Authentique

Depuis plusieurs semaines ce con de Chabaud me rend la vie impossible. Je ne peux décemment pas lui envoyer mon poing dans la figure. Surtout que j'ai reçu le feu vert pour mon départ… »

Yolande ne paraissait pas persuadée. Elle écoutait sans bouger, le regard fixé sur un point précis de la fenêtre du salon. Elle était ailleurs ; il n'insista pas.

*

Alger avait gardé son ancien visage, et Lastain se sentait, comme lors de ses précédentes missions, dans un état proche de l'euphorie : tout autour de lui participait à un mouvement de régénération, comme si l'essentiel était dans ces maisons blanches, cette foule agitée et indisciplinée sous les arcades aveugles, dans ce ciel offert sur une mer d'huile où se déplaçaient avec peine des cargos chargés de denrées et de matières premières… comme si rien ne s'était passé ; le goudron des rues ne gardait pas la trace du sang coulé, celui des civils de Bab el Oued ou des centaines d'anonymes exécutés dans la Casbah ou morts dans les explosions des bombes au milieu des marchés bigarrés…. Alger n'était plus qu'une ville ordinaire, orientale et coloniale, inondée de couleurs et d'odeurs sous le chaud soleil d'automne.

Cazenave ne paraissait pas à l'aise. Déjà à la frontière d'Oujda, gardée par l'armée, il montrait des signes de panique, suant à grosses gouttes. Lastain avait eu de la peine à le rassurer : « Calme-toi, on dirait un coupable qui retourne sur le lieu de son crime… Tu risques rien, j'te l'assure ! Le lieutenant

est une vieille connaissance… il a des ordres nous concernant… je t'expliquerai à l'ambassade ; les Français sont dans le coup.

— J'ai pas confiance, Lastain ! J'ai un lourd contentieux avec le régime Boumediene et tu es aussi dans le collimateur des militaires… avec tes articles et ton passé de baroudeur ! Ça va mal finir… On est bons pour des années de cachot ! Il a une sale gueule ton lieutenant…

— Laisse-toi guider, je prends l'affaire en main. J'ai un atout majeur… ils vont nous soigner aux petits oignons… Dans une heure on sera à Tlemcen, sans problème et demain à Alger ! »

À l'Ambassade de France, ils furent reçus par un jeune attaché aux affaires économiques, un peu désorienté : il flattait nerveusement quelques mèches de cheveux qui lui balayaient le visage, en signe de perplexité. L'ambassadeur était absent, mais l'homme était au courant de l'objet de leur visite et prêt à les écouter.

« Un nouveau » pensa Lastain… Il avait déjà expliqué à Cazenave l'enjeu de leur démarche, qui n'avait plus rien à voir avec leur reportage programmé sur le régime Boumediene et le crédit accordé par la Suisse au gouvernement algérien en difficulté : « Une couverture, avait dit Lastain ; une simple couverture ! On s'en fout de l'aide suisse, de toute façon les leaders du pays s'en mettent plein les poches… Chabaud ne connait pas la raison de notre présence à l'ambassade… cet imbécile pourrait tout faire foirer ! Alors, de la discrétion mon vieux ! De la discrétion ! On marche sur des œufs…»

Le jeune attaché était tout ouïe ; il sortit un paquet de cigarettes américaines à bout filtre, et tendit le paquet à ses interlocuteurs. Lastain refusa poliment « Je ne fume que des brunes, et encore, pas souvent… ma santé… » Il faisait un peu

durer le plaisir. Il attendit encore quelques secondes, puis il sentit que le moment était venu… il fallait se lancer :

« Monsieur l'ambassadeur Guercin a dû vous mettre au courant ? Je l'ai eu au bout du fil hier matin…

— Oui, une affaire sérieuse paraît-il ! Nous avons aussi lu vos courriers avec intérêt. Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ? Un ancien dans le pays… paraît que vous connaissez bien les gens d'ici… un atout ! Moi je débarque, alors… Mais je vous écoute !

— Je ne peux pas vous dévoiler le nom de mon informateur… appelons le Yvan, il est de nationalité roumaine, un esprit dissident et mal noté dans son pays. Il cherche à passer à l'Ouest, mais il est prudent ; à cause de sa famille, vous comprenez ? Il est ingénieur géologue et c'est la le point important. Ce type a passé des années dans le Sud, il connaît le Hoggar et le massif de l'Aïr comme sa poche. Lastain fit un large geste avec son bras droit… « Il parle un peu la langue du bled. Là-bas, ils sont presque sauvages, des insoumis comme vous dites, dans le jargon diplomatique… même l'ancien FLN et les hommes de Boumediene n'ont pas réussi à mettre de l'ordre… la rébellion Touareg est à craindre… les seigneurs du désert ne sont pas des tendres ; enfin vous voyez…

— Très bien, mais venons-en aux faits… La France n'a plus rien à espérer dans ces régions… les Algériens sont maîtres chez eux !

— Détrompez-vous ! Il ne s'agit pas de politique… Ces « sauvages » vivent sur des terrains qui représentent une fortune colossale ; un vrai eldorado ! C'est ce que j'ai appris de la bouche d'Yvan. Pendant plus d'une décennie, il a prospecté la région jusqu'à la frontière avec le Niger… sa découverte : un véritable champ d'oxyde d'uranium, avec des teneurs exceptionnelles, volontairement dissimulé aux yeux des Algériens par Bucarest. Ils ont falsifié ses rapports, ses cartes

etc. Il me l'a dit il y a des années déjà, mais je ne l'ai pas cru… au début. Vous comprenez : ils n'ont pas les moyens de mettre en valeur ce gisement et, d'une manière générale, Alger se tourne vers d'autres partenaires, comme le Japon et la Chine. Alors les Roumains ont préféré enterrer l'affaire… si j'ose dire ! »

Le jeune fonctionnaire s'était levé ; il contemplait avec intérêt les mouvements des bateaux dans le port d'Alger, sur l'eau aux reflets métalliques, depuis la baie vitrée du salon. Il écrasa consciencieusement sa cigarette dans un cendrier d'opale.

« Je vais être franc avec vous. Nous sommes déjà au courant de cette affaire, nos ingénieurs ont repéré le gisement dont vous parlez… Depuis les mines d'Arlit au Niger, dans l'Aïr, ils sont montés au nord en direction du Hoggar. Ils pensaient trouver le massif granitique, la pegmatite, qui fournit le minerai. Malheureusement pour eux, ils ont été interceptés par l'armée algérienne en opération à ce moment… toujours cette histoire de frontière avec le Niger, un coup de malchance. Il y a aussi pas mal de trafics dans la région : ils alimentent le front Polisario en armes et en munitions. Une zone de non-droit et la France ne veut pas se fâcher avec le Maroc non plus…

Depuis, nous avons enterré l'affaire, nous aussi. Mais nous n'avons pas dit notre dernier mot…

— Alors nous pouvons vous offrir ce que vous cherchez : un rapport technique complet – le rapport original évidemment - sur le gisement, et ses prolongations au sud, dans la plaine d'alluvions du Tedjert. La région est hautement radioactive par endroits… et les sources sont polluées, comme à Arlit ; les nomades meurent comme des mouches, ils n'atteignent pas quarante ans, à cause des puits ; ils sont profonds... Ça devrait vous suffire…

— Vous êtes sûr de votre contact ? Il a pris de gros risques…

— Il n'avait pas le choix ! Les Roumains ne plaisantent pas avec leur personnel en mission à l'étranger…

— D'accord ; nous allons en parler avec l'ambassadeur et nos techniciens. Des anciens de la DST qui travaillent maintenant pour la COGEMAS. Ils sont là pour vous… Mais il nous faut du concret, une reconnaissance discrète sur le terrain, avec votre Roumain… Ensuite, nous devrons persuader le ministre de nous octroyer un permis d'exploration. Les préliminaires en quelque sorte. Il y a du travail sur la planche… et de l'argent à investir ! Les Algériens sont gourmands…

— Bien sûr ! Il suffit de trouver les bonnes adresses, je vous fais confiance. Dans cette enveloppe vous trouverez une carte géologique partielle, avec les teneurs mesurées de quelques échantillons choisis de pechblende et d'uraninite ; de la première qualité… on vous soigne ! Le rapport complet repose dans une banque de la ville. Yvan ne traite que par mon intermédiaire ; il veut rester dans l'ombre.

— Et vos conditions ?

— On en reparlera avec l'ambassadeur »

Dans la soirée, devant le bar de l'hôtel, Lastain fit le point de la situation avec Cazenave qui n'avait pas beaucoup pris la parole au cours de la journée. Il paraissait rongé par un souci… Avec sa bonne tête ronde d'honnête homme et ses grosses mains rougeaudes de paysan, il présentait l'image même de la réprobation, derrière son verre d'apéro. Pourtant, il était déjà au courant des grandes lignes de l'affaire. Mais Cazenave avait changé ! Ses quinze ans d'exil l'avaient transformé : il était devenu paresseux, pantouflard, et parlait de fonder une famille. Il se voyait à la retraite, fumant sa pipe avec des marmots sur les genoux… l'Algérie, il en avait par-dessus la tête.

« Écoute Gérard ! Moi je m'en tiens à la mission prévue à l'origine par le journal ; je reste à Alger pour mener l'enquête,

c'est quand même ce qu'on avait décidé, non ? Chabaud serait furieux s'il apprenait que tu joues cavalier seul… dans une affaire qui sent mauvais ! Ne compte pas sur moi, je te laisse tout le bénéfice de l'opération. Mais reviens-nous vivant… tu n'a plus vingt ans ! La guerre est finie…

— J'ai besoin d'argent, Albert ! Ça te suffit pas comme argument ? C'est une bonne raison ! On va nous mettre à la porte de la villa… ma femme est malade et moi aussi ! On va finir indigents… à la charge de l'aide sociale ! Chabaud ne pense qu'à me virer, je l'ai compris dès le premier jour…

— C'est vrai ; il ne peut pas te blairer ! Tout le monde est d'accord au journal. Moi, je suis en sursis… Mais je vais leur préparer un papier soigné, on le signera à deux… Un reportage qui te servira d'alibi ; je m'arrangerai pour te couvrir. Je ne suis pas une balance… »

Lastain ne doutait pas de la sincérité de Cazenave. Il dormit tranquille. Le lendemain il fut convoqué à l'ambassade, dans l'après-midi. Deux types au visage fermé étaient assis aux côtés de l'ambassadeur, un grand blond au visage blasé ; ses lunettes à monture dorée lui donnaient un air d'intellectuel peu concerné. Lastain l'avait déjà rencontré lors de ses précédentes missions. Ce n'était pas un mauvais cheval, mais il se donnait un genre… Une manière de se faire respecter ! Un des experts avait un visage rond de bon père tranquille ; il ressemblait à Cazenave. Lastain n'était pas impressionné. Il en avait vu d'autres, qui se dégonflaient au moindre pépin. Dans le temps, sur le ring, ils étaient les premiers à demander grâce ; ils finissaient en général bons copains, sans rancune. L'ambassadeur Guercin prit la parole en désignant les deux hommes qui étaient restés silencieux jusque-là :

« Un de ces messieurs vous accompagnera ; bien entendu, j'ai averti le ministre. Il vous fera escorter par des militaires de la

garnison de Tamanrasset. Pour assurer votre protection. Vous serez en reconnaissance officielle, à la recherche d'un gisement d'or et de cuivre, dans le cadre de la coopération entre nos deux pays. Le BRGM est averti mais n'interviendra pas ; ces messieurs travaillent pour la COGEMAS… Il désigna une nouvelle fois les deux hommes toujours silencieux :

« L'important, c'est d'être les premiers dans cette course ! » L'ambassadeur Guercin souleva ses lunettes dorées, comme pour y voir encore plus clair… « Nous avons été négligents ! » Il exprimait un regret que Lastain trouva bien légitime… Mais il s'en fichait éperdument ! Les bévues de l'État, ce n'était pas son problème.

« Il nous faudra demander et obtenir au plus vite une concession pour l'exploitation de cet uranium. Paris est très intéressé… Je m'en occupe avec mon attaché commercial… Mais il me faut d'urgence le périmètre du gisement, avec des détails. La France a besoin d'exploiter un nouveau site : nous avons des problèmes à Arlit… À cause de la pollution radioactive et une certaine réticence des autorités. La COGEMAS ne peut rien faire ; ils sont pris à la gorge, le Niger demande des compensations ! Une affaire délicate… ils ont attendu trop longtemps. Maintenant c'est la course à l'atome civil, depuis la fin des essais atomiques au Sahara… Vous aviez raison, Lastain ! Vous êtes un visionnaire et on s'est un peu laissé endormir par les Roumains et leurs rapports bidons… Nous en avons eu connaissance à l'époque. Vous pourrez rassurer votre informateur, il sera bien accueilli en France…

— Il demande le statut de réfugié et une protection temporaire… l'argent ne l'intéresse pas ; mais il aura besoin d'un coup de pouce pour démarrer dans sa nouvelle vie !

— C'est entendu ! En ce qui vous concerne, et si vous tenez vos promesses, nous serons généreux. Vous toucherez la somme demandée sur un compte en Suisse et vous aurez droit à une

petite rente si le projet avec les Algériens aboutit ! On est d'accord ? Mais nous voulons le rapport complet de votre collègue roumain pour demain, sur cette table… ensuite, nous effectuerons un premier versement sur votre compte. La suite dépendra du résultat de votre mission là-bas, et de la décision de nos experts.

— Je vous fais confiance ; je n'ai pas grand-chose à perdre !

— Alors à demain, avec le rapport… »

Il rencontra Yvan Popescu à l'hôtel, dans la soirée. Cazenave était monté dans sa chambre, il savait se montrer discret, Cazenave, et Lastain lui en sut gré. Le Roumain parut surpris :

« Lui pas avec nous ? C'est bon ami à vous… Moi pas comprendre… ? Il est au courant, vous me dire… »

Yvan vieillissait bien ; il traversait les écueils de l'existence avec un certain flegme très britannique qui n'était pourtant pas fréquent chez les latins. Mais ses années de bled, face au monde minéral du grand désert, et surtout la résistance passive contre la dictature, avaient forgé son caractère. Maintenant, il jouait sa dernière carte. Lastain savait qu'il serait gagnant avec tous les atouts qu'il avait en main…

« Cazenave n'est pas de la partie… ce n'est pas un problème : il ne dira rien et il va nous couvrir pendant notre déplacement dans le Sud. Il me faut la copie du rapport, pour demain dans la journée. Guercin a reçu le feu vert de Paris et les discussions avec le gouvernement algérien vont bientôt commencer… dès notre retour.

— Le ministre, il connait ?

— Pour l'instant, les Algériens ne savent rien de notre objectif réel ; il vaut mieux, à cause des fuites. Les Chinois sont aussi sur le coup… ils ont des antennes, de longues oreilles, tu comprends ! Et ils ne sont pas les seuls : les Russes…

— Pas question… je donne la copie du rapport à la France. Le passeport, pour quand ?

— C'est en ordre… D'abord tu seras considéré comme un réfugié politique normal, un réfractaire au socialisme, pour ne pas attirer l'attention… Le reste viendra en son temps. Tu peux avoir confiance !

— J'ai confiance… en vous ! Les autres… moi attendre… beaucoup promesses… »

Yvan était prudent, il valait mieux. Dans cette affaire, comme dans les autres que Lastain avait traitées en investigation, il était fortement recommandé d'assurer ses arrières. Mais il y avait toujours des surprises, la réalité collait rarement avec le modèle… Dans l'affaire du convoi, rien n'avait joué comme prévu… et sa vie avait failli basculer : l'attaque d'abord, qui ne devait pas avoir lieu en terrain plat… et Isabelle qui ne devait pas faire partie de l'expédition. À chaque fois, les cartes étaient redistribuées… C'était ça le sel de l'existence, avec un goût amer, comme il se doit ! Le goût de la terre sèche, craquelée, des anciennes lagunes salées…

Le lendemain, la copie du rapport secret était entre les mains de l'ambassadeur. Donc la partie pouvait commencer…

IX

Le gisement

Le bimoteur, un Dakota de l'armée, volait avec peine au-dessus des dunes du Grand Erg Occidental ; sous les ailes de l'appareil, leurs crêtes sinueuses imitaient la frange des vagues capricieuses à la surface d'un océan sans bornes, dessinant les contours d'un tableau surréaliste qui s'étendait au-delà de l'horizon brumeux. Lastain contemplait, avec toujours le même étonnement enfantin, ce paysage inhumain, l'image d'une autre planète… Il s'adressa à Yvan : le Roumain consultait une carte d'état-major dépliée sur ses genoux :

« Le vent d'Est nous pousse sur le champ de dunes… nous avons raté El Goléa !

— Le pilote revenir sur le bon chemin… bientôt le Tademaït ! »

Yvan connaissait son désert sur le bout du doigt. Il avait les yeux brillants d'excitation, à l'image des yeux de l'exilé qui retrouve une terre promise. Lastain partageait cet enthousiasme, il avait parcouru la piste de Tamanrasset quelques années auparavant ; un reportage demandé par la Croix Rouge sur les conditions d'existence des réfugiés Touareg, dans les camps ; et les conditions de travail autour des champs pétroliers… Un

désastre humanitaire, qu'il avait dénoncé dans plusieurs journaux, mais qui n'intéressait personne.

Derrière eux, l'expert de la COGEMAS somnolait sur son siège ; devant lui, les deux soldats de l'armée algérienne étaient en pleine conversation. Lastain comprit que cette mission les ennuyait au plus haut point : ils venaient du Nord, de la chaîne du Tell et ici, ils n'étaient vraiment pas à la fête dans cet environnement hostile.

« Le Tademaït ! Encore 400 kilomètres avant In Salah… Le pilote veut faire une escale ; le moteur gauche chauffe un peu trop… Il pourrait nous lâcher ! C'est bien notre veine. In Salah, c'est le trou… le bout du monde ! »

Lastain contemplait maintenant le vaste plateau sédimentaire qui s'étendait, lisse comme un tapis de billard, et qui rejoignait le ciel, loin là-bas vers les confins du Sud ; une ligne droite, comme un trait de plume sur une épure.

Il faisait chaud dans l'avion et Lastain s'endormit de longues minutes malgré les vibrations et les soubresauts de l'appareil qui luttait contre les rafales de vent et les trous d'air. Il rêvait d'Isabelle ; il l'avait connue dans ce paysage apocalyptique. Il y avait sûrement un lien entre elle et cette terre stérile, érodée, mise à nu, sans espoir… Une beauté intemporelle, inaccessible, impossible… Presque surnaturelle, comme cette immensité qui défiait la raison. Une nature première qui se révélait authentique, nue, au-delà de toute mesure… Il se sentait déplacé dans un monde qui n'était pas le sien !

Le voyageur, le nomade, ne fait que traverser ces étendues ; il ne s'arrête pas, car il n'y trouve aucun vrai repère, aucune consolation. Il parle avec le vent, son compagnon de route… Lastain avait cru posséder le corps d'Isabelle, mais il n'avait fait que le tour de lui-même ; il ne voyait que son enveloppe, celle qu'il avait imaginée, projetée sur la jeune femme, comme un

corset. Elle restait étrangère, une image floue, en filigrane, renfermée dans une sorte d'égoïsme érotique qui l'avait choqué au début… une fermeture sur soi, un renoncement… Il avait éprouvé de la lassitude les derniers jours ; le mensonge (son mensonge) et la dissimulation les avaient séparés ; et la rupture finale était inéluctable… La fin d'un combat douteux, en face d'un ennemi qu'il imaginait sincère mais qui se dérobait toujours ! Un mirage qu'il avait cultivé, en vain… Une illusion… Le désert aussi savait mentir aux caravanes égarées…

Plus tard… des heures plus tard… il entendit la voix du copilote, un jeune berbère, qui lui criait dans l'oreille : « Votre ceinture, chef… Attachez votre ceinture ! L'atterrissage sera brutal… le vent de sable s'est levé… In Salah est en vue, si on peut dire ! Sale temps, la température a encore chuté… »

À travers le hublot, le ciel avait pris cette teinte sale que Lastain connaissait bien. La majesté de la terre, prise en otage, était cachée derrière un rideau de poussière qui générait la mélancolie et la peur. Dans ces moments-là, il aurait voulu être ailleurs ; la face cachée du désert, l'envers du décor : une froide brume d'automne qui ne cadrait plus avec ces étendues de pierres.

Wilson, le type de la Cogemas, un taciturne, prononça quelques mots ; les premiers depuis des heures :

« Pas évident l'atterrissage ; on risque de casser du bois ! La surface du reg est irrégulière… J'espère que le pilote est à la hauteur ! Lastain le rassura :

— C'est un ancien, on a presque le même âge ! Il est resté… il fait la ligne régulièrement… depuis quinze ans… Je l'ai connu au « boxing » d'Alger ; il est redoutable…

— Si vous le dites… »

L'appareil se posa brutalement, avec un bruit infernal ; la carlingue chahutée se tordait de douleur. Lastain ferma les yeux. Il n'aimait pas l'avion, surtout dans ces conditions… avec un moteur fatigué ! Après quelques cahots, les derniers, le Dakota s'arrêta en douceur, comme s'il se résignait à retrouver la surface inhospitalière du sol caillouteux.

« Le plancher des vaches… Je me demande combien de temps ces pauvres bêtes subsisteraient dans cet enfer ! » Wilson avait un humour un peu primaire, avec un léger accent britannique. Personne ne rit. Le pilote ouvrit la porte de la carlingue :

« Ces messieurs-dames sont arrivés ; escale technique ! Avec ce temps, il vaut mieux attendre, de toute façon… On repart demain, après le contrôle du moteur… »

Un vent froid, chargé de particules, les accueillit sur le reg où des petites dunes éphémères étaient en train de se former. Le Dakota était posé, silhouette noire, fantastique, à quelques mètres des premières maisons en torchis, grises dans la brume de sable. Un village abandonné au milieu de nulle part… Pourtant, à la surprise de Lastain, plusieurs personnes s'agitaient au sol venant à leur rencontre, sortis d'une ruelle étroite. Un vieux en burnous, le visage protégé par un chèche crasseux, prit la main du pilote dans les siennes. Il cria quelques mots de bienvenue, vite dispersés par le vent :

« Merhaba », vous voilà enfin ! La radio annonçait de mauvaises nouvelles ; avec la tempête et ce moteur… Le pilote haussa les épaules.

— Saïd exagère toujours… l'hiver est précoce chez vous !

— C'est le vent, Sidi ; dans le Sud il gèle le matin. Venez tous dans ma maison… »

Les cinq hommes suivirent leur hôte serré de près par les habitants du village. Les deux militaires avaient disparu dans le douar. Yvan pressait contre son flanc un porte-documents en

similicuir. Il sourit à Lastain, complice : « Moi garder rapport… pas confiance dans l'avion…. » Ses dernières paroles se perdirent dans la tempête.

La casbah du « cheikh » était vaste et accueillante ; les murs en briques de pisé couverts de tentures épaisses. Un feu de charbon de bois lançait des étincelles en direction des arrivants :

« Prenez place… prenez place ! Le vieil homme désigna les tapis posés sur le sol en terre. Vous êtes chez vous ; le tajine est prêt. Les femmes préparent aussi le couscous… j'ai rarement autant de monde dans mon logis ! Mohammed va nous servir le thé. »

Lastain frissonnait, la flamme ne donnait pas beaucoup de chaleur. Mais il se sentait bien, de retour chez lui. Il avait besoin de cette pause ; il était loin d'avoir atteint son but. L'affaire n'était pas sans embûches et il devait jouer serré. Il n'avait pas confiance dans le type de la Cogemas. Wilson tenait son sac à dos serré entre ses genoux. Il contenait un compteur Geiger ; un instrument de mesure interdit en Algérie comme au Niger. Le gouvernement fermait les yeux sur les problèmes de radioactivité. Il y avait trop d'intérêts en jeu ! Et les premiers cancéreux, victimes des essais nucléaires français, commençaient à faire scandale sur le continent : ils réclamaient justice pour cette grande imposture…

Il ne fallait surtout pas que les deux militaires algériens se doutent de quelque chose. C'était encore trop tôt ; ils ne comprendraient pas… Pour l'instant, ils devaient être quelque part dans le douar ; il y avait un poste avancé.

Pendant le repas, les discussions allaient bon train. Lastain parlait de son expérience dans ces régions désolées ; il rappelait la dure conquête du territoire Touareg, les premiers explorateurs. Yvan approuvait, les yeux brillants :

— Ces gens beaucoup courage, un peu fous aussi… le désert vous mange… toujours revenir… Lastain hochait la tête ; le dos appuyé contre le mur de terre, il se sentait gagner par une douce nostalgie.

— Je connais un peu l'histoire de ce désert ; il a ses héros, des types complètement déconnectés du monde. Des farouches et des mystiques comme le père de Foucault… Les anciens des Compagnies sahariennes… les gardiens de nos frontières coloniales. Ils ont continué, certains jusqu'à la mort… elle est douce, presque tendre, la mort, dans cette antichambre de l'enfer ; une compagne de tous les jours, sans réelle importance… Vous connaissez l'histoire de Kilian ? J'ai écrit un article sur sa vie… et sa mort… À ces mots de Lastain, Popescu leva une main en signe d'admiration et de respect.

— Mon guide Touareg parler de lui… Son grand-père le connaître. Kilian prospecteur, géologue, comme moi… Il y avait de la fierté dans sa voix.

— Oui, une histoire dramatique, quasi légendaire… Ils se sont perdus, lui et son compagnon, dans le massif de l'Aïr, à la frontière du Ténéré. Égarés dans une tempête de sable qui a duré une semaine…

— Pas marrant votre récit, Lastain ! Vous n'avez rien de plus gai ? Je connais un peu cette histoire…

— Kilian est mort de soif et d'épuisement[8] ! On n'a jamais retrouvé son corps. Dans cette région la boussole est inutile ; ils ont continué vers le sud-est, dans une zone inhabitée, encore inconnue… l'aiguille était perturbée par le magnétisme ambiant, mais ils ne s'en doutaient pas ! D'anciennes coulées volcaniques, renfermant des oxydes de fer en quantité, et qui recouvrent le granite et la pegmatite ;… la roche uranifère, notre objectif. »

[8] Authentique

Le pilote, qui n’avait pas dit grand-chose jusque-là, remarqua :

« J’ai survolé la région ; les instruments de bord ne sont plus fiables dans ce coin maudit : le compas perd complètement la tête, à basse altitude… On navigue à vue, avec la carte sur les genoux. Un jeu dangereux en cas de mauvais temps… Vous avez interrogé des gens là-bas ?

— Oui et Yvan confirmera… On connait la fin de Kilian par son guide qui est revenu, inconscient, lié à son dromadaire, après une vingtaine de jours. La bête a réussi à s’orienter d’instinct et à ramener le corps de son maître dans la plaine, au sud du Hoggar ; le malheureux était desséché comme une momie. Une caravane l’a récupéré… Popescu approuva :

— Le guide vivre encore quelques jours… une force de la nature… puis mourir. Moi connaître aussi d’autres cas… chameau intelligent ; toujours revenir… »

Wilson s’était levé, il se massait le dos, en faisant la grimace.

« Bon, j’en ai assez entendu… les héros du désert, c’est nous maintenant. Faudra en mettre un coup si on veut faire le tour de votre sacré gisement ; les pistes sont rares autour du massif ! Alors au lit… bonsoir tout le monde.

Il s’étendit dans un coin de la pièce, le corps emballé dans une couverture en poil de chameau, son sac serré entre les jambes, comme s’il protégeait un colis précieux.

Une nuit glacée était tombée sur l’oasis, le vent soufflait toujours dans les rues désertes. Lastain grelottait dans sa couverture de laine, à côté de ses compagnons. Il repensa à Kilian qui ne voulait sûrement pas mourir dans son lit ; un destin peu ordinaire ! Il avait été jusqu’au bout de ses rêves ; il s’était fait prendre par ce qu’il aimait le plus : le Sahara avait eu raison de lui. Comme en montagne, ici il n’était pas possible de tricher,

d'inventer des histoires… Celui qui s'enfermait dans le mensonge le faisait inconsciemment, mais personne n'était dupe. On pouvait toujours s'inventer un passé, mais le présent des grandes hamadas plombées par le soleil, la majesté agressive des massifs déchiquetés obligeaient l'aventurier, le téméraire, à la modestie…

Lastain pensa à leur mission, la dernière ! Après, il prendrait une retraite active… Acheter le bateau de ses rêves, larguer les amarres… Une manière de retrouver ces grandes étendues stériles entre le ciel et la terre, où il laissait flotter son imagination… Le sable, l'eau… Les éléments premiers ! Il quitterait Yolande qui n'était plus qu'une écorce vide. Il n'avait pas pitié d'elle ; Yolande avait horreur de la pitié, comme Isabelle. Elle préférait la haine ou l'indifférence. Une manière de révolte désespérée !

Les gens courageux, du fond de leur maladie ou de leur cellule, réclament justice. Ils n'ont que faire de la charité ou de la compassion… Quant aux autres…

Il s'endormit, satisfait de ses réflexions, comme un sage qui a trouvé une solution à un grave problème.

*

Tamanrasset, l'oasis du bout du monde, dernière étape algérienne avant Agadès. Le Dakota avait retrouvé une première jeunesse et les deux moteurs ronflaient encore à l'unisson, pendant que l'appareil entamait un dernier tour de piste, sur l'aéroport de fortune. Un douanier et quelques militaires attendaient, sous le soleil d'hiver, en bordure de piste. Des

dromadaires, qui semblaient peints en blanc, couraient affolés en direction des premières maisons de terre, au toit plat. Popescu remarqua, en connaisseur :

« Des chameaux blancs… gardés par un « sokhrar », le chamelier ! Ils appartiennent à un riche… beaucoup d'argent ; « l'amr'rar » est de retour…

— Il devrait les entraver ses chameaux, ton bonhomme… Il est bon pour leur courir au cul… Elles peuvent faire des kilomètres ces sales bêtes, toujours en train de râler !

— L'est pas fou, le chef ; il sait bien que ses montures seront de retour avant la fin du jour, pour la bouffe ! Bon, on y va ? Il y a un comité d'accueil ! » Le pilote descendit en direction du groupe d'hommes en uniforme qui les attendait, la cigarette au bec, le mousqueton au pied. Les deux militaires de la mission, qui avaient repris contact avec le sol graveleux étaient déjà en train d'échanger quelques mots avec leurs collègues. Un jeune gradé, le commandant de la base, accueillit les Européens avec bienveillance. Il s'exclama, sincère :

« Salam » ! On aime voir du monde dans ce trou perdu… les touristes sont rares cette année. Alors, soyez les bienvenus ! »

Le douanier, qui avait retiré son képi galonné, prononça quelques mots à l'oreille du lieutenant, qui se mit à rire franchement :

« Il aimerait vous fouiller ; vos bagages… un vieux réflexe ! Il profite un peu des touristes, c'est de bonne guerre… Je lui ai expliqué le but de votre présence ici, mais il est méfiant. Disons qu'il demande toujours un petit cadeau… Mais il ne parle pas le français. Il a épousé une Berbère, une fille de chef !… Il a huit enfants, alors…

— J'ai apporté deux cartouches de cigarettes ; des blondes. Il pourra les revendre… »

Le pilote avait pris l'initiative de couper court à cet échange de mondanités, pour éviter une interminable palabre. Derrière

lui, Wilson était mal à l'aise, inquiet ; il triturait le tissu de son sac à dos.

Lastain pensa un instant qu'il fallait vraiment peu de chose pour faire échouer leur affaire. Ici, tout le monde connaissait le compteur Geiger et son usage ! Mais le pilote avait des antennes ; il avait saisi la balle au bond, sauvant la situation. Il avait compris qu'il avait à faire à des passagers peu ordinaires, qui ressemblaient plutôt à des conspirateurs… un profil peu banal. Le douanier, satisfait, se retira sans dire un mot.

Au poste, ils étaient tous réunis autour d'une table basse en bois massif. Le lieutenant, en chemise, leur servit un verre de thé, en levant haut la théière, à la mode Touareg.

« J'ai reçu un message radio d'Alger ; vous avez l'autorisation de parcourir nos montagnes, jusqu'à la frontière. Nous mettrons deux véhicules à votre disposition, avec quelques-uns de mes hommes. Ils sont du pays ; ils pourraient vous être utiles… »

Après un silence, il reprit :

« Je vous avoue que je ne comprends pas le but de cette mission : ici, les terrains sont pauvres en cuivre et les teneurs en or sont également assez faibles. Sans compter que ces territoires, au sud du Hoggar, sont loin de tout… je vois mal… »

Il hésita quelques secondes ; on entendait la conversation des deux soldats devant l'entrée du poste. Une mouche tournait inlassablement autour des invités, tentant par moments un atterrissage risqué à côté du verre de Lastain. Popescu prononça quelques mots, pour détendre l'atmosphère :

« Il y a d'anciennes mines, près d'Issalane ; moi connaître aussi des puits dans la plaine du Tedjert… échantillons très riches en oxydes de cuivre, grande teneur en minerai… Il y a aussi des traces d'or natif… Exploitation possible, en direction du Niger ; avec gros camions…

— Je vois, mais tout cela me dépasse ; c'est le problème d'Alger, j'espère que le ministère a mesuré les difficultés… Enfin, votre expérience dans ces régions… »

Lastain toussota, inquiet. Yvan disait un peu n'importe quoi pour endormir la méfiance du jeune commandant. Mais ce dernier paraissait loin d'être un imbécile ! Il montrait toujours un pli de scepticisme sur son front noirci par le soleil.

« Vous logerez dans l'ancien « bordj » ; ce n'est pas très confortable, mais juste l'affaire d'une nuit… vous partez demain à l'aube. Tout est prêt ; les Land Rover vous attendront devant l'entrée du fort. »

La séance était levée ; il ne leur restait plus qu'à rejoindre leur poste pour la nuit… « pour une nuit » avait dit le lieutenant, avec un peu d'ironie dans la voix. Il n'y avait pas d'hôtel à Tamanrasset.

Lastain était seul avec l'expert de la Cogemas, dans une chambre sans fenêtres, où régnait une odeur de moisi. Wilson déballait ses effets ; il s'adressa à Lastain, de mauvaise humeur :

« Le Roumain va nous faire repérer ! Il est ridicule : il n'y a jamais eu de mines de cuivre à Issalane… Je me demande quel jeu il joue ? Si les Algériens apprennent la raison de notre présence ici… Je sens que ça va chauffer. Mon entreprise n'aime pas le scandale : on nous accuse déjà de tous les maux… Notre présidente essaie de calmer les esprits. Il faut de la diplomatie… » Lastain haussa les épaules ; il n'aimait pas Wilson avec ses airs de conspirateur. Il n'aimait pas la Cogemas non plus, avec sa présidente et ses discours lénifiants et hypocrites sur le nucléaire. Des gens sans scrupules, qui mettaient en danger des milliers de personnes dans les poussières radioactives, à Arlit ! Mais il avait besoin d'eux, pour approcher les Algériens…

— Vous n'êtes pas très discret non plus avec votre sac à dos ! À vous voir, on dirait que vous protégez un trésor ou des bijoux de famille… Comment comptez-vous faire sur le terrain ? Nous serons surveillés…

— C'est mon problème, Lastain ! Ce compteur Geiger ne quittera pas mon sac, même pendant les mesures ; il est conçu pour ça ! Vous m'ennuyez avec vos états d'âme… Après tout c'est vous qui avez lancé l'affaire, pas vrai ? Vous êtes mouillé jusqu'au cou ; personne ne vous couvrira en cas de pépin ; soyez-en sûr…!

— Merci pour votre esprit de solidarité… vous êtes aussi gracieux que votre patronne ! Moi je fais ça pour le fric… point final ! Votre avenir nucléaire, je m'en balance ! »

Lastain s'allongea sur le lit humide et ferma les yeux… Il aurait bien boxé la sale gueule de Wilson, éclaté son gros nez plein de taches de rousseur… Il pensa un instant à Chabaud ; ils avaient des points communs : arrogants, pleins de morgue ; des grands malades, paranoïaques, qui voulaient régner sur le monde… Des imbéciles qui se croyaient indispensables !

Après le repas, de retour dans la chambre, il s'injecta sa dose journalière d'insuline. La température extérieure était descendue au-dessous de zéro, garantissant une bonne conservation du produit. Pendant la journée, le thermomètre flirtait avec les vingt degrés ! En hiver, le désert se faisait supportable, presque accueillant…

Il eut de la peine à s'endormir : le matelas était trop mou, et la couverture, râpeuse, lui grattait le visage, sans pitié. Et ce con de Wilson qui ronflait comme un hussard… Lastain ne sentait pas cette mission, décidément mal partie. Les trois hommes ne s'entendaient guère, et c'était un euphémisme. Même Popescu paraissait irritable, inquiet…

*

La Land roulait à toute allure sur la piste d'Agadès. Le chauffeur, un guide Touareg, la tête emballée dans son chèche immaculé, telle une momie noire, ressuscitée, avait dit à Lastain, assis à côté de lui :

« Moi rouler vite… beaucoup de tôle sur la piste. Les camions tout abîmer… bientôt le goudron…

— En attendant, ralentis un peu Moha ! Tu as semé nos collègues… Regarde ton rétro ; il vaudrait mieux rouler de concert… Toi comprendre ? M'sieur Wilson a peur d'un accident ; après il faut tout recommencer… Sur le siège arrière, le représentant de la Cogemas acquiesça, la mine sérieuse. Le chauffeur en guise d'excuse, posa un avant-bras sur le côté gauche de son ample gandhoura

— « Ouagha », chef ; ce soir, nous à la frontière… Moi bien connaître le Niger, plateau du Djado ; ma famille là-bas… Pas beaucoup à manger ; l'eau pas bonne ; « kif ouallou ! » Le Noir fit un mouvement de dégoût en jouant de ses lèvres épaisses.

— Je sais ; je t'expliquerai. En attendant, on change de programme… Dès que les autres nous aurons rejoints, tu fonces à gauche vers l'est, en direction du Tedjert, d'accord ? Yvan m'a dit que ça roulait bien sur le reg.

— Nous Agadès, demain soir, par la piste ! C'est mieux, beaucoup de monde en ville. Des femmes, pas cher…

— Bon dieu, Moha ! Tu as la tête dure comme les pierres du désert… Je t'ai déjà dit que nous restons en Algérie… Ce n'est pas une promenade de santé ! Pas question de passer la frontière.

Le commandant a parlé d'Agadès, c'est tout ; pour éviter les ragots… les palabres je veux dire… Vous êtes comme des femmes, vous les seigneurs du désert…

— Nous pas comme les femmes… moi guerrier, pas seigneur ; pas causer avec les autres. Je comprends pas tout, chef ! Toi, tu parles beaucoup, avec des mots compliqués ; tu dis pas des choses vraies. Mais toi bientôt « shibani », commander, alors… Pourtant, Agadès ! Beaucoup amis à moi ; c'est joli… Moha s'accrochait à son idée fixe. Pour un jeune comme lui, la ville c'était à la fois la fête, le travail et la vie tout court…

— Je plaisante, Moha ; tu es un gentil garçon… Mais tu va quand même t'arrêter au bord de la piste, pour les attendre. C'est Yvan qui connaît la position du premier puits… »

Dix minutes plus tard, les deux lourds véhicules s'enfonçaient dans l'immensité des plaines de l'Est, en roulant à soixante-dix kilomètres heures, sur une surface presque plane. Ils durent contourner plusieurs ravines de moindre importance. Le temps était au beau fixe, un temps d'automne, avec quelques filets blancs dans un ciel clément.

En fin de journée, ils étaient arrivés au puits, signalé par le tronc délabré d'un tamaris, présence étrange au milieu de ce vide absolu. Yvan descendit de son siège et fit quelques pas en direction de la margelle en boue séchée. Les autres suivaient ; les deux militaires du contingent avaient mis l'arme à la bretelle, à côté des Land Rover. Ils attendaient, peu intéressés. Moha était resté derrière son volant ; il regardait en mâchant un chewing-gum. Le Roumain s'adressa aux deux autres, à voix basse :

« Ici les nomades beaucoup malades… moi venir il y a dix ans, déjà plus personne. J'ai fait des mesures… C'est incroyable ! Moi pas rester longtemps au fond… Monsieur Wilson descendre avec compteur… mais vous voir minerai d'uranium ; grande teneur… »

Lastain se tourna du côté des deux militaires impassibles :

« Apportez l'échelle de corde… On va vous assurer, Wilson. Prenez une lampe frontale… Yvan, la profondeur du puits ?

— Environ quarante mètres ; moi voir encore de l'eau au fond, la première fois. Imbuvable, à cause du sel et …

— Ça va, on a compris… Les deux gars entendent le français, alors n'en dis pas trop ! Ils sont là pour nous surveiller ; ce n'est pas une partie de plaisir… Wilson, vous êtes prêt ?

— Je descends ; mais assurez mieux cette corde, bon dieu ! Je ne veux pas finir dans ce trou… »

Les parois du puits paraissaient solides, bien qu'elles fussent creusées depuis très longtemps dans les alluvions de l'oued ; depuis la nuit des temps d'après Yvan… La corde se déroulait régulièrement et Wilson progressait lentement vers les profondeurs. De temps en temps, Lastain entendait une exclamation de surprise ; il lui sembla aussi entendre un cri de douleur, suivi d'un juron.

Le temps passait, des minutes qui s'allongeaient, interminables… Le crépuscule plongea tout à coup la surface du reg dans la pénombre. Un vent léger caressait les oreilles de Lastain, tel un souffle féminin plein de promesses, cherchant à faire oublier le poids de la solitude et du silence. Il commençait à regretter de s'être jeté dans cette galère !

La corde se tendit soudain. Wilson remontait. Son visage était blanc de poussière mais une émotion nouvelle, inattendue, se lisait dans ses yeux légèrement globuleux. Il posa son sac à terre et se secoua, comme un chien après une forte averse. Lastain guettait une réaction de sa part :

— Alors ?

— Venez un peu plus loin, Lastain ; il faut qu'on parle… Ils firent quelques pas en s'éloignant du puits. Une lune rousse montait dans le ciel, jetant un éclairage fauve sur le reg.

— Allez-y je vous écoute…

— J'ai jamais vu ça, de toute ma carrière ! Il y a une fortune sous nos pieds, Lastain… Une fortune, j'vous dis. On ne doit pas manquer ça ! Une vraie mine d'or…

— D'accord, mais l'uranium…

— C'est une façon de parler. Ce puits est bourré de minerai, la fameuse matière jaune, des produits d'altération de la pechblende… des sulfates, des phosphates d'uranium, bien sûr, jaunes et oranges ; un festival de couleurs. On est là pour ça mon cher… Mon compteur est parti en plein délire. J'ai dû recevoir une sacrée dose… enfin, une petite heure ça ira…

— On fait quoi maintenant ?

— On continue ; demain on ira visiter les puits creusés par le Roumain et son équipe, lors de ses précédentes missions, pour confirmer… Mais je suis optimiste ! C'est la découverte du siècle !

— Vous poussez un peu, Wilson ; n'oubliez pas que c'est aussi une belle saloperie : des gens sont morts à cause de votre pechblende et de vos merveilleux cristaux. Et le pays est abandonné, maudit par les Touareg ; un territoire inhabitable…

— Évidemment, les teneurs en uranium sont beaucoup plus élevées qu'à Arlit ; ça explique la forte mortalité… déjà là-bas, ils ne dépassent pas les quarante ans ! Mais c'est suffisant pour le travail dans les mines. »

Et cynique avec ça ! Lastain avait vraiment envie de boxer cette tête satisfaite, l'image même de la compagnie et de sa responsable, qui tenait des discours paternalistes devant les « élus» africains ! Ils n'en avaient rien à faire des mutilés du nucléaire, des familles décimées… des orphelins et des territoires contaminés jusqu'à l'os…

Lastain avait l'impression d'avoir mis en route une machine infernale ; il ne contrôlait plus rien, avec le sentiment désagréable de ne pas avoir pris la mesure de ses actes ! Il se mordit les lèvres, et serra les poings. Impossible de revenir en arrière. Même Popescu ne réalisait pas le danger de sa découverte, tout à son rêve de liberté. Il ne pensait qu'à son nouveau passeport. Et Lastain avait besoin de son argent ; devant ce dilemme, sa conscience était mise à rude épreuve… il n'avait pas le détachement d'Isabelle devant les événements et les gens.

« J'ai même trouvé des traces d'or sur un galet. C'est un gisement secondaire, bien sûr. Pour la pechblende, il nous faudra remonter jusqu'à la source, la pegmatite, dans les montagnes. On va leur montrer le galet aurifère ; ça tranquillisera nos gardiens… » Wilson, de retour aux véhicules, montrait son cailloux aux militaires intéressés. Ils le tournaient dans tous les sens ; Moha regardait, les yeux ronds : « J'ai déjà vu à Agadez, beaucoup dans les magasins… Aussi la pyrite… Les touristes pas connaître la différence ! »

Wilson fit un clin d'œil à Popescu, qui était resté assis sur la margelle du puits. Lui, il savait. Il souriait ; son rapport valait vraiment de l'or…

Les jours suivants, ils visitèrent les autres sites indiqués sur la carte du Roumain, tout en remontant en direction des premiers contreforts du massif volcanique. Les autres puits, moins profonds, en partie comblés, apportèrent la confirmation de l'importance du gisement uranifère. Wilson exultait et Lastain avait le sentiment de s'enfoncer de plus en plus dans une

situation inextricable. Il prenait des notes, pour de futurs articles, mais le technicien de la Cogemas le tenait à l'œil :

« Soyez prudent, Lastain. Vous autres, les journalistes, vous êtes prêts à écrire n'importe quoi ! Pour l'instant, nous sommes les seuls au courant de cette découverte… Guercin compte sur nous et la compagnie ne pourra évidemment rien faire avant d'obtenir la concession ; ça prendra des mois ! Les Algériens pourraient se tourner vers d'autres postulants… d'autres entreprises. Il suffit d'un rien, une querelle d'ambassadeurs, un faux pas, une partie de golf ou un repas qui tourne mal… et hop ! Tout s'écroule… Et nous avec.

— J'en ai marre de vos embrouilles, Wilson ! Et surtout de ce qui va suivre. Je ne sais pas ce que vous allez leur dire à vos patrons, à l'ambassadeur et aux décideurs… Ce n'est pas mon problème. Je fais l'intermédiaire entre Yvan et votre équipe d'enfoirés… c'est tout… »

Lastain malade, les lèvres sèches, mort de fatigue après une semaine de désert, se sentait à deux pas de déclarer forfait. Mais l'autre ne lâchait pas prise :

« Vous êtes mouillé jusqu'au cou, mon vieux… je vous l'ai déjà dit et vous le savez bien. Vous êtes remonté sur le ring ; dans cette plaine du Ti'in Tarabin, c'est votre destin qui va se jouer ! Comme ancien pugiliste je ne vais pas vous apprendre la suite… Il faudra se battre… Vous ne pourrez pas reculer ! Un combat peut-être inégal ? Vous n'êtes déjà pas très bien vu par la Sûreté algérienne, avec vos antécédents… Vous avez besoin de nous, Lastain… Mettez-vous ça dans la tête : … Besoin de nous !!

— D'accord, Wilson, vous avez raison… Vous avez gagné ! Je continue… je suivrai vos directives.

— Vous devenez raisonnable… Il poussa un soupir : « Encore trois jours, on va remonter la cluse principale, dans le

massif, et tenter de suivre l'affleurement de granite. On devrait trouver la pegmatite… il faudra définir le périmètre définitif. De votre côté, surveillez Popescu ! J'ai l'impression qu'il perd un peu les pédales… Après tout, c'est son truc, hein ! Lastain ? Il pourrait nous doubler ? Vendre ses levés, ses minutes de terrain, à quelqu'un d'autre, de retour à Alger… » Wilson se révélait méfiant, irritable : le désert usait les nerfs, déboussolait les moins solides ; les gens s'érodaient lentement, comme les vieux grès des Tassilis à l'aspect ruiniforme.

— OK ; faites-moi confiance ! Je lui parlerai…

— Demain, on attaque les montagnes ; après, on sera au bout de nos peines ! »

Pendant deux nouvelles journées, ils tournèrent dans le massif, remontant des rivières à sec avec les véhicules tout-terrain ou escaladant les pentes râpeuses du granite. La pegmatite se camouflait sous une couche de grès datant de l'ère primaire. Par endroits, de larges dalles couvertes de cristaux géants affleuraient, scintillant sous les rayons solaires ; des cristaux de quartz et de feldspaths. Wilson promenait son sac sur la surface, écoutant le crachotement léger du compteur Geiger dissimulé dans le double fond. Il jubilait… imaginait déjà la montagne éventrée, livrant son uranium à la convoitise des hommes… Il obtiendrait de l'avancement, c'était sûr…

« Grâce à vous, Lastain, grâce à vous ! Vous êtes ma bonne étoile… Bon, il faudra faire sauter la roche, exploiter en galerie. Et puis construire un village, au pied du Tassili ; il y aura du monde… On n'est pas très loin de la piste d'Agadès… »

Il était en pleine frénésie… lui aussi commençait à fatiguer dans ce cimetière de pierres où seuls quelques pigeons égarés glissaient le long des falaises grises, désolées, en froufroutant…

« Dites, Wilson, j'ai l'impression que nos deux gardes se doutent de quelque chose ! Yvan leur a parlé pour les rassurer,

mais ils veulent voir le minerai, des traces… Rappelez-vous, on est censés ouvrir une mine de cuivre ; ils n'en ont pas encore vu la couleur… alors…

— Je sais ! Il ne faut pas pousser le bouchon trop loin. Ils en ont assez, c'est tout ! Comme nous ! C'est fini, on arrête les frais. Mission accomplie. D'ailleurs, nous n'avons bientôt plus d'eau… Et j'en ai marre de la cuisine de Moha… Même qu'il a du talent, le bougre ! Demain, on retourne…

— Ce n'est pas trop tôt ; mon insuline ne fait plus d'effet… elle se dégrade… la chaleur de la journée, évidemment ; même en hiver le soleil tape fort !

— J'ai vu, vous avez une sale gueule, Lastain. J'le dis pas méchamment, hein ! Ne vous méprenez pas… On sera vite de retour à Tam. Deux jours au plus… »

À l'annonce du départ, les six hommes poussèrent des cris et des soupirs de soulagement, en fonction de leur humeur : l'atmosphère déprimante de ce désert minéral, sans âme qui vive, ces canyons parcourus par un vent froid, cet horizon du Sud coupé comme un coup de rasoir par la surface de la plaine d'alluvions radioactives, en direction du Niger… Tout cela pesait lourd sur le moral. Avec le temps, le groupe s'était divisé, chacun pensait à son propre avenir. Le désert ne réunit pas les hommes, bien au contraire… Il pousse à la solitude, à la réflexion. Et Lastain ne se sentait pas une vocation d'ermite…

« En plus, j'ai l'impression de camper sur une bombe atomique, je me sens irradié de partout, ça me gratte dans tous les coins…

— N'exagérons rien ; disons plutôt un réacteur nucléaire… enfoui ! Ce n'est pas encore Arlit : il faudra bien qu'ils trouvent une solution, là-bas ! L'exploitation à ciel ouvert est une menace, je vous l'accorde Lastain. Les déblais radioactifs sont

dispersés par le vent… Mais, en principe, à grande distance la poussière n'est plus un danger pour la santé. »

Wilson rajouta, avec une pointe d'humour : « Il y a aussi pas mal de punaises des sables ; elles résistent à tout ; elles nous survivront ! Secouez un peu mieux votre sac de couchage, vous serez étonné… Ces petites bêtes, ça gratouille et ça s'accroche ! ».

Les deux Land Rover roulaient maintenant de concert sur l'ancienne plaine d'épandage ; l'oued principal, à sec, était derrière eux et la crête tourmentée du massif volcanique disparaissait au loin dans une brume légère, comme si la montagne se drapait dans une dignité retrouvée, après avoir livré ses secrets. Des secrets empoisonnés, pensa Lastain. Il était bien content d'en finir avec cette mission qui tournait à l'aigre ; chacun campait maintenant sur ses positions. Ils avaient fait le choix du silence. Sur le siège arrière, Wilson, avec une barbe de deux semaines, le visage brûlé, somnolait, régulièrement secoué par la course rapide du véhicule. Popescu s'était renfermé sur lui-même, comme une huître ; Lastain ne le reconnaissait plus : le Roumain était un grand solitaire et il supportait mal la présence de ses compagnons, une présence imposée. Il était aussi inquiet de la suite des événements ; il n'avait jamais eu confiance en Wilson et se méfiait des gens de l'ambassade. Il était maintenant une cible pour le régime Ceausescu… et les nouvelles circulaient vite dans les couloirs feutrés des consulats !

À la tombée de la nuit, ils avaient rejoint la piste d'Agadès ; ils croisèrent un camion minier, qui leur fit de grands appels de phare. Moha échangea quelques mots avec le conducteur. Il y avait du monde sur la plateforme : des émigrés, des travailleurs pour Arlit, l'eldorado empoisonné du désert !

Après une nuit passée sous la tente, à grelotter, ils reprirent la piste du Nord. Moha conduisait, le pied sur le plancher, en chantant une étrange mélopée pour exprimer sa joie d'être en terrain de connaissance. La Land faisait parfois de grandes embardées et fauchait, en dérapant, le talus sableux, à la limite de l'accident fatal ; Wilson jurait au nom de tous les saints, secoué comme un prunier.

En fin de journée, les premières maisons de Tamanrasset étaient en vue, ramassées derrière une haie de tamaris. Un soleil orangé, baignait l'oasis de ses derniers rayons ; les premières crêtes du Hoggar proche formaient un rempart bleuté, souligné d'ombres énigmatiques.

Lastain décida de s'installer dans une « zeriba », un gourbi de paille qui avait l'avantage d'être ventilé ; il y en avait une dizaine à disposition des touristes qui empruntaient la piste automobile. Des jeunes parfois un peu inconscients, mal préparés. L'armée les surveillait, mais les plus hardis passaient entre les mailles du filet, en direction de Djanet.

Il put prendre une douche et, le lendemain, profita d'une journée de calme relatif pour mettre de l'ordre dans ses notes. Les autres avaient préféré l'hospitalité du lieutenant… les chambres humides du « bordj ». Wilson, soutenu par Popescu, avait inventé une histoire servant d'alibi, expliquant les résultats de leur mission. Mais le commandant de la base les écoutait avec une moue dubitative, ainsi qu'au premier jour… Il n'insista pas et rappela leur prochain départ pour Alger :

« Après-demain, il y a un vol de l'armée… Nous rapatrions des soldats malades… il y a de la place pour vous…»

Dans le fond, tout se terminait bien, et Lastain se reprit à rêver d'une vie meilleure, plus confortable, sans soucis d'argent. Il pourrait quitter le journal, se mettre à son compte… il n'envisageait plus sa vie avec Yolande, trop distante, trop fragile

et inconséquente, minée par ses fantasmes… Mais il ne voulait pas la laisser dans le dénuement. Il lui parlerait, comme à une inconnue, mais en bon copain. Il n'avait rien contre elle.

*

La Casbah d'Alger ; un petit restaurant maure, dans une ruelle en pente avec un escalier en ciment qui plonge sur le grand boulevard. Lastain est assis en face de Cazenave qui l'écoute avec attention :

« C'est une affaire en or… tu as tort de te faire du souci ! Les risques sont minimes et les Français jouent le jeu : j'ai déjà touché une partie de la somme sur mon compte à la SBS genevoise… J'ai téléphoné, ils ont confirmé… Tout baigne, mon vieux. Maintenant, c'est aux diplomates de jouer ! »

L'optimisme de Lastain n'était pas communicatif ; Cazenave restait songeur. Il avait sorti une pipe en écume de sa poche et la bourrait consciencieusement, sans regarder son interlocuteur. Dehors, on entendait un bruit de conversation en arabe, provenant de l'épicerie voisine. Le début d'une querelle : le ton montait, amplifié par le canal étroit de la ruelle encore dans l'ombre.

« Tu fumes la pipe maintenant ? Je t'ai toujours vu avec une gitane au bec… ça donne un autre genre, faut avouer ! Je te verrais bien au Quai des Orfèvres… tu as le bon profil…

— Je pense surtout à ma santé, Lastain… Toi, l'aventurier, tu t'en fous !… Paraît que la pipe c'est meilleur pour les bronches, c'est mon toubib qui le dit ! Alors, je me soigne. Mais à mon avis, en ce qui te concerne, tu es en train de te lancer dans

une sacrée connerie. Je fais ce que je peux pour te couvrir, mais le patron a demandé à t'entendre, la semaine passée. Alors j'ai improvisé : je lui ai dit que tu prolongeais notre enquête en Kabylie. C'est toi le connaisseur !

— Tu as bien fait ; de toute manière le Chabaud, je l'emmerde…

— En attendant, c'est lui qui tire les ficelles…

— Pas pour longtemps… enfin en ce qui me concerne.

— Ton affaire n'est pas terminée, Lastain ! Reviens sur terre… Le Roumain peut encore monnayer son trésor avec une autre puissance… l'appât du gain ! Je ne le sens pas ton Popescu ; il n'est pas fait pour vivre en France…. Les communistes sont des assistés !

— C'est un solitaire ; il va refaire sa vie… il cherche à quitter le régime de son pays. Ils sont des milliers comme ça… rien d'exceptionnel. J'ai confiance en lui… C'est un modeste ; l'argent ne l'intéresse pas…

— Difficile à comprendre…

— Ouais, pour un bourgeois comme toi… mais c'est pas une surprise !

— J'veux mourir dans mes pantoufles ; je rêve d'honorabilité. Fonder un foyer et tout ce qui va autour…. Cazenave leva les yeux en direction du plafond sculpté, comme pour faire un vœu. Il lâcha un nuage de fumée qui stagna un instant au milieu de la salle.

— Encore un candidat au suicide philosophique… Tu ne t'en remettras pas, mon vieux ! Lastain se voulait amer et vacciné, marqué par sa lourde expérience de la vie à deux. Cazenave haussa les épaules, fataliste.

— C'est notre lot sur cette terre… il y a quand même de bons moments, un peu de poésie…

— Tu peux toujours les écrire tes poèmes ; c'est moins risqué !

— D’accord ; maintenant, on arrête de délirer. J’ai ici deux billets d’Air Algérie pour demain, direction Genève : on déménage, avant de se retrouver en cabane avec tes combines malpropres…

— Cause toujours… je t’inviterai dans ma nouvelle piscine à Cologny !

— Je ne sais pas nager ! Alors ta piscine tu peux la combler… »

Cazenave était de mauvaise humeur, mais dans le fond Lastain pensa qu’il avait raison : mieux ne valait pas s’attarder ; les décideurs pouvaient décider de tourner leur veste, et lui, Lastain, payerait les frais de l’aventure ! Les journalistes étaient plutôt mal cotés dans la nouvelle Algérie démocratique !

Le lendemain, confortablement installé dans la Caravelle de la compagnie nationale, il poussa un soupir de soulagement. Il était presque content de retourner au pays et d’embrasser Yolande ; il la plaignait, maintenant ! Il comptait sur un nouveau départ possible.

Genève était en vue. En contemplant le jet d’eau, qui scintillait, minuscule, à travers le hublot de l’appareil, il se prit à rêver d’une vie meilleure : il prenait de l’âge et se voyait lui aussi assez bien avec les pieds dans une paire de charentaises, au coin du feu.

*

Comme toujours, la réalité se présenta avec un visage différent, plus rude, plus cruel, comme le fil détaché d’une

tragédie interrompue… Lastain gardait encore l'image tranquille du retour au foyer imprimée dans son esprit, plongé dans l'euphorie de son arrivée à Cologny, en terrain neutre, loin des menaces des hommes. Décidément, il se faisait vieux ! Il voulait oublier les errements incontrôlables de Yolande. Cependant, il constatait une fois de plus le vilain décalage entre les désirs des humains, candidats au bonheur, et les faits de la vie quotidienne le plus souvent sans saveur, parfois brutaux…

La maison de Cologny était hermétiquement close, Yolande absente et le jardin laissé à l'abandon, triste avec les quelques fruitiers squelettiques, en mal de taille, dans le froid de l'hiver et les ombres du crépuscule. Il eut un peu l'impression de passer sous une douche froide, avec des picotements désagréables le long de la colonne vertébrale. Il regarda autour de lui, cherchant à comprendre… Il posa sa valise sur les marches du perron et se tourna en direction de la maison d'Alvarez. Il y avait de la lumière à l'étage. Lastain traversa le court chemin entre les deux maisons, poussa le portail rouillé et actionna la cloche qui servait de sonnette. Le docteur était un peu dur d'oreille. Cependant, la porte d'entrée s'ouvrit presque immédiatement et Alvarez apparut au sommet du perron. Il leva les bras au ciel :

« Vous voilà enfin… Yolande est à l'hôpital, rien de grave, mais elle a bien failli passer un mauvais quart d'heure… Heureusement que Zohra l'a suivie aux toilettes, où votre femme cache ses médicaments… Elle a quand même ingurgité une sacrée dose de tranquillisants ; mais Zohra a pu la faire vomir… Elle m'a appelé, alors j'ai averti les urgences…

Tout en écoutant passivement, Lastain reprenait lentement contact avec ce passé douloureux, qu'il avait temporairement occulté, laissé de côté comme un bagage encombrant.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas… C'est la première fois ! Elle sait bien que je travaille pour nous deux… pour garder la maison. Je suis sur un gros coup !

— Elle était sans nouvelles, Lastain… Ça marche pas très bien dans sa tête ; elle s'imagine des choses. J'ai l'impression qu'elle est sous influence, mais elle ne veut rien dire… muette comme une tombe ; actuellement elle est suivie par un psy, mais il n'arrive pas à en tirer quoi que ce soit. Elle parle seulement de vous, mais pas en bien !

— Bon dieu ! C'est le bouquet… Je ne pouvais pas la prendre avec moi cette fois, dans son état ! D'ailleurs, elle n'aime pas trop l'Afrique du Nord. Vous le savez bien, Lucas : elle se sent agressée par les gens, mal à l'aise. Elle s'ennuie à Alger… Pourtant, elle s'est faite quelques copines… mais avec son caractère fantasque, elle fait le vide autour d'elle ! Lastain était désespéré, fatigué ; il ne voyait pas de solution.

— Vous irez la trouver demain… le médecin de Bel-Air prétend qu'elle ne veut pas vous recevoir, mais je ne le crois pas ; c'est une manière à elle de demander de l'aide. En attendant, venez partager mon repas… on causera ! Vous me raconterez votre équipée, vos exploits je veux dire… »

Lastain se rendit d'abord, en début de matinée, dans les locaux du journal. Il voulait faire rapidement un rapport sur sa mission. Cazenave était déjà dans le bureau du patron ; il parlait fébrilement, comme pour meubler le silence. Chabaud avait sa tête des mauvais jours ; il écoutait attentivement son collaborateur tout en donnant l'impression de chercher la faille. Lastain pensa : « Ce type n'a décidément pas le contact avec les gens ; un méfiant, un fouineur…! Le pauvre Cazenave a pourtant des qualités de grand journaliste, mais l'autre ne les voit même pas ! C'est à moi de jouer maintenant… »

Chabaud lui donna une poignée de main brutale, une manière de dire « à nous deux ». Lastain se sentit soudain dans la peau du coupable qui entre dans un tribunal.

« Alors, Lastain, on joue cavalier seul ? Votre déplacement dans le Djurjura n'était pas prévu… je sais que vous aimez la montagne, mais là, vous étiez en service ! Je vous avais pourtant donné une mission précise, avec un cahier des charges… »

Un cahier épais que Lastain n'avait même pas ouvert ! Il s'assit sans répondre, tout en tendant machinalement la main à Cazenave.

« Je vous parle, Lastain ; j'attends des explications… Monsieur Cazenave… »

Lastain excédé se leva, en jetant un regard de mépris au rédacteur en chef, empêtré dans son discours… Il pouvait parler des heures pour ne rien dire ; la secrétaire s'était endormie, un jour de réunion, sur sa chaise, en face de lui… Dans les couloirs, on en causait encore ; une hilarité générale : le personnel, toujours à l'affût d'une anecdote, se tapait sur les cuisses en signe de bonheur ! Lastain éluda les questions à venir :

« Vous recevrez mon rapport dans quelques jours. Si vous n'êtes pas satisfait, faites-le-moi savoir ! Je trouverai toujours un canard pour publier mes articles. Je dois rendre visite à ma femme ; elle est hospitalisée. Elle aussi elle souffre de la bêtise des gens… Mes respects, monsieur le directeur ! »

Il ne se faisait pas d'illusions, ses jours étaient comptés à « *l'Hebdo* » et c'était tant mieux. Il fallait simplement ne pas ébruiter l'existence du gisement dans le désert ; oublier l'uranium et tous les acteurs de cette étrange affaire, loin d'être conclue. Popescu resterait dans l'ombre. Quant aux autres… Tout cela ressemblait à un dangereux coup de poker et Lastain n'était pas très habile à ce jeu-là : il préférait l'affrontement

direct, le choc des coups au bon endroit, la sueur des corps mêlés dans une étreinte virile…

Devant l'hôpital, il hésita quelques secondes. Puis il s'engouffra subitement dans le hall d'entrée. On lui indiqua la chambre de Yolande. Elle reposait, le visage blanc, presque transparent, ses cheveux clairs couverts d'un fichu de soie brodée qui la vieillissait. Il l'embrassa sur le front, maladroitement. Elle lui apparut lointaine ; elle le reçut quand même avec un maigre sourire :

« Te voilà ! Ils ne t'ont pas retenu ? J'ai cru que tu finirais tes jours en cellule, à Alger… De toute façon, je ne compte pas beaucoup pour toi, pas vrai ? Donne-moi à boire ; ils ont monté le chauffage, à cause de la bise !

— Tu nous as fait peur ! Bon sang, Yolande… explique-moi un peu ? Je peux tout arranger, la maison et le reste. Nous aurons beaucoup d'argent et je vais trouver un nouveau job… Il avait l'impression de débiter un discours creux, en pure perte. Yolande était ailleurs…

— Il est trop tard, Gérard, trop tard… Toutes ces années… tu ne m'as jamais aimée ; je connais tes maîtresses, tes faiblesses… Je recommencerai ; ils me croient folle ! Mais je tiens ma vengeance… J'ai appris à faire souffrir les gens ; c'est tout un art, comme la peinture. Tu te rappelles ? Tu aimais bien mes tableaux… je les ai brûlés, en pensant à nous deux… Donne- moi encore à boire et éteins cette radio…

— Il n'y a pas de radio, Yolande. Il n'y a que nous deux… Reprends-toi !

— J'entends des bruits dans ma tête ; on dirait des parasites… il faudra que j'en parle à mon amie ; elle est forte ! Depuis toutes ces années, les hommes, elle les fait courir, comme des petits chiens… Les hommes sont des chiens…

— Quelle amie ? Je ne te suis plus… Tu n'as pas d'amie, Yolande ; on a des dettes jusqu'au cou, chez tous nos

fournisseurs et depuis ta maladie les gens nous tournent le dos… Enfin, il reste toujours Lucas ; on peut compter sur lui…

— Oui, tu as raison, ils nous tournent le dos… Mais je suis bien dans cet hôpital, c'est le principal… Laisse-moi, maintenant, j'ai reçu un appel… Tu n'entends rien ? »

C'était une catastrophe ; Lastain s'accrocha un instant au cadre chromé du lit. Il se sentait mal lui aussi. Il fallait quitter cette chambre ; il sentait comme un souffle de folie qui tournait autour de Yolande, en essayant de le saisir à son tour. Il sortit de la chambre, sans prendre congé.

À la réception, il demanda le médecin de garde. Ce dernier, un vieux monsieur placide, le rassura, en lui effleurant une épaule dans un geste de compassion :

« Au début, ils sont tous comme ça… votre femme a reçu un choc : la perte des parents, de sa maison familiale, votre départ… elle est fragile… je dirais légèrement schizophrène. Son personnage intérieur se comporte bizarrement : elle semble très influencée par un personnage imaginaire ! Une volonté plus forte que la sienne qui l'empêche de se construire ou de se réparer. Mais elle s'en sortira. C'est aussi à vous de jouer…

— Mais la maison n'est pas vendue… j'ai racheté nos parts et fait stopper la procédure, depuis Alger. Disons que je me trouve dans une situation financière plus confortable…

— Je vois… mais elle ne l'a pas encore réalisé. N'oubliez pas qu'elle navigue parfois dans un monde à part… un domaine réservé où vous et moi n'avons pas de place, d'accord ?

— Mais enfin, elle est en danger permanent, alors ? Il faut la mettre sous surveillance, oui ou non ?

— Si j'étais vous, j'organiserai une séparation de biens ou une mise sous tutelle ; voyez ça avec votre notaire… Elle est capable de dilapider vos avoirs…

— Elle a déjà brûlé tous ses tableaux ; pourtant, elle avait un talent reconnu… Elle a exposé à plusieurs reprises… J'ai même eu peur pour notre chat : elle voulait l'étrangler… C'est notre bonne, Zohra, qui me l'a dit. Je suis démuni ; je ne la reconnais plus !

— Patience ! Elle va récupérer… mais elle a besoin d'une protection, contre elle-même d'abord… Pour le reste, elle ne paraît pas être bien dangereuse… Il faut l'entourer ; croyez-moi : à deux ans de la retraite, j'en ai vu d'autres…»

Des phrases toutes faites, à l'usage d'un client ordinaire ; mais Lastain n'était pas une personne ordinaire !

Il fallait faire face, et vite. Dans les jours qui suivirent, Lastain prit toutes les dispositions possibles pour limiter les dégâts et préparer le retour de Yolande à la maison. Il avait aussi eu Wilson au bout du fil, qui lui avait dit que l'affaire suivait son cours ; toutes les données étaient entre les mains des diplomates et les Algériens allaient être mis au courant du véritable objectif de leur mission. C'était de toute évidence un moment critique. Mais Wilson était optimiste : la Cogemas avait de solides arguments et les Français étaient sûrs de remporter la mise.

« Vous toucherez bientôt le solde de la somme promise… au fait : votre protégé, le Roumain, est à l'abri, sous une nouvelle identité… mais il vaut mieux ne pas le rencontrer… pas encore… Il faut avancer avec prudence, vous me comprenez ? »

Lastain comprenait. Mais il se sentait quelque peu débordé sur tous les côtés. Pour l'instant, il s'agissait de récupérer Yolande…

Le soir, il y avait réunion chez Lucas Alvarez, autour d'un repas léger bien arrosé, avec le frère légiste et, surprise de dernière minute, le commissaire Voisin engagé dans une

difficile enquête mais qui avait pu se libérer pour quelques heures. Tous amateurs de voile et de bonne chair. Ils avaient pris quelques rides et des mèches de cheveux blancs fleurissaient sur les tempes du commissaire. Victor Alvarez était devenu chauve et Lastain s'était coloré les cheveux, dernière coquetterie avant la barre du demi-siècle ! Seul Lucas avait gardé ses cheveux intacts, mais son visage marqué par les épreuves avait vieilli; sa vue baissait dangereusement et il devait porter des lunettes spéciales.

Lastain venait d'apprendre que le docteur Alvarez était mis en procès pour une sale affaire : une « erreur médicale » sur une patiente, un médicament à risques qui avait provoqué de graves troubles de la personnalité, mais indispensable pour sa survie. Lucas gardait la tête froide, il n'avait pas eu le choix. Cependant, le mari de la malade voulait le traîner en justice. Le docteur ne cherchait pas à se justifier, il constatait :

« C'est une situation plutôt fréquente… Il est impossible de tester ces molécules sur la durée… il y aura toujours une part d'imprévu ! Je pense aussi à Yolande : il y a des traitements en psychiatrie, mais là aussi… Enfin vous voyez, les généralistes sont les plus menacés ! Je risque mon poste… Au fait, comment va votre femme ?

— Elle me fait peur, franchement… une étrangère ! J'ai eu l'impression de parler à une inconnue. Comme si toutes ces années de vie commune avaient été gommées ; il ne reste rien ! Des cendres… comme ses tableaux. »

Lastain était amer ; malgré ses écarts de conduite avec les jeunettes du club de voile, des « aventures sans lendemain », il tenait à Yolande ; son charme léger l'avait finalement conquis, et elle avait su être une compagne fidèle ; mais pendant combien de temps ? Il n'aurait pu le dire, tout cela était flou… Simplement, il pouvait compter sur sa présence et malgré son aversion pour les voyages et l'Afrique du Nord, elle l'avait suivi

et encouragé… Puis elle s'était éloignée, comme un bateau qui prend lentement le large, après avoir quitté le quai, la sécurité…. Et il n'avait rien vu.

Le frère de Lucas, remarqua :

« Votre femme a toujours été physiquement délicate… Sujette à de profondes douleurs lombaires, comme beaucoup d'entre nous d'ailleurs… Au début de votre mariage, je me rappelle lui avoir conseillé de suivre régulièrement des cours de relaxation ou de gymnastique éducative. Avec des séances régulières de massage. Elle avait trouvé un physiothérapeute, un peu psychanalyste, le docteur Steiner, je crois, vous vous rappelez ?

— Oui, oui ; c'est de l'histoire ancienne…

— En effet ; mais j'ai remarqué une étrange coïncidence entre les premiers troubles de Yolande et la mort de Steiner, quelques années après. Il a été remplacé par un jeune, peu expérimenté ; enfin, c'est ce qu'on dit… Mais il n'est pas seul : il travaille avec une femme déjà âgée ; elle lui apprend le métier en quelque sorte…

— Oui, je sais, madame François. Yolande voulait même me la présenter ! Elle pratique aussi en France voisine… Mais je ne vois pas… »

Lastain pensa qu'il était inutile de leur dire que Yolande lui avait présenté un jour Isabelle, qui se faisait appeler « Madame François » ; ils ne comprendraient pas ! Ce n'était pas une coïncidence, bien sûr. Son ancienne maîtresse le suivait à la trace ; elle pouvait resurgir à tout instant dans son existence !

« En tous les cas, madame Lastain est fidèle à son traitement, depuis toutes ces années… ; elle soigne son corps. Remarquez, c'est tout bénéfice pour elle ! Mais il lui faudrait un médecin aussi compétent pour la tête. Lastain acquiesça :

— Je crois que Yolande a des tendances hypocondriaques, vous savez : ceux qui parcourent les encyclopédies médicales et se trouvent toutes les maladies de la terre. Mais elle va être sérieusement suivie… je m'occuperai un peu mieux d'elle, de son cas, désormais…

Le docteur Lucas fit la moue, peu persuadé :

— J'ai l'impression qu'elle a atteint un point de non-retour. Elle vous en veut, Lastain… je la connais ! Elle est très fière et autoritaire malgré son éducation de petite bourgeoise. Elle cherche un coupable à tous ses malheurs ; enfin, c'est mon sentiment…

— De toute manière, je prends nos affaires en main ; c'est plus prudent ! »

Lucas opina du chef, en signe d'approbation. Son frère et le commissaire Voisin acquiescèrent également. Il y avait comme une sorte de complicité entre les quatre hommes ; ils se fréquentaient depuis tant d'années ! Le légiste s'adressa à Lastain :

« Et votre diabète ? Vous me paraissez en excellente santé depuis votre retour du bled ! Vous utilisez toujours votre vieille seringue ?

— Effectivement, je suis très attaché à mes anciennes habitudes, un peu comme on tient à ses vieilles pantoufles ou à un bracelet-montre… La montre qui a accompagné toute votre adolescence. J'ai brisé ma seringue une seule fois, en mission. Maintenant, je garde la nouvelle ; elle m'a sauvé la mise à plusieurs reprises. C'est idiot, n'est-ce pas ?

— Vous êtes un grand romantique, Lastain… Qui l'eût cru ? »

De retour dans sa chambre, il s'occupa à trier le paquet de courrier reçu dans la semaine. Il oubliait souvent des documents dans la boîte aux lettres, un peu par paresse. Il n'avait pas

sommeil et il essaya de tromper le temps ; il alluma son poste TSF. Il retourna à son courrier et mit de côté les factures et les journaux publicitaires. Son attention fut attirée par une enveloppe brune, timbrée en France. Il devinait son contenu ; Lastain en avait déjà reçu plusieurs au cours de ces dernières années ! Avec des coups de fil menaçants. Il pensa : « Encore une lettre anonyme, ces salauds ne me lâcheront pas… Pourtant ils n'ont rien tenté contre moi en Algérie… je ne comprends rien ! »

Il lut le message, toujours le même, avec quelques variantes : « *On aura ta peau, fumier etc.* ». Ils manquaient d'imagination. Le papier dégageait une curieuse odeur de produit chimique ; une odeur de pommade indéfinissable, comme on en trouve dans les drogueries de quartier. Pourtant, cette odeur lui disait quelque chose… Il pensa à la madeleine de Proust : il finirait peut-être par identifier son origine ? Une rapide enquête menée par le commissaire Voisin n'avait rien donné : « Des lettres découpées dans un journal français, de la colle ordinaire, pas d'empreintes… essayez de chercher dans votre passé : dans ce métier, on se fait pas mal d'ennemis ! Quant à l'odeur…»

Il avait repensé aux deux types abattus à Constantine… Mais il y avait prescription, depuis le temps. Des articles engagés, il en avait écrit beaucoup, en partie contre des groupes d'extrême droite, à Genève et en France voisine : en Suisse, il dénonçait les nostalgiques de « l'Ordre Nouveau », qui, de nos jours, n'avait de « nouveau » que le nom ! Les descendants d'Oltramar ; le parti Vigilance qui faisait encore recette. L'avenir, Lastain le voyait plutôt en brun… Il ne mâchait pas ses mots contre ces « rats d'égout », son expression favorite ; des gens sans programme politique, incapables de gouverner, prêts à faire basculer la société déjà mal en point. Simplement mus par leur orgueil personnel… Il songea alors à la théorie psychanalytique d'Adler et au délire lucide de Nietzsche : la volonté de

puissance… un moteur énergique dans l'existence. Mais, mal digérée, mal comprise, elle devenait une peste moderne, difficile à éradiquer. Il n'y avait pas de vaccin contre l'épidémie qui se propageait par le biais du populisme…

Oui, c'était l'explication la plus probable. Des méthodes de lâches ; des types incapables de se battre ou de tuer. Lastain avait appris à tuer, depuis le convoi dans le désert… C'était vraiment facile, et sans douleur. Il n'hésiterait pas si nécessaire. Bien sûr, on utilisait du poison contre les rats, de l'arsenic… mais Lastain n'aimait pas le spectacle de la souffrance.

Finalement il brûla la lettre le lendemain, avec un tas de feuilles, dans son jardin et passa à autre chose.

Deux mois plus tard, Yolande rejoignait le foyer familial et retrouvait son mari, anxieux, prêt à tout. Curieusement, Yolande paraissait paisible, le docteur avait parlé de guérison temporaire : « Pas de contrariété, il suffit d'un rien… ». Elle avalait pas mal de cachets dans la journée, des anxiolytiques et d'autres pilules qui semblaient lui rendre goût à l'existence. Elle tenait aussi à reprendre ses cours de relaxation en ville, pour entretenir sa musculature. Lucas avait approuvé, en voisin prévenant : « C'est une bonne idée, un peu d'exercice physique ; et des promenades… rien de tel ! ». Elle avait reçu une voiture personnelle, un petit modèle ; un luxe depuis la bonne fortune de Lastain. Yolande pouvait se rendre facilement au cabinet de « Madame François » et elle en revenait rayonnante. Lastain cherchait à comprendre le jeu trouble d'Isabelle, le fin mot de cette mainmise volontaire sur sa femme.

Il avait reçu son argent, une grosse somme, et Wilson avait confirmé que tout allait bien : mais il y avait quand même un os et un gros ! Une fuite à l'ambassade de France : « L'attaché commercial a vendu la mèche aux Algériens, avant le début des négociations ; il a fallu se battre pour obtenir la concession… un

sacré bémol… toute l'affaire est dans les journaux de la capitale et l'État français accusé d'ingérence économique, d'espionnage etc. Un sacré sac de nœuds, mais la Cogemas a eu le dernier mot…

— Ils ont cité des noms ?

— Pas directement ; vous avez toujours l'intention de publier votre article ? Ce serait peut-être une bonne idée maintenant. Essayez de justifier notre petite promenade dans le Hoggar ; c'est aussi dans l'intérêt du régime Boumediene… Il a de la peine à vendre son pétrole ces derniers temps… alors ? Mais utilisez un pseudo, c'est plus prudent !

— D'accord ! Je vais m'y mettre ; j'insisterai sur la coopération indispensable entre l'Algérie et la France… Une manière de les caresser dans le sens du poil : tout le monde s'y retrouvera ! »

Lastain était en train de commettre une erreur. Il aurait dû s'abstenir de révéler les détails de l'affaire, mais il était habité par le démon du journalisme et il aimait la provocation qui lui rappelait ses premiers combats dans les salles surchauffées de l'Oranie. Des « pugilats » comme disait sa mère à l'époque…

L'article, plutôt flatteur pour le gouvernement algérien qui n'avait finalement pas condamné leur escapade dans le Sud, parut rapidement dans un journal parisien. Mais Lastain tenait quand même à rester anonyme ; il y avait beaucoup d'intérêts en jeu.

« *L'Hebdo Genevois* » ne lui convenait pas et il voulait éviter la censure inévitable de « Ray » Chabaud, son patron, qui ne manquerait pas de décortiquer le texte et de le réécrire à sa manière. Il signait parfois des papiers qu'il n'avait jamais composés… Mais c'était lui le chef…

En recevant un exemplaire du journal, Lastain constata, à sa grande surprise, que le rédacteur parisien avait cru bon d'insérer des détails biographiques le concernant… des détails compromettants. Son profil d'ancien « pied-noir » était nettement esquissé, en vedette, avec certains de ses « exploits » bien connus dans le milieu de la presse, qui le considérait parfois comme un gêneur !

L'effet désastreux de cet entrefilet ne se fit pas attendre. Le lendemain, Cazenave entra en coup de vent dans son bureau : « Le patron veut te voir… il a sa gueule des mauvais jours ; méfie-toi… »

Chabaud était assis derrière sa table de travail couverte de documents, comme un juge siégeant au milieu de son tribunal ; une moue sévère déformait son visage ingrat, mal rasé. Il tenait un journal ouvert devant lui. Lastain trouva qu'il se négligeait, avec l'âge : ses cheveux poivre et sel étaient mal peignés, créant une impression de désordre calculé; la secrétaire avait un jour résumé le tableau en notant : « Il a toujours l'air de sortir de son lit… Il a vraiment mauvaise façon, le patron ! ». De plus, Lastain détestait ce menton fuyant, qui soulignait si bien le côté médiocre de Raymon Chabaud… Il ne supportait plus les sautes d'humeur gratuites, du bonhomme qui ne savait, de toute évidence, pas gérer son personnel. Bref, il s'attendait maintenant à une jolie passe d'armes. Chabaud désigna l'article de Lastain :

« Cette fois, vous êtes coincé, Lastain. Vous n'appartenez plus à notre équipe et je vais vous mettre en procès ; la hiérarchie… Vous avez négligé la hiérarchie ainsi que votre tâche, dépassé votre cahier des charges dans cette histoire… une affaire d'État ! Il y aura des suites… »

Chabaud aimait les grades, les médailles, la reconnaissance de ses pairs ! Il se mettait volontiers à plat ventre devant le responsable local du journal, un Juif installé de longue date à Genève et qui jouait le rôle de chef de service…

« J'ai convoqué monsieur Lévy ; il va arriver sous peu avec son avocat. Je veux faire les choses dans les règles. J'ai aussi averti la maison de Paris… vous êtes grillé Lastain !

— Vous me l'avez déjà dit, mon vieux ! Je connais le fond de votre pensée : vous êtes transparent ! Lastain se montrait volontiers méprisant, ce qui ne facilitait pas les rapports avec le nabot. Un petit jeu qui durait depuis des années… un jeu dangereux !

« Alors, vous n'aimez pas ma prose ? Une belle histoire, pourtant, non ? Vous auriez dû vous joindre à nous, vous qui aimez les voyages ! »

Lastain faisait allusion aux nombreux déplacements du directeur, souvent inutiles, aux frais de la princesse ; il passait du bon temps, tout en prenant prétexte de relations à maintenir avec les dirigeants du groupe à Paris. Il aimait la capitale française. Des mauvaises langues parlaient de relations plus intimes… Il laissait alors derrière lui, sans vergogne, tout le travail à ses subordonnés et Lastain, avec l'aide du secrétariat, devait répondre aux urgences et remettre de l'ordre dans le foutoir administratif de Chabaud.

Lévy et son avocat, un petit homme malingre et discret, entrèrent dans le bureau sur le coup des dix heures. Les deux hommes paraissaient empruntés, comme s'ils réalisaient que leur présence était inutile, voire déplacée. Lastain devina que Chabaud avait dû fortement insister pour obtenir cette confrontation, en essayant de le charger au maximum. Une maladresse : le grand chef regardait sa montre avec inquiétude ; un pli de contrariété se dessinait sur son large front d'intellectuel :

« Écoutez Chabaud, j'ai peu de temps ; j'ai lu votre courrier. Monsieur Lastain a certainement commis une erreur en transgressant vos ordres. Seulement, dans l'article incriminé, je ne vois pas vraiment quelle est notre implication. Aucun nom

n'est cité et la participation de « *l'Hebdo* » à ce reportage, sur l'existence de ce gisement de minerai d'uranium, n'apparaît nulle part. Quant au profil de votre journaliste… ce n'est pas une preuve ; la description reste assez floue… il n'y a pas matière à procès !

— Pourtant, monsieur Lévy, Lastain nous a fait prendre des risques… il a agi dans son propre intérêt !

— Ce n'est probablement pas le seul, mon cher Chabaud… De plus Lastain est notre meilleur élément, vous l'avez reconnu vous-même il y a quelques mois… vous vous souvenez ?

— Oui, mais…

— Je vous laisse avec mon avocat… je n'ai pas le temps de vous écouter. On vous a déjà dit que vos discours étaient interminables ? Le temps, c'est de l'argent… Essayez de résumer votre pensée, Chabaud… Essayez ! Il paraît que c'est une grande qualité. Pour Lastain, j'attends le rapport de mon avocat, maître Courrier… Nous prendrons ensuite la décision qui s'impose ! Un licenciement n'est évidemment pas à exclure, si la faute est avérée… »

Lastain exultait : la partie était presque gagnée. Restait à donner un dernier coup de reins. Il allait jouer sa carte maîtresse.

Après une heure de discussion, le directeur sortit du bureau la queue basse, avec la tête du mauvais perdant, précédé du petit avocat qui ne fit pas de commentaires. Chabaud avait enfilé son imperméable mastic, un habit de cérémonie qu'il réservait pour les grandes occasions. Dehors, il pleuvait à verse, un orage tropical qui n'épargnait personne. Chabaud avait déjà la tête du gladiateur vaincu, mais il ne voulait pas le reconnaître ; il monta dans le taxi qui attendait, rangé sagement le long du trottoir. « On se reverra, Lastain ! J'ai un avion à prendre… à mon retour…

— Sûr… Bon voyage ! » Il était inutile d'envenimer la situation. Il pensait bien évidemment : bon débarras ! Lastain avait le champ libre.

Il décida de jouer son joker au plus vite. Il appela les bureaux de la Cogemas depuis le journal et obtint presque immédiatement la communication avec Wilson :

« Des ennuis, Lastain ? Il expliqua en quelques mots la situation ; son interlocuteur ne parut pas surpris.

— Il y a toujours des dégâts collatéraux dans ce genre d'affaire… Son accent britannique était nettement plus marqué au téléphone et il gardait tout son flegme : « Ne vous faites pas de souci, la patronne connaît personnellement le ministre. On va remettre votre Chabaud au pas. Je sais que vous n'aimez pas vraiment notre entreprise… mais la compagnie vous doit beaucoup et nous savons nous montrer généreux…

— C'est bien, Wilson ; mais n'en faites quand même pas trop !

— J'ai une autre bonne nouvelle, Lastain : vous serez intéressé aux bénéfices, vous toucherez une petite rente dès que l'exploitation aura démarré… disons d'ici deux à trois ans. Vous allez être à l'aise, mon vieux ; un nouveau riche ! Évidemment, il faudra vous abstenir d'écorner notre image… ! Vous avez parfois la plume un peu légère…

— On en reparlera… C'est aussi à vous d'améliorer les conditions d'extraction… le scandale d'Arlit…

— On y travaille, mon vieux, on y travaille ! Parole d'homme. Bon, je reviens à notre affaire : votre chef va être convoqué par la maison mère. Un groupe de presse qui pèse lourd chez nous, un actionnaire important ; ils vont le savonner… Vous n'allez plus le reconnaître ; vos ennuis sont finis…

— Vous êtes un drôle de type, Wilson… je vous suis redevable ! Un jour, j'aurai peut-être l'occasion de vous remercier !

— Je vois que vous avez tout compris… le monde des hommes est à la fois très simple et extrêmement compliqué ! Il suffit d'être bien placé pour y voir clair… Si possible le dos au soleil… Alors bonne chance ! »

En reposant le combiné, Lastain comprit qu'une page venait de se tourner. Il avait gagné le dernier round. Restait encore une inconnue dans cette nouvelle vie dorée qui l'attendait : Yolande, qui malgré son état satisfaisant, restait plus que jamais une énigme. Enfin, un ennemi plus insidieux le guettait toujours au coin de la rue, le suivant dans tous ses déplacements : le diabète, qui gagnait toujours un peu de terrain, comme ces vagues qui rongent avec obstination un rivage de sable en mouvement.

X

L'engrenage

Parfois, dans l'existence, on a la pénible impression que les choses sont arrivées à une fin, que l'avenir est bouché ou que la boucle est bouclée… Tout est stagnation autour de soi, et la vie est comme une longue caravane enlisée dans un marécage ; regardez ces voyageurs qui déploient une énergie presque inhumaine pour essayer de sortir du bourbier, harcelés par les mouches, cuits par le soleil, avec cependant l'espoir d'en sortir un jour ! L'espoir, cette projection dans l'avenir d'un bonheur à crédit. Un bonheur au rabais, mais qui fait oublier pour quelque temps les avatars du présent.

Durant les premières années qui suivirent le retour de Yolande dans son foyer, Lastain avait cru qu'il était sorti de l'ornière et qu'il pouvait enfin souffler et se consacrer à son métier, reprendre une vie normale. D'autant plus que Chabaud, comme prévu, avait tourné sa veste et lui faisait les yeux doux ! Une transformation spectaculaire, à la hauteur du personnage qui avait un don certain de comédien. Cazenave, qui allait quitter le journal, lui avait dit :

« Méfie-toi ; un retournement de situation est toujours possible… Ce faux-cul a plus d'un tour dans son sac ! Mais Lastain, dans son for intérieur, n'en avait cure.

— Ils l'ont mouché, une fois pour toutes ; comme un galopin !… il se tient à carreau ! On est dans les meilleurs termes… »

En effet, Lastain avait pris du galon et gagné une indépendance presque totale. Il travaillait pratiquement en « free lance » et ses bureaux étaient maintenant ouverts dans une ruelle tranquille de la vieille ville genevoise. Il était respecté de ses chefs et on lui confiait volontiers des enquêtes à sensation, au nez et à la barbe de ses collègues moins favorisés. Il faisait évidemment beaucoup de jaloux.

Cependant, il avait le sentiment de piétiner : le ménage Lastain avait perdu de son sens, Yolande ne cherchait plus à le comprendre, à l'épauler… il avait l'impression de côtoyer un être nouveau, sans consistance, plongé dans une vie intérieure déchirée et rassurante à la fois. Il était confronté à ce paradoxe presque tous les jours ; Yolande lui souriait, parlait de leur avenir, se comportait comme une femme aimante. Mais, derrière ce vernis d'amabilité, il sentait un orage gronder. Depuis le jour où elle avait été terrassée par une nouvelle crise de démence qui avait duré plusieurs heures. Elle s'était calmée dans la soirée, mais Lastain avait appelé le docteur Alvarez à son secours. Malgré ses démêlés avec la justice, il était accouru, en robe de chambre, les cheveux en bataille :

« Il faudrait lui éviter un nouvel internement. Je pense que la crise est passagère…

— Je ne sais plus que faire ; j'ai évoqué une maison de repos, elle en a besoin. Ces derniers temps, elle semblait mal dans sa tête. Alors… Mais j'aurais mieux fait de me taire !

— N'oubliez pas que Yolande est intelligente. Elle comprend parfaitement la situation. Sur le conseil du psychiatre, vous l'avez privée de tous ses droits. Elle n'est plus qu'une

enveloppe vide ! Du moins elle le ressent ainsi…. Bon, j'approuve votre décision ; c'était une disposition normale au départ… elle était irresponsable !

— Mais elle l'est encore !

— Pas si sûr… en tout cas elle vous en veut profondément. Ça fait plus de trois ans qu'elle attend son heure : retrouver sa dignité envolée. Elle a des moments de lucidité, même si elle vous paraît lointaine…»

*

L'année suivante, il fut invité à Alger pour donner plusieurs conférences sur les difficultés des rapports Nord-Sud et les problèmes énergétiques et sociaux au Maghreb. Yolande l'accompagnait : elle avait surmonté son aversion pour l'Afrique du Nord et exprimé le désir d'assister à ses exposés ; un signal encourageant pour Lastain…

Mais le pays se portait mal : après bientôt dix-huit ans d'indépendance, il était toujours plongé dans la pauvreté. La mort de Boumediene, l'année précédente, n'avait rien arrangé. Emporté par la maladie, il laissait derrière lui un héritage plus que mitigé : après avoir enfermé les institutions dans un corset militaire et technocratique, l'Algérie était proche de l'implosion. Lastain faisait partie de ceux qui pensaient que les militaires sont incapables de gérer un pays au-delà d'une certaine période de transition, après une révolution… Treize années de gouvernance par Boumediene et ses colonels, c'était trop !

Cependant, les anciens du FLN tenaient toujours le pouvoir : le président Chadli, un général cette fois, avait succédé au

président colonel. Chadli Bendjedid présentait une image, en politique intérieure, en apparence plus débonnaire que celle de son prédécesseur. Mais le « parti unique » restait unique et les espoirs démocratiques de la jeunesse sans travail, baignant dans la corruption, étaient loin d'être comblés. Sans le savoir, les dirigeants, par maladresse, reprenant les vieilles recettes coloniales — comme dans le reste du Maghreb — avaient transformé ce peuple adolescent en véritable bombe à retardement. La chute du prix du pétrole avait été un premier avertissement sérieux. Le pays manquait de tout et la pénurie des denrées essentielles toujours aussi forte. L'exploitation du nouveau gisement d'uranium, dans le Sud, profitait surtout aux Européens et aux investisseurs… Les banques étrangères s'en mettaient plein les poches, les Suisses en tête comme d'habitude. Des accidents nucléaires majeurs en Amérique et en Russie, tenus partiellement secrets, avaient quand même ralenti la construction de nouveaux sites et la production du minerai. L'Occident hésitait…

Lors d'un déplacement à Oran avec Yolande, ils avaient traversé le « souk » de la vieille ville. Lastain respirait ces odeurs d'épices à la fois capiteuses et grisantes qu'il avait connues au cours de son enfance ; il pensait retrouver aussi, sur les étalages, les mêmes couleurs vives et variées, celles que l'on voit étendues sur la palette d'un peintre, devant sa toile immaculée. Pourtant, il fut déçu : le marché était triste, terne, malgré un soleil encore timide. À côté de lui, Yolande avait remarqué, avec de la surprise dans la voix :

« C'est étonnant, on ne trouve même pas de pommes de terre ! J'ai demandé au marchand… il dit qu'il faut attendre la semaine prochaine ! Je ne comprends pas… un pays agricole… ils ne produisent pas que du vin, il me semble ?

— Il n'y a rien à comprendre. Une grande partie des légumes et des aliments proviennent de l'étranger… c'est le résultat d'une gestion catastrophique, irresponsable. C'est pour ça que je suis ici : mes derniers articles concernent cette situation désastreuse. Avec d'autres collègues, nous allons essayer de faire le tour du problème. Mais je marche sur des œufs ; c'est la quadrature du cercle. Ils attendent des solutions… et je ne peux pas dénoncer ouvertement le nouveau gouvernement et l'incurie des ministres. Ceux qui nous ont justement invités à ce symposium !

— Tu vas encore te faire des ennemis… déjà toutes ces lettres !

— C'est une question d'habitude ; disons que ça fait partie du métier : la routine quoi ! Mes collègues reçoivent aussi des lettres anonymes… un défoulement de personnes déséquilibrées, des mythomanes ; rien de sérieux. Mais ici, le vrai problème est ailleurs, Yolande, tu le connais comme moi : la démographie galopante. L'Afrique est malade de ses nouveaux-nés, elle étouffe sous les couches-culottes (pour ceux qui peuvent en acheter) ; elle est en train d'être emportée par une vague de natalité sans précédent !

— Tu me récites déjà ton exposé ? Yolande esquissa un sourire railleur.

— Tu peux y rajouter la corruption et le mensonge d'État. Un mélange explosif… »

Certains jours, il avait l'impression de retrouver leur complicité du début. Elle montrait, sans calcul, ce regard un peu juvénile et heureux qui l'avait attiré pendant leurs fiançailles arrangées. Avant la maladie, c'était une fille curieuse, pleine de sève, qui s'étonnait de tout. Elle lui avait servi de révélateur : il voyait en elle son propre regard sur le monde. Contrairement à Isabelle qui vivait pour son compte et s'alimentait de la passion

des autres, nourrissant son corps exigeant, jamais satisfait. Un prédateur, un être dominant et maléfique.

« Au fait, tu vois toujours ta doctoresse miracle, cette « Madame François » ? Une étrange beauté, non ? Elle n'est plus toute jeune… Tu la connais depuis quand ?

— Oh ! Il y a pas mal d'années ; depuis la mort de Steiner. On est un peu complices, elle me comprend.

— Je vois ! ». Il n'insista pas.

Dans ce souk misérable d'Oran, entre les maigres étalages de légumes frais, il avait l'impression que Yolande s'était débarrassée d'un habit encombrant. Elle redevenait elle-même, échappant à ses fantasmes. Elle respirait l'air marin à pleins poumons, contente d'être à ses côtés, d'avoir retrouvé un compagnon. Elle avait perdu toute animosité. Lastain savourait ce moment magique ; il regrettait sa dureté à son égard, la mise sous tutelle humiliante, les allusions à un internement. Il imaginait un nouveau départ… il se berçait d'illusions !

*

La salle de conférences de l'Université d'Alger était pleine à craquer. Beaucoup de jeunes, avides d'écouter et de comprendre. Yolande, indisposée, s'était excusée À l'extérieur, plusieurs cars de police surveillaient l'accès au bâtiment. Lastain passa rapidement devant les véhicules, sans se retourner, la tête baissée. Il n'aimait pas ça. Mais les hommes casqués et armés restèrent sur leurs sièges, en contemplant la foule, indifférents. Le colloque était évidemment autorisé. Mais avec un

gouvernement militaire, on ne savait jamais… le vent pouvait subitement changer de direction !

Il présenta son exposé en restant prudent dans le choix des mots afin d'éviter de froisser les susceptibilités de son jeune public, tout en prenant des distances avec le régime en place. Il insista plutôt sur le rôle négatif des Occidentaux qui, comme au temps de la colonie, cherchaient à faire le maximum de profit sur les matières premières algériennes. Il ne négligea pas non plus de souligner à nouveau l'influence de la corruption endémique dans le pays, qui faisait aussi le jeu d'un capitalisme sauvage, produit de l'étranger… Enfin, il dit quelques mots prudents sur l'éventualité de créer un « Grand Maghreb », en unissant les forces vives des trois pays, toutes les bonnes volontés ; une union économique dans un premier temps…

Il fut modérément applaudi ; il y eut aussi quelques sifflets discordants. Il se retira du podium avec un sentiment d'impuissance. Que resterait-t-il de ces instants de réflexion ? Où trouver un réformateur intègre, qui prendrait les choses en main ?

Le grand hall d'accès était presque vide et silencieux ; il se dirigea vers la porte de sortie. Derrière lui, il entendit une voix de femme qui prononçait son nom. Il fit demi-tour, intrigué ; à quelques mètres, il distingua une silhouette élégante appuyée contre un pilier de béton ; la femme avait les bras croisés et le visage dans l'ombre. Il ressentit comme un choc dans la poitrine ! Son cœur se mit à battre comme une pendule en délire; il avala un peu de salive, mais il était incapable d'articuler un mot. La silhouette prononça quelques phrases, à voix basse, de manière précipitée :

« Tu parles toujours beaucoup, Lastain. Des paroles qui rassurent… des mots qui font rêver, des promesses… Je les

connais, je les ai déjà entendus… J'ai quitté la salle avant la fin…

— …Vous êtes… Enfin, oui, on se connait ; c'est encore toi, Isabelle ? Toujours toi ?

— Ton Isabelle, Gérard… Cette femme qui a rempli ta vie pendant des mois, il y a bien des années, dans une autre existence ; tu te rappelles ? Tu disais que nos corps formaient un mélange parfait, une alchimie délicieuse, une union réussie impossible à dissoudre. Des mots, Gérard, toujours des mots… Tu m'as lâchée, comme on jette un fruit à moitié consommé, devenu peu comestible avec le temps… un fruit gâté, en somme, qui a perdu de sa saveur… C'est bien ça, mon Gérard hein ?

— Écoute Isabelle, je ne te reconnais plus !... Ce n'est pas l'endroit… Depuis notre dernière rencontre avec Yolande, je te croyais définitivement disparue ou morte… enfin je veux dire… mais que cherches-tu avec elle ? « Madame François »… Ça rime à quoi ce cinéma ? Ces soins ridicules : tu donnes dans les médecines parallèles maintenant ? Quel rapport avec nous ? »

Lastain se trouvait tout à coup stupide, décontenancé avec toutes ces questions sans réponses… déstabilisé devant cette nouvelle Isabelle, cette inconnue dont il devinait la colère et la déception ; avec elle, il n'y avait pas de prescription en matière d'amour. Il se défendit, maladroitement, tenta un vague rappel de leur passé : « C'est si loin… J'ai dû partir en catastrophe, tu le sais… et puis tu étais mariée ; à l'époque j'ai pensé à Brissac, il… Enfin essaie de comprendre, bon Dieu : nous deux c'était un ticket pour l'enfer ! On n'était pas prêts ! »

Elle se détacha du pilier et entra en pleine lumière. Il était paralysé par la surprise : c'était bien Isabelle, mais transformée, sublimée, vêtue d'un tailleur crème sévère, sans un pli. Il la dévisagea, comme pour retrouver son ancienne image, hésitant à renouer avec ce passé révolu, tumultueux… Il fut frappé par

quelque chose de dur dans son regard, un éclat minéral. Il reconnaissait pourtant son corps, ce territoire possédé naguère, légèrement empâté au niveau des hanches, la marque du temps. Son visage était resté jeune, presque sans rides, comme préservé par l'érosion des jours… Mais cette bouche, autrefois familière, si souvent offerte, gâchait maintenant l'image de la femme adolescente et téméraire, qui consommait alors l'existence sans mesure : deux petits plis d'amertume, discrètes traces d'illusions perdues, couraient sur les côtés de son menton volontaire. Ses beaux cheveux châtains étaient arrangés en un chignon serré, tirés sur les tempes. Lastain, revenu sur terre, tenta d'ironiser, mais le cœur n'y était pas :

— Je te trouve bien sévère… Ce n'est pas toi : cette coupe de cheveux, tes vêtements, quelle allure ! Une bourgeoise ; une femme du monde ! Dans le temps, tu n'étais pas si attachée aux principes de la bonne société… la fidélité, l'apparence ; c'était plutôt le contraire, pas vrai ? Des fariboles, tu disais… Moi, j'étais jaloux… malade de jalousie même… Je te voyais frivole, superficielle… je voulais te garder pour moi seul ! Je suis finalement parti, la mort dans l'âme, tu le sais bien ! Pour couper le cordon… Brissac, c'était un bon prétexte. Je m'en fous de Brissac !

— Il est mort, peu de temps après. Une rupture d'anévrisme ; ils ont dit qu'il était surmené par son travail, talonné par ses chefs. Il a donné sa vie pour le pétrole… C'est navrant ! » Elle en parlait avec dédain. Brissac n'était plus qu'une image floue, sans consistance.

Isabelle avait fait une croix sur son premier mari ; les cendres de ce mariage arrangé reposaient quelque part dans le Sud, dispersées par le vent du désert. Pour elle, un simple épisode. À l'époque, elle rêvait encore de Lastain, dans sa solitude… Elle espérait le retrouver un jour ; mais elle avait longtemps hésité à faire le premier pas…

— Ensuite, j'ai connu des types… un peu comme on teste des bons vins, en amateur éclairé. C'est bizarre… les premiers amours sont quand même les plus forts ! C'est toi le gagnant, Lastain ! L'élu… Je t'avais dans la peau… je ne m'en suis jamais vraiment remise, comme toi, au début ! Alors j'ai voulu te revoir, quelques années après ton mariage ; je t'ai suivi à la trace, grâce à ta notoriété et à ta femme. C'était facile ; elle était déjà en plein désarroi ; je lui ai demandé d'organiser une rencontre. Elle m'a obéi. Tu tirais une drôle de tête !

— On est encore en plein mélo, Isabelle… Tu as quand même refait ta vie, j'imagine ?

— Si on peut dire : j'ai épousé un avocat, un type charmant, ouvert… il te plairait ; encore un idéaliste. Nous avons vécu à Lyon ; pas loin de chez toi finalement. Nous n'avons pas d'enfants… je n'en ai jamais voulu ! C'est lui qui m'a parlé de ce colloque. Il m'a dit que tu y serais. Il te connaît, bien sûr : tes articles, ta carrière, enfin le reste aussi…. Je lui ai tout raconté, pour nous deux. Je ne suis pas là par hasard… »

Isabelle possédait un don secret pour piéger ses proies ; elle parlait beaucoup, en tissant comme une toile de mots autour de sa future victime. Une nasse aussi discrète qu'insidieuse : Lastain était de nouveau sous le charme. Il sentait des picotements dans la nuque. Elle s'était approchée de lui, et il respirait un peu de son haleine chaude ; il reconnaissait son parfum, toujours le même, envoûtant. Il remontait les années, oubliant l'Europe et Yolande ; le but de sa présence en Algérie lui paraissait lointain…

— On ne va pas rester dans ce couloir, hein, Gérard ! Il va y avoir du monde. J'ai fait appeler un taxi : il nous attend devant le bâtiment de l'université… Allons prendre le déjeuner ensemble, mon hôtel est dans les hauts de la ville : cette journée nous appartient… je suis sûre que Yolande n'y verra pas

d'inconvénient… » Encore une provocation ; Lastain sentait le piège se refermer sur lui.

— Tu connais tout de ma femme, n'est-ce pas ? Je n'ai encore rien dit à son sujet… Tu es vraiment diabolique, Isabelle…

— Je fais un effort, pour mes anciens amis… et mon mari me rend de petits services. Il tient beaucoup à me garder. J'en sais plus que toi sur ton existence, tes proches… Tu fréquentes toujours des jeunes : la voile, c'est ton truc, hein ? Ce Bruno, les Alvarez… même un commissaire… là, ça ne te ressemble pas ! » Elle parlait sur un ton volontairement mystérieux, mais Lastain savait qu'elle jouait un rôle. Son côté un peu cabotin reprenait le dessus. Elle aimait vivre dans l'approximation et le provisoire ; au début elle riait d'elle-même, de ses mensonges… Maintenant, Lastain devinait une certaine hypocrisie dans son comportement. La nouvelle Isabelle pouvait être encore plus dangereuse ; il fallait la ménager, éviter de la contrarier… Elle dissimulait quelque chose, restait secrète… il ne la comprenait décidément plus… il avait dû sauter une étape de son développement, pendant tout ce temps…

Dans le taxi, elle s'appuya contre son épaule : étrange sensation de réaliser la présence de cette femme mûre, une étrangère, pourtant si familière, à ses côtés. Il eut l'impression fugitive de ne l'avoir jamais quittée. Il embrassa son visage ; il voyait de petites veines fragiles battre sur ses tempes. Ses lèvres avaient un goût fruité, qu'il ne connaissait pas : « Tu as changé de rouge à lèvres ? » Elle rit… la question était idiote…

Ils prirent un repas léger, sous une tonnelle d'hibiscus, dans le patio de l'hôtel. Isabelle était épanouie, elle regardait Lastain avec une étincelle d'humour dans ses yeux gris, attendris par leur réunion et l'ambiance paisible du lieu.

« Tu es revenu, laisse moi te contempler ! C'était plus facile que je l'avais imaginé ! Vous, les hommes… il faut peu de chose pour vous faire trébucher… Je me sens coupable ! Elle mentait toujours aussi mal…

— Tu veux dire que *tu* m'as retrouvé… Et tu sais bien que personne ne te résiste, je te l'ai dit souvent. Il semble que le temps n'ait pas de prise sur toi !

— J'ai quelque chose à t'avouer…

— Oui, je suis tout ouïe… Il se pencha contre son visage pour écouter.

— Non, on monte d'abord… après, on verra ! Je ne suis pas prête. » Elle jouait au chat et à la souris. Lastain se résigna, il fallait toujours répondre à ses caprices ; un passage obligé, comme un rituel…

Dans l'ombre de la chambre, il retrouva son corps, avec des gestes appris, déjà partagés, qui remontaient à la nuit des temps. Elle s'était débarrassée de son enveloppe de vêtements, comme on épluche une orange, sans ménagement pour le tailleur de marque et son chemisier en dentelles. Lastain revenait sur un sentier mille fois parcouru ; Isabelle était de retour…

Elle gémissait de plaisir, en redemandait… Lastain avait retrouvé cette rage d'exister, cette volonté paradoxale de partager et de posséder, qu'il croyait perdue… ils échangeaient coup pour coup, mélangeaient leur sueur au contact de leur peau brûlante de désir…

Après un temps infini, il reprit conscience ; le corps moite de sa compagne était étendu, sans vie, à côté de lui. Elle dormait, épuisée. Il ferma les yeux, à son tour, et s'allongea contre elle. L'hôtel était silencieux, comme oublié au milieu de cet après-midi incandescent.

Il se réveilla au crépuscule. Le chant du muezzin coulait dans la pièce, tel un fluide insidieux, violant leur intimité, depuis la porte-fenêtre restée entrouverte. La prière, un long sanglot, vibrait autour du lit dévasté. Lastain se sentait mal, épuisé par les excès de l'amour. Il ne faisait plus le poids. Isabelle, assise nue à côté de lui, souriait avec une expression de victoire sur son visage soudain rajeuni, les cheveux en désordre. Elle caressa sa poitrine, et murmura d'une voix rauque, à peine distincte, en implorant :

« Prends-moi encore, Gérard ! La soirée commence seulement… Dis-moi que tu m'aimes toujours… dis-le avec ton corps, comme tu sais si bien le faire !

— C'est fini Isabelle. On est allé trop loin. Je dépose les gants… tu as gagné la partie. Il faut que je rentre à mon hôtel. Yolande doit s'inquiéter… Elle craint pour ma vie ; je reçois régulièrement des lettres de menace. Tu l'ignores, évidemment…

— Il ne peut rien nous arriver Gérard ! Touche mes seins, fais-moi l'amour encore une fois, j'en ai envie… je recommencerais toute la nuit ! Elle se faisait insistante, prenait des poses impudiques, pour le reconquérir ; mais le charme était rompu. Il se leva d'un coup, et commença à enfiler ses vêtements.

— Je pars Isabelle. Restons-en là ! On ne refait pas le passé… il manque quelque chose. Nous avons atteint nos limites… »

Il ne savait pas exactement lesquelles… mais là, à côté de cette femme nue qui se recoiffait, déçue, devant le miroir de l'armoire à glace, il avait soudain la sensation décevante d'avoir fait l'amour avec une prostituée. Pourtant, elle lui avait apporté le bonheur des sens, elle parlait d'amour, tout ce que Yolande n'était plus capable de faire. Un plaisir intense, à l'arraché, mais

qui ne laissait plus qu'une impression de vide, comme le début d'un récit sans suite ! Il se trouvait impuissant, en face d'une page blanche… Son existence était engagée ailleurs, et se déroulait selon un autre scénario. Il savait qu'Isabelle pensait comme lui, mais elle s'acharnait, voulait dépasser la barrière de la réalité, du raisonnable. Cette quête de l'absolu n'avait pas de sens : chacun se renfermait dans sa solitude, même après les étreintes les plus folles !

En se levant, il fut pris par un malaise, qui brouilla sa vision, le faisant tanguer… C'était l'heure de la piqûre, il l'avait oublié ! Mais le diabète se rappelait à lui. Isabelle enfilait son tailleur, à petites secousses nerveuses. Elle ne disait mot, mais il lisait de la déception sur son visage. Il essaya de s'expliquer :

« Ce n'était pas une bonne idée, cette rencontre… tu cours après une image… il y a un temps pour tout ! Je suis en mauvaise santé, Isabelle ; ton bel athlète, comme tu disais à Constantine, a perdu de sa superbe, de ses capacités…

— Ne me demande pas d'oublier… nos destins sont liés. Depuis le convoi, nous marchons ensemble. La séparation ne compte pas, pour moi tu es toujours présent ! Je passe sur ta lâcheté : à l'époque on était jeunes, insouciants… Je sais que tu es malade et menacé. J'ai aussi mes contacts en Algérie : le journalisme, la presse à sensation… nous aussi on est des fouineurs ! J'ai appris que ton affaire d'uranium tournait mal ; les autorités ont l'impression d'avoir été flouées, le gisement ne tient pas ses promesses. Tu prends des risques, Lastain !

— Non, j'ai pris mes distances, Isabelle… Je laisse tomber. Moi aussi j'ai changé. Essaie de comprendre ; Yolande est à ma charge maintenant, sans défense, irresponsable… Je te demande de ne plus la revoir, de la laisser tranquille. Je ne veux pas qu'on lui fasse de mal ; elle a confiance en moi, malgré ce mur d'indifférence entre nous… enfin je pense… On va tenter un nouveau départ !

— Adieu, Lastain. Prends soin de toi ! N'oublie pas : ils en veulent à ta vie… Dans le pays, on a la rancune tenace ! » Avant de sortir de la chambre, elle se retourna une dernière fois :

— J'emporte un peu de ton corps dans mon ventre. C'est ce que je suis venue chercher… Probablement que je te perdrai un jour… Elle rajouta, narquoise : « Tu peux rester encore un instant dans la chambre, sans moi ! Tu ne risques plus rien. J'ai loué pour la nuit… » Elle ferma brutalement la porte et il entendit ses talons claquer dans l'escalier, sur les marches carrelées menant à la réception de l'hôtel.

Isabelle aimait parler par énigmes. Elle se complaisait aussi dans les rôles tragiques. Il n'attacha pas trop d'importance à ses mises en garde : il savait à quoi s'en tenir, ce n'était pas nouveau. La nuit était tombée. Il décida de rejoindre rapidement son hôtel pour rassurer Yolande. Maintenant qu'elle avait retrouvé un semblant de lucidité, ce n'était pas le moment de la laisser tomber. Il fallait oublier cet épisode, reléguer Isabelle dans les oubliettes d'un passé révolu…

Il se rendit à pied à son hôtel, respirant un air parfumé qui participait à l'euphorie de cette nuit chaude d'Alger. Lastain eut un instant l'impression d'être suivi, trois personnes, des Algériens en habit de travail qui déambulaient insouciants sur le trottoir d'en face. Heureusement, les rues étaient animées à cette heure et ils ne tenteraient rien contre lui, avec cette foule qui s'écoulait en rangs serrés, occupant même le milieu de la chaussée.

Ils étaient toujours derrière lui, lorsqu'il atteignit la porte de son hôtel. Il sentait presque leur présence dans son dos… Lastain se rappela les avertissements d'Isabelle, son inquiétude. Il pensa un instant à Duval, à sa disparition jamais élucidée… l'agression manquée contre lui ; les autres ne savaient pas qu'il était armé. Aujourd'hui, il se sentait vulnérable, incapable de

répondre à une attaque de rue… il serra les poings, la rage au cœur.

Il pénétra dans le couloir de l'hôtel qui sentait l'eau de Javel, comme jadis ; une odeur rassurante. Des gens étaient encore en train de deviser au bar, à proximité du restaurant encore vide. Il fut rassuré. On mangeait tard à Alger ; une habitude, à cause de la chaleur… Ils n'oseraient rien tenter avant le lendemain.

Dans la chambre, Yolande était allongée sur le couvre-lit, elle avait encore ses chaussures aux pieds. Il chercha son regard fixé avec obstination vers un défaut du plafond, du côté de la fenêtre.

« Tu dors les yeux ouverts ? C'est moi, Yolande… J'ai du retard, ne m'en veux pas trop ! Il y a eu une réception, après la conférence… enfin tu vois le tableau ! Je ne pouvais pas me défiler… » Un mensonge trop évident, qui ne passait pas la rampe. Elle remarqua :

— Tu sais bien qu'il n'a jamais été question de réception ! C'est toi-même qui me l'as dit ! Pour raison d'économie : le pays est sur les genoux… Tu as la mémoire courte, Lastain ; dommage pour toi… Moi, j'ai une version différente… surtout après le téléphone d'un de tes collègues, cet après-midi ! Il te cherchait, il voulait ton avis sur son texte… »

Il n'y avait rien à répondre. Lastain défit lentement son nœud de cravate et but un verre d'eau. Ensuite il se versa un whisky sec. Il sentait que les hostilités allaient reprendre. Finalement, il avait eu tort de s'attacher à Yolande, d'essayer de la récupérer : elle allait lui rendre la vie impossible. Il devait envisager de la placer dans un institut spécialisé, malgré l'avis défavorable du docteur Alvarez. Lastain ne partageait plus rien avec elle, sauf peut-être ces quelques jours de douceur à Oran, volés à leur vie bâclée. Et leur échec avait un nom : Isabelle, qui se manifestait au plus mauvais moment, sortie de nulle part…

Il s'en voulait de sa maladresse, mais il était trop tard ! Yolande ne pardonnerait pas.

« Nous rentrons demain, par le premier avion. Ils sont sur ma trace… je ne les ai pas encore identifiés ; de toute manière, je n'ai plus la force nécessaire pour affronter ces tueurs… Cazenave avait raison, il reste toujours quelque chose du passé… les risques du métier ; hier, j'ai passé la ligne rouge, même le ministre ne peut rien pour moi !

— Je ne te le fais pas dire, Gérard ; tu as trop tiré sur la corde… mais tout cela m'est bien égal ! Je ne mangerai pas ce soir ; tu trouveras peut-être une autre putain pour partager ton repas… »

Il descendit dans la salle du restaurant, furieux contre lui-même et la terre entière. Il regrettait son pistolet resté en Suisse. Maintenant, il se sentait capable de faire un massacre, de descendre ces types qui devaient attendre dehors, comme des chacals. Il venait de perdre les deux seules femmes qui avaient vraiment compté à ses yeux ; il mesurait sa nouvelle solitude, et toute cette route sinueuse qui lui restait à parcourir…

Il put échanger quelques mots avec le garçon, qui servait en costume traditionnel. Il avait traversé un jour son village, perché au sommet d'un piton calcaire. Le jeune homme était fier de ses origines berbères. Lastain retrouva un peu de sérénité en écoutant l'histoire de la famille, les frères et les cousins émigrés en Espagne…. La bouteille de vin fit le reste et il se sentit mieux lorsqu'il rejoignit la chambre. Ses idées belliqueuses s'étaient envolées. Yolande dormait profondément, abrutie par une forte dose de somnifères. C'était sa manière à elle de couper les ponts ; Lastain était devenu indésirable !

Dans l'avion, il réfléchit à la situation. Les autres ne s'étaient pas manifestés ; il avait toutefois repéré un véhicule qui semblait suivre, de très loin, le taxi qui les conduisait à l'aéroport Dar el Beida. Il repensa aux lettres anonymes… tout cela n'avait pas beaucoup de sens. Son intervention à l'université était restée plutôt neutre…

À Genève, il eut du mal à réveiller Yolande, encore abrutie par les somnifères. Elle avait son visage des mauvais jours, fermé au monde extérieur. Au milieu du hall de l'aéroport, elle marchait comme une somnambule, des gens se retournaient, surpris… quelqu'un voulut prêter assistance, mais Lastain écarta le gêneur d'un geste de la main : « Elle a pris des médicaments contre l'angoisse… elle ne supporte pas l'avion… tout va bien ! »

Dans le taxi, il observa sa femme. Il se passait quelque chose d'étrange : il lui sembla que sa personnalité se diluait ; elle perdait toute consistance, comme en état d'hypnose. Le paysage pourtant familier, paisible de la ville, paraissait lui peser. Lastain eut la nette impression qu'elle craignait quelqu'un ou quelque chose. Elle était retombée dans une sorte de léthargie qui s'accentuait à l'approche de leur domicile.

Il dut la coucher et appela le docteur Alvarez, qui bricolait sa voiture dans le garage, une vieille Opel qu'il cajolait comme un animal familier.

« J'ai encore un problème avec Yolande, Lucas… nous deux, ça ne fonctionne plus. Elle m'inquiète ; elle est dans un drôle d'état ! »

Sans poser de questions, Alvarez s'essuya les mains et récupéra sa trousse d'urgence. À l'étage, il ausculta longuement la malade. Il secoua la tête, incrédule :

« Elle est dans un état cataleptique, tous les muscles sont bloqués… regardez sa mâchoire : on dirait qu'elle refuse de parler ; elle repousse tout contact avec nous ! C'est comme si elle obéissait à une voix intérieure… si j'étais en vacances dans les Antilles, je penserais au vaudou… on lui a jeté un sort !

— Vous n'êtes pas sérieux, docteur…

— Si, si ! La science ne peut rien pour elle… Jung a décrit des cas de ce genre. Vous avez rencontré un sorcier là-bas, dans votre bled ? Elle a consulté un marabout ?

— Bien sûr que non. Et j'ai même noté une nette amélioration de son cas, pendant plusieurs jours. On s'était presque retrouvé, une vraie gamine, sans défense mais heureuse de vivre. J'ai eu l'impression qu'elle s'appuyait sur moi, comme au bon vieux temps.

— Oui, elle a besoin de vous, Lastain, vous le savez bien ! Elle croit vous avoir perdu… Vous avez été un peu léger avec les femmes par le passé, ce n'est un secret pour personne…

« Dites : il s'est passé quelque chose ensuite, après votre lune de miel à Oran ? » La question était directe ; Lucas se faisait inquisiteur, la gêne de Lastain était palpable… Il ne pouvait quand même pas avouer sa rencontre avec Isabelle et la scène de jalousie dans sa chambre d'hôtel, devant une Yolande qui avait perdu tous ses repères. Le docteur Alvarez haussa les épaules en signe d'impuissance : « Il faut la laisser dormir… Elle se réveillera dans la soirée, ou dans la nuit. Elle aura tout oublié… c'est classique. Je repasserai demain ! »

Après le départ d'Alvarez, Lastain décrocha le téléphone. L'horloge murale marquait dix-huit heures. Il eut rapidement Cazenave au bout du fil. Il était encore dans son bureau, une

agence immobilière qui tournait bien. Lastain résuma son séjour en Algérie, et dit quelques mots de son intervention verbale à l'université. Il parla ensuite de ses suiveurs et de la menace qui pesait sur sa vie :

« Je ne plaisante pas, Louis, ils veulent ma peau. J'ai l'impression de retourner vingt ans en arrière… J'ai ma petite idée, évidemment, mais je serai content d'avoir ton avis !

— L'Algérie n'est plus ce qu'elle était, mon vieux… Chadli est trop mou ; depuis les deux tremblements de terre d'El Asnam, les gens ne font plus confiance dans le gouvernement. Le pays s'enfonce dans la misère et la surpopulation. Les militaires perdent du terrain au profit des islamistes… Tu as dû les croiser, à Alger ; ils poussent comme de la vermine.

— J'en ai vu quelques-uns dans l'amphithéâtre…

— Des barbus hein ? Moi, ils me font peur. J'ai même des clients fortunés à l'agence qui préfèrent quitter le pays et s'installer à Genève. Ils craignent de se faire couper la gorge ! Ne cherche pas plus loin… tu es la cible idéale : avec ton anticléricalisme primaire ! Ils ont les athées en horreur… des clients perdus ; c'est comme chez nous… et puis ton histoire d'uranium en train de foirer… L'ingérence de la Cogemas, tu imagines ! Pour eux, c'est Satan qui grignote le Sud du pays…

— D'accord, j'ai pensé marquer un grand coup ; à l'époque on était ruinés, à la rue… J'ai quand même pu m'en sortir. Mais maintenant je jette l'éponge… je me désolidarise de l'entreprise… je n'ai plus la santé. Et je dois m'occuper de Yolande, un poids mort. Les femmes, j'ai donné… mais je ne peux pas la laisser tomber. Je veux lui trouver une maison de soins, pas trop loin de Cologny.

— Tu es puni par où tu as péché, Lastain ! C'est ton passé qui te rattrape ! »

Cazenave ne croyait pas si bien dire ! Il avait toujours gardé un petit côté moralisateur, il prêchait la prudence. Maintenant avec une famille nombreuse et un travail stable, il avait rejoint le clan des gens raisonnables. Il suffisait de faire comme lui… Un bon père tranquille !

Mais les choses ne s'arrangeaient guère pour Lastain : il avait été trop loin par le passé dans ses « investigations » et il s'était fait une sérieuse réputation de polémiste à travers ses livres et ses articles. Il ne ménageait personne et on le considérait un peu comme un anarchiste non violent. C'était le mot de Yolande, qui lui avait prédit un avenir mouvementé au début de leur mariage. Donc les islamistes du FIS étaient à ses trousses, comme naguère les criminels de l'OAS… Il n'arrivait pas à s'y habituer !

Dans l'abondant courrier que Zohra avait empilé sur la table de la cuisine, il trouva une nouvelle enveloppe brune, qui dégageait une subtile odeur de pommade ou d'encens. Cette fois, le timbre provenait d'Algérie ; il n'y avait plus de doute. Le texte était toujours aussi menaçant… Il posa la lettre sur une commode.

Avec Yolande, il avait prévu la visite de plusieurs maisons spécialisées. Par chance, elle ne fit aucune difficulté, et ils purent discuter en toute quiétude avec les responsables des établissements. Elle paraissait même contente de sa future condition de patiente nourrie et logée, sans soucis matériels. Lastain trouva cette conversion un peu rapide ; un an auparavant elle aurait refusé tout net !

Au retour, elle repéra la lettre anonyme posée sur la commode du salon. Elle la saisit et renifla machinalement l'enveloppe et son contenu.

« Je connais cette odeur… elle me rappelle des images ! Gérard, tu devrais t'en souvenir aussi…

— Une odeur d'épices ? Ce n'est pas original, elle vient d'Alger… elle a dû traîner dans un souk avant d'être envoyée.
— Non, ce n'est pas une odeur de là-bas… pas des épices… »
Elle n'en dit pas plus et Lastain n'insista pas.

Le lendemain, il se rendit au journal ; Chabaud, toujours aussi obséquieux le reçut, comme à l'accoutumée, avec une forte poignée de main. Depuis l'affaire de la Cogemas, il était tout miel, et considérait même Lastain avec une certaine admiration. Le directeur avait de la peine à monter dans l'estime de ses collaborateurs, et l'exemple de son bras droit, à qui tout semblait réussir, le rendait perplexe avec un brin de jalousie. Raymon Chabaud ne voyait pas plus loin que le bout de son nez, et faisait toujours peu de cas des gens de son entourage, de leurs activités, en dehors des questions administratives qui justifiaient encore sa présence indésirable dans l'équipe du journal. Cependant, il écouta avec attention le compte rendu de Lastain sur le colloque d'Alger :
« Excellent, Lastain, nous allons sortir un numéro spécial sur la situation là-bas, en résumant votre intervention. Je signerai avec vous, pour donner plus de poids à l'article… On est d'accord ? On trouvera quelques photos… »
Dans le temps, Chabaud n'aurait pas demandé la permission ! Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas… Pourtant Chabaud en faisait partie ! Allez comprendre… Heureusement, il ne savait pas encore que Lastain laissait tomber la Cogemas, ses puissants protecteurs, avant que l'affaire des mines du Hoggar ne lui explose à la figure. Pour l'instant, Chabaud lui mangeait toujours dans la main… et c'était bien le principal !

Lastain retourna tôt à Cologny ; il voulait préparer le plan de son article et surveiller par la même occasion l'état mental de

Yolande, qui semblait à nouveau stationnaire. Le matin, elle s'était rendue à son cabinet de physiothérapie relaxante et la séance lui avait plutôt réussi.

« Ils ont engagé une nouvelle doctoresse, une africaine ; Madame François est absente pour plusieurs mois… »

Lastain décida de s'installer dans le jardin, sous la tonnelle, avec ses notes. Au moment d'ouvrir son carnet, il entendit un bruit d'ardoises brisées, suivi d'une glissade accompagnée d'un juron retentissant : en face, sur le toit de la maison du docteur Alvarez, il distingua, entre les rameaux feuillus de la glycine, une forme jeune qui remontait avec précaution la pente du toit, pour rejoindre les tuiles faîtières. L'homme avait pris appui contre une des cheminées en ciment et se frottait un genou avec vigueur. Lastain se leva et fit quelques pas... Il s'accouda à la barrière, à la limite du chemin vicinal qui séparait les deux maisons. Il leva le bras en direction de l'ouvrier :

« Pas de mal ? Je vous ai entendu glisser… les ardoises sont humides, vous faites un travail dangereux !

— Oui, j'ai raté un barreau ; ces ardoises sont fragiles ; j'utilise une échelle plate. J'ai bien failli faire le grand saut… mais je n'ai rien, merci !

— Vous travaillez pour une entreprise de la région ? J'aurais aussi quelques bricoles à vous proposer…

— Du tout… Non, je ne suis pas dans la branche, mais je dépanne le docteur Alvarez. Je l'ai connu à l'Hôpital cantonal, pendant mon apprentissage de laborantin ; avant son procès. C'est un chic type…

— Oui ; passez prendre un verre lorsque vous aurez fini ! Vous pourrez peut-être examiner mes tuiles ; je n'ai plus la forme pour jouer à l'acrobate… et mon jardinier est en vacances.

— OK… Je vous rejoins dans une petite heure ; Alvarez est absent pour la journée. »

Sur le coup de midi, le garçon se présenta devant le portail de la propriété. Il avait enfilé une veste en velours et portait une casquette de toile légère. Lastain trouva qu'il avait bonne façon. Yolande n'était pas encore rentrée de sa séance de relaxation. Zohra préparait le repas dans la cuisinette ; il entendait le tintement des casseroles.

« Bienvenue chez nous, jeune homme. Je vous propose un verre de rosé, je ne bois que ça à l'apéro… Je n'aime pas leurs alcools trafiqués ! Je m'appelle Lastain, Gérard Lastain…

— Moi, c'est Bruno Mangin ; tous les copains m'appellent Bruno, c'est plus simple !

— Alors Bruno, à votre santé. J'ai deux tuiles fendues contre le bandeau, on les voit d'ici… Avec une échelle posée contre le chéneau, ça devrait faire l'affaire. Il vaut mieux être deux, il y a au moins sept mètres, et la position est un peu risquée… je vous donnerai un coup de main.

— Pas de problème ; j'aime bien bricoler… je suis en train de retaper mon bateau, un dériveur. J'aimerais me lancer dans la régate ; Mon père était navigateur… en mer ! J'ai trouvé une place à Yvoire, et je vais m'inscrire au club. C'est un peu cher, mais je fais aussi des petits boulots pour eux…

— Eh bien, on se reverra ! Je fais partie du comité du yacht club ; en tant que secrétaire… Mon bateau est aussi amarré dans le port. Mais ils ne me voient pas très souvent, à cause de mes déplacements ; je travaille pour un journal…

— Je sais ; monsieur Alvarez m'a parlé de vous et j'ai lu quelques-uns de vos articles. Vous n'y allez pas de main morte… votre coup de gueule contre l'extrême droite genevoise ; la dénonciation de réseaux fascistes entre la Romandie et la France… Le Pen à Genève… Vous allez vous

faire des ennemis ! Je suis assez d'accord avec vous, mais moi, la politique… »

Il avait posé sa casquette sur le banc, chauffé par le soleil du printemps. Il passa machinalement une main dans ses cheveux noirs, plaqués sur les tempes. Lastain eut l'impression d'avoir déjà vu ce visage quelque part, il y avait bien longtemps. Il lui rappelait quelqu'un de familier… Il associa soudain cette silhouette maigre, musclée, à la plaine de la Mitidja, au soleil brûlant et aux pieds de vigne qui s'étendaient jusqu'à l'horizon. Il avait son âge, lorsque les événements s'étaient radicalisés dans le pays. Au contact de Bruno, il ressentait comme une nostalgie, celle de sa propre jeunesse… Il eut envie de parler de lui :

« À votre âge je pratiquais la boxe, j'avais envie de secouer le monde entier, j'étais plutôt du genre violent. Mon entraîneur cherchait à canaliser toute cette énergie, à la transformer en quelque chose de positif… Il a réussi : j'étais un espoir pour le boxing d'Alger. J'ai gagné deux beaux combats, à Oran et Sidi bel Abbès. Ensuite… la dégringolade, à cause des filles, et puis la guerre. Il a fallu fuir… quitter nos terres et nos rêves. Je vous ennuie ?

— Non, du tout ! Je vous écoute. Vous avez pas mal bourlingué… C'était peut-être votre chance, cette guerre, non ? Je vous envie. J'aimerais aussi écrire des bouquins, mais je n'ai pas grand-chose à raconter ! Il paraissait désappointé ; Lastain crut voir tout à coup comme une légère grimace de dépit sur son visage bruni par les intempéries ; ce gosse semblait lui en vouloir… Mais ce n'était qu'une impression, qui disparut rapidement.

— Vous vivez encore chez vos parents ?

— Ma mère est morte et mon père habite Lyon, il est dans les affaires… Je crois qu'il m'a un peu oublié ; je le vois

rarement ! Mais il a payé mon apprentissage et mon entretien… Pour l'instant, je loue une chambre à Cologny, chez un privé… J'ai cherché à me loger près de mon bateau. Voilà l'histoire… »

Lastain n'insista pas. Il était tard et Yolande n'était toujours pas rentrée. Zohra appela pour le repas et il prit congé de Bruno qui récupéra son couvre-chef et sa veste. « Je crains le soleil ; il fait plutôt chaud pour la saison… je passerai un de ces soirs changer vos tuiles… merci pour l'apéro ! »

Il mangea du bout des lèvres. Ce jeune Bruno l'intriguait. Alvarez ne lui en avait jamais parlé. Le jeune homme exerçait sur Lastain une sorte d'attirance ; il pensa encore une fois à sa propre jeunesse insouciante, pleine de sève et de saveur… Il était en train de faire une sorte de projection sur ce garçon qui devait avoir une vingtaine d'années.

Lastain fit une courte sieste. En se réveillant, il entendit le bruit de la BMW sur le gravier de la cour. Il était déjà plus de quinze heures. Yolande était de retour.

Il descendit à l'étage inférieur pour aller à sa rencontre. Il questionna, inquiet :

« Que se passe-t-il, d'habitude tu reviens pour le diner ?

— J'ai rencontré une ancienne amie de collège ; nous avons mangé ensemble… j'avais beaucoup de choses à lui dire… On a parlé de toi, de nos problèmes ; elle aussi a été trahie par son mari. Ils ont finalement divorcé… Nous… »

Elle paraissait sincère, mais quelque chose dans sa voix sonnait bizarrement, comme une fausse note. Elle récitait un texte appris, avec une certaine maladresse…

— Ne recommence pas, Yolande ! Je n'aime pas que tu étales notre vie privée devant des inconnus. À quoi bon gratter ces vieilles plaies… Je m'occupe de tout maintenant, tu n'as plus de soucis… je gère notre argent. Avertis-moi, la prochaine fois ! Un accident est vite arrivé… »

Lastain ne voulait pas encore la priver de voiture ; elle était capable de conduire malgré ses fantasmes. Mais ensuite, dans la maison de repos, il devrait prendre une décision… Il se donnait encore six mois de réflexion.

Dans la soirée, Yolande eut une sorte de crise de nerfs, comme si elle vivait un violent combat intérieur. Lastain ne la reconnaissait plus, elle délirait, en prononçant des mots incohérents… Elle se battait contre un ennemi invisible. Il pensa alors au vaudou ! C'était surnaturel, mais Lucas Alvarez était peut-être proche de la vérité.

Avec Zohra, ils réussirent à la calmer, puis à la coucher sans trop de difficultés. Elle s'endormit, épuisée. Il pensa que les événements s'accéléraient, contre son gré… Il n'aimait pas précipiter les choses.

Curieusement, le lendemain, il la trouva en bonne forme ; levée tôt, elle avait préparé le petit déjeuner avec Zohra. Les deux femmes parlaient de souvenirs communs ; il entendit même un léger rire : tout redevenait comme avant. Il se leva, presque joyeux ; les mésanges gazouillaient sous sa fenêtre. Yolande était en peignoir, le visage rouge d'excitation. Elle l'embrassa sur les joues en lui caressant le visage.

« J'ai fait un mauvais rêve hier soir… Zohra m'a expliqué. C'est fini ! Je vais bien maintenant »

Lastain voulait y croire ; il retrouvait la jeune femme un peu romantique des débuts. La vie pouvait continuer. Il était prêt à oublier ces épisodes d'égarement, heureusement moins fréquents.

En fin de semaine, Bruno fit une nouvelle apparition. Il avait enfilé un bleu de travail et il effectua le changement des tuiles fendues en un tour de main. Lastain admirait la ligne élégante de son corps musclé, et l'agilité du garçon pendu entre ciel et terre.

Il pensa alors à son corps à lui, à ce ventre qui gonflait inexorablement, aux premières rides sur ses joues, jaunies par le diabète. Ses cheveux blanchis lui donnaient l'apparence d'un retraité respectable et responsable. Une image qui l'effrayait…

Plus tard, devant le verre de l'amitié, les deux hommes convinrent d'une sortie commune sur le lac avec le bateau de Lastain :

« Une occasion pour moi de le remettre en état… ça faisait longtemps. Yolande n'aime pas naviguer, elle a peur de l'eau ; dommage… dans son état, j'avais pensé que ce serait un bon dérivatif, une évasion… Elle préfère ses séances de relaxation, les massages ; je connais la dame qui s'occupe d'elle ; j'ai quand même des doutes sur l'efficacité du traitement …

— Je vous aiderai à retaper le bateau. Pour madame Lastain, je ne peux rien, évidemment ; mais j'ai l'impression qu'elle m'apprécie. Vous n'avez pas eu d'enfant, n'est-ce pas ?

— C'est exact… En réalité, nous ne pouvons pas en avoir… Yolande a été très affectée lorsqu'elle a appris cette nouvelle. Elle est très maternelle, malgré les apparences… Mais je vous ennuie encore avec tous ces détails !

— Chacun porte sa croix ! C'est bien ce qu'on dit, non ? Pour l'instant, je pense à notre sortie sur le lac, ce samedi… C'est vraiment sympa de votre part… »

Inconsciemment, Lastain avait posé les bases d'une amitié qui devait durer plus d'une année. Il repoussait aussi régulièrement la date d'entrée de Yolande dans la maison de repos, à Anières. Une vie semi-cloîtrée, avec vue imprenable sur le lac et une dépression assurée : les résidants avaient presque tous un pied dans la tombe. À voir ces gens en fin de vie, le regard vague, perdu dans une sorte de contemplation intérieure, il sentait que Yolande n'était pas vraiment à sa place… Elle

semblait avoir récupéré… Il fallait attendre ; il espérait qu'un événement l'aiderait à prendre une décision raisonnable…

* *
*

Le commissaire Voisin posa avec soin le feuillet dactylographié sur le buvard de son bureau, en poussant un soupir de satisfaction. Il prononça quelques mots, comme s'il s'adressait à un interlocuteur invisible, en face de lui : « Il faudra que je pense à remercier personnellement la secrétaire du service… elle a fait un travail remarquable de transcription… elle va nous manquer… de nos jours… »

À cet instant on frappa à la porte et l'inspecteur Lambert entra, les bras chargés de dossiers. Il secoua la tête, visiblement découragé :

« J'ai épluché toute cette littérature… une centaine de lettres avec des correspondants, quelques-uns franchement agressifs ! Des relevés de comptes, des ordres de mission ; bref, rien de très passionnant ! Je vois que, de votre côté, vous n'avez pas encore terminé… du nouveau ?

— Une histoire compliquée, pleine de rebondissements. Mais je m'arrête là, j'en sais assez et je connais la suite. Ce Lastain est un type à part ; un dissimulateur, mais ses portraits de femmes, dans les notes, sont révélateurs d'un état d'esprit critique, un peu machiste… et en partie justifié ! Toutes les femmes ne sont pas comme madame Voisin : une perle ! Enfin, il ne nous a pas tout dit ! Mais il aurait fait un bon flic… Il n'a pas peur des coups…

— Et pour cause, un ancien boxeur !

— Oui, un baroudeur, mais qui aimait un peu trop le sexe faible, je me répète… Il a mis les mains, et même plus, dans un engrenage délicat ; c'est l'impression que j'ai en lisant ses notes. Il ne nous a pas beaucoup aidés, à l'époque. Je crois qu'il n'a pas vraiment mesuré les risques…

— Comme nous tous, patron… Vous êtes marié vous aussi, même les perles ont des défauts cachés ! Donc vous avez, de toute manière, fait le saut ! C'était l'expression favorite de Lambert qui était fier d'être resté célibataire, malgré des pressions évidentes : il était plutôt bel homme. « Et puis, il suffira de l'interroger à nouveau. Il nous en dira plus… »

— Interroger un mort ?

— Enfin, c'est une façon de parler… On a encore de la lecture, pas vrai ? L'inspecteur Lambert risqua un clin d'œil complice à l'intention de son supérieur, mais celui-ci resta de marbre. Il répondit d'une voix sèche :

— Ne faites pas l'idiot, Lambert ! De la discrétion… encore de la discrétion ! Toute cette affaire doit rester entre nous. N'oubliez pas Victor Alvarez, qui s'est donné un mal de chien, dans l'intérêt de Lastain. Et moi, je joue mon poste, avec un départ précipité, sans indemnités… Nos supérieurs ne plaisantent pas avec le règlement ! Pour l'instant, c'est nous qui risquons le tribunal, avec une lourde sanction à la clef !

— Ne dramatisons pas commissaire ! Il me semble d'ailleurs que le moment est bientôt venu de travailler la veuve, non ? Paraît qu'elle reprend de la bête, elle s'installe dans sa nouvelle vie… Avec tout cet argent, et sa copine qui tire les ficelles ! On ne l'a toujours pas retrouvée ? C'est quand même une piste à exploiter…

— Le juge est persuadé de la théorie du complot ; il a déjà été marqué par l'affaire Ben Barka. Il suppose que les Algériens suivent un scénario semblable… Il n'en démord pas et pour lui,

l'enquête est terminée, à moins d'un événement nouveau, convaincant ! En principe, c'est devenu une affaire à régler entre diplomates, dans un cadre doré. Interpol est dans le coup… mais ils ne pourront pas mettre les doigts dans une affaire d'État ! »

« Ceci dit, je vais m'occuper de la suite… je pense aussi que le moment est venu ! Je cherche l'inspiration, Lambert… Retournez dans votre bureau… Et pensez à offrir un bouquet de roses à madame Jaunin, notre secrétaire ; elle a fait un travail remarquable… toutes ces notes en sténo ! »

Après le départ de l'inspecteur, le commissaire Voisin s'intéressa quelques minutes au trafic de onze heures dans la rue des Acacias, debout derrière la baie vitrée de son bureau : pour l'instant, une longue queue de véhicules à l'arrêt derrière le seul feu rouge qui coupait l'avenue. Il était songeur : fallait-il vraiment continuer à jouer ce jeu délicat et cruel ? Provoquer un dernier choc, qu'il pensait salutaire ? C'était l'avis de Victor Alvarez. Mais la réaction de Yolande, imprévisible, pouvait être fatale… il avançait en terrain miné ! Pourtant, il ne voyait que ce moyen pour en savoir plus sur les causes de l'empoisonnement de Lastain et surtout pour retrouver la trace d'Isabelle !

ISABELLE

Au fond de toute beauté
gît quelque chose d'inhumain.

Albert Camus. « Le Mythe de Sisyphe »

I

L'imposture

Dans l'oasis, le vent d'est agitait les lourdes ramures des palmiers dattiers, provoquant un bruissement continu, telle la rumeur d'une foule en colère. Les ruelles de la ville arabe étaient balayées par un courant chaud, chargé de particules fines qui piquaient les yeux et brouillaient la perspective des murs en pisé. Au milieu de ce décor de terre, oublié de l'histoire et des hommes, Isabelle se sentait en sécurité. Elle s'était réfugiée dans le nid familial de son ancienne employée, Yasmina, qui les avait servis fidèlement à l'époque où Brissac pensait s'installer près de Constantine, fortune faite. La mort avait mis fin à son projet domestique ; le pétrole avait gagné la partie en faisant une

victime de plus. Une mort presque anonyme, au service de la France. Yasmina était alors retournée à Biskra, vivre chez les siens ; elle avait épousé un riche cousin qui possédait un imposant troupeau de moutons.

Son ancienne patronne l'avait facilement retrouvée ; Yasmina avait beaucoup parlé des Brissac autour d'elle et Isabelle était désormais connue dans la population, malgré de longues années d'absence. Elle représentait la femme émancipée, l'Européenne, la survivante courageuse du convoi tragique : déjà une légende dans la « Wilaya ». Le nouveau caïd, un jeune homme de la bonne société constantinoise, qui s'ennuyait ferme dans ce cul de sac désertique, aux portes de nulle part, avait été enchanté de la visite de cette femme mûre, encore si désirable. Alger l'avait averti de son arrivée : la femme d'un avocat parisien, qui était au mieux avec le ministère. Isabelle avait obtenu l'adresse de Yasmina sans difficultés.

« Ce sont des gens simples, sans grande éducation. Des paysans, mais ils ont des biens, du terrain dans les Aurès, près de Rhoufi, un troupeau… une femme comme vous n'a guère de points communs avec eux… Vous devriez vous installer dans notre nouvel hôtel, le gérant est un parent… » Le jeune caïd se voulait moderne ; il avait suivi une école française et connaissait les usages. Isabelle déclina l'offre, en y mettant une forme d'humilité :

— Je vous remercie. Je désire échapper quelque temps au monde, à la vie active. J'ai besoin de faire un retour sur moi, de me ressourcer dans un lieu retiré. J'aimerais m'installer dans un village de montagne, vivre au plus près de la population, participer… J'aime soigner mon prochain, m'occuper... Je parle quelques mots de berbère.

— En effet, ils ont ajouté une mention spéciale à la fin du fax : «… *favoriser les intentions de madame Brissac* ». Vous avez gardé le nom de votre premier mari ? C'est étrange…

— J'ai refusé de me remarier ; mon nouveau compagnon n'a rien trouvé à redire. Il est très occupé par son étude. De mon côté, je vis une partie de l'année à Lyon, où je reçois mes patients ; c'est convenu entre nous. Il me prend comme je suis… vous voyez ?

— Une jolie femme, sauf votre respect. Mais je ne vous comprends pas… Isabelle ignora le compliment.

— Vous n'êtes pas le seul. Je m'intéresse aux médecines parallèles et j'écris des livres sur les plantes et les guérisseurs. Les gens me passionnent… nous sommes si complexes… vous ne trouvez pas ? Notre moi intérieur, cet inconnu… Mais je vous ennuie avec mon bavardage ! Elle chercha à se justifier : « J'ai fait du journalisme par le passé. C'est une des raisons de ma présence ici. J'ai beaucoup à apprendre des gens de la montagne…

— Dans ce cas, je vais vous laisser à vos occupations… Dommage : j'avais l'intention de vous inviter un soir, à l'hôtel ; il y a un concert folklorique : le groupe est engagé pour la saison touristique ! » Le jeune algérien ne cachait pas sa déception ; il avait tenté sa chance mais il ne connaissait pas Isabelle, inaccessible comme une face Nord lorsqu'elle avait une idée fixe. « Nous avons de très bons musiciens ! Chez nous, la musique est aussi une thérapie… Il y aura du beau monde, des gens de chez vous… »

« Désolée : je tiens à me faire discrète et je hais les touristes… l'image de notre société décadente, des parasites ou des vaches à traire. Dans tous les cas du bétail en chemises à fleurs…

— Je vous trouve bien dure avec vos contemporains ; ce sont des familles ordinaires qui cherchent le dépaysement, comme tout un chacun…

— Et une manne financière pour le Maghreb ! Pour ma part je retourne dans mon modeste logement, chez Yasmina. Elle est

bien occupée avec ses cinq garçons ! Leur avenir n'est sûrement pas dans le tourisme… On dit aussi que le pays s'installe dans la violence, non ? Ils vont fuir, vos candidats à la grande aventure ; les voyagistes pourront fermer boutique ! »

Isabelle était en colère ; elle avait de la difficulté à se dominer, à contrôler ses excès de langage ; elle le regrettait ensuite… Elle avait toujours de la peine à dissimuler ses sautes d'humeur, comme au temps du convoi ; il ne fallait pas qu'elle se dévoile devant ce garçon qui représentait quand même l'autorité. Le caïd aurait bien espéré la retenir encore… mais elle ne supportait plus ce jeune idiot plein de suffisance. Elle en avait assez de jouer la comédie.

Elle comptait sur la chance et l'éloignement pour se faire oublier pendant quelque temps. À Genève, l'état dépressif de Yolande la troublait, ainsi que ces téléphones étranges… ce harcèlement de la part de personnes inconnues. Tout cela était inquiétant ! Et pour finir, cette dernière lettre anonyme… Elle ne comprenait pas : cette fois, les deux femmes n'y étaient pour rien ! Quelqu'un jouait le même jeu qu'elles, un ennemi sorti de l'ombre qui prenait plaisir à les inquiéter ! Pour quelle raison ? Elle n'aimait pas non plus les Alvarez, des fouineurs qui posaient des questions, continuaient d'investiguer en dilettantes… C'était l'avis de Bruno, qui lui avait proposé de se mettre au vert pendant une certaine période. Elle écoutait Bruno, il était de bon conseil ! Mais il fallait qu'il tienne bon… jusqu'au bout. Elle avait quelques doutes le concernant…

Elle se rendit à pied jusqu'à son nouveau domicile : une maison basse de deux étages en ciment, plutôt laide, que le mari avait fait construire à la hâte. Le vent s'était calmé et la poussière était retombée sur le village, colorant de jaune le sol et les façades. La terrasse était piquetée de fers à béton, dans

l'attente d'un étage supplémentaire. Les cousins de France seraient de retour l'année suivante.

La nuit, Isabelle dormait à la belle étoile entre toute cette ferraille, avec Yasmina et les enfants, à cause de la grande chaleur. Elle avait oublié qu'il pouvait faire aussi chaud dans ce pays ! Elle n'aimait pas l'Algérie : le climat obligeait les gens à vivre au ralenti et elle trouvait que l'existence était déjà trop courte. Elle avait l'impression que le temps lui filait entre les doigts, comme une poignée de sable tiède emportée par la brise ; alors qu'il lui restait tant de choses à accomplir… avec Yolande et tout cet argent !

Dans la grande salle commune, Yasmina était en train de servir le thé à un couple d'amis. Son mari, Mohammed, était resté quelques jours à Rhoufi : il préparait la maison qui devait recevoir Isabelle, dans la partie haute de l'oasis, où se trouvait l'ancien village. Des habitations en pierres de taille et en torchis, la plupart inhabitées, qui descendaient en gradins sur la palmeraie. Une épreuve pour Isabelle qui n'aimait pas la solitude. Mais aussi un refuge temporaire contre les curieux. Yasmina l'accueillit avec un large sourire, en l'embrassant sur les deux joues :

« Merhaba », bienvenue madame Brissac ; c'est un grand honneur que vous nous faites ! Mohammed s'occupe de tout ; il revient ce soir ; vous partez demain matin, tôt…. Il a compris votre message… Pour les gens du village, vous êtes notre invitée, une dame qui s'intéresse aux plantes et à nos coutumes…

— Tu es un ange, Yasmina. Je te dois beaucoup.

— Madame a été bonne avec moi, par le passé… je n'ai pas oublié.

— Il me faudrait des habits du pays, une gandhoura légère, un foulard… enfin des habits légers ; je souffre avec cette canicule. J'ai de l'argent, je te paierai…

— Nous avons la même taille, vous prendrez mes vêtements. Vous allez être encore plus belle… Il faudra soigner votre peau et vos cheveux, avec le « rasoul » et un shampoing au henné… Vous serez comme nous, une vraie fille du bled, en habit de cérémonie : je veux dire comme l'habit du mariage… »

Les invités riaient poliment ; ils approuvaient en écoutant la maîtresse de maison. Isabelle pensa qu'elle ne passerait pas inaperçue dans le quartier ! Elle attendait son départ avec impatience.

« Pour l'instant, venez vous joindre à nous ! Le thé est prêt… « Ataï moujoud ! » : vous vous rappelez ? Nos leçons d'arabe… Je vous rassure, mes amis comprennent le français ; vous avez certainement des choses à nous raconter ! »

Le soir, étendue sur un matelas à même le sol encore tiède de la terrasse, sous une pluie d'étoiles muettes, Isabelle chercha vainement le sommeil. Yasmina et ses enfants étaient étendus à l'autre extrémité du toit plat ; des ronflements sonores découpaient le silence à intervalles réguliers. Puis un chien se mit à aboyer lorsque la lune commença à monter dans le ciel, une grosse soucoupe argentée… Puis un autre et encore un autre. Le concert de la nuit commençait…

L'ombre arachnéenne de l'antenne de télévision s'étendait maintenant sur une moitié de la terrasse, comme une menace… L'esprit inquiet d'Isabelle y voyait un mauvais présage, une présence invisible qui progressait dans sa direction. Elle frissonna malgré la température encore élevée. De quoi demain serait-il fait ? Elle doutait maintenant d'elle-même, cette construction fragile, cet être intérieur devenu si exigeant et imprévisible, qui avait déjà consumé Yolande et qui pouvait la trahir… On ne vit pas impunément dans le scandale.

Elle avait appris très tôt que les autres, ces inconnus, étaient des adversaires et que l'amour ne les transformait pas en moutons. L'état de grâce était de courte durée. Son expérience douloureuse avec Lastain en était la preuve. Au lycée, les garçons s'attachaient à son enveloppe, à son visage aux lignes régulières. Un masque devenu presque inhumain, qu'elle avait aussi appris à connaître, puis à utiliser. Le corps suivait, prenant des formes de plus en plus séduisantes.

Mais, au début, l'adolescente n'était pas encore consciente de ces transformations. Elle avait commencé à réaliser la valeur de ses charmes lorsque l'oncle avait cru bon de lui mettre la main sur les cuisses, pour disait-il « se réchauffer un tantinet les paluches ». Il était d'origine paysanne. Lorsqu'elle sentit un doigt s'introduire dans son sexe, elle eut un réflexe de recul. Elle ne ressentait rien, mais trouvait que l'oncle dépassait les bornes.

Le lendemain, il la rejoignait dans la grange, sur un lit de foin à l'odeur écœurante. Dans la cour de la ferme, un coq s'était mis à chanter, sans raison apparente. Elle se laissa pénétrer, toujours sans rien dire, malgré une forte douleur dans le bas-ventre. Isabelle trouva que les adultes étaient des êtres étranges, qui prêchaient la raison et la mesure aux enfants et qui pourtant étaient la proie inconsciente de leurs propres démons.

En ville de Toulouse, elle vécut une expérience identique avec le curé de la paroisse qui confessait régulièrement les membres de sa famille. Sa mère était très pieuse. Cette fois, Isabelle prit du plaisir à ce deuxième rapport réussi. Le curé était beau garçon et elle commençait à observer les gens avec un regard d'adulte. C'est-à-dire qu'à quinze ans, elle était devenue femme et elle avait compris que les autres projetaient leurs fantasmes sur sa personne ; ils cherchaient peut-être aussi à neutraliser cette beauté surnaturelle qui faisait parfois envie. Elle rendait son entourage jaloux, envieux, en particulier ses amants.

Lorsqu'elle épousa Brissac, elle en était parfaitement consciente. Isabelle était prête pour affronter la société et en profiter. Mais elle oubliait que l'on traîne avec soi plusieurs personnages contradictoires, comme autant d'habits interchangeables rangés dans les recoins d'un inconscient imprévisible, une sorte d'ennemi intérieur sournois ; avec Lastain, elle s'était découverte faible et amoureuse à la fin de leur liaison. C'était une sale surprise ! Elle était aussi mauvaise perdante et son orgueil meurtri avait subi un violent traumatisme.

*

La Peugeot de Mohammed roulait depuis plus d'une heure sur la piste défoncée qui longeait l'oued El Abiod. Isabelle, sur le siège arrière essayait, en vain, de rattraper les heures de sommeil perdues, tout au long de cette nuit interminable. Il y avait beaucoup de poussière dans l'habitacle et elle se protégeait le visage avec le foulard coloré de Yasmina. Une mouche téméraire s'était posée sur le crâne rasé du chauffeur. Elle s'envola et se colla au plafond de l'auto, à la faveur d'un cahot plus marqué que les autres. Puis elle se mit à tourner, inlassablement, autour de la tête de Mohammed ; elle vrombissait, satisfaite et insistante, couvrant le bruit monotone du moteur. Avec la chaleur qui montait dans le véhicule malmené, la situation devenait insupportable.

« Arrêtez-vous un instant Mohammed ! Je me sens mal ; j'ai la nausée… et faites sortir cette mouche, elle me rend folle !

— Bien madame. Encore cent mètres… on va faire une pause au bord de l'oued, je connais un noyer, il donne beaucoup d'ombre : regardez, après le prochain virage… »

Sous le noyer centenaire, l'ombre était fraîche ; le soleil n'avait pas encore atteint son zénith. Elle s'étendit sur la terre sèche, craquelée ; elle caressa machinalement quelques brins d'herbe jaunis qui tentaient de survivre dans ce sol stérile. Les flancs de la vallée étaient nus, la pente rocailleuse montait en gradins successifs en direction du ciel immaculé, soulignés par des flaques d'ombre bleutées. Dans l'éboulis surchauffé, elle distingua quelques chèvres qui circulaient, indifférentes, entre les plus gros blocs de rochers. Pas une âme, pas un bruit… Elle dut se pincer le bras pour sortir de cette étrange torpeur qui l'avait envahie depuis que la Peugeot s'était enfoncée dans le massif calcaire.

« Buvez un peu d'eau… votre visage est rouge, congestionné… c'est mauvais signe ! »

Mohammed lui tendit une bouteille d'eau minérale. Le liquide tiède coulait dans sa gorge sèche ; elle eut l'impression de revenir à la vie. Ce voyage était une folie, cette vallée morte ne lui apportait rien, sinon une impression de désolation : elle se voyait enfin comme elle était. En l'absence de miroir, elle avait perdu son reflet, cette fausse image d'elle-même qui l'avait conduite jusque-là, en conquérante ; cette image que tous les autres enviaient et lui renvoyaient. Ici, plus rien n'avait de sens dans ce décor de pierre inanimé, majestueux et inaccessible. Isabelle sentait son âme se diluer dans ce décor de falaises silencieuses, aucun écho ne lui parvenait. Dans ce monde étranger, une nouvelle personnalité était en train de naître, de se chercher… Elle comprenait mieux Lastain et son attachement à la terre aride du Sud, où toute compromission était vouée à l'échec devant l'éclat insupportable du ciel. Au-dessus des

crêtes tabulaires, un rapace noir tournait inlassablement, loin du monde des hommes.

« Il faut repartir, madame Brissac… encore une petite heure… bientôt Rhoufi, la palmeraie… »

La piste, sinueuse, montait régulièrement et le moteur de la Peugeot chauffait. Il fallut s'arrêter à nouveau. Épuisée, Isabelle somnolait sur son siège qui dégageait une forte odeur de cuir synthétique. Elle pensa à Yolande, qui devait la rechercher en France, questionnant les gens, ses secrétaires… et peut-être Voisin, toujours à la recherche d'improbables indices ? Elle n'était vraisemblablement pas consciente de son implication dans cette affaire ; Isabelle avait tout fait pour la manipuler en douceur, la contrôler à la manière d'un artisan qui surveille le bon fonctionnement de son automate… Le *datura*… une plante magique ! Et personne ne s'était rendu compte de l'effet dévastateur du poison sur cette fille fragile. Seulement Isabelle l'avait prise en pitié ; Yolande était sa chose, son œuvre. Alors elle avait cherché à la protéger ; puis elles étaient devenues sœurs dans l'étreinte : elles étaient complémentaires, leurs deux corps ne formaient plus qu'une seule créature, comme Lastain, avant…

L'argent n'intéressait pas vraiment Isabelle. C'était un moyen comme un autre, plutôt trivial, d'occuper une niche confortable dans la société… sans plus. Mais elle avait trouvé intéressant de dépouiller son ancien amant, via l'héritage de Yolande. Le jeu… toujours ! Et là, elle marquait des points ! Sa haine visait son ancien amant, Lastain le magnifique, le conquérant. Elle avait découvert un être semblable à elle et cette découverte lui était devenue insupportable. La punition était inévitable ; c'était un peu comme si elle se condamnait elle-même, inconsciemment… comme si elle tentait d'effacer ses propres travers et les échecs d'une vie errante. Un suicide par procuration…

Maintenant, Yolande avait retrouvé sa personnalité ; elle n'avait plus rien à craindre de son entourage. Dans quelques mois, avec Isabelle, elle prendrait un nouveau départ. Elles vivraient ensemble, incognito, mais pas dans un désert… ce voyage le long de cette vallée sèche, vers un village problématique, ressemblait à une fuite…

« On repart, la température de l'eau du radiateur est bien redescendue… une chance ! Comme l'oued est à sec, on aurait dû finir à pied ! La voiture, elle est comme nous : il lui faut de l'eau fraîche, sinon elle n'avance plus… les mulets, c'est pareil…

— Ils mangent aussi, j'imagine ! Je ne vois que des cailloux… : il n'y a pas d'herbe ici ?

— Au douar il y a une bonne source, de l'herbe en abondance. La source a un nom : « Aïn Kandisha ».

— La source de la sorcière ? C'est un curieux présage ! Il ne manquait plus que ça …

— Les gens sont très superstitieux dans les montagnes. Ici, la vie est différente, pas comme à Biskra. Les habitants de Rhoufi pensent que votre visite va leur apporter bonheur et prospérité… C'est ce qu'ils disent ! Ils ont consulté le marabout… il ne se trompe jamais ! »

Dans la palmeraie de Rhoufi, ils furent accueillis par un groupe d'enfants poussiéreux, riant aux éclats, entourés de mouches bourdonnantes ; Isabelle dans son costume traditionnel faisait sensation. L'ombre épaisse avait calmé ses angoisses. Une forte odeur de suint imprégnait le sol piétiné par les troupeaux. Devant la source, nimbée d'une légère buée humide, elle reprit des forces. L'eau glacée, qui sortait mystérieusement de la montagne, lui apparaissait comme un miracle, la marque d'un dieu charitable qui prenait pitié de ses créatures. Ici

s'arrêtait provisoirement le mur de l'absurde, la vie retrouvait un sens mais dans les limites de ce qui nous était donné et du temps accordé. Isabelle avait compris qu'à force d'user l'instant, de l'épuiser, elle se verrait nue, un jour proche, devant une échéance… plus rien ne comptait désormais… tout était consommé, et la fin de sa vie tragique se jouerait ici. Était-ce sa volonté ou la décision de la sorcière, camouflée dans ce flot verdâtre ? Que deviendraient ses projets avec Yolande ?

Elle entendit, comme dans un rêve, un bruit de voix insistant ; quelqu'un lui prit le bras ; c'était Mohammed ; il lui présenta un vieillard avec une courte barbiche blanche, qui s'appuyait fermement sur un bâton noueux :

« C'est le vieux Mokhtar, le « scheikh » du village, un « shibani », encore vert, comme on dit chez vous… Il s'occupera de votre installation et connaît bien les plantes lui aussi. Il est un peu « homme-médecine ». C'est un parent du marabout.

— Je crois que je vais me plaire ici, finalement. Ces gens sont charmants… je n'imaginais pas… » Il y avait du monde maintenant autour de la source ; beaucoup de femmes en habits colorés, des chiens maigres et colériques… et encore des mouches à la piqûre douloureuse, irritante… »

Une femme lui prit la main pour la baiser. Isabelle eut un geste de recul. Mohammed intervint :

« Ne craignez rien ; c'est leur manière d'accueillir les étrangers ici… un geste de respect, de politesse… les Berbères ont le sens de la hiérarchie. Mais n'y voyez pas un acte de soumission : ces gens sont fiers ! »

À la tombée du jour, elle s'installait dans son nouveau logement, sur les pentes de la montagne, dans une maison de l'ancien village dominant la palmeraie. La plupart des habitations semblaient vides, quelques-unes en ruines. Le sol de

la pièce du bas était en terre battue ; des pierres plates formaient un foyer rudimentaire. Il y avait un étage, avec un plancher grossier. Le toit plat était composé de poutres mal équarries, recouvertes de branchages et de terre.

« Ce n'est pas un palace, mais pour quelque temps… vous n'aurez rien à faire, la vieille Fatima s'occupera de tout, elle dormira en bas, près du foyer. Vous avez de l'eau et des provisions… quelques livres, des bougies. Je vous apporterai régulièrement des nouvelles… et votre courrier. »

Elle devait garder encore un lien, ténu, avec le monde extérieur. Elle ne faisait pas encore confiance à Yolande, trop imprévisible : un maillon faible dans la chaîne organisée, désormais impossible à rompre, des événements dont elle était la responsable et qui la dépassaient. Seul Bruno connaissait son lieu de résidence provisoire, son adresse à Biskra chez Yasmina. Il ne parlerait pas. Isabelle n'avait jamais réussi à l'aimer, comme elle aurait dû ! Elle avait entendu parler des liens du sang, une illusion biologique qui ne remplaçait pas les déchirements de la passion, un art de vivre ; mais un compagnon contraignant… exigeant…

Elle dormit bien ; sa première nuit de calme… Au réveil, elle avait presque oublié Lastain et Yolande, relégués dans un recoin de sa mémoire. Elle envisagea même de poursuivre cette aventure incertaine seule, sans appuis. Elle se persuada, encore une fois, que tout cela n'avait pas grande importance ; son existence avait perdu le goût sucré de la revanche. Elle décida de ne rien décider, ce qui la fit sourire. Elle était déjà, en quelque sorte, prisonnière de la vallée. Le temps s'était arrêté dans ce douar oublié, sous un ciel vide et immense qui ne réclamait rien.

À travers une des meurtrières qui servait de fenêtre, elle regardait, fascinée, le disque solaire émerger du sommet des

collines décharnées. Elle se prépara mentalement à une longue attente. Elle pensa un instant à toutes les causes perdues… les autres, là-bas, ne lui laisseraient aucune chance. Oui, il suffisait d'attendre…

* *
*

Dans le bureau vitré du commissaire Voisin, Yolande s'impatientait. Elle ne comprenait pas cette convocation « urgente » et sa présence « indispensable » pour la suite de l'enquête ! Les paroles même du commissaire… Mais il n'y avait plus d'enquête, le juge avait été catégorique : on passe la main… circulez, il n'y a rien à voir ! Maintenant, du côté des diplomates et de l'Algérie, personne ne croyait plus à la théorie du complot. Elle avait reçu une lettre qui allait dans ce sens. Alors, pourquoi ?

Il faisait chaud derrière la grande baie vitrée et Yolande regardait le flot de véhicules, en bas, dans l'avenue. Elle n'aimait pas ce quartier de Genève, qui avait perdu son âme.

Son bracelet-montre indiquait onze heures quinze et personne ne s'était encore manifesté. Elle entendait de vagues bruits de conversation dans le couloir. On devait parler d'elle. Cette attente : une technique, un procédé vicieux de la police, pour « chauffer » les prévenus, les mettre à cran. Mais pourquoi elle ? Yolande se leva, excédée, pour interpeller la secrétaire à l'étage, pousser un coup de gueule, obtenir des renseignements…

La porte s'ouvrit à la volée et le commissaire entra, visiblement énervé. Il esquissa un geste de dépit, en secouant la

tête. Il était mal rasé et, avec ses yeux rouges, paraissait n'avoir guère dormi.

« Cet imbécile de Lambert nous a fait rater une affaire ; des cols blancs, bourrés de fric, qui ont réussi à nous échapper à l'aéroport, indésirables sur le territoire… mais ils étaient là quand même, encore une histoire de blanchiment… vous voyez le tableau… on accueille n'importe quelle racaille dans ce pays… après, c'est à nous de jouer et de recevoir des coups… l'immunité diplomatique qu'ils disent ! Elle a bon dos, et Berne ferme les yeux ! » Il s'épongea le front avec un mouchoir de propreté douteuse.

« Acceptez mes excuses pour cette longue attente… il y a des priorités ; nous venons juste d'arriver… je suis désolé ! »

Yolande le dévisagea avec curiosité. Le commissaire Voisin mentait mal : elle était sûre d'avoir entendu sa voix quelque part dans l'immeuble, une heure auparavant. Elle avait aussi reconnu la silhouette robuste de l'inspecteur Lambert qui avait traversé le boulevard pour se rendre dans le kiosque, en face des bureaux de la Sûreté. Lambert était un gros fumeur et ne s'en cachait pas ! Les deux hommes n'avaient pas quitté le bâtiment depuis son arrivée… Que voulaient-ils ?

« Je vous ai un peu secouée au téléphone, vous m'en voyez navré ! Parfois, je perds un peu la boule, je confonds les affaires. Bref, rien d'important en ce qui vous concerne, seulement deux points de détail que j'aimerais éclaircir…

— Je suis à votre disposition, mais l'heure avance…

— Je sais, je sais… je vous l'ai dit : nous sommes surchargés ! Il nous faudrait deux vies…

— Je me contente de la mienne, commissaire ; elle est déjà assez difficile !

— Je vous comprends, mais vous avez su faire face ces derniers temps. Nous avons besoin de votre aide, si votre état le permet… »

Le commissaire ouvrit un tiroir soigneusement fermé à clef et en sortit une photocopie bourrée de symboles chimiques et un petit ouvrage avec une couverture colorée, qu'il posa à plat sur son bureau. Yolande ne voyait pas où il voulait en venir. Elle lut le titre de l'opuscule : « *Les plantes hallucinogènes* ». Voisin esquissa un petit sourire satisfait devant une Yolande interloquée, qui fronça les sourcils :

« Un petit ouvrage agréable à lire ; il est court et il y a de belles images. C'est effrayant d'imaginer ce qu'on peut faire avec certaines plantes, lorsqu'on a de mauvaises intentions… C'est Victor Alvarez, le légiste, qui me l'a procuré. Il a également réussi un véritable exploit en contournant le secret médical… Grâce à ses relations dans le milieu. Il risque évidemment des sanctions. Regardez cette photocopie : votre nom et vos coordonnées figurent en haut, à gauche. Tout ce charabia, en dessous, vous concerne : le résultat de vos analyses… vous vous rappelez ? On vous a fait un prélèvement sanguin à l'occasion de cette expertise psychiatrique, il y a quelque temps déjà… Un test réclamé par votre avocat, pour récupérer vos biens…

— Mais c'est de l'abus de pouvoir ! Je ne vous permets pas… une violation des règles les plus élémentaires ! » Yolande, furieuse, ne trouvait plus ses mots : « Que… que signifie ? Alors ça c'est le comble…

— Reprenez-vous, madame Lastain. Dans un sens, vous avez raison… mais laissez-moi continuer ! »

Il désigna du doigt quelques mots soulignés en rouge sur la photocopie :

« Le labo a découvert une faible dose d'une substance chimique toxique dans votre sang, provenant d'un extrait de solanacée, probablement le *datura* ; vous connaissez ? Cette plante tropicale avec de magnifiques fleurs blanches en forme de cornet ?

— Nous n'en possédons pas ; mais j'en ai vu à Alger, dans le jardin de l'ambassade. L'odeur de la fleur est pénétrante, envoûtante, même… Enfin, quel rapport avec ces analyses ? Je ne comprends toujours pas… Mon avocat…

— Vous allez comprendre, chère madame, et même excuser notre indiscrétion ! Car toute cette investigation, menée d'ailleurs en secret, a été organisée pour votre sécurité : en clair, vous avez été empoisonnée pendant une très longue durée par une personne qui ne vous veut pas que du bien, et qui pourrait récidiver dans l'avenir, si nous ne l'arrêtons pas ! »

Yolande était effondrée, elle n'arrivait pas à croire le commissaire qui la regardait maintenant avec une lueur sévère dans ses yeux clairs. Elle avait lu quelque part que cette plante était toxique à forte dose, ou encore hallucinogène prise avec modération, mélangée avec du thé par exemple ! Et Isabelle buvait beaucoup de thé, elle détestait l'alcool… Elle avait même voulu sevrer Yolande à une certaine époque. Était-ce seulement possible ? Isabelle… une empoisonneuse ? Elle voulait prendre le contrôle de son corps et de son âme… Tous ces malaises, ses crises… c'était elle, avec l'aide de cette plante maudite ! Yolande faillit se trouver mal ; elle chercha à se rattraper à quelque chose dans la pièce. Elle regarda stupidement la grosse horloge au-dessus de la tête de Voisin. Elle indiquait douze heures vingt… la vie continuait, hors d'elle, insouciante et froide, sans pitié… au rythme de ces aiguilles qui creusaient son malheur.

« Il est tard, madame Lastain, je n'en ai pas fini avec vous. Je crains que vous n'ayez à passer une rude journée ! Je vous propose une petite collation, nous avons un excellent restaurant italien, au pied de l'immeuble. Le quartier est plutôt populaire, mais je le préfère à notre ancienne situation, en face du Palais de Justice, dans la Vieille Ville. Une ambiance un peu trop austère, à l'image de ce vieux Calvin, vous ne trouvez pas ? Yolande, plongée dans ses pensées, ne répondit rien.

« Suivez-moi. En cas de problème, on arrête tout, d'accord ?

— D'accord, mais je ne vois pas où vous voulez en venir ! C'est un interrogatoire officiel ?

— Pensez donc ! Rien d'officiel, je travaille sans filet, à une année de la retraite ! Je vous invite à dîner et nous allons causer, tout simplement. D'ailleurs, c'est surtout moi qui vais faire la conversation. Ouvrez toutes grandes vos oreilles… »

La terrasse du restaurant était protégée du soleil déjà chaud par plusieurs rangées de parasols aux couleurs criardes, vantant une marque connue de jus de fruits. Le bruit des voitures, sur l'avenue, s'était grandement atténué, à la pause de midi. En face du commissaire, qui choisissait le menu, elle attendait la suite des hostilités.

« Je vous propose d'abord un petit remontant ; prenez carrément un double whisky, avec glaçons. Je sais que vous aimez ça et c'est certainement moins risqué que le thé de votre charmante copine… Quoique l'alcool tue lentement… Dicton populaire…

— De quelle amie parlez-vous ? À Cologny, je fréquente peu de monde…

— Ne me prenez pas pour un demeuré, chère madame. Vous avez été suivie à plusieurs reprises lors de vos déplacements à Bernex… après la mort de votre mari. Nous connaissons bien le cabinet du docteur François et votre petite

garçonnière – si j'ose utiliser cette expression ! – dans une ruelle du quartier des Pâquis. Lambert pourra vous donner des détails. L'appartement est loué au nom de madame Brissac. Le nom de votre amie, qui était l'ancienne maîtresse de votre mari. Elle figure constamment dans son journal… ces fameuses pages en sténo, que vous avez eu l'imprudence d'oublier dans une valise… Et que vous n'avez pas pu lire. Une négligence de votre part. La sténo est quand même plus facile à décoder qu'un bas relief égyptien ! Mais revenons à ces relations extraconjugales…

— Alors, vous savez tout ? J'avais cru reconnaître Gérard dans la Mercedes à Onex… je comprends maintenant…

— Lambert était avec moi, il a le même gabarit. Oui, nous savons presque tout, et nous progressons encore à pas de géants. Par contre, *vous*, vous ne savez pas tout, et c'est tant mieux, pour l'instant. Mais vous n'êtes peut-être pas loin de la vérité… les hallucinations sont parfois teintées de réalité !

— Vous parlez encore par énigme ? Vous êtes tous comme ça dans la police ?

— Chacun sa méthode. Bon, passons au second point important concernant votre amie, cette madame Brissac, alias madame François, doctoresse et amoureuse des plantes.

« Il s'agit maintenant des premières lettres anonymes, vous vous rappelez ? Cette odeur de pommade, de pharmacie mal ventilée, qui imprégnait les enveloppes ? Eh bien, madame Voisin, ma femme, a trouvé la clef de l'énigme, par hasard : nous avons à faire effectivement à une pommade, un onguent très spécifique, utilisé dans les salons de massage ou de relaxation, si vous préférez. J'ai envoyé madame Voisin, qui a des douleurs lombaires récurrentes, chez le docteur François. Elle a formellement reconnu le produit ! Et je suis certain que vous le saviez… Vous avez toujours su que ces lettres (à l'exception des deux dernières) provenaient du cabinet du

docteur François, alias Brissac, envoyées ensuite depuis Bernex ou Lyon, ou l'Afrique du Nord. Vous n'avez cependant rien dit ! Vous voilà désormais complice, maintenant, après avoir joué si longtemps un rôle de victime !

— Je n'avais pas toute ma tête ! C'est vous-même qui l'avez affirmé ! Elle s'est emparée de ma volonté ; j'étais envoûtée, empoisonnée, irresponsable… Et cette odeur ne prouve rien ; il y a beaucoup de cabinets de massage à Genève ou ailleurs !

— Cela reste à voir, Yolande. L'effet de la drogue ne dure qu'un temps… je pense que vous ne dites pas tout, votre responsabilité est engagée ! Et peut-être plus… J'aimerais éclaircir la situation, chez vous, avant le départ de Lastain avec Bruno, pour cette régate sur le lac, la dernière croisière de notre ami. Nous allons en parler au frais, dans nos locaux, après le repas ! Vous entendrez plus tard la version d'un témoin capital… Pour l'instant, je vous laisse digérer ces dernières nouvelles et cet excellent repas. Vous avez encore droit à un dessert… »

Yolande, privée de soutien, isolée, se sentait prise entre les mâchoires anonymes d'un gigantesque étau, prêt à la broyer… Elle avait vécu toutes ces années entourée de gens qui lui cachaient la vérité. Mais quelle vérité ? L'histoire de Lastain écrite comme un testament spirituel, camouflée aux yeux de sa propre femme, était-elle réelle ? Il aimait écrire, un peu tout et n'importe quoi… Un récit nostalgique passablement arrangé ? L'œuvre d'un mythomane ? Une vie dans le mensonge ?

Mais il y avait l'article du journal oublié dans son grenier, et elle avait bien cru reconnaître la silhouette d'Isabelle, sur la photo. La jeune femme se tenait de trois quarts, comme si elle ne voulait pas affronter l'appareil du journaliste. Yolande avait peut-être fait erreur ; il pouvait s'agir de quelqu'un d'autre…

elle était encore souffrante, sous l'effet de la drogue. Il pouvait s'agir de la simple projection d'une femme jalouse, d'un esprit malade qui confondait les gens et les instants, désorientée ?

Quoi qu'il en soit, elle avait compris que tous ces gens la trompaient à longueur de journée ; ils avaient tous quelque chose à cacher et à perdre, une double vie, ou quelque chose à prouver ! Elle doutait maintenant de sa propre existence, elle essayait de rattraper cet être intérieur qui l'avait si souvent inquiétée, pour maîtriser ses affects destructeurs. De le faire parler… mais l'absence de drogue avait repoussé cet inconnu dans des retranchements inaccessibles. Elle était désormais une femme « normale » et blessée.

Le commissaire Voisin était le seul qui pouvait l'aider à y voir clair ! Ce n'était pas un ennemi ; son petit jeu de devinettes avait un but.

À la fin du repas, l'inspecteur Lambert les rejoignit ; il commanda un café et prononça quelques paroles énigmatiques :

« Tout est prêt pour ce soir, chef. Victor sera là et nous pourrons procéder à la confrontation… J'ai également contacté Bruno Mangin, notre suspect présumé…

— Merci, Lambert. Mais allez-y en douceur, hein ? Je ne veux pas me retrouver avec un nouveau drame sur les bras ! Nous allons remonter dans nos quartiers, je dois encore causer avec madame Lastain. Je crois que votre bureau est climatisé… vous aimez votre confort, Lambert et je prédis que vous irez loin ! Vous faites partie des gens raisonnables. Quant à moi, je suis un vieil imbécile qui aime trop les mises en scène… Madame Lastain appréciera ! »

Yolande ne comprenait rien à cet échange de phrases obscures, pleines de sous-entendus…

Elle avait maintenant la ferme impression que les deux policiers cherchaient à la ménager. Bien sûr, elle avait des choses à se reprocher… Elle se rappelait les gestes équivoques qui lui avaient été commandés, qu'elle était seule à pouvoir exécuter… comme dissimuler la pharmacie de Lastain, avant son départ en régate avec Bruno ! Personne d'autre n'aurait pu le faire, surtout pas Zohra, inquiète de la santé de Gérard. Il était parti en catastrophe : « Je ne trouve pas mon insuline. Elle est peut-être dans la pharmacie du bateau… Ils vont donner le départ sans moi, nom de dieu ! J'ai de toute manière de la réserve, ma vieille seringue est encore utilisable et le frigo fonctionne sur batterie. Alors, à dans trois jours… Yolande ! Je passerai me changer pour la conférence. Tu vas sûrement recevoir des téléphones, les Algériens n'ont pas digéré ma proposition d'un « Grand Maghreb » ; ils manquent un peu de fantaisie… mais c'est eux qui possèdent le pétrole, alors évidemment… Je crains des menaces, même pour la forme. Ils sont méfiants, rancuniers ! »

Comme par hasard, le commissaire Voisin orienta la conversation sur le problème algérien, rejoignant la pensée de Yolande. Ils occupaient maintenant le petit bureau de l'inspecteur Lambert. Les murs et les objets étaient imprégnés par l'odeur tenace du tabac brun. Un ventilateur, posé sur une console contre la paroi du fond, brassait l'air avec régularité, indifférent au dialogue de ces deux hôtes étrangers à la pièce.

« Nous pensons que ces coups de fil étranges, qui semblaient venir de loin, avec une plaisante musique folklorique, étaient orchestrés, si j'ose dire, par quelqu'un de votre entourage. Les Algériens n'y sont pour rien… ce n'est pas leur style ; ils visent plus haut ! Votre amie, Isabelle, est hors de cause également.

— Alors qui ? Quel est le sens de ce harcèlement stupide ? J'ai failli craquer, et la Poste n'a rien trouvé… ils n'ont pas réussi à remonter à l'origine des appels !

— Ce n'est pas une surprise ! Nous leur avons demandé de rester discrets… il s'agissait de créer un certain climat autour de vous, Yolande. Il fallait vous amener à douter de vos actes, à culpabiliser en quelque sorte. Et surtout à trahir cette madame Brissac qui vous a fait beaucoup de mal, et à votre mari également.

— Vous cherchez à me dire que vous êtes responsable de ces appels ? Je crois rêver… c'est monstrueux… je venais d'inhumer mon mari ! Vous ne respectez rien…

— Tout doux, madame Lastain. Je n'y suis pas pour grand-chose, justement. L'idée n'est pas de moi, et je ne l'ai approuvée qu'à moitié. Vous en saurez plus ce soir… »

Le commissaire se répétait… difficile de deviner où il voulait en venir. Yolande aurait bien voulu prendre un peu de repos, mais Voisin tenait manifestement à continuer cette confrontation, comme pour la préparer à un événement inédit.

« J'ai relu votre déposition de l'époque. Vous ne faites pas mention d'un incident majeur, qui m'a mis la puce à l'oreille ces derniers temps : le matériel de soins stérilisé de votre mari était introuvable dans votre salle de bains ; il n'était pas sur le bateau non plus… il a donc dû utiliser sa trousse de secours… c'est ce que Lastain a déclaré deux jours après, à l'hôpital, avant d'entrer dans le coma. Sur le moment, je n'ai pas relevé l'importance de ce détail !

Yolande pensa en un éclair : « Ça y est, nous y voilà… ! ». Elle s'entendit répondre :

— Cela n'avait guère d'importance, en effet, puisque vous avez fait analyser la seringue et les flacons d'insuline restés à

bord ! Tout était en ordre, parfaitement propre, comme la seringue stérile, trouvée dans sa chambre d'hôtel.

— Cependant, votre mari était infecté jusqu'aux oreilles ; on a trouvé un vrai bouillon de culture dans son sang… de quoi tuer un bœuf ! Voisin fit un geste significatif avec une de ses mains maigres. « C'est pourquoi nous avions mis le jeune Bruno en examen à l'époque : il est constamment en contact avec ces fichus microbes qui vous dévissent un homme en quelques jours… il aurait pu… »

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, commissaire… Bruno était le meilleur ami de Gérard…

— Pas seulement, chère madame, pas seulement… il était aussi *son fils* ! »

Les derniers mots sortis de la bouche du commissaire tombèrent comme un verdict de mort, comme la lame d'un couperet sur la nuque d'un condamné. Tout devait être repensé : Yolande, bouche bée, avait perdu l'usage de la parole… Elle avait vécu toutes ces années *à côté* de la réalité… et des gens savaient… Le commissaire se leva et sortit une bouteille d'alcool d'une petite armoire murale. Le ventilateur remplissait le silence du bureau, sans relâche ; un son feutré, discret qui usait les nerfs de Yolande.

« Du gin, madame Lastain ; Lambert ne boit pas de whisky ! »

Elle but machinalement la moitié du verre ; l'alcool lui brûla le gosier, se répandit rapidement en ondes apaisantes dans son ventre, puis dans son torse. Elle respira fortement, comme un plongeur avant de s'enfoncer dans les flots. Le commissaire Voisin la regardait, inquiet. Yolande balbutia :

« On connaît la mère… évidemment… Gérard en parle dans son journal… non ?

— Non, il n'en parle pas. Comme vous, il n'était pas au courant… Mais on connaît la mère, effectivement !

— Alors, comment le savez-vous ?

— C'est Bruno lui-même qui nous l'a appris, il y a quelques jours… peu après la disparition de madame Brissac; vous la connaissez bien, sa mère, ce n'est pas vraiment une surprise… »

Le commissaire se trompait. La surprise était totale, et la déception aussi.

— Vous parlez d'Isabelle, pas vrai ? Madame Brissac… ! Elle m'avait même donné un faux nom : Isabelle de Marsillac, pour tirer un trait sur son passé ! Mais elle préférait qu'on l'appelle madame François… Elle est monstrueuse ! J'avais confiance en elle, on s'aimait…

— Je sais, vous avez été manipulée… Bruno s'est présenté spontanément ; il est vraiment impliqué dans l'empoisonnement de votre mari ! Il est sous surveillance policière, mais vous le verrez en fin de journée. On s'en doutait depuis le début ; c'était d'ailleurs notre premier suspect… mais le juge tenait à la thèse politique, une piste facile. Il voulait se faire mousser. Et nous voilà avec une banale affaire de famille sur les bras… ! Vous connaissez la phrase de Gide : « *Famille, je vous hais !* » C'est le terme qui convient, n'est-ce pas ?… Je suis désolé pour vous ! Il faudra remonter la pente… Mais vous nous avez aidés, sans le vouloir.

— Là, je ne vous suis plus…

— Bruno a été sensible à votre état… il vous aimait aussi, à sa manière. Il a cru à vos visions maladives, et il s'est senti coupable. C'est un faible, il n'a rien de sa mère. Au début, Isabelle lui avait appris à haïr ce père félon, qui l'avait abandonnée, enceinte. Vous voyez le tableau, un mélodrame : elle lui a fait croire que Lastain était au courant… qu'il était incapable d'assumer ce fils naturel. Alors, bien plus tard, elle l'a envoyé sur ses traces… Il n'y a pas de coïncidences dans cette

affaire. Le gamin était là pour venger sa mère délirante. Un beau tableau psychanalytique…

« Seulement le jeune révolté a trouvé un ami attachant dans la personne de Gérard, à la place de ce père ingrat décrit par madame Brissac… Lastain revivait un peu de sa jeunesse à travers Bruno Mangin (encore un nom d'emprunt) et c'est à ce moment que la machination a foiré. Et votre Isabelle, aveuglée par le ressentiment, n'a pas vraiment mesuré son erreur : le fiston a effectivement exécuté les gestes qui tuent, mais il n'a pas voulu aller jusqu'au bout ! Il était quand même conscient des risques… son cocktail mortel était savamment dosé, il ne devait pas tuer ! Ça lui vaudra peut-être des circonstances atténuantes. »

— Vous parlez comme si le meurtre n'avait pas eu lieu ! Mais j'ai vécu cette chose affreuse, j'ai vu le corps après l'autopsie. J'avais fait une demande auprès du docteur Alvarez… Vous le savez bien ! D'ailleurs, l'infection était accidentelle, même si la concentration bactérienne était élevée, vous me l'avez répété maintes fois ! Je ne vous suis plus… J'ai l'impression que vous me tendez un nouveau piège… Yolande jouait la femme indignée, mais sans trop de conviction.

— Inutile, vous avez déjà commis l'erreur qui nous a mis sur la piste ; je vous l'ai dit : vous nous avez aidés, à votre insu et à vos dépens ! Après avoir fait disparaître la seringue stérile de Gérard, probablement en la jetant tout bonnement dans une poubelle, vous avez décidé, le lendemain, de vous en procurer une autre, identique évidemment : c'est un modèle avec un réservoir d'insuline incorporé… une sorte de plume à réservoir… en utilisant l'ordonnance que Lastain gardait dans un tiroir de son bureau. Seulement, vous deviez rester discrète ; vous avez choisi une pharmacie éloignée de votre domicile et un peu changé de visage…

Voisin reprit son souffle, il semblait fatigué, la routine… Yolande avait agi bêtement, comme n'importe quel malfrat ; tout cela était sordide, sans grand intérêt. Par moments, il haïssait son boulot de flic. Il continua : « Le vendeur a parlé d'une dame avec des lunettes noires ; il n'a même pas vu la couleur de vos cheveux. Je dois vous avouer que mon inspecteur a eu de la peine à retrouver l'officine en question, près de la gare de Cornavin. Il a ratissé les deux rives du Léman. Mais grâce à l'ordonnance et au nom du médecin… Vous imaginez la suite ? »

Yolande avait cru bien faire. Elle n'avait pas imaginé une seconde que quelqu'un se poserait des questions sur la disparition momentanée de la seringue. Même Lastain, à son retour n'avait pas fait de commentaires particuliers. Il était reparti pour Genève avec la seringue neuve, que Yolande avait à moitié vidée ; celle que la police avait récupérée ensuite dans la chambre d'hôtel. Elle lui avait dit, avant son départ : « Je l'ai retrouvée, dans un linge de bain. Il reste encore du liquide, ne l'oublie pas cette fois ! Tu n'as pas bonne mine… »

Le commissaire Voisin était diabolique, sous ses airs de bon père placide. Il avait exploité l'incident, comme le reste, et il avait fait mouche. Et c'était Gérard, avant de mourir, qui lui avait fourni cette information, anodine en apparence. Yolande perdait pied ; en essayant de se rattraper, elle s'était un peu plus enfoncée dans le mensonge. À quoi bon nier ?

« C'est vrai, commissaire ; j'ai pensé effacer mon erreur… je n'avais pas interprété le message d'Isabelle, ses intentions réelles. J'ai agi un peu comme dans un songe, tout cela est vague… Vous pouvez me comprendre, cette drogue et l'échec de notre couple… J'imaginais une punition… il fallait faire

quelque chose. Isabelle parlait de juste cause, de rédemption… On a tous droit à une deuxième chance, non ?

— Un peu facile votre raisonnement ; ou plutôt celui de cette femme, une complice bien pratique. Vous êtes transparente, Yolande : je lis de la déception sur votre visage ; qui plus est vous avez déjà l'attitude d'une coupable ! Mais vous n'êtes qu'un maillon dans une chaîne complexe, heureusement pour vous. Il n'y a pas eu réellement de préméditation dans votre cas. Je n'en dirais pas autant de cette amie, qui vous a initiée aux nouveaux délices du sexe…

— De toute manière, vous n'avez aucune preuve matérielle. Simplement les aveux de Bruno, les dernières paroles de Gérard qui ne prouvent rien. La disparition d'Isabelle n'est pas une preuve ! Aucun jury ne vous accordera crédit, en cas de procès… et le juge vous rira au nez… Vous enregistrez notre conversation ?

— Non, soyez tranquille ; ce n'est pas le genre de la maison… nous avons d'autres moyens, plus élégants…

— J'aimerais retourner chez moi, commissaire. Je suis épuisée ; encore une fois : tout cela ne rime à rien… Un meurtre sans preuves ni témoins, c'est du vent !

Le commissaire haussa les épaules, comme s'il rejetait un argument futile. Il reprit la parole avec une certaine lassitude dans la voix :

« En effet, on ne retrouvera jamais rien, et pour cause : à Yvoire, les deux bateaux étaient ancrés côte à côte et Bruno dormait dans le sien. Il est entré plusieurs fois dans celui de votre mari… c'était d'ailleurs convenu avec ce dernier… la cabine n'était pas fermée. Bruno Mangin a eu tout le temps d'infecter les flacons d'insuline ; puis, pendant la régate, d'introduire des flacons propres et une seringue neuve, stérilisée, du même type : en verre, à l'ancienne. Celle que nous

avons analysée ; on en trouve encore en Afrique du Nord. Bref et en résumé, il y a eu substitution de matériel, c'est tout ! Votre histoire pourrait faire l'objet d'une comédie musicale : « la valse des seringues »

« J'aimerais terminer avec un détail fondamental, qui m'a persuadé assez vite, d'un acte criminel : « *Toutes ces fichues seringues baladeuses étaient propres, trop propres, à part les empreintes de Gérard : rien sur les aiguilles, et pourtant une infection grave, par voie sous-cutanée, a pourtant été constatée à l'autopsie…* ». Dans le cas d'un simple accident, « *on aurait retrouvé une autre seringue et des flacons d'insuline infectés !* ». Justement ceux que Bruno a fait disparaître. Je pense qu'il voulait orienter l'enquête du côté d'une intoxication alimentaire, voulue par les Algériens. Le coup du parapluie bulgare, donc… La piste suivie par le juge… probablement un calcul de votre amie Isabelle. Il y avait aussi un taux anormal de ces petites bêtes dans l'intestin de Gérard, d'où la confusion ! »

— Alors, à quoi bon cette conversation ? Vous savez tout… Et moi, je m'enfonce dans le désespoir ! C'est ce que vous voulez ?

— Un bien grand mot ! Il est vrai que vous ne ressemblez pas vraiment à une veuve joyeuse, ma pauvre Yolande ! Je vous l'ai dit : nous sommes là pour vous aider ; vous êtes théoriquement la prochaine victime ; d'ailleurs… »

À cet instant, on frappa à la porte. Lambert, le front en sueur, entra et salua Yolande avec une voix solennelle, de circonstance ; elle trouva que ses traits bronzés exprimaient une certaine commisération. Elle pensa que lui aussi savait tout. Sa vie déchue, livrée à un inconnu, mais c'était son boulot.

« On n'a toujours pas retrouvé la femme… Les Français pensent qu'elle a quitté le territoire national, probablement pour l'Algérie. On a pu joindre son ami l'avocat, à Paris. Elle lui

avait parlé de ce voyage, il y a quelques semaines… il suppose que son fils est au courant ; c'est lui qui doit faire suivre le courrier…

— Il ne nous a rien dit… Pourtant, il semblait vouloir collaborer…

— C'est quand même sa mère… faut comprendre… il la protège ! Il l'informe aussi, mais on n'y peut rien… De plus, il dit que s'il y a procès, il se rétractera ! Cette fois, on est pris à notre propre piège… la parole d'un mort ne pèse pas lourd !

— Tout doux, Lambert, tout doux… le but n'est pas d'envoyer tout ce beau monde à l'échafaud ! Nous avons simplement convenu d'une punition proportionnée, là où la justice est impuissante. Madame Lastain ici présente a droit à une réparation ; elle a été abusée, sous influence, droguée… mais elle est aussi coupable de dissimulation… La situation est ambiguë, il faut du doigté, mon vieux. Et nous n'avons aucun élément vraiment solide à offrir au juge ! Donc, nous allons jouer, Lambert ; vous me connaissez… on va faire comme si…

— C'est votre réputation que vous jouez, commissaire, vous en êtes conscient ?… Personnellement, j'ai des craintes… de plus le juge ne vous aime pas !

— Allons, on finira quand même tous dans le trou ! Et il nous reste peu de temps pour peaufiner cette comédie. Dernier acte : ce soir à dix-huit heures, place de la Fusterie, dans les Rues Basses. Nous sommes attendus… »

Voisin se montrait volontiers philosophe ; il aimait bien les raccourcis et raffolait des aphorismes. Il citait souvent les grands auteurs…

Yolande consulta le cadran de l'horloge de service, à côté du calendrier des postes. Il était presque seize heures. Elle avait la tête lourde, les tempes serrées. L'alcool ne lui réussissait pas durant l'après-midi ! Mais Voisin ne s'intéressait guère à son

état de santé. Elle avait plutôt l'impression qu'il la préparait à une situation nouvelle… Il avait parlé de jeu, mais Yolande n'avait pas le cœur à jouer à quoi que ce soit !

Elle pensait à la trahison d'Isabelle et à l'attitude décevante, désinvolte de Gérard, durant ces dernières années. Leur malentendu remontait à l'affaire du convoi… cette tranche de vie que Yolande n'avait pas connue, un épisode manqué, par la force des choses. Le comportement des principaux acteurs s'enracinait dans ces deux journées fatidiques, au cœur d'un massacre programmé… et elle n'en faisait pas partie. Elle allait lire les notes de Gérard, pour essayer de comprendre ; le commissaire avait déjà tiré ses conclusions.

Dans ce ménage à trois, Yolande ne jouait qu'un petit rôle. Une fille ordinaire, « transparente » comme avait dit le commissaire, fragile…. Les deux autres étaient forts, ils avaient choisi la voie du scandale, de la provocation… Lastain était un aventurier, il cherchait son Amérique à lui, tout en luttant contre une maladie qui devait l'emporter, un jour ou l'autre. Isabelle l'avait suivi, elle était de taille, et ces deux-là s'étaient affrontés comme des gladiateurs sur une piste glissante, dans un combat sans merci.

« Je vous propose d'aller vous allonger quelques minutes à l'étage, dans le local à côté du secrétariat ! Il y a un divan… On a parfois des prévenus qui nous font des petits malaises ; nous prenons soin d'eux ! Buvez un verre d'eau et prenez ce comprimé d'aspirine, je vous sens tendue, anxieuse.

— Merci ! J'ai la tête lourde, c'est de votre faute commissaire… vous me torturez depuis des heures, vous me faites boire… comme une alcoolique !

— Je fais mon travail, Yolande… vous le savez bien ! Et je vous sauve ; vous comprendrez sous peu… »

*

La place de la Fusterie était noire de monde ; le pasteur Babel, bien connu des Genevois, devait prononcer un sermon dans la petite église de style baroque, qui occupait le milieu de l'espace pavé. Une pluie tiède saturait l'atmosphère et caressait les visages sérieux des fidèles. Le commissaire Voisin, suivi de Yolande, eut un peu de peine à frayer un passage dans cette foule sombre et compacte, sous les parapluies qui formaient comme une carapace éphémère sur les têtes, avant d'atteindre l'entrée de la brasserie. L'établissement occupait une moitié de l'immeuble ancien fermant l'extrémité de la place. Les murs de molasse étaient déjà noirs de pluie, et la ville se repliait sur elle-même. Devant toute cette tristesse, ces gens moroses et muets, Voisin tenta de rompre le silence, en ouvrant avec peine la lourde porte chromée.

« Nous serons mieux à l'intérieur… c'est sûr. Tout ce monde m'incommode. Heureusement, la salle est pratiquement vide. Lambert nous rejoindra dans une demi-heure et Bruno également avec un autre de mes inspecteurs. Nous sommes en avance… prenez place Yolande et donnez-moi votre veston, il est trempé. La météo nous joue des tours, hein ? Ce n'était pas prévu, comme le prêche de Babel ! Vous le connaissez ? Un type bien…

— Si vous le dites… Je n'aime pas les prédicateurs et les directeurs de conscience ! Ils cachent leur arrogance derrière une façade paternaliste. Gérard les avait pris en grippe… ils font beaucoup de promesses non tenues. Mon mari disait qu'ils sont mus par une forme de volonté de puissance, comme les politiques… ils sont bons pour le divan…

— Ce n'est pas le cas de Babel, je le crois sincère…

— Oui, mais prisonnier de lui-même. J'ai vécu ça, et vous le savez ! J'ai été victime de mes affects, de mes complexes, libérés par la drogue… ce sont vos propres conclusions, n'est-ce pas ?

— On ne peut pas comparer… Babel est un religieux pragmatique ; c'est un esprit critique…

— Il n'y a pas de critique neutre, commissaire. Nous sommes tous sous influence et le mensonge est roi !

— Vous donnez aussi dans l'aphorisme ? J'en suis heureux… nous voilà deux ainsi ! »

Yolande ne répondit rien. Le commissaire connaissait ses propres travers mais n'en faisait pas une maladie. Personne n'est parfait…

Dans le local, à côté de la salle principale de la brasserie qui se remplissait lentement, on entendait un bruit de voix fortes et le choc des boules de billard. La porte de communication était entrouverte. Yolande tenta de voir les joueurs, mais elle ne distingua que quelques vagues silhouettes. Le commissaire remarqua :

« J'ai essayé, dans mon jeune âge, mais j'ai rapidement renoncé. Je perdais beaucoup d'argent ! Lambert est bon au billard, c'est un artiste. Il ne devrait pas tarder… Vous avez terminé votre tasse de thé ? Je vous propose un gin tonic, maintenant ; un double.

— Vous m'avez fait le même coup avant midi, commissaire ! Enfin… Je ne vous comprends pas… C'est un rituel chez vous ? Vous connaissez ma dépendance à l'alcool, c'est un mystère pour personne ; on dirait que vous cherchez à m'endormir, depuis ce matin déjà… Vous savez, le gin et les anxiolytiques ne font pas bon ménage.

— Je sais… je sais… ne vous inquiétez pas ! Vous allez en avoir besoin de ce verre de gin, dans quelques minutes….

D'ailleurs, je crois que notre ami Alvarez nous a rejoints… Bonjour Victor… Bon sang, vous puez le désinfectant ! Comment vont vos clients ?

— Ennuyeux au possible ; ils n'ont pas de conversation, alors je fais les questions et les réponses… Mes respects, madame Lastain. Il paraît que vous avez bien récupéré, vous m'en voyez enchanté. Le moment est donc venu… Quoi qu'il arrive, je vous demanderai de garder votre sang-froid ; c'est le médecin qui parle, pas seulement le légiste ! Il se tourna vers le commissaire Voisin :

— On attend Bruno ? Ce n'est pas indispensable, n'est-ce pas ? Je crois qu'ils ont été retenus à la PJ ; il fait des difficultés !

— Aucune importance ; je vois que madame Lastain meurt d'impatience ; il est temps… »

Dans le local de billard, on entendit soudain un tonnerre d'applaudissements. Un joueur venait sans doute de réussir un beau coup. Le commissaire attendit quelques secondes avant de reprendre la suite de sa phrase.

« … madame Lastain, suivez mon regard : dehors, la place est presque vide, maintenant. Babel doit être en plein sermon… Sur le trottoir d'en face, à gauche de l'église, il y a des commerces, les vitrines sont éclairées. Devant, il y a plusieurs personnes, une femme, des enfants et trois hommes. On est d'accord ?

— Euh… Oui, je vous suis. Il me semble même reconnaître ce type au chapeau mou, à gauche ; il a le profil de votre inspecteur… cette carrure ! Oui c'est bien lui, mais il a changé de veston… C'est Lambert en effet, mais je ne vois pas son visage. On dirait qu'il fait exprès de se camoufler derrière son

feutre… Vous l'aviez convoqué également. Pourquoi ne vient-il pas nous rejoindre ?

— Il fait cela quand il est en planque ; un vieux réflexe. Maintenant, je vais vous demander de vous lever et d'entrer dans la salle de billard… Allez-y, n'ayez pas peur… l'air est irrespirable, d'accord, mais vous nous reviendrez vivante, je l'espère. Les joueurs sont de gros fumeurs, comme mon inspecteur… mais ce sont des gens bien élevés ! »

Yolande eut un peu de peine à se mettre debout ; elle vacillait sur ses talons aiguilles. Le commissaire et Victor Alvarez ne la perdaient pas des yeux, le visage sérieux. Yolande ouvrit toute grande la porte du local et fit quelques mètres en direction de la table de jeu.

Elle ressortit presque immédiatement, livide, le corps tremblant :

— J'ai vu votre inspecteur, Lambert… le costaud ; il m'a salué poliment… je…je… mais qui… Ce type sur le trottoir, en face…

— Qui quoi, Yolande ? Vous êtes en train d'entrer dans notre jeu, ma chère ; un jeu un peu morbide, une mise en scène il faut bien le dire… Les explications, après ! Qui est donc ce type dehors, c'est ce qui vous tracasse n'est-ce pas ? Encore un sosie ? »

En face, baigné par la lumière tamisée d'une vitrine, l'homme avait enlevé son chapeau mou et les regardait, indécis, l'air interrogateur ; il portait une barbe de plusieurs jours. Yolande poussa un cri étranglé, elle perdit un soulier et s'affala sur son siège, le corps parcouru de spasmes nerveux, le visage cireux.

« Gérard ! Non, ce n'est pas possible… c'est impossible ! Il y a erreur… Il est revenu pour me tourmenter, c'est ce que vous voulez me faire croire ? Ce type est une copie… une mauvaise

copie. Il ne ressemble pas à celui que j'ai cru voir après les funérailles, dans ma chambre… sur la photo du hangar…

— C'est normal, Yolande, votre mari était réellement très malade. Il va mieux maintenant, quoique bien amaigri. Lui aussi il attend ce moment, depuis des mois…

— Mais enfin, je l'ai vu mort à l'Institut médico-légal ; monsieur Alvarez a signé des papiers ! Dites-leur Victor, vous êtes médecin… cette histoire est indigne de vous. Les pompes funèbres ont fait leur travail… ils ont arrangé le corps qui avait mauvaise façon, à cause de l'infection… et l'autopsie… C'est votre frère Lucas, qui a confirmé… l'ami de Gérard ! Victor acquiesça tout en avançant quelques précisions :

— Lucas n'était pas au courant de l'affaire. J'ai préféré lui épargner de nouveaux ennuis. Je suis désolé de cette mascarade de mauvais goût, je vous comprends, et je m'attendais à votre réaction… Mais tout a été programmé avec l'accord de votre mari, à l'hôpital, lorsqu'il a compris votre rôle, celui de Bruno et de son ancienne maîtresse. Sans preuves, nous ne pouvions rien faire, et cette tentative de meurtre serait restée impunie. Grâce au harcèlement du soi-disant fantôme de Gérard, et peut-être au poids de votre conscience malade, tourmentée, vous avez fini par craquer… Bruno, apprenant le retour de son père mort-vivant, à travers vos fantasmes, a lui aussi eu peur : il avait voulu l'épargner ; la dose toxique n'était pas vraiment mortelle pour un individu sain. Cependant Lastain était malade et ce garçon a pris un risque énorme en exécutant les ordres de sa mère. Madame Brissac vous tenait dans sa main… Elle est diabolique et fait régner sa loi… Vous étiez ses exécutants, mais votre responsabilité est limitée. Par contre, vous n'auriez pas dû acheter cette seringue en pharmacie, le lendemain. Vous devenez complice, comprenez-vous ? »

Entretemps, le « nouveau » Lastain ressuscité, avait pris place à la table, en face de Yolande. La lumière crue d'un néon mural éclairait son visage amaigri, blafard. Yolande le fixait, incrédule, avec terreur… Elle restait muette. La situation autour de la table devenait intenable, surréaliste. Victor continuait de parler, à dénouer le nœud de l'intrigue, mais elle n'écoutait pas. D'ailleurs, son discours se perdait maintenant dans le bruit des conversations provenant des tables voisines. Le commissaire Voisin décida de reprendre les choses en main :

« Il est inutile de se lamenter, nous sommes tous victimes et il y a une seule gagnante, introuvable, votre amie Isabelle, la mère de Bruno. Je pense que ce dernier va dormir en cellule ce soir… il ne viendra pas ! » Puis, s'adressant à Lastain qui dévisageait sa femme, comme s'il la rencontrait pour la première fois, avec une étincelle de rancœur et de réprobation dans ses yeux fiévreux :

« Je sais que vous lui en voulez beaucoup, à cette pauvre Yolande… Mais vous n'avez pas toujours été le mari de ses rêves, ne l'oubliez pas ! Alors, faites-lui la grâce d'expliquer votre retour dans le monde des hommes… notre petite comédie est terminée ! Et c'est moi qui vais en faire les frais ; le juge ne me pardonnera jamais cette méthode peu orthodoxe. Je vais présenter ma démission à mes supérieurs… Ils n'apprécient pas non plus les mises en scène morbides. Mais la cause sera jugée et c'est le principal ! »

Lastain ouvrit la bouche avec difficulté. Il se mit à parler d'une voix sourde, en approchant son visage de celui de Yolande.

« Nous avons vécu vingt ans dans le mensonge, toi et moi. Deux vies parallèles qui ne se sont jamais rencontrées. C'est le seul vrai reproche que je peux faire à notre union. Tu le sais aussi bien que moi, je le lis dans tes yeux ! Le reste n'est

qu'illusion, une mauvaise farce comme vient de le souligner le commissaire ! Il y eut un silence, le garçon posa un demi de bière devant Lastain, qui but la moitié du verre, sans cesser de regarder sa femme, envoûtée, frissonnante, comme aux premiers jours de sa dépression.

« Je ne sors pas du royaume des morts, Yolande, mets-toi ça dans la tête ! Je suis resté bien vivant mais mal en point, ça c'est sûr ! Cependant, je vais m'en sortir. Le type que tu as vu à la morgue de l'hôpital, sous un drap, c'était bien moi, arrangé par un de ces gars qui fait la toilette des défunts, un copain de Victor ; un maquilleur de génie, qui a dessiné sur ma poitrine les cicatrices laissées par mon autopsie ! Plus vraies que nature ; je me suis même fait peur en les regardant. Il a trouvé ça rigolo… d'habitude, il travaille dans l'autre sens : il essaie de faire revivre les cadavres en leur donnant des couleurs ! Moi, il m'a en quelque sorte refroidi ; j'ai fait un court séjour dans le frigo, avant ton arrivée ! Je m'en suis sorti avec une bronchite carabinée… »

Lastain commanda une deuxième bière ; il avait soudain envie de parler, de se confier. Dans cette imposture, c'était quand même sa vie qui se jouait ! Victor l'encouragea à continuer, d'un signe de tête.

« Bien sûr, le docteur Alvarez m'avait drogué, pour faire plus vrai. Et tu as marché ! »

Yolande n'en croyait pas ses oreilles ; elle écoutait ce revenant, le regard hébété… elle avait de la peine à réaliser, et se sentait envahie par un sentiment de honte et de peur, comme si le monde l'avait définitivement classée dans la catégorie des incapables et des perdants.

« Mais l'enterrement, la mise en bière… Tout ça… tes parents, les amis…

— C'était la partie la plus difficile de cette tragi-comédie. Mais il fallait en passer par là ! Dans le corbillard, je suis sorti de ma boîte, pendant le trajet vers le cimetière. Les croque-morts étaient évidemment dans le coup, le maquilleur en faisait partie. Il m'a aidé à me camoufler sous une bâche, couverte de couronnes mortuaires. Avec son copain, ils ont introduit une ancre de marine dans le cercueil, pour faire bon poids, au cas où un curieux… !

— Et les pompes funèbres, comment ?... Le pasteur… enfin c'est de la folie… vous êtes tous fous à lier… Lastain secoua la tête.

— Non, Yolande ! Le docteur Alvarez est légiste, ne l'oublie pas, et très respecté dans le milieu… Il a tout pris en main ; c'est aussi lui qui fournit les pompes funèbres, dans un sens... Ils ont conclu un marché… c'est la deuxième fois qu'il me sauve la mise. Il fallait vous confondre, toi et Isabelle… et Bruno, mon fils ! Vous pousser à bout… ma présence bien réelle, dans la chambre à coucher, l'échelle du jardinier, la lettre et le reste… Maintenant tout le monde se met à table et les jours d'Isabelle sont comptés ; tu lui as communiqué tes angoisses, c'était le but. La police est sur sa trace.

— Et moi, alors ? Tu vas me faire incarcérer, hein ? Je n'ai plus qu'à tendre le cou et la vengeance sera accomplie… Mais il y a encore une justice, des lois… cette supercherie est ignoble, une imposture, je vais porter plainte ! Vous jouez avec la vie des gens, leur réputation… Vous êtes des salauds ; tu ne vaux pas mieux que ce con de Chabaud, ton patron, un tricheur lui aussi… »

Le commissaire Voisin intervint à cet instant, d'une voix douce :

« Non, Yolande. Rappelez-vous : j'ai dit cet après-midi que nous allions vous aider ! Vous êtes aussi une victime… Votre mari ne cherche pas à vous enfoncer… vous ne serez pas

inquiétée dans cette affaire, contrairement à moi, votre serviteur. Il va vous proposer un arrangement, afin de préparer un nouveau départ dans vos deux vies… séparées cette fois. Par contre, vous serez citée comme témoin lors du procès de madame Brissac… une empoisonneuse, ne l'oubliez pas ! Lastain approuvait en hochant la tête, de la nostalgie dans le regard :

— Je pars, Yolande. On me propose un poste de correspondant à Moscou ; une grande agence de presse. Tu ne me reverras plus ; je te laisse la maison et de quoi subsister…

— Et ton fils, ce gage d'amour entre toi et Isabelle ? Il t'aimait, tu le sais bien… il voulait t'épargner…

— Oui, comme un ami… c'est trop tard maintenant. Les liens du sang ne m'ont jamais beaucoup inspirés ! Je pourrais retirer ma plainte… Le malheureux est déchiré entre moi et sa mère. J'espère que les juges seront cléments… »

Il était tard. L'inspecteur Lambert se joignit au groupe pour un dernier verre. Il posa une main sur l'épaule de Lastain : « Nous autres, on est indestructibles, pas vrai ? Tout est dans la carrure : je soigne mon image. Les muscles, y'a qu'ça de vrai… je me suis mis au karaté, après avoir lu votre histoire. La cervelle, ce n'est pas tout… Vous étiez un sacré baroudeur, Lastain… un sacré numéro ! Je vous envie…

Dehors, les pavés étaient luisants de pluie, mais le ciel dégagé, diffusait une lumière timide, étoilée, sur la ville. Deux lampadaires répandaient des lueurs tristes sur le sol noir ; le petit groupe traversa la place, en faisant des détours pour éviter les flaques d'eau. Le commissaire Voisin remarqua : « Babel a eu du succès ; il y avait du monde. Il y a peut-être une vérité dans le ciel ! Notre justice est tellement imparfaite… fragmentaire. Un simulacre, voilà le mot… Il convient bien à notre affaire ! »

* *
*

Dans le douar de Rhoufi, la vie s'était arrêtée après le terrible orage de la nuit qui avait secoué les montagnes et les maisons de terre. Une bénédiction pour les « fellahs », les pluies d'automne étaient de retour. Des cascades d'eau sale descendaient le flanc des collines et venaient alimenter le débit de l'oued El Abiod, qui prenait l'allure d'une rivière en furie. Une coulée boueuse avait traversé la ruelle principale du hameau, emportant tout sur son passage. Il pleuvait toujours, des gouttes fines et drues, comme des hallebardes. Les rares habitants restaient à l'abri, autour d'un feu de charbon de bois ; ils attendaient la fin du déluge.

Isabelle quitta l'encadrement de la petite fenêtre en forme de meurtrière. Elle avait regardé le ciel, pendant la nuit ; elle était fascinée par le déchaînement des éléments et y trouvait un écho à son propre état d'âme. Cette vie en ermite, retirée de la société, ne lui convenait plus. C'est avec un soulagement non déguisé qu'elle avait accueilli, deux jours auparavant, le mari de Yasmina. Il lui apportait des nouvelles de la vallée et un petit mot de Bruno. Mohammed avait montré une mine de circonstance, celle du messager porteur d'informations malheureuses, annonçant de futurs ennuis. Elle le voyait navré, lui qui d'habitude prenait toujours les choses du bon côté !

« Je dois vous communiquer un message du caïd. Il a reçu une circulaire du ministère de l'Intérieur. Des groupes armés menacent les touristes et les Européens dans les montagnes et sur les hauts plateaux. Ils cherchent à déstabiliser le gouvernement Chadli : des groupuscules islamistes violents…

ils sont en train de se former chez nous… ils égorgent les gens… même les villageois, des innocents… « Mousiba ! » Quel malheur ! Ils connaissent certainement votre présence ici, depuis le temps… « Allah isseulmeuk ! »

— Je ne suis là que depuis quatre mois… les habitants m'ont presque adoptée ! Je parle un peu leur langue…

— Vous êtes un danger pour eux, madame Brissac, comprenez-vous ? Il vous faut partir… la gendarmerie veut regrouper tous les étrangers à Alger ! Ordre du Ministère. Ensuite, ils s'occuperont de votre rapatriement… Une Jeep viendra vous chercher, avec des hommes armés. La région n'est pas sûre… »

Le mauvais temps avait retardé l'arrivée des gendarmes. Isabelle en avait profité pour prendre congé de quelques femmes, ses voisines, qui ne comprenaient pas la situation. Les gens l'avaient jugée sur sa bonne mine, sa beauté naturelle et ils l'avaient acceptée. C'était son atout majeur, un atout qu'elle partageait d'ailleurs avec toutes les jolies femmes du monde… Elle avait fait, un jour, la page de couverture d'un magazine féminin qui l'avait finalement engagée. C'était avant la tragédie du convoi ; Lastain avait retrouvé le journal, dans la maison de Constantine. Il avait alors haussé les épaules : « C'est des futilités, des conneries… tu cherches à te faire mousser ? On ne te reconnait même pas… tu ressembles à une putain de luxe… et il y aura toujours des abrutis pour allonger l'oseille ! ». Elle avait été vexée, mais dans un sens, il n'avait pas tort : ce genre de publicité ne l'avait pas menée bien loin…

Maintenant, elle relisait le petit mot de Bruno, leur fils… Il avait trouvé moyen de le lui faire parvenir depuis la cellule de Saint-Antoine, à l'occasion du déménagement vers la nouvelle prison modèle de Champ-Dollon. Elle eut comme un ricanement

de dépit, son histoire à elle s'arrêtait là, sur un échec ! Elle pensa tout haut, parlant aux murs de pierre, sa prison à elle : « Lastain s'en est tiré, donc c'est lui le plus malin… Cette histoire de mort vivant était grotesque, un coup monté ! Bruno était un faible, il aimait son père, j'aurais dû m'en douter. Mais Gérard n'aurait jamais accepté ce fardeau… il était comme moi… non, *il est* comme moi… mais j'ai élevé ce garçon, je l'ai presque aimé… je suis meilleure que lui… oui, meilleure ! Et lui il méritait la mort ! »

Isabelle commençait à délirer… ces quatre mois d'isolement l'avaient transformée. La vie simple des Berbères avait réveillé quelque chose en elle, le besoin de faire un bilan. Elle voyait d'abord une petite fille espiègle, qui regardait le monde avec nostalgie, sans comprendre, et qui croyait au bonheur partagé… Puis il y avait eu l'oncle, la grange… et beaucoup d'autres hommes qui la laissaient indifférente. Sauf un, à cause du convoi…

Ils étaient de la même espèce et, durant cette épreuve, le jeune Lastain, à ses côtés, avait joué à un terrible pile ou face avec la mort ; dès lors, la vie était devenue un combat et elle s'était reconnue en lui… la petite fille était définitivement oubliée. Ensuite leur séparation… Isabelle ne trouvait pas de mot assez fort pour qualifier l'événement : un cataclysme, une catastrophe ; le monde s'était dérobé autour d'elle, sous elle… Elle avait tenté de se suicider, à plusieurs reprises… Et puis il y avait eu Bruno, une charge ou une bouée de sauvetage ?… Elle ne savait plus très bien… la tête lui tournait… Oui, elle s'était aussi servie de sa rivale, cette Yolande, chétive et faible. Elle l'avait séduite, par simple défi. Ensuite, elle s'était attachée à elle : Yolande était également une partie de Lastain, sa chose ; Isabelle avait eu l'impression de partager la même proie. Mais Lastain ne se doutait de rien !

Devant la maison, elle entendit le bruit d'un Diesel qui tournait au ralenti. Ils étaient quand même venus… la piste était difficilement praticable pourtant. Il s'était passé quelque chose… On frappa à la porte en planches mal équarries ; un homme en uniforme, les épaules et le képi tachés de pluie se présenta devant elle, en esquissant un salut militaire.

« Salam aleikoum ! » madame ; « sbah l'khir… ! » C'est un grand malheur… ils ont tué des femmes et des enfants, pendant l'orage, dans un douar de la vallée. Nous allons armer les hommes ; c'est comme la guerre ici ! Vous partir… prochaine victime ; ils n'aiment pas les Européens. Le temps c'est pas bon, la piste… mais nous partir quand même… tout de suite « fissa ! », madame… »

Isabelle avait enfilé un burnous par-dessus sa djellaba de coton. L'air étais frais et une petite pluie glaciale rayait le paysage. Une brume automnale recouvrait la palmeraie, en bas de l'oasis, formant comme un couvercle sur le reste du village. Elle monta dans la Jeep fermée et s'installa au mieux sur le siège arrière, avec son sac de voyage près d'elle.

Un second gendarme était au volant. Son collègue prit place à côté de lui, le mousqueton levé, entre les genoux. Sans transition, le véhicule démarra et dévala la pente de la colline en cahotant pour rejoindre la piste. Une eau brune coulait encore entre les habitations fermées. Les ruelles étaient vides. Isabelle pensa qu'elle ne reverrait plus Rhoufi, son dernier refuge. Les policiers suisses étaient sur sa trace, maintenant ; Interpol était sûrement aussi dans la course. Comment allaient réagir les Algériens ?

La piste détrempée longeait l'oued, qui débordait par endroits. Des coulées boueuses, emportant de gros rochers, coupaient partiellement la piste sur le sol creusé de profondes ornières. À plusieurs reprises, le gendarme sortit pour dégager la voie de ces éboulis et guider son compagnon rivé au volant.

« Chta bezef ! », beaucoup la pluie… nous difficile aller au village, ce matin. Maintenant la piste descendre… plus facile… mais beaucoup de virages après… Vous mieux à Biskra ! ». Il se mit à rire, sans raison. Isabelle répondit, d'une voix morose :

« Oui, Biskra, c'est mieux… Chez Yasmina je pourrais attendre le retour du beau temps… Après…

— Vous retourner Alger, « Inch Allah ! »

La Jeep s'était engagée dans une série de lacets qui dominaient l'oued en crue d'une dizaine de mètres. Isabelle se sentait mal, elle avait envie de vomir. Elle voulut demander au chauffeur de faire un arrêt, la pluie avait cessé. Au moment d'ouvrir la bouche, elle vit subitement le pare-brise du véhicule s'étoiler, puis voler en éclats… Elle n'entendit pas le bruit de l'explosion, tout se passait en silence, ainsi que dans un film d'action muet…

Le chauffeur s'affala contre la portière, subitement inerte, comme un pantin. Son compagnon tenta de reprendre le volant, mais il était trop tard : le véhicule fou fonça à droite, sur le talus pierreux, puis fut brutalement dévié sur l'autre bord, au-dessus de l'oued. Le gendarme encore indemne essayait vainement d'actionner le levier du frein à main, mais le lourd tout-terrain, emporté par son élan, avait déjà franchi la petite butte qui surplombait le torrent.

Isabelle resta encore consciente quelques secondes… pendant la chute. Elle se mit à crier lorsque son cercueil de métal plongea dans le tumulte des eaux. Elle pleurait en prononçant ses dernières paroles : « *Lastain… le convoi ! Pourquoi moi, seule…* »

Le niveau de la rivière montait dans l'habitacle de la Jeep renversée qui dérivait lentement en direction d'une petite cascade blanche d'écume. L'eau se jetait ensuite dans un lac temporaire profond ; le véhicule disparut entièrement sous la

surface de l'élément liquide déchaîné. Le silence des pierres avait repris possession de la vallée, dérangé par le bruit des flots en colère.

*

À Biskra, le caïd venait de recevoir une dépêche urgente de la Police nationale, avec le tampon du ministère de l'Intérieur. Il avait ordre d'arrêter la veuve Brissac, une femme qualifiée de « *dangereuse, à mettre sous bonne garde !* ». Il poussa un soupir d'incrédulité : une si belle femme, comment était-ce possible ? Décidément, ce n'était pas son jour… avec le massacre des villageois à l'entrée de la vallée d'El Abiod, plus rien n'était comme avant ! Il rêva un instant d'une improbable mutation à Alger ou Constantine, dans une ville civilisée ; ici…. Il poussa un deuxième soupir en allumant sa première cigarette de la journée, puis il contempla, à travers la fenêtre, le ciel qui tournait au bleu.

« Le retour du soleil, enfin… Pour madame Brissac, il faudra que je trouve les mots… une si jolie femme ! Sous les verrous ? Impensable… »

Il ouvrit la fenêtre pour respirer l'air déjà chaud et lourd, chargé de l'humidité de la terre remuée : « Quand même, il fait bon vivre ! Ils devraient arriver en début d'après midi ; j'ai encore du temps devant moi… « ma fhemtch », une si jolie femme ! »

Ouvrages consultés

AGERON, Ch.-Robert (1970) : Histoire de l'Algérie contemporaine.- Presses Universitaires de France, coll. *Que sais-je ?* 128 p.

HOUGRON, Jean (1989) : Soleil au ventre.- Éditions Robert Laffont, coll. BOUQUINS, pp. 379-680.

JUNG, C.-G. (1948) : L'homme à la découverte de son âme.- Éditions du Mont-Blanc, Genève, 430 p.

JUNG, C.-G. (1993) : Types Psychologiques.- Éditions Georg, Genève, 510 p.

LACOUTURE, Jean (2008) : L'Algérie algérienne – Fin d'un empire, naissance d'une nation.- Éditions Témoins Gallimard, 358 p.

Remerciements

Je remercie chaleureusement Madame Christiane Felchlin qui a relu et corrigé, avec compétence, une première version du manuscrit de ce roman. Ma femme Michèle m'a encouragé tout au long de cette nouvelle aventure risquée : l'écriture d'un ouvrage à caractère engagé, sous une forme quelque peu impertinente.

Addenda

Notes sur la nécessité du mensonge en société

Avertissement : au lecteur sorti indemne des méandres complexes de cette sombre histoire, je conseillerais de *lire les notes ci-dessous* qui résument tout haut ce que beaucoup de personnes pensent déjà tout bas, sans oser le dire ! J'ai même ressenti l'angoisse de tomber dans le lieu commun ou la banalité en livrant par écrit ces quelques réflexions… Cependant, c'est le propre de la littérature (et de la philosophie) de taper toujours sur le même clou ! Aristote l'avait déjà souligné en son temps. Enfin, n'oublions pas que nous vivons dans une situation de désinformation et de mensonge perpétuel au niveau de l'état « démocratique » : compromission et diplomatie (« *Realpolitik de Bismarck* ») obligent ! Alors, malgré certaines longueurs, j'ai maintenu ce texte volontairement impertinent, pour secouer en douceur ceux qui s'installent dans un optimisme confortable et malsain, ainsi que les curieux mal informés du fonctionnement de nos sociétés. Une interprétation très personnelle, sans compromission, à travers le regard froid de Gérard Lastain, personnage principal du roman.
Ainsi, l'hypocrisie, l'imposture et leur cousin proche le mensonge[9] *apparaissent-ils comme des acteurs nécessaires dans la grande comédie de l'existence ; ce sont même, à grande échelle, les moteurs qui font tourner les civilisations, les empires et les religions !* Voilà ce qui pour beaucoup est une évidence… Pourtant, paradoxalement, on glorifie une certaine forme de vérité dans notre éducation laïque et religieuse ! Alors, à qui se fier ? À l'instituteur, au curé, au politique ou encore à ce bon vieux sens commun ?... Peut-on

---

[9] À manier avec la plus grande précaution… et à ne pas confondre avec la mythomanie qui est une maladie funeste.

résister à la Volonté de Puissance de nos directeurs de conscience, de nos dirigeants ? Il y a là une décision difficile à prendre…

Nous voici donc avec un titre de dissertation peu ordinaire, qui recouvre cependant une réalité, que l'on cherche souvent à esquiver. Un sujet de discussion au café du commerce à l'heure de l'apéro, à mots couverts, lorsqu'on se sent directement concerné. Avec plein de sous-entendus… Mais, pour éviter de se « prendre la tête », on passe rapidement à autre chose en renouant avec la banalité, soigneusement voilée, du quotidien. On joue le jeu, un peu inconsciemment en suivant les balises… Comme dans les réunions de famille où les comptes se règlent à coup de petites phrases assassines !

Le mensonge (et parfois l'imposture) est pratiqué à plusieurs niveaux comme *stratégie* de réussite et d'enrichissement ; un procédé en somme reconnu et implicitement accepté ; notre actualité télévisuelle et écrite le démontre tous les jours, et ce n'est que la pointe de l'iceberg ! J'emploie ici le mot « *stratégie* » au sens darwinien du terme : si l'altruisme est un des comportements qui caractérise en priorité les populations humaines (selon Darwin et P. Tort, 2009) leur permettant de supplanter (en augmentant le nombre d'individus) toutes les autres espèces en aidant les plus faibles, le mensonge est lui un aspect complémentaire qui permet de réussir socialement ***à l'intérieur*** de notre espèce ; un outil au service d'une forme de compétition entre individus ou populations. C'est, paradoxalement, à la fois un facteur de cohésion sociale et de rupture potentielle (si le mensonge est dévoilé[10]), un facteur d'immoralité aussi, dénoncé en principe par notre éducation judéo-chrétienne, d'où un sentiment constant de culpabilité. Mais la fin justifie les moyens, et les richesses sont un signe de bénédiction divine dans les religions du livre (cf. la parabole des talents (ou des mines chez Luc,19 :26) dans Matthieu, 25:29, en lecture au 1e degré : « *Car on donnera à celui*

[10] L'affaire « Wikileaks » qui met en lumière les mensonges, les dissimulations et les manipulations d'État est une bonne illustration de ce principe ; une constante historique, aussi simple qu'efficace pour manipuler la masse moutonnière. Voir aussi le roman de G. Orwell « *Animal Farm* », sur un mode plus léger et ironique.

qui a, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.». Un précepte développé par le canal des Écritures, héritage moderne de notre inconscient collectif, issu des profondeurs du temps, à l'époque des « hordes primitives » au sens de C.-G. Jung. Les « démocraties » ultralibérales appliquent ce principe (p.ex. le thatchérisme malthusien issu du XIXe) sans états d'âme ; même nos gouvernements actuels, pressés par les financiers, y souscrivent.

Tout en haut de la pyramide humaine, au niveau des États, justement, régner sur le plus grand nombre est un réflexe basique inévitable, une fatalité, même en démocratie. D'ailleurs ce mode de gouvernement dérive en général d'une dictature à bout de souffle tout en restant soutenu par une oligarchie bourgeoise et commerçante (nos « lobbies », comme l'empire Murdoch, Golden Sachs, etc.). La démocratie risque alors d'être un tremplin provisoire vers un nouvel état totalitaire, qui cherchera à cacher son nom. La boucle est fermée… Il est trivial de noter que la plupart des dictatures militaires ou religieuses sont alors issues de démocraties récupérées sans vergogne par des partis populistes, dénonçant le pouvoir de l'argent.

Dans ce contexte, on parle aussi « d'ambition », un autre moteur qui propulse parfois des incapables dans les hautes sphères de l'État. Il est bien connu que le mensonge, la désinformation et l'omission sont aussi d'usage fréquent en Occident, où la majorité des « citoyens » est incapable de discernement à long terme, par peur, paresse, ou manque de temps (il faut manger, dormir et procréer…). Il s'établit alors de faux équilibres, marqués par le poids des illusions nationalistes. On l'a vu au XXe siècle avec les accords de Versailles, puis ceux de Munich ; avec le traité germano-soviétique, puis Yalta, puis les accords d'Évian qui définissaient un nouveau colonialisme sous couvert d'indépendance (Algérie), puis d'Aix-les-Bains (Maroc) et bien d'autres… Mentir, sur le dos des plus démunis, c'est entamer un « *dialogue constructif* », en faisant semblant d'accepter les conditions (souvent inacceptables) de l'adversaire. Là commence alors le compromis, un art très helvétique où le mensonge se voile pudiquement. « *Le peuple tranchera* » est l'expression favorite de cette hypocrisie ; simplement parce que les sujets à trancher sont déjà

soigneusement triés (on évite les vrais problèmes). Enfin le peuple, largement manipulé, n'a pas la capacité intellectuelle suffisante pour porter un jugement correct sur des sujets purement émotionnels… Et pour les politiques, ces pharisiens, seul le résultat compte ; un (bon) point commun avec les jésuites et les « directeurs d'âmes ».

Des exemples actuels vont dans ce sens : la plus grande supercherie de l'Histoire est sans conteste la guerre d'Irak, avec ses centaines de milliers de morts civils et militaires par le fait d'une Amérique paranoïaque, noyautée par des évangélistes et sous la direction d'irresponsables intéressés comme C. Powell et G. Bush.

Au passage, à noter encore une arnaque bien de chez nous, comme une suite à l'ancienne affaire Pilatus : le trafic de matière fissile vers le Maghreb et l'Iran… couverte par le chef de l'UDC, Christophe Blocher, ministre à l'époque, avec la destruction de milliers d'archives sous la pression (encore eux) des États-Unis. S'agit-il d'un acte de trahison ? Un encouragement involontaire et maladroit au terrorisme international ? La question se pose… Le financement de ce parti, lors de ses campagnes, par le milliardaire C. Blocher (d'après ses propres propos) est une action à caractère totalitaire, mais tolérée dans une oligarchie, comme l'Helvétie…

En pleine crise économique mondiale, faut-il encore rappeler ici la rouerie et l'arrogance des banquiers, les doubles du tribun zurichois ? En pleine crise financière mondiale, dans une interview sur une télé suisse, un représentant de cette digne corporation a affirmé avec aplomb : « *Quoi qu'il arrive, nous serons toujours gagnants* ! » Bien sûr, dans une oligarchie et en cas de pépins, c'est le peuple qui soutient la finance et non l'inverse… Je n'ai pas vu d'affiches UDC dénonçant ce scandale…

Toujours au niveau supérieur, certains États comme la Serbie, Israël et bien d'autres, poussés par des mouvements nationalistes, cherchent à s'agrandir en invoquant des prétextes fallacieux tirés de l'Histoire et des Écritures (la « Grande » Serbie, le « Grand » Israël ; Hitler voulait faire une « Grande » Allemagne…). La manipulation d'état, sans séparation réelle des pouvoirs, utilise ici un mythe religieux ou racial… en particulier l'extrême droite juive et le mouvement sioniste né au XIXe siècle, et qui de nos jours entretient la

haine du voisin arabe avec l'extension des colonies (dénoncée par la gauche israélienne) dans les territoires. Ici pas de séparation entre l'église et l'état ! Relire Spinoza et sa démystification du « peuple élu » ! On dialogue parfois avec les Palestiniens, mais les bulldozers défoncent dans le même temps les collines desséchées de Palestine. Mensonge toujours ! L'intransigeance des colons israéliens vaut bien celle (évoquée dans le roman) des colons français en Algérie, qui, bourrés de préjugés sur le monde berbère, ont fait capoter des dizaines de projets de cohabitation entre communautés ! Avec les résultats que l'on sait : les civils massacrés par une armée et une police irresponsable à Sétif, Alger, Constantine ou Oran… ! Une situation intolérable, celle du fait accompli, mais qui fait partie du jeu, de l'imposture et du parjure. Bigeard, et plus tard Le Pen, justifiaient la torture : « *un mal nécessaire…* ». Thème repris récemment par un ancien de l'administration Bush, Dick Cheney et Yvan Perrin de l'UDC suisse. On est toujours en plein lieu commun.

À plus grande échelle, l'Holocauste est pluriel : africain et mondial ; il prend des formes diverses, moins systématiques que la Shoah (l'anéantissement). Mais les fosses communes débordent de la douleur des hommes…

Pour éviter de futurs conflits en Afrique du Nord, une Afrique qui se réveille dans sa jeunesse, pourquoi pas un « Grand Maghreb » ? Une confédération, au-delà des dictatures militaires, religieuses ou monarchiques ? C'est le rêve un peu fou de Gérard Lastain, le héros de cette histoire… Irréalisable dans les faits !

Il faut souligner maintenant le chantage à l'énergie qui se camoufle aussi derrière la « raison d'État ». En tant que géologue, je sais (et les spécialistes de la question ne me contrediront pas !) que tous les pays producteurs de pétrole et de gaz (surtout l'OPEP et la Russie) mentent sur leurs réserves. Ils l'ont toujours fait, c'est une grosse imposture (peut-être en accord avec les Occidentaux) qui sert les potentats arabes et africains. Dans le fond, c'est de bonne guerre puisque l'Europe coloniale a largement contribué à piller le sous-sol de ces pays (un certain Jean Ziegler, un visionnaire, a déjà traité abondamment du sujet… aujourd'hui, on l'écoute !). Mais il y a du nouveau avec la

prolifération du *nucléaire civil*. Dans ce domaine, *le mensonge et la discrétion sont devenus la norme.* On parle d' « omerta » comme dans les États voyous, défiant la transparence indispensable à une vraie démocratie. Tant au niveau des méthodes d'extraction de l'uranium au Niger, dont la poussière des terrils dispersés par le vent du désert a déjà irradié une grande partie des populations, qu'au niveau des déchets que nous sommes incapables de gérer définitivement (en les neutralisant par exemple) ou de l'achat récent, irresponsable, d'une mine d'uranium **sans uranium** en Namibie ; un milliard de pertes ! Rajoutons le scandale de l'ancienne COGEMA (devenue AREVA) qui, en France, déposait en toute impunité ses boues radioactives (on y trouve parfois du « yellow cake », ou véritable combustible d'uranium) dans les champs, à proximité des cours d'eau, des hameaux et des villes (comme Limoges). Après un procès célèbre, un juge a déclaré : « *De toute façon, AREVA s'en fout (sic), ils gagneront toujours leurs procès…* Ici le mensonge et la manipulation des « lois » sont permis, seul le Pouvoir a droit à la parole. Encore un héritage du général de Gaule, qui disait, lors des essais nucléaires sahariens : « *Ce M. Ben Bella a une qualité : il est sourd !* » (J. Lacouture, 1998). Enfin, avec Creys-Malville, dans les années 70, le mensonge et la négligence ont atteint des sommets. La société policière du plutonium était en marche ! Il est vrai qu'en pleine guerre froide, les militaires [11] contrôlaient nos démocraties.

Ainsi, en ce début du XXIe siècle, nous nous trouvons en situation de totale régression, sociale, morale et spirituelle (sans aller jusqu'à la pure décadence nietzschéenne, qui reste très théorique). On brûle le Coran aux États-Unis ; à quand la Bible ou les textes d'Homère ou de Voltaire ? L'Odyssée n'aura pas lieu… l'aventure s'arrête là ! On retombe dans les vieux clichés, à l'image de ces anciens habits, parfumés à la naphtaline, oubliés au fond d'une armoire !

---

[11] Cf. « Le Soleil Pourpre » du même auteur, avec la référence de l'Association pour l'appel de Genève (1981) : Livre jaune sur la société du plutonium.- Neuchâtel (Suisse), La Baconnière éd., 328 p.

Pour sortir de ce cercle vicieux, il faudra, paradoxalement, regarder en arrière pour « progresser » (on parle déjà de décroissance, terme à la mode) ! En fait nous souffrons de deux grands maux : d'une part la lente, mais inexorable, retombée de l'époque coloniale qui s'est poursuivie avec le néo-colonialisme plus discret, pratiqué par les africains eux-mêmes avec le soutien des puissances occidentales… D'autre part la « mécanisation » à outrance, en parallèle avec une démographie galopante, incontrôlable, pour servir une pseudo-liberté imposée par les marchands. Aujourd'hui, on parle de mondialisation, un terme plus rassembleur qui donne l'illusion d'un humanisme planétaire ! Tout le monde sait que ces entreprises sont « *au service des gens, pour leur bien-être* ». Ainsi l'Inde, la Chine, l'Amérique du Sud se lancent tête baissée dans le piège de l'ultralibéralisme cité plus haut (Herbert Spencer, Adam Smith, Malthus au XIXe ; Margaret Thatcher au XXe etc.) et qui, dans ses ratés, ressemble furieusement au système étatique de la Russie soviétique (une misère grandissante, pour ceux qui ont manqué le train en marche). Pourquoi ces pays émergents, débordant de sagesse antique, n'ont-ils pas réfléchi sur leur propre destin ? Après le colonialisme des sols, l'élite et les édiles des pays du tiers monde occidentalisés pratiquent le nivellement des idées, en bradant leur culture, leur territoire et leur peuple !

Mais j'arrête ici ces réflexions qui dépassent mon sujet, et qui me laissent un goût d'amertume, d'inachevé ; encore une fois, des réflexions qui pour certains, sont des évidences, des « banalités » comme me l'a soufflé gentiment un éditeur suisse romand complaisant au sujet d'un roman sur la difficile décolonisation du Maroc. J'ai alors compris que le monde des intellectuels avait baissé les bras depuis longtemps… les mots ont perdu de leur force. L'édition s'aligne sur les goûts du public : c'est aussi un truisme ; il faut bien vivre ! Voltaire est mort et Camus a tiré sa révérence (contraint par la fatalité) en épicurien angoissé, le désespoir au cœur…

Après cette longue digression dans les hautes sphères de l'humanité, on peut aborder encore le niveau historique avant de se rapprocher des héros de ce roman ; nous y retrouvons le mensonge

banalisé, tout aussi vigoureux et efficace, qui fait courir la masse (Kierkegaard) ignorante et moutonnière ! Mais dans ce dernier cas, on cherche à camoufler ce lien social corrompu, qui prend la forme d'une hypocrisie ordinaire. Dans l'art, le mensonge est, sous son aspect légèrement atténué : l'hypocrisie, le sel de toutes les comédies dramatiques, grinçantes, de Molière, Maupassant à Dürrenmatt. Un lien solide qui unit tous les genres à toutes les époques ! Simplement parce qu'on ne peut pas vivre autrement ! Si c'était le cas, on le saurait après plus de 5000 ans de vaines tentatives. Certains ont essayé de lever le voile : les grands romanciers et philosophes du XIXe (de Maupassant à Balzac et Nietzsche) et, pour le XXe siècle, Gide, Céline et Camus, etc. Un siècle « raisonnable », marqué par les deux plus grands massacres planétaires touchant tous les individus dans leur âme et leur chair. Des guerres mécanisées, systématiques, efficaces… Une réponse cruelle à cette humanité fourmillante, débordant d'optimisme (le « progrès » débouchant sur le «meilleur des mondes » cher à Huxley), avide d'une technologie sophistiquée au service de l'homme assisté et de sa volonté de puissance. La raison socratique et cartésienne, soutenue par l'éducation nationale, se concrétisait dans les « valeurs » démocratiques, les congés payés et les avancées spectaculaires de la science ! On en oubliait la dimension artistique et tragique (Nietzsche), les charniers à peine refermés…

Cette vision mordante de nos sociétés n'est pas enseignée à l'école publique (il est vrai qu'il existe un programme de lecture expurgé des classiques… triés sur le volet !). Mais si on allait jusqu'au bout de leurs réflexions, à ces classiques souvent révoltés, bonjour le scandale !

On reste impuissants, malgré tous les textes de nos anciens sages dont le non-conformisme sert finalement d'exutoire. Impuissants aussi nos partis politiques, proches du peuple dit-on, et qui défendent en priorité leurs intérêts personnels et les entreprises qui les soutiennent. Encore un lieu commun, mais ne le dites pas aux enfants : laissez-les rêver de démocratie et d'égalité ; c'est toujours de bon ton ! Le réveil sera pour plus tard, à l'âge de raison.

Ainsi fonctionnent les partis d'extrême droite en Europe du Nord, comme une partie de l'UDC (ancien parti agraire suisse) et la Lega

tessinoise, à tendance fasciste et xénophobe. D'après certaines « élites » de ces partis, l'utilisation d'affiches choc, **de type stalinien ou hitlérien avec des informations biaisées** (on n'invente rien), financées, on l'a vu, par de grandes multinationales, contribuent au bon fonctionnement de la démocratie en provoquant un débat. Le mensonge est ici institutionnalisé, au nom de la **« liberté d'expression »** ! Et sert à abuser les esprits faibles (ou les faibles d'esprit)… Par contre, le graphisme de ces illustrations ridicules, pamphlétaires, ne laissent planer aucun doute sur les intentions réelles de ces faux prophètes. Une belle image de « valeurs » inconscientes, refoulées, qui refont surface…

J'en arrive enfin au héros de cette histoire, Gérard Lastain, devenu journaliste d'investigation, et entraîné un peu malgré lui dans la terrible spirale du mensonge politique et de l'imposture, alors que, comme tout un chacun, il croit être au service de la société… un principe galvaudé, servant à la paix publique, permettant la mise en place d'un système purement mercantile, nos « valeurs ». Lastain exerce une profession délicate, à risques, qui peut produire le meilleur comme le pire ; surtout lorsque l'argent vient à manquer… Un séjour en Afrique du Nord et la rencontre avec Popescu, le géologue roumain, lui ouvrira les yeux sur la raison d'État (dans les pays de l'Est et en Algérie) et sur ses propres égarements, en particulier sa relation malsaine avec Isabelle. Gérard Lastain devient adulte sur le tard ; le vrai roman de sa vie peut commencer… Jusque-là, il se contentait d'exister, un peu par paresse, en aventurier de roman feuilleton, sans se poser de questions ; il vivait replié sur lui-même, sur son corps d'athlète satisfait, en égoïste détaché du monde, englué dans un mariage conventionnel avec Yolande, fragile marionnette…

Roman fantastique ou simple fait divers ? Réponse dans le mystère insondable des êtres et de leurs pulsions instinctives, au-delà du réel…

Ce livre a été édité par les éditions Sisyphes

www. palgeo.ch et « Open Library »

Imprimé en Suisse

Dépôt légal : 1[e] trimestre 2012

ISBN 978-2-8399-0967-9